Lettres de Jersey

Vol. XLVI. — N° 1 — Noël 1936.

Cent ans d'Histoire
1836-1936

A. M. D. G.

59637

IMPRIMERIE DE MEESTER
WETTEREN (BELGIQUE)

Lettres de Jersey

1935-1936

Vol. XLVI. — Nouvelle Série, T. XIII.

A. M. D. G.

IMPRIMERIE DE MEESTER
WETTEREN (BELGIQUE)

AVIS

Nos souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de n'en pas publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à Monsieur l'Éditeur des Lettres de Jersey, Maison Saint-Louis, Saint-Helier, JERSEY (Angleterre).

PREMIÈRE PARTIE

UN SIÈCLE
DE LA
PROVINCE DE FRANCE

NOTES DOCUMENTAIRES

INTRODUCTION

Le 26 juillet 1936, il y a eu 100 ans que la Province de Lyon a été détachée de la Province de France pour devenir autonome. Il était donc juste qu'elle célébrât solennellement cet anniversaire. La Province de France, elle, la Province-mère, n'avait évidemment pas les mêmes raisons de marquer cette date par des démarches spéciales et c'est en 1920 et non pas en 1936 qu'elle eût dû fêter son centenaire. Mais en 1920, au lendemain de la guerre, on pensait à toute autre chose et ce genre de commémoration n'avait pas encore pris l'extension qu'il a aujourd'hui. Il n'a donc pas semblé hors de propos de réparer en 1936, en une certaine mesure, l'omission de 1920, et comme l'ont fait cette année nos frères de Lyon, d'évoquer, mais très modestement, le souvenir de notre passé afin de mesurer d'un rapide coup d'œil le chemin parcouru. Nous le devions bien à la mémoire de nos devanciers et pareille revue ne peut qu'être singulièrement encourageante dans la poursuite des travaux futurs.

Tel est le motif qui a poussé la rédaction des « Lettres de Jersey » à consacrer une partie — la plus considérable — de son tome XLVI^e^ à l'histoire des cent dernières années de la Province de France. Nous espérons être agréables et utiles à nos lecteurs en leur offrant une brève esquisse des labeurs de nos Pères d'autrefois et d'aujourd'hui au cours de ce siècle ; elle leur permettra de se rendre compte de l'extraordinaire activité des Nôtres durant cette longue période et d'en rendre gloire à Dieu.

*
* *

Mais avant d'aborder ce récit, quelques remarques sont indispensables afin d'éviter qu'on se méprenne sur le sens et la valeur du présent travail.

1° *Dans les pages qui suivent, nous n'avons prétendu en aucune manière épuiser le sujet. L'aurions-nous voulu que nous ne le pouvions pas. Des raisons de prudence trop faciles à comprendre, surtout depuis l'arrivée au pouvoir en France du Front populaire, nous interdisaient de publier sur l'activité des Nôtres beaucoup de détails extrêmement intéressants mais qu'il eût été compromettant de livrer à l'impression. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que nous ne dirons absolument rien de toute l'activité des Nôtres dans l'ordre de l'enseignement secondaire, depuis la dispersion de* 1901, *non plus que dans celui de l'enseignement scientifique supérieur, que nous eussions cependant été si heureux de traiter et qu'il eût été si naturel de voir exposée ici. Nous avions, il est vrai, entrepris effectivement et mené à terme cette tâche. Mais en fin de compte, il a paru beaucoup plus sage de renoncer à publier cette partie de notre travail et de conserver dans les archives de la Province, pour un avenir meilleur, si jamais nous recouvrons en France la faculté de vivre légalement selon le droit commun, et les documents recueillis et la rédaction que nous en avons tirée. De ce seul chef, on le voit, notre esquisse sera irrémédiablement tronquée et incomplète. Nous nous en excusons, mais n'y pouvons rien.*

D'autre part, même pour les œuvres et les travaux dont nous avons parlé, nous sommes très loin d'avoir épuisé la matière. La principale raison aura été le manque de documents. Malgré l'appel qui avait été fait en temps opportun à toutes les maisons de la Province au nom du R. P. Provincial, il est plusieurs œuvres, même importantes, sur lesquelles nous n'avons reçu que bien peu de renseignements, sinon rien du tout. Nous ne pouvions tout de même pas inventer leur histoire! Là encore nous nous excusons auprès de nos lecteurs et espérons bien qu'ils nous pardonneront...

2° *Une seconde remarque essentielle pour éviter toute fâcheuse méprise, concerne le caractère si l'on ose dire littéraire ou plus exactement non littéraire de notre rédaction. Nous avons en effet visé à rappeler le plus grand nombre de faits et à grouper sous une forme absolument dépouillée, jusques et y compris la forme de simples graphiques, le plus de*

documents précis qu'il nous a été possible de recueillir et dont le rassemblement pourrait servir plus tard à un historien qui voudrait compléter l'histoire du P. Burnichon. En d'autres termes nous n'avons pas voulu du tout produire une « Histoire » au sens littéraire du mot, un livre « composé » qui se tînt debout et pût être livré tel quel au grand public. Aussi bien n'avions-nous ni le temps ni les moyens de réaliser pareille entreprise qui d'ailleurs eût été parfaitement hors de propos. On ne trouvera donc point ici un volume qui se puisse lire d'affilée au réfectoire, où tous les faits auraient été disposés harmonieusement selon leurs proportions respectives, où chaque œuvre aurait reçu la part exacte d'importance qui lui revient de droit... Rien de tout cela. Au contraire, en bien des cas, les développements dépendent surtout des réponses plus ou moins abondantes qui auront été fournies par des correspondants bénévoles. Bien plus, pour telles ou telles œuvres très importantes mais très connues, nous nous sommes abstenus d'insister parce que, sur la matière, des livres ou brochures auxquels nous renvoyons, existent qui donnent tout l'essentiel et tout ce que nous en aurions pu dire : un bref rappel suffisait.

***

Nos sources ont été les suivantes : les Lettres annuelles, les archives de la Province, l'Histoire d'un Siècle *du P. Burnichon, (partie publiée et partie inédite), les monographies nombreuses d'œuvres ou de maisons parues à ce jour, les biographies également nombreuses de nos Pères, enfin et surtout les renseignements que les diverses maisons sollicitées à cet effet ont bien voulu nous envoyer.*

Des inexactitudes ne peuvent pas ne pas s'être glissées çà et là dans notre travail. Les lecteurs qui relèveraient ces déficits et ceux qui trouveraient dans leurs archives personnelles ou dans leur mémoire, des faits caractéristiques dont le souvenir mériterait d'être gardé et qui n'ont pas encore été publiés, rendraient un précieux service à la rédaction des « Lettres de Jersey » comme aux futurs historiens de la Province, en nous les communiquant.

Un dernier mot. Le mémorial que nous offrons aux lecteurs de nos « Lettres » dans la première partie de ce tome XLVI se présente sous forme anonyme. Il est le résultat d'une collaboration de deux Pères de la Maison Saint-Louis et surtout d'une équipe de scolastiques-philosophes, qui, sous l'impulsion très active et efficace de l'un d'entre eux, le F. Pierre Dalido, ont mis tout leur cœur à colliger et ordonner ces souvenirs de famille. Contents d'avoir pu contribuer par leurs recherches et leur travail désintéressé à mieux faire connaître la Compagnie, son esprit, ses méthodes, ses traditions et les admirables exemples de ceux qui les ont précédés, ils demandent seulement aux lecteurs des « Lettres de Jersey » de prier pour eux Jésus-Christ Notre-Seigneur afin qu'ils soient les dignes successeurs de tels devanciers. Du moins l'Éditeur des « Lettres de Jersey » tient-il à leur exprimer ici toute sa reconnaissance pour leur concours si dévoué et si efficace.

8 septembre 1936. *P. D.*

PÈRES PROVINCIAUX 1836-1936.

Achille Guidée	15 août	1836	Gédéon Labrosse	8 sept.	1886
Clément Boulanger	4 fév.	1842	Albert Platel	15 oct.	1893
Ambroise Rubillon	16 mars	1845	Gédéon Labrosse	29 janv.	1900
Frédéric Studer	19 mars	1851	Jacques Daniel	30 déc.	1906
Michel Fessard	25 avr.	1857	Norbert de Boynes	13 sept.	1912
Armand de Ponlevoy	30 nov.	1864	Romuald Devillers	1 sept.	1918
Emmanuel Mourier	15 août	1873	Félix Mollat	31 juil.	1924
Henri Chambellan	21 sept.	1879	Arsène Lambert	15 août	1930

HISTOIRE GÉNÉRALE

UNE SEULE PROVINCE FRANÇAISE

1814-1836.

« Dès juin 1814, un mois avant que Pie VII ne rétablît solennellement la Compagnie, Clorivière, redevenu jésuite depuis avril 1805, recevait de Russie où les Pères n'avaient jamais cessé d'exister la charge de les recruter en France » (1).

Le 31 juillet, le nouveau noviciat compte 9 recrues, presque tous anciens Pères de la Foi ; huit jours après, paraît la Bulle « *Sollicitudo Omnium Ecclesiarum* ». Et avant la fin de l'année, le nombre des Pères dépasse 70. Leur activité les concentre sur les Petits Séminaires, les Collèges et les Missions populaires. A Paris, le P. Ronsin restaure la Congrégation. Il y amène « le duc de Polignac, un fabricant de bronze, un petit employé, un dentiste : pour le service actif de l'Église, les classes se mêlaient ». Le P. Simpson, successeur du P. de Clorivière comme « Supérieur général de la Mission », devient Provincial le 19 janvier 1820. La Province de France avait été érigée canoniquement le 17, par un des derniers actes du T. R. P. Brzozowski. Moins de deux mois après, l'édit d'Alexandre Ier chasse les Jésuites de Russie et 38 d'entre eux sont définitivement incorporés à la Province de France.

Mais les calomnies se multiplient déjà : « innombrables pamphlets... réimpressions d'apocryphes comme les prétendus *Monita secreta* ; commérages populaires d'après lesquels le noviciat de Montrouge relié sous terre aux Tuileries abrite une garnison de 3.000 Pères ».

En juin 1828, le ministère Martignac interdit aux Jésuites l'enseignement dans leurs 8 Petits Séminaires. On fonde en novembre le collège du Passage, près de St-Sébastien en Espagne. Des missionnaires partent déjà pour la Louisiane et le Kentucky.

---

(1) G. Goyau, *Histoire du sentiment religieux*, t. VII de l'*Histoire de la Nation Française* de G. Hanotaux.

La Révolution de 1830 chasse les Pères de leurs domiciles. Plusieurs maisons sont pillées : « qui dit Jésuite en France, à Paris du moins, dit bête sauvage à laquelle il faut courir sus » ; c'est le régime de la dispersion.

En 1831, le P. Planchet aborde au Liban et inaugure la Mission de Syrie. En France, les passions se calment et l'activité apostolique reprend timidement. Le Père Renault, Provincial, profite, en 1833, de l'accalmie pour réorganiser les maisons, « supprimant quelques résidences et augmentant le nombre d'ouvriers dans d'autres ».

Le Collège du Passage est fermé le 12 juillet 1834. Celui de Brugelette s'ouvrira l'année suivante. Beaucoup de nos élèves vont à Fribourg, en Suisse, où ils atteignent le chiffre de 400. Ce collège fondé en 1827 n'a jamais appartenu à la Province de France, mais les Pères français y ont joué un rôle prépondérant, puisqu'ils y furent jusqu'à 40 religieux, dont la plupart prêtres.

Au commencement de 1835, le P. Provincial demande le partage de la Province, surtout à cause de l'étendue du territoire. Le Père Général signe son décret le 27 juillet 1836. Il devait entrer en vigueur le 15 ao t.

De 1814 à 1838 on offrit aux Pères 126 maisons d'éducation : 87 petits séminaires, 9 grands séminaires, et 30 collèges municipaux, enfin 55 résidences (*Litt. ann.* 1837-1838, p. 172).

1836 : Séparation des deux provinces :

« La Province du Nord qui prend le nom de Province de l'Ile-de-France (1) comprendra les cinq résidences de Paris, St-Acheul, Laval, Vannes, Metz, avec les deux collèges de Brugelette et de Ste-Marie au Kentucky.

Quant au personnel, il fut posé en principe que chaque religieux serait attaché à la Province à laquelle il appartenait par sa naissance. Une exception fut faite en faveur des Pères âgés à qui on laissa la faculté de rester dans celle où ils avaient leurs habitudes. Six mois après la division,

---

(1) La partie nord de la « Provincia Galliae » devient en 1836 « *Provincia Franciæ* ». *Gallia* signifiait France et *Francia* signifie Ile-de-France. Actuellement, l'*Assistentia Galliæ* comprend les quatre Provinces : Franciæ, Lugdunensis, Tolosana, Campaniæ. On dit couramment en français : « Province de France » pour « Province de l'Ile-de-France » et comme Paris est la capitale de l'Ile-de-France, « Province de Paris », par symétrie avec : « Province de Lyon, Province de Toulouse ».

PROVINCE de FRANCE

La partie hachurée devient en 1863 Province de Champagne

Brugelettes C

LILLE R

AMIENS

St Acheul R.N.J.

LAON R.3a

LIESSE R

METZ R.C.

NANCY R

STRASBOURG R

ISSENHEIM N.

ROUEN R

EVREUX C

Jersey Schol.C

VERSAILLES R.C

Mours Ex.

Clamart Ex.

PARIS R.R. C.C. SEINE

BREST R.C.

QUIMPER R.Ex

LAVAL R.N.J.

LE MANS R.C

VANNES R.C

ANGERS R.Ex.

NANTES R

la Joliverie C

LOIRE

BLOIS Sem.

TOURS C

BOURGES R

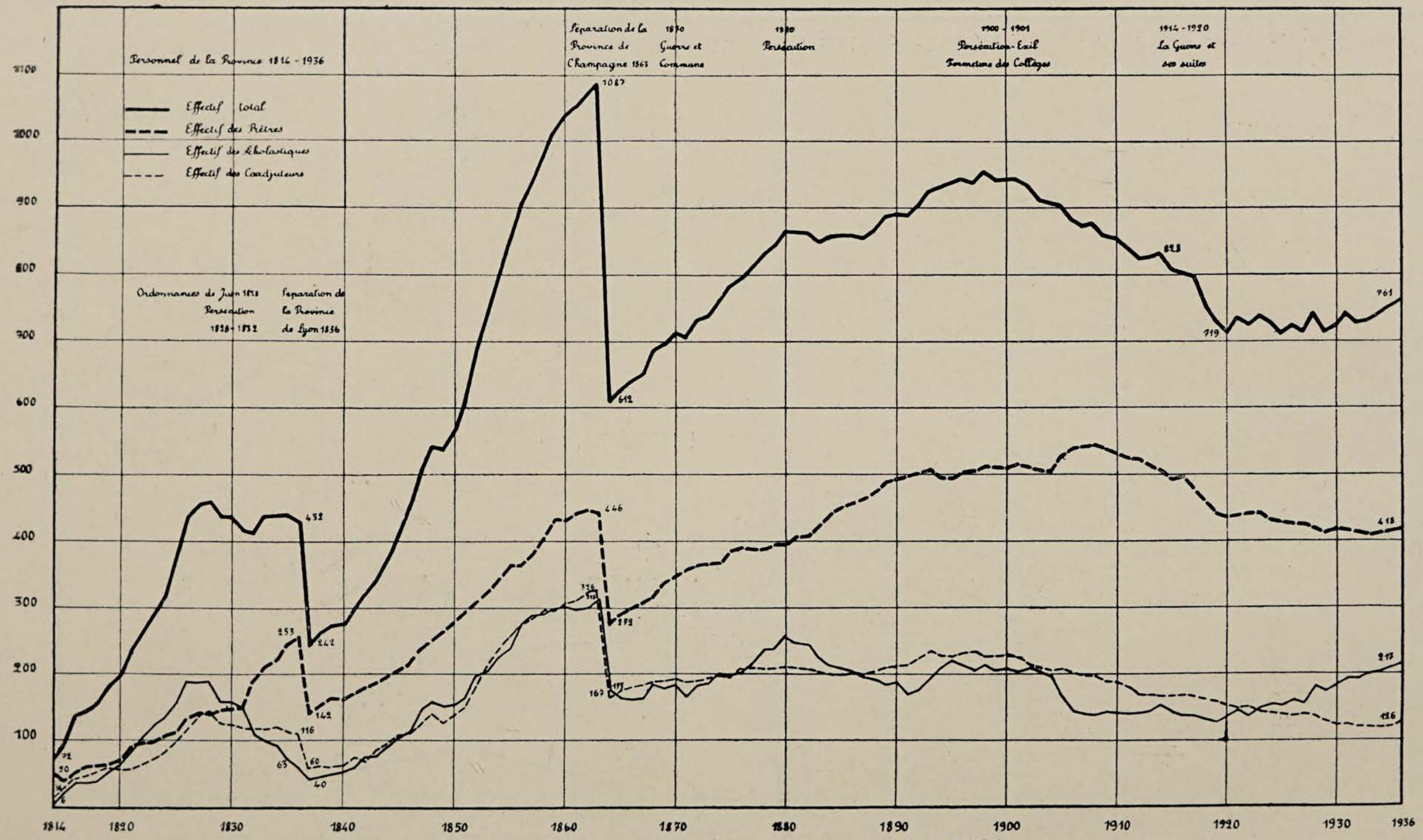
POITIERS R.C.

Abréviations

C Collège.
Ex Maison d'Exercices
J Juvénat S.J.
N Noviciat
Sém. Séminaire
Schol. Scholasticat S.J.
R Résidence.
Noms soulignés Maisons n'existant plus.

N.B. Les destinations des maisons situées en Champagne sont celles de 1863.

Pl. I.



PERSONNEL DE LA PROVINCE. — 1814-1936.

on comptait 162 prêtres, 40 scolastiques, 60 frères coadjuteurs, au total 262 religieux ».

Au partage des Reliques, la Province de Lyon reçoit une parcelle considérable de la Vraie Croix, en compensation pour le doigt de saint Stanislas que le sort avait attribué à la Province de France. La Relique de la vraie Croix était enchâssée dans une croix de bronze portant cette inscription :

« Province de France à la Province de Lyon, pour être à jamais le signe, le gage et le lien de la Charité. L'An du Seigneur 1837 ».

UN SIÈCLE D'HISTOIRE 1836-1936.

Les cent années, du point de vue de l'histoire de la Compagnie, peuvent se diviser en sept périodes, alternatives, de prospérité et de persécutions.

I. — 1836-1850 II. — 1850-1863 III. — 1863-1880
IV. — 1880-1901 V. — 1901-1914 VI. — 1914-1918
VII. — 1918-1936.

I. — Jusqu'à la loi Falloux.

1836-1850.

Cette période est caractérisée par un développement et une vitalité extraordinaires, en dépit des tracasseries et menaces qui précédèrent la dispersion de 1845. La Révolution de 1848 ne change pas l'état de choses. La loi Falloux ouvre une nouvelle orientation à notre activité.

Dès son origine, la jeune Province joue un rôle important dans la restauration des Dominicains et des Bénédictins en France. Dom Prosper Guéranger qui rétablit à Solesmes la Congrégation des Bénédictins de France en 1837 fut soutenu par le P. Rozaven. Lacordaire rétablit les Dominicains après avoir étudié son projet à Rome avec le P. Rozaven. Le P. Jandel, vicaire général en 1850, doit sa vocation à un jésuite et témoigne que la Compagnie guida vers l'Ordre renaissant bon nombre de ses premiers compagnons.

A Paris, l'Institut des Hautes Études est une ébauche de ce que sera plus tard le Séminaire des Carmes. Mais il est vite suspecté et visité par la police. St-Acheul est dénoncé et poursuivi par le Gouvernement comme établissement d'éducation illégal. Après une courte accalmie, nouvel orage en 1838 qui aboutit à la dispersion partielle de St-Acheul.

La vitalité se manifeste alors par l'abondance des re-

crues, le nombre des résidences fondées et l'expansion missionnaire.

En 1838, le Scolasticat avait dû quitter St-Acheul ; mais le noviciat y était resté. Deux ans après, 40 novices s'y trouvaient réunis. Les juvénistes des deux Provinces se rassemblèrent à Brugelette et les théologiens à Vals. Un second noviciat se fonda à Laval et un troisième en 1843 à Issenheim sous la direction du P. de Lehen puis du P. Pierre Cotel. Issenheim abrita en 1849 les philosophes et en 1850 les juvénistes exilés d'Autriche-Hongrie.

De 1836 à 1843, on compte neuf fondations de résidence.

La première est celle de *Nantes* (avril 1837). Un des principaux ouvriers fut le P. Labonde, confesseur presque exclusivement d'hommes, apôtre pendant 45 ans des ouvriers et des pauvres. La même année, établissement à *Bourges*. En 1839 surgissent trois autres résidences, *Quimper*, *Strasbourg* et *Angers*. A Angers le premier Supérieur est le P. Chaignon auquel le P. Général doit recommander la modération. Mais aussi « Angers est la résidence de France où se recueillent les fruits les plus abondants de salut ». Le P. Studer prend la succession en 1843.

Bien que fondée en 1841, *Liesse* n'est définitivement installée qu'en 1843. La même année voit naître les deux résidences de *Rouen* où le P. Marquet reste supérieur après avoir prêché le Carême, et *Poitiers* où les Pères s'appliquent à la conversion des schismatiques anti-concordataires connus sous le nom de « Petite Église ». A *Lille* enfin, on ouvre une maison après la restauration du culte de N. D. de la Treille au cours d'un mois de Marie

Les missions étrangères suivent un développement analogue : Chine, Canada inférieur et supérieur, New- York. Enfin de 1845 à 1865, le Père Guidée s'occupe de l'œuvre des écoles catholiques de Suède.

Toutes ces fondations se sont faites dans l'instabilité et dans l'incertitude du lendemain. Dès 1843 s'ouvre la lutte pour la liberté d'enseignement : « le chanoine des Garrets publie contre l'Université même des invectives passionnées... et des Garrets n'est que le prête-nom du jésuite lyonnais Deschamps » (1). Rozaven et Ravignan ont beau déplorer ce livre, « Quinet et Michelet avec une éloquence mordante, ressuscitent pour la bourgeoisie de Juillet les polémiques des Provinciales. Génin, Cuvillier-Fleury dénoncent l'existence des Jésuites » ; on colporte des calomnies, « non

---

(1) G. Goyau, *loc. cit.*

moins fantaisistes que les noirceurs de Rodin exhibées par Eugène Sue ». La maison de la rue des Postes devient l'objet d'une célébrité qui rappelle celle de Montrouge.

En même temps, le P. de Ravignan crée les retraites de la Semaine Sainte à Notre-Dame et les communions pascales d'hommes. Son livre sur l'*Existence et l'Institut des Jésuites* a un grand retentissement. Un parti catholique ami se groupe autour de Montalembert et de Mgr Parisis.

Malheureusement, les dissensions surviennent. Mgr Parisis n'admet pas que l'État puisse gêner librement l'activité des jésuites, et par ailleurs Grégoire XVI leur fait donner quelques conseils d'effacement qui les amènent à diminuer le personnel de plusieurs de leurs maisons : ainsi Guizot devait-il pouvoir dire aux Chambres que les lois n'étaient plus violées. Les trois stades habituels se reproduisaient : campagne de presse, débats au Parlement, intervention du Gouvernement. L'orage préparé depuis trois ans éclate : la question de l'enseignement s'est muée en question des Jésuites. En 1845 recommence la dispersion. A Paris, les Pères quittent la résidence de la rue des Postes. Le noviciat de Laval se transporte à Vannes, celui de St-Acheul est installé à la maison de campagne.

La Révolution de 1848, sociale, libérale, ignore les Jésuites. Un petit nombre de maisons eut à souffrir. Les Catholiques s'organisent à nouveau. « Esprit de liberté, sens social, et même ferveur mystique » (Goyau).

La loi sur la liberté d'enseignement est votée par l'Assemblée Nationale Législative le 15 mars 1850. Cette loi appelée l'« Édit de Nantes des catholiques » est l'un des grands succès politiques des catholiques au XIX^e^ siècle.

« Depuis leur établissement en France, les Jésuites avaient subi trois expulsions, l'une complète, les deux autres partielles. La période qui s'ouvre sera moins dure » (1).

II. — De la loi Falloux à la division de la Province.

1850-1863.

La loi Falloux permet aux Jésuites français de reprendre en France même une de leurs activités les plus chères : l'éducation.

Dès le mois d'octobre suivant, deux collèges leur étaient proposés à *Amiens* et à *Vannes*.

---

(1) BURNICHON, t. I, p. XI.

Le souvenir que gardaient de leur formation à St-Acheul nombre de personnages influents de la région est à l'origine du collège de la Providence à Amiens. Les mêmes raisons incitent les Vannetais à réclamer pour leur ville un collège ; celui-ci, dès l'ouverture, compte 250 élèves, venus de toute la Bretagne et même d'Angers, Rouen, Laval.

Puis le 3 août 1852, le collège de *Vaugirard* dirigé par des prêtres séculiers est donné, sur leur prière, à la Province de France. Et le 20 octobre 1852, débutait avec 240 élèves le collège de *Metz*, que la population demandait déjà l'année précédente.

Ces établissements qui devinrent vite très florissants, amenèrent en 1854 la fermeture du collège de Brugelette en Belgique. L'année 1854 voit la fondation du collège de *Poitiers* que l'évêque réclamait depuis longtemps et celle de *Sainte-Geneviève* à Paris. Cette dernière fondation ne peut avoir lieu qu'après une intervention personnelle du ministre des cultes auprès de l'Empereur.

Les fondations de collèges s'arrêtent, car un décret de 1859 a imposé une autorisation préalable du Gouvernement toujours refusée aux Jésuites. Mais la Compagnie, sur la demande des évêques et des populations, ouvre plusieurs résidences : *Mission St-Joseph* à Paris pour le soin des émigrés allemands, en 1851 ; *Brest* en 1855 ; *Nancy* en 1856 ; *Laon* en 1860. De plus, l'année 1856 voit le début de la revue des « Études » fondée et dirigée alors par les PP. de la Province. L'activité des PP., plus intense dans les collèges, (à Vaugirard, v. g., on comptait environ 60 Jésuites), continue à s'exercer dans les missions populaires.

Le nombre élevé du personnel ne permettant plus au Provincial d'exercer un facile gouvernement, le T. R. P. Général doit diviser la Province et constitue la Province de Champagne par le décret du 3 décembre 1863. La Province de France gardait les maisons de Paris, Rouen, Laval, Angers, Bourges, Blois, Poitiers, Nantes, Vannes, Quimper, Brest, et la Mission de Chine.

III. — Jusqu'aux Décrets.

1863-1880

En 1867, la Province ouvre, sur les instances réitérées de l'évêque, une résidence à *Versailles*. La guerre de 1870 jette le désarroi dans nos œuvres, et dans nos maisons transformées en ambulances.

La Commune menaça sérieusement les PP., par exemple

à Brest ; mais c'est à Paris qu'elle donna occasion à cinq Jésuites de verser leur sang pour la Religion.

Après la disparition de l'Empire, les Pères jouissent d'une plus grande liberté pour ouvrir des collèges.

Déjà ils avaient dû prendre, en 1870, sur l'ordre du Pape, la direction de celui du *Mans*. En 1872, c'est la fondation des collèges de *Tours* et de *Brest* où l'on transportait, de Sainte-Geneviève, le cours préparatoire à l'École navale.

En 1874, M. Mignon donnait à la Province son hôtel de la rue de Madrid, à Paris, pour y établir le *collège St-Ignace* ; le chiffre des élèves, de 50 le jour de l'ouverture le 18 octobre 1874, passait à 556 en 1876.

Usant de la loi du 15 juillet 1875 qui permettait l'ouverture d'Universités catholiques, l'évêque de Poitiers confie aux Pères sa Faculté de théologie. A Angers et à Paris, des Pères occupent diverses chaires de théologie, de sciences, de littérature.

IV. — Entre les deux expulsions

1880-1901.

La composition de la Chambre anticléricale élue en 1876 laissait prévoir une persécution. Un projet de loi interdisant par son article VII l'enseignement aux Religieux, voté le 9 juillet 1879 par les députés, fut rejeté par le Sénat le 15 mars 1880. Pour réparer cet échec, Jules Ferry promulguait, le 29 mars 1880, les célèbres décrets : « ... Toutefois, parmi les Congrégations non autorisées, il en est une, de beaucoup la plus importante, dont il est impossible de méconnaître la situation particulière. Nous voulons parler de la Société de Jésus. Demander aujourd'hui à cette Société de remplir les formalités préliminaires à son autorisation, alors que cette autorisation lui serait refusée, ne paraîtrait ni convenable ni digne. Il est assurément préférable de lui accorder, dès maintenant, un délai raisonnable, passé lequel elle devra cesser d'exister comme congrégation ». Ce délai était de trois mois ; il s'étendait jusqu'au 30 août pour les collèges.

C'est alors l'exil : le scolasticat de Laval va à *Jersey*, le noviciat à *Aberdovey* (Pays de Galles) ; nous quittons le Séminaire de Blois, la Faculté de Poitiers. Les PP. qui restent en France vivent dispersés ; les collèges sont dirigés par des laïcs ; la Province en ouvre un à *Cantorbéry* (Angleterre). Mais la chute du Ministère en 1882 semblant ramener le calme, les PP. revinrent prendre un certain nombre de leurs postes dans les collèges. La même année, sur l'ordre du

Pape, la Province acceptait le collège d'*Évreux* où nous appelait Mgr Grolleau ; et en 1896, elle fondait un troisième collège à Paris sous le nom de *St-Louis-de-Gonzague*, rue Franklin.

Durant cette période l'activité des PP. prend une nouvelle orientation : A. de Mun a fondé en 1873 les Cercles catholiques ouvriers et fonde en 1886 l'A. C. J. F. Ces deux œuvres emploieront beaucoup de Pères comme aumôniers soit généraux soit régionaux. En 1891 paraît l'Encyclique « *Rerum novarum* », qui dirige les Catholiques vers l'activité sociale, directive que les PP. de la Province suivirent avec la plus grande attention.

A cette époque les Retraites fermées pour personnes du monde et ouvriers prennent un grand développement dans les diverses maisons de retraites (Clamart, St-Germain, Épinay). La paix religieuse semblant rétablie, le Noviciat rentre en France en 1897 et va occuper l'ancien scolasticat de Laval.

V. — De 1901 à la Grande Guerre

1901-1914

Mais la loi du 1er juillet 1901 sur les Associations bouleverse cette situation florissante. Les Ordres Religieux doivent, pour exister, être autorisés et pour cela fournir le nombre de leurs maisons, de leurs membres, et leur budget ; ils ne peuvent établir une maison sans permission gouvernementale. Ils n'auront en aucun cas le droit d'enseigner. Les 18, 24 et 26 mars 1902, à la Chambre des députés, 54 congrégations d'hommes sont exécutées en bloc. La Compagnie de Jésus ne saurait être autorisée ; la sécularisation qu'un de ses membres pourrait demander à Rome n'est pas reconnue du Gouvernement. Dans une lettre magnifique, rédigée par le R. P. Labrosse, les quatre Provinciaux expliquent pourquoi ils ne demanderont pas l'autorisation et se résignent à la dispersion de leurs sujets (*Études*, t. LXXXVIII, p. 864-1). La Compagnie est obligée de disparaître, ses biens sont saisis ; un Jésuite non seulement ne peut plus enseigner ; il ne peut même pas prêcher dans une église sans que l'évêque ou le curé soit condamné.

Malgré les procès intentés au « liquidateur », les collèges sont perdus par les sociétés civiles propriétaires, sauf ceux de Poitiers et de Vannes ; celui d'Évreux revient au diocèse. Les Jésuites tentent d'établir des cours dans quelques maisons privées. Voulant continuer malgré tout l'œuvre de l'enseignement, ils ouvrent un collège à *Marneffe* en Belgique en 1903 et un autre à *Jersey* en 1904.

Mais en France ils sont privés de la vie de communauté : les 74 Jésuites de la Résidence de Paris sont distribués en 25 domiciles différents.

Ils essayent de reprendre leurs anciennes œuvres : syndicats, mutualités..., mais souvent en vain. Par contre, ils visitent les pauvres, les malades dans les hôpitaux, ou donnent les Exercices, principalement à Épinay (puis, à partir de 1909, à Mours) et à Clamart. Peu à peu, la loi n'étant plus appliquée dans toute sa rigueur, et les tribunaux reconnaissant que le pouvoir de prêcher et confesser vient aux religieux non de leurs supérieurs réguliers mais de l'évêque du diocèse, les Pères recommencent leurs ministères.

VI. — La Grande Guerre.

Les exilés rentrent à la mobilisation générale du 2 août pour servir la Patrie, décidés à faire preuve d'un courage qui désarmera leurs adversaires, une fois la paix rétablie. 855 Jésuites français sont mobilisés comme officiers, soldats, aumôniers ou brancardiers. Un P. Le Texier, engagé volontaire en 1870, s'offre comme aumônier militaire malgré ses 65 ans ; il sera blessé le 17 mai 1918 au « Chemin des Dames » et mourra en captivité, décoré de la Croix de Guerre et de la Légion d'honneur. Le P. Louis Lenoir, aumônier de Marsouins, se fait l'apôtre de l'« Eucharistie au Front » : « provoque chaque jour l'admiration des hommes et des officiers par son courage et son abnégation » (Joffre). Il meurt le 9 mai 1917, auprès de Monastir, en allant au secours d'hommes blessés près des fils de fer ennemis.

Les Jésuites officiers, par leur puissant ascendant, savent soutenir le moral et la vaillance des soldats qui les vénèrent ou les aiment comme des pères : tel le capitaine Durouchoux, blessé mortellement à Douaumont.

D'autres s'occupent des prisonniers (P. Bitot au camp de Blanches Banques à Jersey) et des hôpitaux.

Par leurs 49 morts et leurs nombreuses décorations (25 Légions d'honneur et 20 médailles militaires en janvier 1922, auxquelles beaucoup d'autres sont venues s'ajouter par la suite), les Jésuites de la Province de France avec ceux des autres Provinces (163 en tout) ont vraiment « écrit une page d'apologétique » (Cardinal Mercier).

Pendant ce temps les PP. âgés travaillaient à maintenir les œuvres commencées, mais succombaient bien souvent à la tâche.

En 1918 la Province compte 100 membres de moins qu'en 1914.

VII. — L'Après-Guerre.

Impossible et sans aucun doute absolument inutile de rappeler même à grands traits la vie des Nôtres durant cette période : elle est connue de tous et nous la détaillerons plus loin. Quelques mots seulement et quelques faits pris entre mille, pour ne pas paraître nous dérober complètement !

A la faveur de l'état d'esprit créé par l'union sacrée, les Pères ont pu reprendre après la guerre leur apostolat sous ses formes multiples, voire même créer des œuvres et institutions nouvelles adaptées aux nouvelles circonstances. Cependant la Compagnie fut l'objet de certaines attaques dès 1920 et dans les années qui suivirent, particulièrement de la part d'une personnalité ou d'un consortium (on n'a pu faire l'identification), qui, sous le pseudonyme de Récalde, publia un grand nombre de brochures et d'articles contre la Compagnie. Un autre, qui signe Luc-Verus, poursuit cette œuvre de dénigrement et de calommies et continue à l'heure actuelle à inonder presbytères et couvents de ses brochures haineuses d'une mauvaise foi insigne.

En 1922, pour le troisième centenaire de la canonisation des saints Ignace et François-Xavier, eut lieu à Montmartre un triduum qui attira une foule assez considérable. A la clôture, le panégyrique de saint Ignace fut prononcé par le cardinal Touchet, évêque d'Orléans. On nous saura gré, croyons-nous, d'en reproduire la péroraison.

Un suprême vœu, mes PP., au nom de cette assemblée et au mien.

En 1761, Clément XIII discutait avec le Cardinal de Rochechouart de votre avenir ; on a souvent discuté de votre avenir. L'heure n'était pas bonne. Les gouvernements en Portugal, en Espagne, en France, en Allemagne, dans les duchés italiens se préparaient à vous décréter d'exil. Rochechouart suggéra un moyen d'entente : « Un changement dans leur constitution... qui sait ce que cela produirait... ? », dit-il au Pape.

Clément XIII vous connaissait et vous aimait. Il releva son front lourd et dit : « *Sint ut sunt aut non sint* ! Qu'ils soient ce qu'ils sont ou qu'ils ne soient plus ! »

C'était un bel éloge, après expérience, de l'œuvre d'Ignace.

Cependant qu'il me soit permis d'amender la parole du vieux Pontife et de vous dire : « *Sint ut sunt et sint* ! Soyez ce que vous êtes et soyez ! »

Soyez ce que vous êtes : des religieux fidèles, sanctifiés et sanctificateurs, nos auxiliaires estimés et aimés ; des missionnaires toujours prêts ; des maîtres, toujours possibles et attendant la liberté

qui vient tôt ou tard, de la jeunesse française ; des dévoués au pays. Et si, malgré tant de loyalisme, la colère ignorante et furieuse vous poursuivait, souvenez-vous de ce qu'un des vôtres a écrit récemment. « Quand je repasse en moi-même l'histoire de la Compagnie de Jésus, ce que j'admire dans son passé, ce ne sont pas ses docteurs, ses confesseurs de rois, ses quelques cardinaux, ses savants, ses orateurs, ce sont les bûchers de Nagasaky, les gibets de Tyburn et de Londres ; c'est le sang dont elle a rougi toutes les routes qu'elle a suivies ».

Mes RR. PP., soyez ce que vous êtes et soyez ! *Sint ut sunt et sint* !

Sous le ministère Herriot en 1924, on put craindre un retour de la persécution. Mais la réaction vigoureuse de l'opinion publique, soulevée par la vibrante protestation du P. Doncœur *Nous ne partirons pas*, la fondation de la DRAC en déc. 1924 et les sympathies qu'elle rallia coupèrent court à cette tentative. Depuis lors l'activité des Pères n'a pas été inquiétée.

Toutefois, en 1928, l'assassinat du F. Parédès, aide-procureur de Province, causa une vive émotion et fournit à une presse inavouable l'occasion de venimeuses calomnies contre la Compagnie. L'assassin ne put être identifié et court encore, mais il est certain que le vol fut le mobile unique du crime.

Durant cette période les NN. ont intensifié leurs ministères habituels : telles, sans parler des œuvres d'enseignement, les missions dans les campagnes et les villes (ces dernières ont souvent plus d'ampleur qu'autrefois) et les prédications les plus variées, parfois même par Radio. Ils ont surtout contribué au puissant renouveau spirituel d'après-guerre : retraites fermées si vivement recommandées par l'encyclique de Sa Sainteté Pie XI, congrégations mariales, activité intellectuelle et sociale, apostolat dans les grandes Écoles et mouvements spécialisés de la jeunesse dont ils sont aumôniers, soit au siège central, soit dans les sections de province.

En marge de l'activité normale, certains ont été chargés de fonctions plus particulières : tel le P. A. Le Roy qui vient d'être nommé au B. I. T. à Genève en remplacement du regretté P. Danset, de la Province de Champagne ; il y représente les groupements catholiques. Etc. etc.

Enfin rappelons qu'à Montmartre eurent lieu en 1934 des cérémonies pour commémorer le quatrième centenaire des vœux de saint Ignace et de ses compagnons, cérémonies qui permirent à la Compagnie de s'affirmer publiquement.

LE PERSONNEL

CONDITIONS DE VIE DES PREMIERS PÈRES. 1814-1836

Les difficultés surgissent d'abord du fait de la situation légale et des conditions de vie précaires qui obligent à tout reconstruire dans l'instabilité et dans l'incertitude du lendemain. Les Pères ne sont pas rappelés par le Roi. Ils ne prétendent à rien d'autre que de profiter comme citoyens des libertés octroyées par la Charte. Ils jouissent seulement d'une tolérance qui veut bien les ignorer. Tel est le sens de la réponse de Louis XVIII à une adresse qui lui avait été remise de la part du P. de Clorivière : « Que les Pères ne reprennent ni le nom, ni l'habit de la Compagnie, qu'ils s'occupent sans bruit de leurs affaires et ils n'ont rien à craindre ».

« Le Roi, écrit le P. de Grivel, nous est sympathique ; la plupart des membres de la famille royale le sont également, mais les ministres nous sont hostiles et dans l'une et l'autre Chambres nos amis sont rares » (1). « On est plein d'intentions excellentes et de fausses idées. Certes on ne nous fera pas de mal, mais point de bien non plus pour ne pas soulever un parti qu'on craint ». Le contraste entre la tolérance officielle et les sentiments intimes des âmes est caractéristique de cette époque et doit fatalement aboutir à un conflit. L'opposition manœuvre, lance des calomnies et arrive à créer une véritable panique au seul nom de jésuite. On affirme qu'il y a 48.000 membres dans la Congrégation. Le Calvaire érigé au Mont-Valérien est dénoncé comme symbolisant l'emprise de la société religieuse sur la société civile. On croit voir surgir de partout des hommes noirs. « Bientôt, nul ne sera juge de paix, avoué, notaire, huissier et garde-champêtre s'il n'est jésuite » (2).

Dans ces circonstances, les Pères agissent le plus possible en silence. « Nous ne faisons pas de bruit ; mais nos amis en

---

(1) P. Burnichon, t. I, p. 70.

(2) Cf. De Guichen, *La France morale et religieuse à la fin de la Restauration*, p. 14.

font de trop » et le travail continue avec optimisme et confiance. « La religion est ici dans l'état le plus déplorable, écrit le P. de Clorivière. On menace de toute part d'ôter aux évêques les petits séminaires. Si cela arrive, nous pouvons dire que nous périrons glorieusement et que nous avons tout à craindre que la religion périsse avec nous dans ce royaume. Nous continuons cependant de faire comme nous avons fait jusqu'ici, abandonnant l'avenir au Seigneur en qui nous mettons uniquement notre confiance » (1).

Tout va dépendre de l'orientation du Gouvernement. Louis XVIII évite de compromettre la religion et de se compromettre lui-même par des complaisances trop visibles. Charles X est moins habile. Après la loi sur le sacrilège et de nombreuses escarmouches, viennent les ordonnances de 1828 qui ferment les établissements confiés par les évêques aux Jésuites.

La circulaire provinciale aux recteurs de collège s'exprimait ainsi : « Vous encouragerez tous les Nôtres à profiter de ces pénibles épreuves que le Seigneur nous envoie pour se retremper dans l'esprit de générosité, de confiance, de foi et s'avancer dans les voies intérieures... » Bien plus, on reçoit la dissolution des petits séminaires comme une bénédiction de la Providence : « elle a certainement été avantageuse pour les scolastiques et pour bon nombre de Pères... Elle a, sans doute, été un mal pour la religion, mais elle peut et doit avoir de bons effets pour nous ».

En même temps que ces persécutions, il y a les difficultés intérieures provenant du genre de recrues ou de l'insuffisance du personnel pour tous les ministères acceptés ou offerts.

Le premier recrutement du noviciat, fait dans des circonstances exceptionnelles, était exceptionnel aussi par sa composition. Presque tous les novices, dit le P. Fontaine, « sont des hommes faits, déjà habitués à leurs manières, tant pour les exercices de piété que pour le ministère... des hommes pleins de bonne volonté mais qui, dans leur première réunion (Pères de la Foi), ont mal suivi la forme et le régime de la Compagnie... C'est une éducation à faire, ce sont des habitudes à modifier. Ce ne sera pas l'œuvre d'un jour, mais on peut y réussir. Tout demande du temps... nous sommes loin d'être dans les temps tranquilles de la Société, lorsque tout était organisé et marchait facilement. Il s'agit ici de débris à recueillir et de nouveaux sujets à former et dans un pays qui lui-même a bien de la peine à reprendre l'ordre » (2).

---

(1) Lettre au P. Général du 17 oct. 1817.

(2) P. Burnichon, t. I, p. 42. Cf. Notice du P. Le Délaizir, « Lettres

Le P. de Clorivière s'adapte à ces circonstances, en les sachant anormales. Le principal est de restaurer la Compagnie. Or le début se fera ainsi ou il ne se fera pas. On se conformera entièrement dès que l'on pourra aux prescriptions de l'Institut. Le P. Général voit ces dérogations de loin, de trop loin, et voudrait qu'on y remédie sur le champ.

Le P. de Clorivière, s'estimant incapable, offre sa démission et demande au P. Général « d'envoyer quelqu'un des Pères français formés de sa main ». Mais sa requête n'est pas acceptée. Pendant deux ans, le P. de Clorivière restera seul représentant de la tradition. Agé de 80 ans, il visite toutes les maisons de la Province séparées les unes des autres par des distances considérables, et fait de son mieux. Le P. Général, d'après des lettres reçues du P. de Grivel, socius du Provincial, renouvelle ses desiderata. Le P. de Clorivière les reçoit « avec toute la docilité de l'enfant le plus soumis ». « On demandait alors une organisation subite et complète que saint Ignace lui-même n'avait pu réaliser qu'en plusieurs années » (1).

Au noviciat, on s'attache à recueillir dans les moindres détails les usages et pratiques traditionnels. Il faut que la formation soit aujourd'hui ce qu'elle était autrefois.

Le règlement est rédigé d'après un coutumier de la Province de Lyon retrouvé par hasard. Le P. Gury se préoccupe par dessus tout d'inculquer aux novices une spiritualité simple et pratique et supprime même certains exercices de piété surérogatoires introduits par le P. de Clorivière. Le P. Barruel croit « voir renaître nos anciens noviciats. C'était bien le même esprit, le même recueillement, la même régularité de la part des disciples, et de la part des maîtres, les mêmes exemples, les mêmes leçons pour les disposer à n'avoir dans leurs travaux d'autre vue et d'autre intérêt que la plus grande Gloire de Dieu » (2).

Pour assurer la marche des maisons, les sujets sont employés immédiatement. Dans chacun des petits séminaires, il y a un Père faisant fonction de maître des novices : le P. Loriquet, par exemple, à Saint-Acheul. La plupart passaient au noviciat de Paris le temps des vacances, ce qui n'était guère fait pour les reposer des fatigues de l'année. « Ce qui m'ef-

---

de Jersey », t. VIII, p. 181. Le Père y décrit le noviciat, les sacrifices qu'impose le manque de ressources et donne des détails sur ses compagnons.

(1) *Le Père de Clorivière et sa mission*, par Mlle de Bellevüe, p. 351.

(2) Mlle de Bellevüe, *loc. cit.*, p. 345.

fraie surtout, écrit le P. Général, c'est que je ne conçois pas comment des jeunes gens surchargés de travail et distraits par leurs études pourront se former à l'esprit de l'Institut... Que des prêtres ne fassent qu'une année de noviciat et quelquefois même, pour de bonnes raisons, un peu moins, je ne le trouve pas mauvais, et saint Ignace lui-même l'a autorisé par son exemple ; mais que des jeunes gens qui ont besoin d'être consolidés dans la vertu soient privés de ces deux années que notre saint Fondateur a si sagement établies, c'est ce que je ne puis approuver » (15 décembre 1816).

A ce train, les forces physiques sont vite épuisées. Le P. Gury s'inquiète et se scandalise presque de l'affaiblissement général des santés parmi les générations nouvelles. Le P. Rozaven le tranquillise de son mieux et hasarde une explication savoureuse : « le mal, dit-il, vient de la vaccine » (1).

Grâce à la fermeté des supérieurs, la situation s'affermit ; la Compagnie se recueille plus qu'elle ne s'étend. La Providence a comblé le déficit d'une formation nécessairement hâtive en suscitant des vocations de choix. Le P. de Grivel lui-même écrivait au Père Brzozowski : « Je crois pouvoir féliciter votre Paternité de ce que la Province de France donne de très grandes espérances par la réunion des sujets qu'elle renferme ».

NOTES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES SUR LES PÈRES ENTRÉS AU NOVICIAT AVANT 1836.

I. — Pères de la Foi.

[*Notice sur le P. Léonor François de Tournély et sur son œuvre : la Congrégation des Pères du Sacré-Cœur.* Vienne. 1886.]

Vie du P. Joseph Varin, religieux de la Compagnie de Jésus, ancien Supérieur général des Pères du Sacré-Cœur en Allemagne et des Pères de la Foi en France, suivie de notices sur quelques-uns de ses confrères, par le P. A. Guidée. Paris, Poussielgue-Rusand. 1854.

Notices historiques sur quelques membres de la Société des Pères du Sacré-Cœur et de la Compagnie de Jésus, par le P. A. Guidée. Paris, Douniol. 1860. 2 tomes. (35 notices).

---

(1) Cf. P. Burnichon, t. I, p. 169.

Catalogus sociorum et officiorum Societatis Jesu in Gallia, a P. Vivier editus. 1814-18 ; 1818-28 ; 1828-36.

Nomina Patrum et Fratrum qui Societatem Jesu ingressi in ea supremum diem obierunt. 7 augusti 1814 - 7 *augusti* 1894, par le P. Vivier. Paris, Leroy. 1897.

II. — Supérieurs.

P. Pierre P. de Clorivière.— 29 juin 1735 St-Malo ; 14 août 1756 ; 9 janv. 1820 Paris (1). — *Histoire du P. de Clorivière, S.J.*, par le P. Terrien. Paris, Devalois. 1891. *Le P. de Clorivière et sa Mission* 1735-1820, par Marie-Edme F. de Bellevüe. Wetteren, De Meester. 1933.

P. François Renault. — 3 avril 1788 Ploubalay (C. d. N.) ; 5 août 1819 ; 8 déc. 1860 Paris. — *Notice historique*, par le P. A. Guidée. Paris. Douniol. 1864. — Maître des novices à Avignon, il fut aussi Provincial de France et premier Provincial de la Province de Lyon.

P. Achille Guidée. — 18 août 1792 Amiens ; 18 oct. 1814 ; 13 janv. 1866 Amiens. — « *Vie...* » par le P. Grandidier (Provincial de Champagne et Assistant de France). Paris, Sarlit. 1867. — Recteur de Saint-Acheul, Socius du Provincial, Provincial.

P. Pierre-Michel Fessard. — 10 fév. 1812 Baons-le-Comte ; 25 oct. 1833 ; avr. 1893 Poitiers. — « *Vie* » par le P. Pierre-Xavier Pouplard. Paris, Haton. 1896. — Provincial de France au moment de la fondation de la Province de Champagne. Visiteur des Missions de Chine. Supérieur du Grand Séminaire de Blois. Théologien de l'évêque au Concile du Vatican. Recteur de la Faculté de Théologie de Poitiers. Instructeur du 3e an.

III. — Operarii.

Augustin Laurent. « Le bon Père ». — 21 déc. 1795 Troyes ; 17 déc. 1831 ; 15 juin 1870 Nantes. — *Le P. A. Laurent, son apostolat dans le diocèse de Nantes* (pendant 33 ans), par le P. Pouplard. Paris, Retaux-Bray. 1888.

P. Pierre Labonde. — 1er août 1795 Amiens ; 14 sept. 1821 ; 15 janv. 1883 Angers. — Directeur de Congrégations. Apôtre des ouvriers : « Oh ! le peuple, le peuple, quel bien on lui ferait faire si on savait lui parler sa langue avec le cœur » ! — *Vie*, par le P. Charruau. Nantes, Libaros. 1884.

Ces deux Pères rappelés en Champagne en 1864 furent retenus par

---

(1) La première date et le nom de localité indiquent la date et le lieu de naissance ; la seconde date, l'entrée du Père au noviciat et la dernière, la date avec le lieu de sa mort.

l'évêque de Nantes Mgr Jacquemet : « Que si le P. Provincial ne m'accorde pas ce que je demande, j'irai au P. Général à Rome et, s'il le faut, à Notre Saint-Père le Pape : j'ai besoin de deux hommes dans mon diocèse, du P. Laurent et du P. Labonde : je les conserverai » (*Vie* du P. Laurent, p. 111).

P. Nicolas Potot. — 12 juillet 1771 Metz ; 18 janv. 1833 ; 2 mai 1837 Metz. — « *Vie* » (sans nom d'auteur.) Poussielgue-Rusand. 1847. — « Ancien avocat au Parlement, ancien chef de bataillon, ancien chanoine de Metz ». Il s'était converti à la lecture de Voltaire : « La vérité n'est pas dans la boue ». A sa mort, « on comptait environ 36 ans depuis sa conversion, 18 depuis son ordination et un peu plus de 4 depuis son entrée dans la Compagnie de Jésus » (*Vie*, p. 276).

P. Louis Sellier. — 20 juillet 1772 Hangest-sur-Somme ; 12 août 1814 ; 14 mars 1854 St-Acheul. « *Vie* » par le P. A. Guidée. Paris, Poussielgue-Rusand, 1858. — Professeur et Père spirituel à Saint-Acheul, il prêcha beaucoup de missions.

P. Pierre Chaignon — 8 oct. 1791 St-Pierre-la-Cour ; 14 août 1819 ; 20 sept. 1883 Angers. « *Vie* » par le P. Xavier Séjourné. Paris, Retaux-Bray, 1888.

IV. — Prédicateurs.

P. Nicolas de Mac-Carthy — 21 mai 1769 Dublin ; 7 fév. 1818 ; 3 mai 1833 Annecy. — « *Sermons* ». Paris, Pelagaud fils et Roblot, 1868, t. I^er^, p. v-lxxiv : Notice historique.

Les deux Pères de Bussy. — *Une famille d'autrefois* par le P. Cros. Toulouse, Regnault, 1873.

Maxime : 28 mars 1791 Rouvrel (Somme) ; 18 oct. 1814 ; 7 avril 1852 Vals. (Resta à Vals à la fondation de la Province de Lyon. Le Père de Ravignan fut donné à sa place).

Louis : 14 déc. 1788 ; 18 oct. 1814 ; 9 fév. 1822 Saint-Acheul.

P. Xavier de Ravignan. — 1^er^ déc. 1795 Bayonne ; 2 nov. 1822 ; 26 fév. 1858 Paris. « *Vie* » par le P. de Ponlevoy, 2 in-8°. — Fernessolle : *Les conférenciers de Notre-Dame*, t. I. Paris, Spes. 1935.

V. — Petits Séminaires.

a) Généralités

Sainte-Anne d'Auray — *Burnichon*. t. I, *passim*. — *Notes pour faire l'histoire de la maison de Sainte-Anne d'Auray*. Mss. Archiv. Franc., par le P. Cuénet, Supérieur du 5 janv. 1816 au 15 mai 1824. — *Sainte-Anne d'Auray. Histoire d'un village*. 3 vol., par MM. Buléon et Le Garrec. Vannes, Lafolye, 1924. t. III, 1^e^ partie. 1^e^ période, 1815-1828. — *L'éducation des Jésuites autrefois et aujourd'hui*, par

Fernand Butel. Paris, Firmin-Didot, 1890. ch. II, Le petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray, p. 62-89.

Autres séminaires. — *Les Séminaires de Bordeaux* par Louis Bertrand. — *Histoire mss. de St-Acheul.* Archiv. Franc. — *Le petit séminaire de Montmorillon*, par l'abbé Ménard. Montmorillon, Fontenaille, 1894. — *De l'existence actuelle des Jésuites et de leurs petits séminaires*. Archiv. Prov. Franc. — A. Garnier, *Frayssinous* (1822-1828), Paris, Picard, 1925. Ch. XIV, Jésuites et Petits Séminaires, p. 398-441.

b) **Quelques personnalités.**

P. Nicolas Loriquet. — 5 août 1767 Épernay ; 30 juillet 1814 ; 9 avril 1845 Paris. « *Vie* » (sans nom d'auteur, [Baron Henrion]) Paris. Poussielgue-Rusand. 1845. — *Le P. Loriquet. La légende et l'histoire*, par le P. Bliard. Paris, Perrin. 1922. — Supérieur à Saint-Acheul. « Sa vocation semble être la direction des études ; aussi le P. Provincial lui en a-t-il confié la surveillance générale pour toutes les maisons de la Société en France », dit le P. Folloppe (Burnichon, t. I, p. 247).

P. Ferdinand Jeantier. — 20 fév. 1799 Besançon ; 20 sept. 1822 ; 8 mai 1878 Vannes. — *Un apôtre des petits enfants* par le P. Séjourné. Paris. Oudin. 1882. — Fribourg. Le Passage. Vannes. Apôtre des Saints Anges. Un de ses anciens dirigés de Vannes nous écrit (23 mars 1936) : « Chaque fois qu'il me rencontrait dans les corridors, il ne manquait jamais de saluer mon bon ange, politesse que je rendais au sien ».

P. Marc Folloppe. — 25 avril 1763 Gournay ; 23 août 1805 ; 28 mai 1822 Laval. — Professeur au collège de Saint-Pétersbourg 1806-1816 ; recteur de Saint-Acheul 1816-1818, père spirituel à Bordeaux 1818-1822. « *Vie* » par le P. Gagarin. Plon. 1877.

VI. — Vénérés par les Fidèles.

P. Joseph Coince. — 11 sept. 1764 Metz ; 23 août 1805 ; 10 mai 1833 Laval. — *La vie merveilleuse du P. Coince* par M. J. Rouët de Journel. Beauchesne. 1933.— *La tombe du P. Coince à Laval* par le P. Fouqueray, dans les « Lettres de Jersey » t. 39, p. 213.

P. Louis Leleu. — 17 déc. 1773 Chepy (Somme) ; 29 janv. 1818 ; 1er août 1849 Vannes. Biographie par le P. Méen Questel dans « *Bretoned Paris* », à partir de nov. 1924.

Pour les deux, voir aussi leurs notices dans le P. Guidée.

N'oublions pas que dans l'église N. D. de Paradis à Hennebont les fidèles gardent avec vénération le souvenir du P. V. M. D. de Talhouët, né à Quimperlé en 1737, jésuite de 1753 à 1773, recteur d'Hennebont (1773-1791), déporté en Espagne en 1792. Il y demeure jusqu'à la signature du Concordat. Au retour d'exil, périt noyé près

de Noirmoutiers le 28 juillet 1802. Cf. *Un curé d'autrefois* par Geoffroy de Grandmaison. Paris, Poussielgue, 1894.

VII. — Pères ayant passé à la Province de Lyon lors de la division de la Province de France.

P. Claude Guyon. — 18 juillet 1785 Regny (Loire), 29 nov. 1821 ; 25 nov. 1845 Lavaur. — *Analyse des sermons du P. Guyon précédée de l'histoire de la mission du Mans pendant le jubilé de 1826* par Guyard. Le Mans, Fleuriot. 3e éd. 1833.

P. Louis Maillard. — 9 jan. 1793 Blaye ; 14 sept. 1815 ; 13 mai 1855 Toulouse. — *Biographie* par le P. Pouget. Paris. Girard. 1867. — Professeur de Rhétorique et préfet des classes à Ste-Anne. Succède au P. Renault comme provincial de Lyon, et au P. Julien Jordan dans la même charge. — Premier Provincial de Toulouse. Il développe la Mission du Maduré ; crée celle d'Algérie ; se charge de celle de Syrie et accepte celle de Madagascar.

« Homme d'une activité telle qu'il semble presque tenir de l'ange plutôt que de l'homme « (*Vie*, page 361). « Vita in motu », disait-il.

P. François Barthez. — 29 août 1790 Graulhet ; 1 nov. 1817 ; 26 janv. 1861 Marseille. De 1833 à 1836 : Amiens-Metz-Laval. « *Vie* » par le P. Eugène Seguin. Paris. Pélagaud. 1862.

P. Joseph Barrelle. — 26 août 1794 La Ciotat ; 16 mars 1816 ; 17 oct. 1863 Clermont. — « *Vie* » par le P. Léon de Chazourne. Paris Plon, 1868. — Avant 1836 : Régent à Bordeaux, Préfet à St-Acheul. Mission en Portugal. Préfet spirituel au Collège Romain. Pensionnat de Fribourg.

Les deux Pères Gury. — Jean-Baptiste. 20 sept. 1773 Mailleroncourt ; 8 oct. 1814 ; 6 mai 1854 Dôle. Père Maître à Montrouge (1818-1830) et Socius du Provincial de France, puis de Lyon en 1836. Notice dans le P. Guidée. *Mémoires sur le Noviciat de Montrouge pour servir à l'histoire de la Société de Jésus en France*, ouvrage mss. du P. J. B. Gury. Archiv. Prov. Franc.

Jean-Pierre. — 23 janv. 1801 Mailleroncourt ; 22 août 1824 ; 18 avril 1866 Mercœur. — « *Vie* » (sans nom d'auteur). Paris, Lecoffre 1867. Neveu du précédent, « l'auteur de la Théologie morale connue dans le monde entier ».

EXPLICATION DU GRAPHIQUE

Le personnel de la Province, comme l'indique le graphique, a été toujours en progression jusqu'en 1880, sauf après la fondation de la Province de Champagne en 1863 et la guerre de 1870. Les collèges ayant été l'œuvre principale des jésuites de France, il est normal qu'ils y aient trouvé leur recrutement habituel. Aussi voit-on baisser le nombre des recrues lorsque les collèges sont fermés après 1880 et 1901. La guerre de 1914 accentue la diminution. Depuis 1920, le chiffre oscille entre 700 et 740, et semble, ces dernières années, vouloir légèrement remonter.

La Province de France a souvent prêté de ses membres à d'autres Provinces qui manquaient de sujets. Ainsi on en trouve en Italie (vers 1840), en Suisse, en Louisiane, en Alaska où le P. René fut préfet apostolique, aux Montagnes Rocheuses et en Californie dont le 1er Provincial fut le P. Georges de la Mothe. De famille bretonne, il quitta la France en 1887, et, par son zèle, « occupa une situation exceptionnelle parmi les Indiens pendant de longues années » ; il fut ensuite appelé au gouvernement d'une Province cinq fois grande comme la France. — Il y eut encore des Pères de la Province à la Réunion, en Alaska, au Zambèze, au Brésil ; actuellement il y a un Père en Esthonie, un au Congo, deux au Canada, deux autres à Madagascar et deux Frères aux États-Unis.

TABLEAU PAR DÉPARTEMENTS ET PAYS DES JÉSUITES MORTS DANS LA PROVINCE DE 1814 AU 15 AOUT 1936.

Le tableau suivant est basé sur le lieu de naissance des Pères. Il ne donne pas précisément le nombre de Jésuites que chaque département a pu fournir à la Compagnie, certains sujets étant entrés dans d'autres Provinces que celle de Paris ou ayant changé de Province au cours de leur vie.

Nous avons pris comme divisions les départements actuels et non les diocèses. Ces derniers se sont modifiés en effet depuis 1814 ; d'aucuns ont été créés, par ex. celui de Laval.

Le premier chiffre indique le nombre des morts ; le second, celui des Jésuites actuellement vivants. (L'exactitude du second chiffre n'est pas absolue.)

I. — Départements de l'actuelle Province de France (Paris).

II. — Autres départements. Ceux qui appartenaient à la Province

de France avant l'érection de celle de Champagne, sont marqués du signe : +

III. — Autres pays.

I. — Départements de l'actuelle Province de Paris.

Morbihan	102	44	Loir-et-Cher	28	11
Seine	98	77	Seine-et-Oise	26	13
Côtes-du-Nord	97	22	Indre-et-Loire	22	28
Loire-Inférieure	85	36	Loiret	18	11
Maine-et-Loire	81	19	Oise	18	4
Ile-et-Vilaine	74	37	Deux-Sèvres	15	
Finistère	71	46	Calvados	15	15
Mayenne	50	16	Cher	12	10
Sarthe	40	19	Eure	11	7
Vendée	37	11	Eure-et-Loire	10	7
Manche	33	17	Seine-et-Marne	10	9
Vienne	32	24	Indre	6	
Orne	32	6	Nièvre	6	
Seine-Inférieure	32	19	Yonne	4	2
			Total :	1065	500

II. — Autres départements.

† Somme	31	3	† Haute-Marne	7	
† Haut-Rhin	17		† Ardennes	6	
† Nord	17	11	† Vosges	6	1
† Marne	16	4	† Aisne	5	3
† Moselle	10	2	† Meuse	4	3
† Meurthe et Moselle	9	5	† Côte d'Or	3	2
† Pas de Calais	9	4	† Haute-Saône	1	
† Bas-Rhin	8	3	Total :	79	41
Doubs	9	1	Alpes Maritimes	2	
Aveyron	7		Dordogne	2	2
Gironde	7	3	Drôme	2	
Haute-Loire	7	2	Gard	2	
Loire	7		Gers	2	1
Bouches-du-Rhône	6	6	Haute-Garonne	2	
Cantal	6	3	Haute-Savoie	2	2
Haute-Savoie	6		Lozère	2	
Corrèze	6	3	Ain	1	
Puy-de-Dôme	6		Allier	1	3
Savoie	5	1	Ardèche	1	1
Charente-Inférieure	4	1	Ariège	1	
Haute-Vienne	4	1	Corse	1	
Hérault	4		Creuse	1	

Jura	4		Hautes-Alpes	1	
Var	0	4	Hautes-Pyrénées	1	1
Basses-Pyrénées	4		Isère	1	2
Aude	3	1	Lot	1	1
Charente	3	2	Pyrénées-Orientales	1	
Rhône	3	4	Tarn	1	2
Saône-et-Loire	3	4	Landes	1	1
Vaucluse	4		Aube	1	
			Total :	139	49

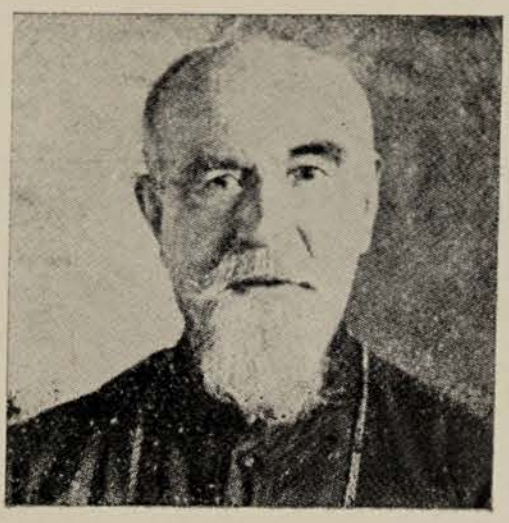
III. — Autres Pays.

Chine	49	56	Turquie	2	
Belgique	41	3	Brésil	1	
Espagne	27	22	Cochinchine	1	
Suisse	17	4	Écosse	1	
Irlande	10	2	États-Unis	1	
Canada	7	1	Hesse	1	
Prusse Rhénane	7		Indes Anglaises	1	
Hollande	5	1	Java	1	
Bade	4		Louisiane	1	
Luxembourg	4	1	Ile Maurice	1	
Russie	4	2	Moravie	1	
Bavière	4		Pologne	1	
Allemagne	3	2	Saxe	1	
Angleterre	4		Westphalie	1	
Italie	3	3	Sénégambie	1	
Égypte	3	3	Martinique	1	
Wurtemberg	2		Argentine	1	
Haïti	2		Autriche	1	
Silésie	1		Carthagène	1	
			Total :	202	100

Ajouter 1 à la Bretagne (on ignore le département). — Le Père de Gabriac, né à Rio de Janeiro, a été compté dans le département de la Seine où il arriva âgé de quelques mois et fit toutes ses études.

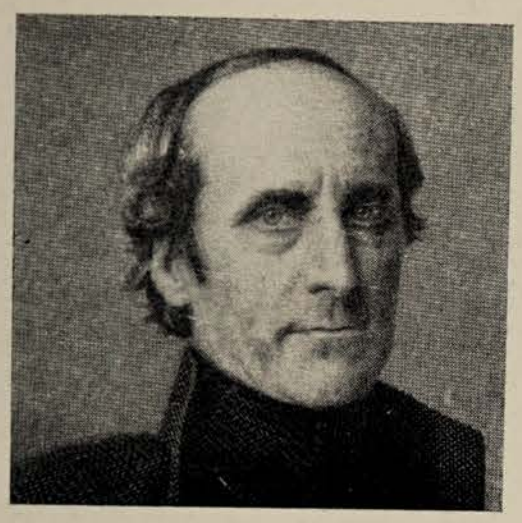
Total général des morts : 1485.

Sources : 1814-1914 : Nécrologe du P. Vivier. (seconde partie (1894-1914) ms.)
1914-1917 : Lettres annuelles mss.
1917-1936 : Catalogues.



Mgr Paris

P. de Ravignan



P. de Ponlevoy.





P. de Clorivière

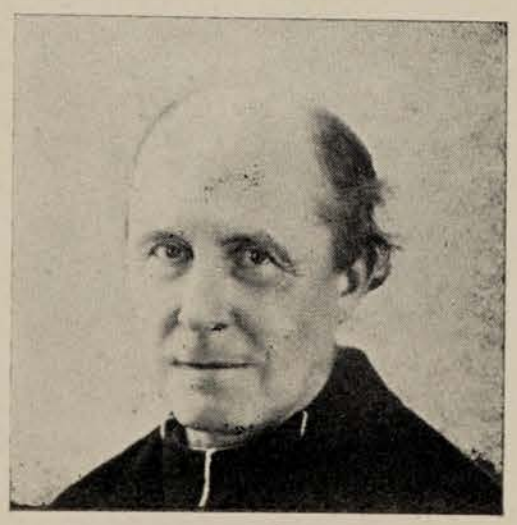


P. Chaignon

P. du Lac



P. Cosson.





Tombeau du P. Leleu a Vannes.



P. Guidée.



P. Loriquet.



P. Labonde.

QUELQUES FIGURES DE JÉSUITES

Restaurateur et premier supérieur : **Pierre-Joseph Picot de Clorivière**. Né en 1735, à Saint-Malo, entré au noviciat en 1756, il fonde, après la suppression de la Compagnie en 1773, les Sociétés du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie. C'est lui qui en 1814 regroupe les anciens Jésuites français. A la fin de son supériorat en 1818, la Province de France comprenait 145 membres. Il meurt en 1820, après avoir mérité le titre de restaurateur de la Compagnie en France. Sa cause de béatification est introduite et se poursuit activement.

Prédicateur de Retraites pastorales : **Pierre Chaignon.** — Né à Saint-Pierre-la-Cour (Mayenne), le 8 octobre 1791, entré prêtre dans la Compagnie, en 1819 ; en résidence à Laval, puis premier supérieur de la résidence d'Angers ; il prêche pendant 33 ans plus de trois cents retraites ecclésiastiques. Il fonde l'œuvre de Saint-Joseph pour les prêtres défunts, l'œuvre de Saint-Michel et l'association du Cœur agonisant de Jésus. Il meurt à Angers le 20 septembre 1883, à l'âge de 92 ans.

Prédicateur de Notre-Dame : **Gustave-Xavier de Ravignan.** — Né à Bayonne le 1er déc. 1795, entré en 1822 ; supérieur à la rue de Sèvres 1848-1851. En 1837 il succède pour les Conférences de Notre-Dame à Lacordaire. Il fonde en 1840 les retraites de Notre-Dame. En 1850 et 1851, pendant que Lacordaire donne de nouveau les Conférences, il prêche la retraite. En 1855, il donne le Carême aux Tuileries. Il meurt le 3 décembre 1857, âgé de 62 ans.

Un chef : **Stanislas du Lac.** — Né à Paris le 21 nov. 1835, entré le 28 oct. 1853, premier recteur du Collège Notre-Dame de Sainte-Croix du Mans, puis de 1871 à 1881 de l'École Sainte-Geneviève. C'est à lui surtout qu'incombe en 1880 la charge de défendre la Compagnie persécutée. Recteur du collège Sainte-Marie de Cantorbéry de 1881 à 1890. Il fonde pour les jeunes ouvrières le Syndicat de l'Aiguille et l'œuvre des restaurants. Il meurt le 29 août 1909.

Un supérieur de la Compagnie : **Armand de Ponlevoy.** — Né à Vitré en 1812, il entre sous-diacre dans la Compagnie en 1834, est ordonné en 1838. L'enseignement, la prédication, la direction le révèlent. Il succède au P. de Ravignan dans la charge de supérieur à la rue de Sèvres en 1851 et y reste 13 ans. Provincial de 1864 à 1872, il traverse les temps difficiles de la guerre et de la Commune et consacre sa province au Sacré-Cœur. Maître des Novices pendant un an. Il meurt à Paris en 1874.

Un professeur : **Eugène Cosson.** — Né à Foulcrey en Lorraine en 1830, entré dans la Compagnie en 1849, nommé en 1856 professeur à la rue des Postes, il est chargé du cours de Mathématiques de Saint-Cyr qu'il assure, à part quelques interruptions, jusqu'en 1904, où la persécution l'oblige à interrompre son enseignement. Il meurt le 30 juin 1906.

Un missionnaire évêque : **Mgr Prosper Paris.** — Né le 1er septembre 1846 à Sainte-Claire-Chantenay (Loire-Inférieure), entré au noviciat le 17 octobre 1866, arrivé à Chang-Hai le 24 octobre 1883, travaille à l'Observatoire quelque temps, puis dans la « brousse » ; supérieur de la Mission (1893-1900), nommé évêque malgré ses résistances. Durant son épiscopat, quatre fois la Mission doit être divisée ; la population chrétienne du vicariat passe de 121.000 à 190.000 ; nombreuses institutions de charité (Hôpital Ste-Marie,...) et d'enseignement (« Aurore »...). Mort le 13 mai 1931.

Martyr de la foi : **Pierre Olivaint.** — Né le 22 février 1816 à Paris, élève de l'École Normale supérieure ; entré au noviciat le 2 mai 1845, prêtre le 21 septembre 1850, professeur à Vaugirard (1850-57), recteur (1857-1865), supérieur de la rue de Sèvres (1865-1871) : directeur de conscience, son influence est très grande à Paris. Fusillé en haine de la foi le 26 mai 1871, rue Haxo.

Deux Formateurs de Jésuites : **Le P. Albert Platel.** — Né en 1838 à Magny-en-Vexin, entré dans la Compagnie en 1857, il désire de tout son cœur la Misssion de Chine. Mais la Compagnie lui confie la charge de Maître des Novices qu'il occupe 19 ans. Il forme à la vie religieuse plus de 630 jeunes gens. Provincial en 1893 ; il meurt dans l'exercice de sa charge le 14 janvier 1900.

Le P. René de Maumigny. — Né à Nevers en 1837, il entre dans la Compagnie en 1855. D'abord professeur de mathématiques, puis supérieur, il occupe enfin pendant 25 ans, de 1887 à 1913, la charge d'Instructeur du 3me an. Il révèle dans la direction des âmes une discrétion et une sagesse surnaturelle qui le placent au rang des maîtres les plus éminents de la vie spirituelle. Il a écrit la *Pratique de l'Oraison Mentale.* Il meurt le 11 janvier 1918 à Paris.

Directeur d'ames et écrivain : **Léonce de Grandmaison.** — Né au Mans en 1868, entré dans la Compagnie le 8 novembre 1886 ; aussitôt ses études terminées, il est nommé professeur de théologie à Fourvières puis à Cantorbéry. Nommé aux « Études » en 1908, il dirige 11 ans cette revue et la fait progresser vigoureusement. Il fonde en 1911 les « Recherches de Science Religieuse » qu'il dirige jusqu'à sa mort. Avant de mourir il a le temps de mettre la dernière main à son *Jésus-Christ.* Cet ouvrage est le fruit de 30 ans de travail. Direc-



Cardinal Billot

P. Platel

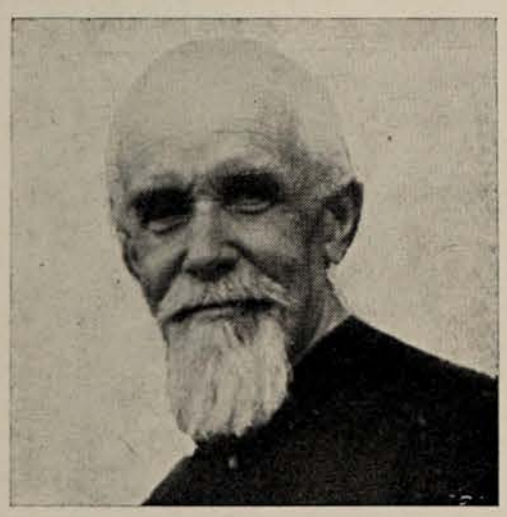


P. de Maumigny



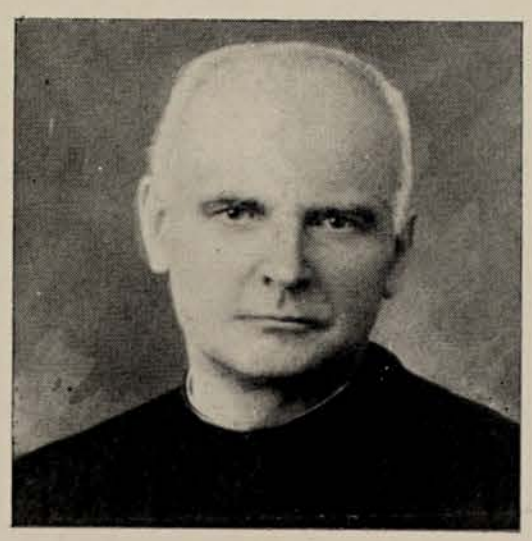


P. Olivaint.



P. Froc.

P. L. de Grandmaison





P. de la Taille



P. Matignon

P. Labrosse



P. Marquet





P. Longhaye



P. Le Bachelet

P. Trégard



P. Lenoir



teur d'âmes remarquable, il se dévoua spécialement aux jeunes. Il meurt à Paris le 5 juin 1927.

Missionnaire et savant : **Louis Froc.** — Le « Père des Typhons ». — Né à Brest en 1859, entré en 1874 dans la Compagnie, pendant 30 ans il dirige l'Observatoire de Zi-ka-wei. Ses travaux sur les typhons ont rendu d'immenses services à la navigation. A sa mort survenue à Paris le 12 octobre 1932, des témoignages d'estime vinrent de tout le monde savant et maritime.

Un théologien : **Maurice de la Taille.** — Né à Semblançay en 1872, entré dans la Compagnie en 1892. Pendant 15 ans, 1904-1919, professeur de théologie à Angers, les années de guerre exceptées où il est aumônier dans l'armée canadienne. Puis il achève son *Mysterium Fidei*, ouvrage qui renouvelle l'étude du Saint-Sacrifice. Professeur à la Grégorienne de Rome, 1919-1931. Il meurt à Paris le 23 octobre 1933.

Cardinal Louis Billot. — Né à Sierck (Moselle) le 22 janvier 1846 d'une famille bretonne. Élève des Jésuites de Metz, puis de Bordeaux. Il entre au Grand Séminaire de Blois et est ordonné prêtre en 1869. Six mois après, il est au noviciat. Professeur aux scolasticats de Laval et de Jersey, puis à la Faculté de théologie d'Angers. Il est nommé à la Grégorienne en 1885 et y enseigne jusqu'en 1911, année où il fut promu Cardinal. « Dans les souvenirs de ses anciens élèves de Rome, il est resté comme le théologien qui sait, en éclairant l'esprit, échauffer le cœur et faire aimer les choses divines ». Il mourut le 18 décembre 1931, à la maison du Noviciat des Pères italiens à Galloro, où il s'était retiré en 1927, après avoir renoncé à la dignité cardinalice.

Un Provincial : **Gédéon Labrosse.** — Né au Blanc en 1837, entré en 1856. Recteur du collège de Tours (1875-1882), Provincial treize ans (1886-1893 et 1900-1906), Maître des novices (1893-1897)... mort à Jersey en 1916.

Un préfet des études : **Edouard Marquet.** — Né à Port-Louis en 1822, entré en 1842. Préfet des études à Metz, Poitiers, Paris, Vannes (1882-1890), Paris, meurt en 1912.

Un maître éducateur : **Louis Trégard.** — Né à Parcé en 1854, entré en 1874, professe 5 ans la philosophie. Préfet des études à Paris, rue de Madrid (1890-1898) puis à la rue Franklin (1898-1909), en devient recteur (1909-1920). Meurt en 1921.

QUELQUES TÉMOIGNAGES EN FAVEUR DES PÈRES (1836-1880).

En un temps où les calomnies contre la Compagnie foisonnent, il peut être utile de rappeler quelques uns des éloges que lui ont décernés certaines notabilités catholiques. Ce sera aussi une occasion de renouveler notre reconnaissance envers elles et un stimulant à ne pas déchoir des vertus de nos devanciers.

La persécution et les haines qui se sont acharnées contre les Jésuites, sont déjà à elles seules un magnifique témoignage (1). *Montalembert* l'a dit à la tribune du Luxembourg, le 8 mai 1844 :

« ... Moi aussi, j'ai eu besoin d'être converti aux Jésuites... Ce qui nous attache à eux, mais c'est la haine violente qu'ils inspirent à tous les ennemis de l'Église. Je ne veux pas affirmer que les adversaires des Jésuites soient tous ennemis de l'Église, mais je n'hésite pas à dire que les ennemis de l'Église sont toujours et avant tout adversaires des Jésuites. C'est toujours sur eux que portent les premiers coups, et c'est là ce qui les désigne à l'estime et à la confiance des catholiques comme une avant-garde et un des corps d'élite de l'Église. Les plus sincères de nos adversaires l'ont franchement avoué...

... Il faut qu'il y ait dans ces hommes-là quelque chose de sacré et de mystérieux qui explique et motive cette merveilleuse union d'inimitiés si diverses. Il faut qu'il y ait dans cet instinct de la haine, toujours si clairvoyante, quelque chose qui indique que c'est par là qu'on arrive au cœur même de l'Église. Voilà pourquoi je suis devenu le partisan et l'admirateur des Jésuites, après avoir été leur adversaire. Et grâce au ciel, je ne suis pas le seul qui ait suivi cette voie... »

Le cardinal *Guibert*, archevêque de Paris, remerciait en ces termes le P. Matignon à la fin d'une retraite pastorale à Paris en juillet 1880 :

« Vous avez fait allusion à l'un de mes prédécesseurs. Oui, Monseigneur Christophe de Baumont a défendu les Jésuites. Il a même été pour cela envoyé en exil. Nous sommes résolus à marcher sur ses traces. Tant que je vivrai et que mon Coadjuteur sera sur le siège de

---

(1) M. DE MONTALEMBERT, *Discours*, t. I, (1860), p. 482-484 ; cité par le P. Burnichon, t. II, p. 597.

Paris, soyez sûrs que vous serez défendus, parce que soutenir votre cause, c'est prendre en main celle de la justice, de la vérité et de la vertu ».

Dans la lettre qu'il écrivit au Président de la République, M. Grévy, au sujet de l'expulsion des religieux, se trouvait une phrase qu'on n'imprima pas, et que M. Lagarde, vicaire général, communiqua au P. Pitot de la part de l'archevêque :

« Monsieur le Président, j'ai dans mon diocèse plusieurs prêtres savants et saints, mais je n'en n'ai pas de plus savants et de plus saints que les Pères Jésuites » (1).

Le P. Lecanuet dans sa *Vie de Montalembert* (II, p. 273-5) avait reproduit les reproches adressés par Montalembert à nos anciens élèves (2). Le P. Burnichon y répondit dans les *Études* du 5 avril 1899. A propos de son article, il reçut plusieurs lettres qu'il versa aux Archives de la Province. Voici un extrait de celle que le P. Colombel lui écrivait de Changhai le 22 juin 1899 :

« En 1866-67, j'étais en quatrième année de théologie à Laval ; le P. Eugène Marquigny y était en première année. Il venait de Vaugirard où il avait passé plusieurs années. Un jour que nous causions ensemble de M. de Montalembert, le P. Marquigny nous raconta que peu après les événements de Castelfidardo et d'Ancône, (septembre 1860) M. de Montalembert vint à Vaugirard. Il se trouva que, pour je ne sais quelle affaire, les Supérieurs étaient absents. M. de Montalembert vint de lui-même trouver les Pères qui étaient au jardin — c'était l'heure de la récréation, — et leur dit : « Mes Pères, j'étais venu pour faire une amende honorable entre les mains de vos supérieurs ; je ne les rencontre pas, je veux la faire en public, devant vous tous ; vous la redirez à vos Pères et Frères. J'avais dit que les Jésuites actuels ne savent plus former les jeunes gens, que nous ne trouvions plus parmi leurs élèves les auxiliaires que nous espérions... Je me trompais, je le reconnais entièrement... Mon idéal du jeune homme de notre époque était trop inférieur à celui que vos Pères proposent à leurs élèves. Les événements d'Italie sont pour moi une révéla-

---

(1) *Notice sur le P. Henry Pitot* par le P. Jean Noury. Paris, Josse, 1900, p. 15.

(2) M. avait écrit le 15 nov. 1847 au P. de Ravignan : « Voilà trente ans que vos Collèges sont établis... Eh bien ! vous ne nous avez pas encore donné un défenseur de l'Église ». Voir aussi les deux articles très fouillés, écrits par le P.W. Tampé pour répondre aux accusations de M. Édouard Drumont : *Nos anciens élèves* (*Études*, 1900, t. 85, pp. 577 et 749).

tion... je me dédis... Ce que les jeunes gens de Castelfidardo ont fait est de beaucoup au dessus de ce que je rêvais ».
... Je suis certain de ce que je vous raconte ici... (Cette rétractation) vaut toutes les (réfutations) que vous pourrez réunir d'ailleurs...

De nombreuses distinctions ecclésiastiques ou civiles sont venues corroborer ces témoignages.

La Province de France a compté plusieurs évêques missionnaires : NN. SS. Borgniet, Languillat, vicaire apostolique du Tchéli S. E., puis du Kiang-Nan où il fut transféré en 1864, NN. SS. Garnier, Simon, Paris, et Haouisée, vicaires apostoliques du Kiang-Nan, Tsu, vicaire apostolique du Hai-Men, sacré à Rome par le Saint-Père.

Pie X éleva à la pourpre cardinalice le P. Billot longtemps professeur à l'Université Grégorienne, célèbre dans le monde entier par son enseignement et par ses écrits théologiques si personnels. Le Saint-Siège a aussi fréquemment manifesté le contentement que lui causaient les divers travaux des Pères. En outre les Pères de la Province ont souvent été appelés à des congrès eucharistiques nationaux ou internationaux pour y présenter des rapports ; nous en citerons quelques-uns plus loin.

Le Gouvernement français et plusieurs gouvernements étrangers ont su apprécier les travaux de quelques-uns des Nôtres. Pour ne citer qu'un fait, on sait comment le Président Doumer voulut élever de sa propre autorité le P. Froc à la dignité d'officier de la Légion d'Honneur. Ce Père reçut aussi diverses décorations étrangères et fut même nommé officier honoraire de l'armée britannique.

Plusieurs académies (Académie française, Académie des Sciences...) ont récompensé de nombreux travaux littéraires, historiques ou scientifiques composés par les Pères, soit en s'agrégeant leurs auteurs — ainsi le P. Lejay a été récemment nommé membre corespondant de l'Académie des Sciences, le P. de La Brière est membre de l'Académie internationale de Droit — soit en leur attribuant quelques-uns de leurs prix. — Le P. de Joannis fut plusieurs fois président du congrès national de la Société entomologique de France (1). — Le P. Marc Dechevrens fut membre de l'Académie Pontificale des Nuovi Lincei, et le P. E. Gherzi vient d'être nommé (novembre 1936) par le Saint Père membre de la nouvelle Académie pontificale des Sciences. — Nous n'oublierons pas non plus la distinction dont fut honoré le P. P. Pierling. On sait combien jalousement la Russie des Tsars

(1) On trouvera dans le présent volume (IIe Partie) son éloge composé par un de ses collègues de la Société entomologique.

était fermée aux Jésuites. Les mérites de l'œuvre historique du Père lui firent néanmoins ouvrir l'accès des Archives d'État. Bien plus, grâce à l'entremise du Grand Duc Nicolas Michaïlovitch, oncle du Tsar, Nicolas II fit envoyer au P. Pierling la collection complète des lois de l'Empire (200 volumes in-folio).

Mais il est d'autres honneurs dont les membres de la Province sont fiers par dessus tout. C'est la renommée de sainteté laissée par les Pères Coïnce à Laval, Leleu à Vannes, Millériot, de Haza et de Maumigny à Paris, Bovet et Rabussier à Bourges, Le Sauce à Brest...

C'est la grâce du martyre accordée aux Pères P. Olivaint et J. Caubert arrêtés à la rue de Sèvres, Ducoudray, de Bengy, Clerc emmenés prisonniers de la rue des Postes, le 4 avril 1871 et conduits à la Conciergerie, puis à Mazas et à la Roquette. Les Pères Ducoudray et Clerc y sont fusillés le 24 mai ; les trois autres sont menés le 26 mai rue Haxo où ils sont mis à mort en haine de la foi. Les Pères Candide Vanara et Henri Dugout, massacrés à Nankin en 1927, devaient bénéficier de la même faveur divine.

Enfin et surtout, ce sont les honneurs de la béatification et de la canonisation accordés par la voix infaillible du Pape aux huit Martyrs du Canada, tous, à l'exception d'un seul, enfants de notre Province ; et ceux de la béatification accordés aux 23 anciens Jésuites, martyrs de la Révolution française, dont 11 étaient nés sur notre territoire (1).

---

(1) Rappelons ici leurs noms avec le lieu de naissance et de mort :

Ont été massacrés au couvent des Carmes le 2 septembre 1792 :

François Balmain, né à Luzy (Nièvre) le 25 mai 1733, Claude Laporte, né à Brest le 6 décembre 1734, Mathurin-François de La Ville-Crohain, né à Rennes le 19 décembre 1731, Charles-François Le Gué, né à Rennes le 6 octobre 1724, Vincent-Joseph Le Rousseau, né le 3 juillet 1726 au diocèse de Quimper, Loup Thomas-Bonnotte, né à Entrains (Nièvre) le 13 septembre 1719.

Note : Les BB. Balmain et Thomas-Bonnotte appartenaient à l'ancienne Province de Champagne.

Ont été massacrés au Séminaire de Saint-Firmin le 3 septembre 1792 :

René Marie Andrieux, né à Rennes le 16 février 1742, Pierre Guérin du Rocher, né au diocèse de Séez le 1er mars 1731, Robert-François Guérin du Rocher, né au diocèse de Séez le 23 octobre 1736, Nicolas-Marie Verron, né à Quimperlé le 17 novembre 1740.

A été massacré à la prison de la Force le 4 septembre 1792 :

François-Hyacinte Le Livec, né au diocèse de Quimper le 5 mai 1726.

ŒUVRES SPIRITUELLES

Exercices Spirituels

Il y a longtemps que saint Ignace a recommandé aux chrétiens les retraites fermées. « Celui qui se résoudra à faire une retraite en retirera, dit-il, d'autant plus de profit qu'il sera plus séparé de ses amis, de ses proches et de toute sollicitude terrestre, quittant, par exemple, la maison où il demeurait et en choisissant une autre pour y habiter le plus à l'écart qu'il pourra » (19e annotation).

C'est ce genre de retraites que Pie XI recommandait avec instance au monde catholique dans son Encyclique « *Mens nostra* » (déc. 1929). Il y voyait le grand moyen de combattre « la légèreté, l'absence de réflexion, causes des égarements des hommes », le moyen de les empêcher « de tomber dans le matérialisme théorique et pratique le plus lamentable ». A ces retraites il appelait aussi tous les militants de l'Action Catholique ; car c'est là que se formeront « ces bataillons serrés de pieux laïques qui, étroitement unis à la hiérarchie, l'aideront dans son apostolat ». Et enfin, là encore les prêtres « obtiendront avec abondance l'esprit surnaturel qui est indispensable au succès de leur ministère et pour gagner à Jésus-Christ dans la bataille des âmes un riche butin ».

Dès la restauration de la Compagnie en France, nos Pères commencèrent à donner les Exercices spirituels à leurs élèves.

Dans les Petits Séminaires, l'année scolaire s'ouvrait par une retraite. Le P. de Mac-Carthy en fut un des prédicateurs attitrés. La retraite de fin d'année fut instituée sous la Restauration (en 1822, le P. Loriquet indiquait dans une lettre que l'usage en était établi). C'est sur la demande des élèves eux-mêmes qu'elle fut introduite à Saint-Acheul. La retraite pour les anciens élèves était un des projets du P. Guidée. La mort l'empêcha de mettre lui-même son plan à exécution.

Mais il y avait plus à faire : il fallait communiquer la grâce des « Exercices » à tous les âges et à toutes les classes de la société.

I. — Les Maisons de Retraites

C'est pour assurer cette solitude si favorable à la prière et à la méditation que furent ouvertes ici et là des « maisons de retraite » où les Exercices spirituels sont adaptés à chaque catégorie de chrétiens : retraites de prêtres, de jeunes gens, d'hommes du monde, de professeurs, d'ouvriers, de jocistes, etc.

Nous lisons dans la biographie du P. Renault par le P. Achille Guidée : « Il fut un de ceux dont Dieu se servit pour rendre à la Compagnie renaissante en France l'intelligence pratique d'un trésor qu'elle ne connaissait pas assez ». En 1828, Montrouge, maison de Troisième An, devint aussi maison de retraite pour les ecclésiastiques et les hommes du monde qui y venaient de cent et de deux cents lieues pour une retraite de quelques jours ou même d'un mois. Les autres résidences (Laval, Saint-Acheul, maison de la rue des Postes) étaient aussi des centres d'Exercices.

En 1867, sur le conseil du P. Olivaint, son supérieur à la rue de Sèvres, le P. Bieuville invite des membres du clergé séculier à des récollections d'un jour, puis à des retraites de huit jours. Le mouvement, interrompu par la guerre de 1870, reprend bien vite. En 1872, les retraitants sont soixante. Il faut s'installer hors de la résidence, dans un local plus grand. Une propriété louée à *Gagny*, dans la banlieue, reçoit 161 retraitants en 1873. De 1874 à 1876, les 250 retraitants qui viennent désormais chaque année doivent se rendre rue de *Vaugirard*.

Enfin une propriété de *Clamart* est signalée au P. Bieuville. Celui-ci, victime d'un accident, signe sur son lit de mort, au milieu de cruelles souffrances offertes à Dieu pour son œuvre, le contrat d'achat qui fondait la Villa Manrèse. Elle devait recevoir, en nombre sans cesse croissant, des retraitants de tout âge et de toute condition.

En 1891, le P. de Baudicour ouvrait à *Saint-Germain-en-Laye* une autre maison qui, devenue trop étroite, était remplacée, en 1895, par la Villa Saint-Joseph d'Épinay-sur-Seine. Chassés au moment des expulsions, les Pères d'Épinay sont reçus par un bienfaiteur dans une propriété de *Mours* qui devient l'actuelle Villa Saint-Régis (1).

Fondée en 1910, la Villa Sainte-Anne d'*Angers* recevait, du 30 septembre 1910 à la fin de 1911, 427 retraitants. Leur nombre crût quelque temps, puis diminua, surtout pendant

---

(1) Voir *Œuvres autour de l' U. S. I. C.*, infra page 192.

la période d'après-guerre, à défaut d'un Père qui pût s'occuper exclusivement de l'œuvre. A partir de 1928, grâce au Père Directeur, secondé bientôt par un Père sous-directeur, l'œuvre reprit et progressa de nouveau (1).

L'origine de la maison de *Quimper* est peut-être moins bien connue.

La fondation en est effectuée le Samedi Saint 11 avril 1839. Mgr de Poulpiquet de Brescanvel paie en très grande partie l'immeuble, couvent et chapelle, passé depuis 90 ans des Cordelières, religieuses jansénistes, en mains profanes. Il désire que les Pères connus sous le nom de « Missionnaires de Saint-Joseph » prennent les quatre objectifs suivants : préparer la reprise au plus tôt des Missions bretonnes des villes et des campagnes, — pourvoir à la double douzaine de retraites aux Bretons données chaque année dans les maisons de la Retraite à Lesneven et Quimperlé, — prêcher les Exercices annuels aux Religieuses, — enfin, et Mgr avait cela à cœur, ouvrir Saint-Joseph aux retraites du clergé. Pour commencer, les Exercices furent donnés sept fois (pendant 5 et surtout 8 jours) entre la fin de juillet et la mi-octobre.

Après plusieurs déménagements, les Pères se fixèrent en septembre 1928 à Roz-Avel, où Mr Bolloré facilita leur installation par une aide décisive. En 1930, Roz-Avel agrandi devint résidence et maison de retraite.

Graphique des retraites.

Pour interpréter exactement ce graphique, il faut se rappeler :

— que les chiffres des retraitants et des récollectants sont réunis ;

— que la qualité des retraitants n'est pas indiquée : prêtres ou laïques ;

— que le genre des retraites n'est pas spécifié : collectives ou individuelles ;

— que toutes les maisons ne sont pas aussi grandes. Ainsi Clamart a 50 chambres alors que Mours en a plus de 100.

Comme le graphique ne commence qu'à partir de 1910, nous donnons ici le chiffre des retraitants venus à Clamart depuis la fondation de la villa Manrèse, le 9 juillet 1877, jusqu'en 1909.

---

(1) Cf. la brochure *Sainte-Anne. Retraites fermées.* 1910-1935.

Date	*Prêtr.*	*Laïcs*	Total
1877	208	63	271
1878	196	103	299
1879	167	97	264
1880	194	112	306
1881	187	99	286
1882	179	170	349
1883	190	181	371
1884	169	112	281
1885	156	128	284
1886	196	137	333
1887	222	151	373
1888	264	185	449
1889	245	192	437
1890	321	321	642
1891	280	284	564
1892	276	331	607
1893	269	371	640

Date	*Prêtr.*	*Laïcs*	Total.
1894	272	450	722
1895	307	372	679
1896	350	418	768
1897	256	342	598
1898	272	178	450
1899	306	617	923
1900	298	438	736
1901	276	397	673
1902	296	329	625
1903	320	406	726
1904	339	410	749
1905	382	300	682
1906	308	533	841
1907	498	615	1114
1908*	344	28	372
1909	466	372	838

II. — Retraites et Récollections.

1. Nous donnons dans les graphiques les chiffres que nous connaissons sur le *nombre de retraitants* des maisons de *Mours* et de *Clamart*.

2. Les faits suivants montrent la *diversité d'adaptation* de ces retraites et récollections. En 1892, quelques « Centraux » se réunirent dans la maison, récemment fondée, de Saint-Germain-en-Laye. En 1932, ils étaient 314 élèves des Grandes Écoles ; 416 en 1933, et 518 en 1934. Pour cette même année, les récollections réunirent 549 élèves, et 551 de janvier à mars 1935.

En 1895, une retraite était donnée à Épinay-sur-Seine pour les jardiniers. En 1920 une autre était prêchée à Mours, à 17 Flamands agriculteurs, dans leur langue.

En 1934, la Villa Saint-Régis recevait pour une retraite de trois jours 111 ouvriers agricoles. Elle en accueillerait 170 pour les trois premiers mois de 1935. Un domestique de la villa fait le recrutement et a grand succès. Les patrons paient eux-mêmes les frais de séjour de leurs ouvriers.

C'est pour les ouvriers et employés spécialement qu'avait été créée la maison de Saint-Germain-en-Laye. De 1891 à

(1) La maison est fermée pendant 6 mois par suite de la liquidation.

1895, 36 retraites y étaient données à 517 ouvriers ou employés. La villa Saint-Joseph d'Épinay maintint ces traditions ; à peine installée, elle recevait à Noël 1894, 19 ouvriers. Le mouvement s'étendit... Depuis une quinzaine d'années, le groupe des employés catholiques des P. T. T. a son Dimanche de récollection chaque année. En 1921, l'association des employés catholiques des magasins de nouveautés sollicitait un Dimanche : ils vinrent 6. En 1922, ils étaient 30.

A Roz-Avel (Quimper) en 1931, une retraite réunissait un général, deux capitaines de vaisseaux, trois colonels, un commissaire en chef de la marine.... Une autre était réservée à des directeurs d'usine.

3. *Retraite des Écrivains.* — Elle est fondée à Clamart en 1922 par le P. Bessières avec le concours du P. Léonce de Grandmaison. Une vingtaine de retraitants y prennent part, malgré certaines difficultés. Un écrivain, ambassadeur de France, ne répondait-il pas quelques années plus tard à l'invitation qui lui était faite : « Je dois vous avouer franchement qu'il n'y a rien qui tente aussi peu un écrivain que la pensée de se rencontrer avec d'autres écrivains... L'idée de vivre ensemble me fait frissonner ».

Après la retraite de 1930, où s'étaient rencontrés 37 écrivains et professeurs de diverses nationalités (entre autres les deux grands convertis Norvégiens Per Skansen et Lars Eskeland) — une réunion professionnelle à laquelle assistaient 12 écrivains non retraitants, décida de dédoubler l'institution et de créer une retraite pour les professeurs de l'enseignement secondaire et une pour les journalistes, parlementaires, professeurs de Facultés. Elles étaient suivies, respectivement par 28 et 25 participants en 1931, par 32 et 35 en 1932 (1).

III. — Retraites Pastorales.

C'est bien d'aider les prêtres dans leur ministère, mais « je ne connais rien de plus beau ni de plus utile que de con-

(1) Parmi les 28 participants de la première retraite de 1931, on comptait : 1 général écrivain militaire, 9 universitaires, 1 directeur et 3 rédacteurs de journaux, 2 avocats, 2 médecins, 1 inspecteur général des Mines... A la seconde, la même année : 25 participants dont 3 professeurs de Faculté, 1 inspecteur d'Académie, 2 parlementaires, 8 directeurs de Presse régionale, 6 publicistes, 3 romanciers.. En 1932, on a compté 67 participants (32 et 35).


LES
MISSIONS
BRETONNES
DE
1836 A 1936
(plusieurs localités non
identifiées, ne figurent pas)



Retraitants-Récollectants (Mours-Clamart-Angers).



Œuvre des Allemands.

tribuer dans la faible mesure de son pouvoir à la sanctification des prêtres », disait le P. Chaignon (1). Les retraites pastorales sont assurément l'un des moyens les plus appropriés à atteindre cette fin. Un Sulpicien, l'abbé Boyer, les avait rétablies en 1818. La confiance des évêques dans la Compagnie renaissante ne tarda pas à leur faire demander son aide pour cet apostolat si difficile, mais si fructueux. Mgr de la Motte, évêque de Vannes, est le premier à proposer la chose au P.Chaignon en 1832. C'était une véritable innovation, l'usage étant alors qu'après les fêtes de Pâques, les prêtres se réunissent au grand séminaire pour suivre les exercices spirituels sous la conduite du supérieur. Le P. Chaignon, ne s'estimant pas assez préparé, n'accepte que pour l'année suivante, puis se spécialise pour ainsi dire dans ces retraites durant un apostolat ininterrompu de 33 ans, où il dépasse le chiffre de 300. Il apporte à son ministère « tant de respect pour son auditoire, tant d'oubli de lui-même, un tact si parfait joint à un esprit de foi si profond qu'il gagne toutes les sympathies ». « Il ne sera jamais remplacé », disait de lui un prêtre. « Tant que nous aurons auprès de nous les bons Pères, dit l'évêque, je n'aurai d'autres prédicateurs qu'eux » (2).

Le secret de son succès est qu'en toute chose, le P. Chaignon se faisait l'égal de ses retraitants : « Prêtre, je viens m'exhorter le premier en exhortant mes frères, je viens me faire à moi-même une application sérieuse de toutes les vérités que j'ai mission de vous rappeler... Devoirs, dangers, craintes, c'est bien ici que tout est commun entre celui qui parle et ceux qui daignent l'écouter » (3).

A côté du P. Chaignon, beaucoup d'autres Pères se sont distingués dans ce genre d'apostolat ; qu'il suffise de citer entre autres le P. Gloriot qui donna plus de cinquante retraites pastorales. Un de ses auditeurs disait : « Le P. Gloriot, je l'entendrais les pieds dans le feu » (4).

« C'est en 1835 que commença pour le P. M. de Bussy, auprès du clergé de France et de Savoie cette mission si fructueuse qu'il poursuivit infatigablement jusqu'à son dernier soupir... Dans le cours de cette seule année 1835, il évangélisa au moins 1300 prêtres dans neuf retraites différentes » (5). A sa mort en 1853, il aura prêché 110 retraites pastorales.

---

(1) *Vie*, p. 98.
(2) *Vie*, p. 41 et 74.
(3) *Vie*, p. 108.
(4) Guidée, *Notices*... t. I, p. 34.
(5) Guidée, *Notices*... t. II, p. 311.

Le 14 avril 1844, le R. P. Boulanger adressa à tous les supérieurs des maisons une lettre sur les Retraites sacerdotales et prédications (1) réglementant ce ministère.

La tradition se continue et plusieurs des Nôtres prêchent chaque année les retraites pastorales dans les grands séminaires. Les PP. Dutau, H. Chambellan, Matignon, Gabriel Billot, Longhaye et Pierre Bouvier s'acquirent en leur temps une juste réputation dans ce ministère si délicat.

IV. — Retraites fermées de Prêtres.

De plus, actuellement se multiplient les retraites fermées, collectives ou individuelles, de prêtres, surtout dans les maisons de Clamart, Angers, et Mours.

Leur durée est de 4 à 10 jours ; il y a aussi quelques retraites de 20 ou 30 jours. A Clamart, en 1926, on compta 417 prêtres. A Angers, en 1924, ils étaient 84 ; de plus, on y donne chaque année, depuis 1931, une retraite sacerdotale de 10 jours. Les 1 et 2 août 1932, s'y tenaient deux journées d'études sur les Exercices spirituels de 10 jours et la vie intérieure et apostolique du prêtre. C'est aux retraites de prêtres qu'était exclusivement destinée, pendant la première année, la villa Manrèse de Clamart. Disons, à titre d'exemple, qu'en août-septembre 1928, la villa Sainte-Anne d'Angers recevait, pour deux retraites, 30 prêtres venant de 16 diocèses différents. Au même moment, 31 prêtres venant de 19 diocèses faisaient les Exercices de trente jours à Mours. Ils devaient être 87 en 1930.

Enfin, depuis 1933, le G. E. S. (Groupe d'entr'aide sacerdotale) a organisé à Mours, sur la demande de S. E. le Cardinal Verdier, ce qu'on a appelé, de façon d'ailleurs assez impropre, le « Troisième An Sacerdotal », du nom de notre Troisième An. Les prêtres prenant part à ce « Troisième An », qui dure un peu plus de trois semaines, étaient 46 en 1935. Mours devait en recevoir d'autres les années suivantes, et, dès 1934, l'institution s'étendait à plusieurs diocèses.

Le Cardinal Verdier exposait ainsi lui-même le but de ces journées de formation sacerdotale : « Séparer nos jeunes prêtres pendant plusieurs semaines, les placer dans une atmosphère de recueillement et de prière et, après leur avoir demandé sept jours durant les exercices de la retraite spirituelle, ap-

(1) *Litteræ encyclicæ Visitatorum et Provincialium Provinciæ Franciæ*, 1820-1886, t. I, p. 152.

peler successivement auprès d'eux les compétences intellectuelles les plus reconnues, tel est le cadre que nous avons fait pendant tout le mois de septembre à leur vie. C'est un peu le Séminaire qu'on leur a rendu... » (1).

V. — Les récollections sacerdotales.

Elles sont organisées en plusieurs diocèses. Le diocèse est divisé en un certain nombre de centres que le Père chargé de l'œuvre visite successivement. Sur ces récollections sacerdotales, les « Lettres de Jersey » ont publié dans leurs tomes 39 et 40 des relations détaillées données par les PP. Crété, Gibert et Cléret de Langavant. Depuis lors, l'œuvre s'est beaucoup développée et tend à prendre une grande extension. En novembre-décembre 1935, dans le seul diocèse de Bourges, le P. de Champs a parlé à 180 prêtres réunis en 13 centres. Le P. Crété dans le diocèse de Vannes en 1930, au cours de ces mêmes réunions, faisait lire l'Encyclique « Mens Nostra » à plus de 340 prêtres. Durant l'année scolaire 1934-35, nos Pères dans 18 diocèses étaient chargés de 120 centres au moins.

Les récollections avaient lieu dans chaque centre tous les deux ou trois mois. Le règlement était à peu près toujours le même : à l'église, ou au temps des grands froids, au presbytère, — instruction le matin, vers 10 heures. — Quelquefois récitation des Petites Heures en commun. — Examen ou Préparation à la mort. — Déjeuner avec lecture pendant une partie du repas. — Souvent récitation des vêpres en commun. — Vers 2h. 30, seconde instruction, Salut.

VI. — Semaine des Exercices.

Soucieux de se perfectionner dans l'art de conduire les Retraitants, les prêtres qui s'occupent de donner les Exercices cherchent à s'instruire mutuellement. C'est ainsi qu'une « Semaine des Exercices » réunissait à Versailles, à Pâques 1929, neuf Cardinaux ou évêques, 211 prêtres ou séminaristes, 160 religieux (dont 137 jésuites) sous la présidence du Cardinal Dubois. Celui-ci donna lecture d'une lettre du Saint Père, encourageant l'entreprise.

On semble chercher actuellement dans les maisons de re-

(1) Compte-rendu de Mours pour l'année 1933, p. 8.

traites à rester en relations suivies avec les retraitants et à établir entre eux un lien spirituel. Cette pensée avant la guerre avait inspiré la création de la revue « *La Retraite, Avant, Après. Écho des Retraites fermées* ».

Les PP. Pupey-Girard, Compaing, de Bagneaux, Thorin y lurent des travaux. (Cf. *Les grandes directives de la Retraite fermée.* Paris, Spes. 1930).

II. Missions Populaires

Nous ne donnerons ici que quelques notes sur nos missions populaires. Les méthodes employées n'ayant guère varié (1) ou ayant déjà fait l'objet de plusieurs articles (cf. « *Lettres de Jersey* », Tables générales, p. 7-8), nous esquisserons plutôt l'histoire des missions durant le siècle. D'autre part, les missions bretonnes seront traitées séparément, car elles représentent un genre particulier et une tradition spéciale conservée depuis le P. Maunoir.

L'histoire des missions comprend trois grandes périodes : 1814-1901 ; 1901-1920 ; 1920-1935.

I. — 1814-1901.

Les missions populaires ont été la principale forme d'activité par laquelle les premiers Pères de la Compagnie renaissante comptaient bien reprendre la tradition de l'ancienne Compagnie. « Elles sont leur champ de prédilection », comme on disait du P. Chaignon.

A ce début, l'activité des missionnaires est vraiment exubérante. Le P. Richardot en donne cette description en 1821 : « Le Père Sellier, après avoir confessé la jeunesse de Saint-Acheul, part le dimanche soir pour quelque village des environs, y établit à lui seul une mission de trois semaines, prêche deux ou trois fois le jour, passe le reste du temps au

(1) Voir au tome 17e des « Lettres de Jersey » le récit de la mission donnée à Nancy en juin 1731 : c'est presque une mission contemporaine.

confessionnal. Et quand l'ébranlement est donné, vous voyez arriver à point nommé quatre, cinq ou six ecclésiastiques qui lui sont tout dévoués, parce qu'il les a formés, et qu'il les dirige, et qu'un mot de sa main suffit pour les mettre en mouvement. Ils quittent leurs paroisses pour une ou deux semaines... Le Père Sellier revient à Saint-Acheul le jeudi soir ou le vendredi pour confesser ses jeunes gens, tandis que les ecclésiastiques continuent la besogne, et le dimanche soir, il repart pour la mission... Quand il y a presse, il tient le confessionnal jusqu'à onze heures et demie du soir... pour se lever à quatre heures et même avant. C'est ce dont j'ai été témoin très souvent quand je travaillais sous lui comme missionnaire. Lorsqu'on lui dit qu'il se tue, il répond en riant qu'il fait tout ce qu'il peut pour se tuer et qu'il ne peut en venir à bout. Et en effet, quand il revient d'une mission au collège, après tous ces tours de force, il est tout rayonnant de santé et se porte mieux que s'il était resté au collège » (1).

Les visites à domicile sont avec les retraites des enfants la meilleure méthode pour recruter les auditoires. Plus d'un Père s'entend déclarer au confessionnal : « Mon Père, vous avez pris la peine de venir me voir, Je viens vous rendre votre visite ». Mais parfois la réponse est moins favorable ou inattendue. Telle vieille mégère se tient sur le seuil de son logis armée d'un paillasson crasseux et attend que le missionnaire soit à bonne portée pour lui secouer la poussière au visage en répondant à son invitation « qu'elle sait tout ça comme son Pater et qu'elle n'a pas besoin d'église ». Plus loin le même Père rencontre cinq ouvriers qui boivent de l'absinthe ; il les invite : « Vous feriez mieux, dit l'un d'eux, de m'offrir un petit verre qu'un sermon ». Mais les autres imposent silence à l'impertinent et le soir nos cinq buveurs viennent à l'église.

Le P. Chaignon commençait aussi par la mission des enfants. Les réunions pleines d'entrain, les récompenses, les cantiques, « tout cela provoquait la curiosité... Dès le troisième jour, l'église était pleine... Joyeux d'assister au triomphe de leurs enfants, les parents commençaient à les accompagner... Les enfants devenaient auprès d'eux comme autant d'apôtres. L'enceinte de l'église semblait alors trop étroite pour contenir ces foules d'hommes et de femmes ».

La plupart du temps, les confessionnaux des Pères sont assaillis. « Voilà trois jours que je perds mon salaire à la

(1) J. Terrien, *Le P. de Clorivière*, p. 651.

fabrique pour pouvoir me confesser » (Issenheim, 1859). A Beaupréau, le P. Chaignon ne peut répondre à tous les désirs : « Une jeune fille mourant de faim et de froid parvint à force de patience à pénétrer au confessionnal. Ému de son état, le confesseur l'interroge : Mais, mon enfant, depuis combien de temps attendez-vous ? — Depuis hier soir, mon Père, à pareille heure. — Et où donc avez-vous couché ? — A la porte de l'église. Et ce matin quand on l'a ouverte, la foule a tout envahi et je n'ai pu me procurer une bonne place ».

Le P. Chanon se rendait au confessionnal avant le jour et n'en sortait que bien avant dans la nuit. A Mayenne, pour les confessions, des personnes attendaient à la porte de l'église depuis minuit ou deux heures du matin. Mais quelle fut leur surprise de voir dans l'église des pénitents qui avaient passé par les fenêtres. Certains restaient vingt-quatre heures à l'église pour attendre leur tour. « Il arrivait souvent que nous rentrions à onze heures du soir fatigués et pressés du besoin de dormir, mais ce n'était pas une raison pour le P. Chanon d'abréger en rien ses prières ordinaires, ni même de retrancher une minute au quart d'heure d'examen. Et ce n'est qu'après cela qu'on disait matines, lorsqu'on prévoyait qu'il y aurait une grande difficulté à les réciter le lendemain matin. Le lever était régulièrement à 4 h., souvent à 3 h. 30 ».

Dès le début de son provincialat, le P. Druilhet signale ce que cette activité a d'excessif : « Le ministère des missions... absorbe trop nos jeunes prêtres et missionnaires. Les supérieurs, pressés par de nombreuses demandes, ne savent pas assez refuser ; ils surchargent leurs sujets, qui, déjà poussés par trop de zèle, n'ont pas le temps de respirer... J'y veillerai et je vais recommander que, dans le courant de l'année, chaque prêtre missionnaire ait au moins quatre ou cinq mois pour reprendre haleine, étudier, préparer ses matériaux. En général, nos jeunes prêtres ont trop de feu ; il est nécessaire qu'on les tienne en bride ».

Au dire du P. de Grivel : « Si on pouvait donner mille missions, la France serait convertie ; le peuple est avide de la parole de Dieu ».

En 1851, année de Jubilé, les Pères prêchent 285 missions. La Province comptait alors 36 maisons.

Les deux jubilés de 1869 et 1875 sont à nouveau l'occasion de nombreuses missions. Puis vient la dispersion de 1881-83. L'activité reprend cependant jusqu'à la loi de 1901.

II. — 1901-1920.

Les ministères sont terriblement entravés durant les pre-

mières années de la dispersion. De 1910 à 1914, nos Pères jouissent d'une plus grande liberté. Signalons à cette époque une « industrie qui avait beaucoup de succès ». On faisait des projections dans l'église : avec récitation du rosaire et chemin de croix devant les mystères projetés sur l'écran. Mais Rome devait par la suite interdire cet usage. Les projections ont été remplacées par les tableaux vivants qui rencontrent le même succès.

La guerre amena une nouvelle interruption.

III. — 1920-1936.

Ce ministère reprend en 1920. Depuis lors, à côté des missions, toujours en honneur naturellement, données dans des paroisses isolées de ville et de campagne, on voit se développer une forme, nouvelle relativement et caractéristique de la dernière période, qui est celle des missions collectives de toute une grande ville :

Rennes (1922), Rouen (1925), Meaux (1930), Nantes 1931 (17 paroisses, plus de 50 Pères), Niort (1932), Le Mans (1933) (13 paroisses, 27 Pères), Orléans 1935 (13 paroisses, un collège, 32 Pères).

Les résultats obtenus sont à eux seuls un témoignage puissant de l'efficacité de l'œuvre des missions. A Loudéac, en 1929, on compta le dernier jour 1200 communions d'hommes sur 1400 électeurs inscrits. Le 23 juin de l'année suivante, un Congrès eucharistique y fut organisé qui groupa 10.000 personnes dont 2000 hommes environ. — A Orléans, le jour de la « fête de sainte Thérèse de Lisieux, nous avons eu plus de 20.000 personnes dans nos églises... ».

Mais que de monde hélas ! reste en dehors de la mission ! On estime avoir atteint à Nantes (1931) le tiers de la population globale. Le travail de conquête reste toujours un grave problème à résoudre.

Qualités du Missionnaire. — Il suffit d'être témoin d'une mission pour apprendre les qualités requises d'un missionnaire. Le P. Coïnce les a résumées ainsi : « Pour le corps, les veilles, les oraisons, les jeûnes ; traiter durement sa chair,... vivre comme les pauvres, souffrir le froid, le chaud, beaucoup travailler, une patience à l'épreuve. Quant à l'âme, elle doit toujours être unie à Dieu, brûlante de son amour, morte au monde ».

Malgré toutes les fatigues et les épreuves, de bien douces consolations viennent combler le cœur des apôtres. « Comme le Père était heureux le soir, lorsque, rentrant quelquefois

assez tard au presbytère, il disait : Allons, allons, Messieurs, bonne journée aujourd'hui. J'ai pris quelques gros poissons ».

Parfois la reconnaissance se traduit de façon assez naïve. Un bon vieillard à Saint-Gaultier ne trouve rien de mieux que d'offrir aux Pères sa pauvre tabatière.

Et l'une des plus douces récompenses des missionnaires est de repartir après avoir réconforté le clergé qu'un trop vaste labeur menaçait de décourager. Le P. Chaignon encore répétait souvent : « Courage, cher abbé. Courage, pour le bon Dieu, pour les âmes ».

A la cérémonie de clôture de la Mission du Mans, en 1933, Mgr Grente remerciait en ces termes les Pères :

« Au moment où ils vont nous quitter, je leur dis à tous et à chacun notre profonde reconnaissance et je vais adresser à leur Très Révérend Père Général l'éloge même que Bossuet écrivit à saint Vincent de Paul sur ses fils, les Lazaristes, qui avaient prêché à Metz : « Il ne s'est jamais rien vu de mieux ordonné, rien de plus apostolique, rien de plus exemplaire que cette mission... Ils ont enlevé ici tous les cœurs et voici qu'ils s'en retournent à vous, fatigués et épuisés selon le corps, mais riches, selon l'esprit, des fruits de pénitence que Dieu a produits par leur ministère ».

Conclusion. — Les résultats acquis par les missions (cf. « Lettres de Jersey », Noël 1923, p.384 ; janvier 1933, p. 206 sq.) montrent assez que ce moyen d'apostolat n'est pas périmé.

Cependant, il faut bien avouer qu'il n'est pas ou qu'il n'est plus un apostolat de conquête. Conquête individuelle, oui ; conquête des masses, beaucoup moins. A part de rares exceptions, les incroyants ne viennent pas aux prédications.

Est-ce à dire que les missions ne puissent devenir moyen de conquête? Il n'est évidemment pas question d'appeler dans les églises ceux qui n'y entreraient, — cela s'est vu — qu'avec la casquette sur la tête, voire leur cigarette à la bouche et dont on pourrait craindre quelques interpellations gouailleuses.

Mais tout le monde se rend bien compte à quel point il serait désirable que ceux-là mêmes qu'on ne peut attirer chez nous fussent évangélisés chez eux, c'est à dire dans leurs salles de réunion, de cinéma, etc. L'éloquence qui se déploiera en de tels milieux où l'on aura pu pénétrer, n'empruntera évidemment que peu de choses à la forme oratoire d'un Bossuet et celui qui évangélisera semblables auditoires devra couler la vérité dans un moule extrêmement simple et adapté aux exigences populaires. A cette condition, — l'expérience l'a prouvé là où il a été possible de la tenter, — la lumière catholi-

que ne manquera pas d'éclairer nombre de pauvres intelligences, de rallier nombre de sympathies qui, loin d'elle, s'égarent lamentablement et ainsi d'acheminer à l'église des adversaires déclarés ou indifférents.

Apostolat nouveau, dans sa forme du moins, et qui a bien de quoi tenter l'ardeur de nos modernes « operarii ».

Pour terminer, voici le texte d'une lettre émouvante reçue au cours d'une toute récente mission :

Mon Révérend Père,

Lorsque je vous ai dit adieu, le soir de la Toussaint, et que vous m'avez répondu que vous aviez été content de me voir à la Sainte Table le matin, il m'est venu, en plus du regret de vous voir partir, un remords de ne pas vous avoir assez exprimé mes sentiments de joie et de reconnaissance.

Tout bien, tout bonheur nous viennent de Dieu, et sa grâce, lorsqu'elle a choisi son sujet, est toute puissante : je l'ai expérimenté. Mais malgré cela, à notre pauvre nature humaine, il faut, pour qu'elle entende la grâce de Dieu, des paroles humaines, exprimant des pensées humaines et des sentiments humains. Pour vaincre certaines résistances et triompher de certaines lâchetés, il faut qu'au nom de Dieu, un homme, qui est, vous l'avez si bien dit, un nouveau Christ, nous touche au plus profond de notre âme, et trouve les accents qui conviennent à notre délicatesse endormie, et libèrent notre repentir.

Merci, de tout mon cœur, d'avoir été l'artisan de mon retour à Dieu, pour qui, je vous l'ai dit, je suis prêt à tous les sacrifices.

Quelle joie vous m'avez rendue ! Il me semble que ce n'est plus la même terre que j'habite, que ce n'est plus le même soleil que je regarde, pendant ces jours d'automne si mélancoliquement beaux. Je sens qu'autour de moi un calme infini s'est fait, un calme si doux, si enveloppant, qu'il me détache déjà des choses de cette vie, et me rapproche du Ciel de Dieu.

Mon Révérend Père, quand on a quarante ans, et que, pendant dix ans de sa vie, on a perdu le contrôle chrétien de ses pensées, de ses paroles et de ses actes, on ne se rend pas compte de la source de misères qu'on accumule. On descend la pente à larges coups, et ce n'est que lorsqu'on arrive à un arrêt, sous forme de recueillement sincère et loyal, qu'on constate avec effroi et désespoir la chute qu'on a faite.

Ah ! béni soit celui qui, à ce moment d'effroi, vient, comme vous l'avez fait, tendre la main au pécheur désemparé, et le remettre sur le bon chemin ! Béni soit, à genoux, celui qui sait, comme vous, descendre avec foi au fond des âmes tourmentées, et les reprendre au Monde, pour les rendre à Dieu ! Si tous les hommes de ma généra-

tion, qui ont enduré pendant la guerre les pires souffrances physiques et, depuis, les plus grandes épreuves morales : désillusions, amitiés sans lendemain, amertume des plaisirs malsains, fortunes englouties, situation sans certitude, — savaient la douceur qu'apporte à l'âme un pardon généreux, fait de totale compréhension de leurs misères, ah ! comme ils viendraient à vos genoux, demander, par vous, la lumière et la force de Dieu !

S'ils savaient, ceux qui ont des enfants tant aimés, quelle douceur nouvelle ont leurs baisers innocents et purs, lorsque l'âme de leur père est redevenue l'amie de Dieu, ils reviendraient comme moi fous de joie, du confessional ! Un peu de courage suffit, et vous êtes tellement bons !

Pardonnez-moi cette longue lettre, mon Révérend Père, mais je vous la devais. Puisse-t-elle vous apporter, avec le souvenir sincère et affectueusement respectueux que je vous garde « in aeternum », la joie de penser et de savoir, avec certitude, que vous avez, grâce à Dieu, sauvé une âme.

Votre Fils en N. S.
Marcel T....

LES MISSIONS BRETONNES

La langue dans laquelle elles ont été prêchées, le champ restreint de leur action (à peine trois diocèses), les fruits extraordinaires obtenus, cela suffirait à justifier une étude à part des « missions bretonnes ». Mais, pour les missionnaires bretons, ce qui donne surtout à leur œuvre un caractère unique, c'est le sentiment très vif qu'ils ont de continuer, avec une fidélité de méthode et un succès qui, après trois siècles peuvent paraître étonnants, l'œuvre du V. P. Maunoir.

On connaît cette page de l'histoire religieuse bretonne : dom Le Nobletz et après lui le P. Maunoir, profitant de la période de paix qui succède aux troubles et aux brigandages des guerres de religion, entreprennent la rénovation religieuse de la Basse-Bretagne. On sait aussi le résultat de leurs labeurs : une vie chrétienne intense infusée à tout un peuple et se maintenant presque sans défaillance jusqu'à nos jours. Le zèle et la sainteté des apôtres peuvent bien expliquer ce merveilleux essor, mais il faut parler aussi de leur méthode : les missions, avec leurs traits originaux dus surtout au P. Maunoir et si bien adaptées au tempérament breton, les missions qui, par les cantiques, les « tableaux », les processions, seront une véritable instruction par tout l'être, sens et sensibilité, intelligence et vouloir.

Le P. Maunoir disparu, l'œuvre des missions continua encore un certain temps ; puis vinrent la suppression de la Compagnie de Jésus, la Révolution, les guerres de l'Empire. Périodes désolées : la foi baissait dans les campagnes, ou du moins, perdait de sa pureté, infectée souvent du venin janséniste. A Brest, en 1814, les Pères essaient de donner une mission, mais sont obligés de se retirer devant l'hostilité des habitants. Une brochure de l'époque nous en fait ce récit : « Le 21 octobre, trois des RR. PP. s'insinuent parmi nous. On n'osait pas nous livrer un assaut ; on voulait tenter un coup de main... « Ils sont chez nous », tel fut le cri d'alarme. Le 24 au soir, après le premier sermon, plus de mille personnes sont sous les fenêtres du presbytère, où logent l'évêque et les missionnaires. On se contenta de crier pendant une heure : « A bas les missionnaires ! Pas de mission ! Plus de Jésuites ! ». Le son des cloches, des grelots, des sifflets, clarinettes, flûtes, porte-voix, dont les acteurs de cette scène bruyante s'étaient munis, devaient former aux oreilles de Monseigneur et de sa petite armée une harmonie assez singulière. La foule se dissipa bientôt et chacun se promit de revenir le lendemain renouveler à la même heure cette sérénade, si les Jésuites ne se décidaient pas à la retraite. Le 27, les Pères furent forcés par un arrêt du Conseil municipal de quitter Brest ».

Quand les Jésuites arrivèrent à Vannes en 1828 (chassés du petit séminaire de Sainte-Anne par les Ordonnances de Charles X) et à Quimper en 1839, l'époque ne manquait pas de présenter une certaine analogie avec celle du P. Maunoir.

A Vannes, on se mit aussitôt à l'œuvre sous la direction du P. Larboulette, surnommé le « Chrysostome breton ». Le saint P. Leleu avait commencé tard l'étude du breton ; il put en cette langue confesser et adresser aux fidèles de pieuses et simples exhortations. Celles-ci n'étaient pas un des moindres attraits de la mission.

A Quimper, Mgr de Poulpiquet de Brescanvel, fondateur de la résidence, désirait beaucoup la reprise des missions ; mais l'on dut attendre pour des raisons majeures : les bretonnants étaient rares dans la Compagnie encore toute jeune. Enfin en 1851 le P. Provincial de France, le R. P. Frédéric Studer, originaire de Carhaix, envoyait à Quimper comme « missionnaires bretons » le P. Mathurin Le Délaizir qui dut à 56 ans apprendre le breton et le célèbre P. Yves Rot. Le premier devait missionner trente ans, le second plus de cinquante ans.

Désormais les deux résidences de Quimper et de Vannes ne vont pas cesser de répandre leurs missionnaires dans toute

la Bretagne bretonnante. La Providence les fournira d'ailleurs en bons ouvriers, les PP. Le Forestier et Bleuzen à Quimper, les PP. Lestrohan, Caudal, Le Roux et Le Texier à Vannes, et bien d'autres encore... Plus près de nous le P. Bourdoulous († 1915) remarquable celtisant, le P. L'Hévéder († 1930), sans parler des vivants tels que les PP. Le Jollec, Le Provost, G. Mahé, etc...

Les résultats de ces missions ont été vraiment extraordinaires : avant la guerre les Pères signalent de temps en temps quelques rares abstentions ; le reste de la population est profondément remué, le christianisme vivifié pour longtemps ; les pasteurs pleurent de joie parfois à la fin de la mission.

Depuis la guerre, si les abstentions sont devenues plus fréquentes — l'indifférence religieuse, aidée puissamment par l'école laïque, se répand aussi en Bretagne — les fruits sont encore consolants, témoin ces chiffres de communions relevés au hasard ces dernières années : ils égalent presque et parfois même dépassent le chiffre de population des agglomérations évangélisées.

Plabennec : 2700, Gouézec : 1600, Plougastel : 5300, Laudéda : 1660, Cléden-Cap-Sizun : 1940, Crozon : 2400, Tréboul : 2400, Plouévez-du-Faou : 3000.

Une mission qui marqua en ce siècle d'activité fut en 1884 celle de Lambézellec, près de Brest. Empruntons à une lettre du P. Rival publiée par les « Lettres de Jersey », t. 4, p. 80, quelques traits :

« Le jour de l'Immaculée Conception, la mission commence en règle. A 5 heures du matin, les quatre Pères sont à l'autel pour célébrer la Sainte Messe ; il en sera ainsi durant les quinze jours. A cinq heures et demie, méditation en breton. A 8 h. seconde instruction en breton ; à 10 h. 30, sermon français ; à 2 h., conférence bretonne ; à 4 h., sermon breton ; à 7 h. 30, sermon français suivi de la bénédiction du Très Saint Sacrement. L'église n'est pas encore pleine, mais on est satisfait...

« Après chaque instruction, les confesseurs étaient à leur poste. La première semaine il y en avait seize, la seconde semaine il fallut porter ce nombre à vingt-trois. Chaque jour à 11 h. 30, tous se réunissaient au pied du maître-autel. Après un moment d'adoration et la récitation de l'angélus, on sortait sur deux rangs en psalmodiant le *Miserere* et le *De profundis*. On se rendait ainsi au presbytère. Pendant les repas, on lisait quelques versets de l'Écriture Sainte, quelques pages de la vie de saint Vincent de Paul ; et, comme chaque jour, nous avions la visite de plusieurs prêtres des environs, le Père qui présidait la mission donnait le signal pour le *Deo gratias*. Le repas se terminait par la lec-

ture de quelques versets de l'Imitation ; le soir on y ajoutait les points de la méditation...

« Le Dimanche, jour de clôture, fut vraiment un jour de triomphe. Deux ou trois prêtres, à deux autels, ne cessaient de donner la communion. Toute la journée, l'église ne désemplit point... Cette mission, au témoignage des vieux missionnaires, a été une des plus pénibles, mais aussi le résultat a été bien consolant. Monsieur le Curé de Lambézellec parlait de 10.000 communions et de 2.000 retours ».

On conçoit que de tels travaux n'aillent pas sans de grandes fatigues ; parfois le pittoresque s'y ajoute : en novembre 1885, les Pères donnaient la mission à Ouessant, « l'Ile de l'Épouvante ». « Le jour du départ est arrivé. Dernier samedi, adieux touchants... A 2 h., le départ est annoncé ; il y a 150 personnes à l'église qui sont restées depuis 10 h. pour nous accompagner. Visite au Très Saint Sacrement. On nous escorte jusqu'au port sans rien dire. C'est une foule : des hommes en assez grand nombre, en tête le maire et le juge de paix. Les femmes ne se comptent pas ; il y a des larmes, nous sommes émus, et aussi les prêtres qui nous accompagnent. On ne dit rien. Nous montons dans le bateau. Le P. Rot entonne l'*Ave maris stella* qui est alterné par nous et la foule ; ensuite les chanteuses prennent le chant composé en l'honneur des missionnaires : *Distroit, Tadon ker* (Revenez, Pères bien-aimés). On reste sur la côte jusqu'à ce que le vapeur ait disparu. Des groupes partis de leur maison nous saluent de loin. C'est fini ; mais que c'était beau ! »

Interrompu par la guerre, le travail apostolique reprend dès 1919. Missions, retours de missions, adorations se succèdent presque sans interruption. Dans ces ministères, quel qu'en soit le nom, les missionnaires s'attachent surtout à enseigner les grandes vérités : droits de Dieu, salut, fins dernières, Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les missions proprement dites (elles durent deux ou trois semaines) comportent comme du temps du Vénérable Père Maunoir, l'instruction quotidienne par « tableaux ». Là, un Père (généralement le président de la mission) paraît en chaire, la baguette en main. Il commente les allégories traditionnelles imprimées en vives couleurs, d'un dessin ferme, sur de grandes toiles semblables aux cartes murales. Moyen d'inculquer facilement l'horreur du péché mortel et, tout en reposant l'auditoire, d'appuyer sur des leçons importantes : les vices et les vertus défilent, appelant maintes applications pratiques. Au témoignage des initiés, cet exercice a toujours en milieu bretonnant le plus grand attrait.

Ce n'est pas le côté le moins édifiant des missions bre-

tonnes que de voir des bourgades entières suivre à longueur de journée toute la série des exercices. Or, dans les campagnes, il y a souvent plusieurs kilomètres des habitations à l'église. Ces exercices s'ouvrent chaque matin dès 7 h. par la prière chantée. Suit la Sainte Messe avec une allocution. Instructions à 9 h. et à 10 h. 45. A 1 h. 30, chapelet et explication des tableaux. A 4 h., prière chantée, instruction, bénédiction du Saint Sacrement. Les confessions occupent durant toute la semaine les temps libres, et des cantiques repris en chœur précèdent ou accompagnent chaque réunion.

Enfin il n'est pas rare de voir la mission se terminer par l'érection d'un calvaire, la « Croix de mission » : « Aux vêpres, une demi-heure avant le dernier appel des cloches l'église est déjà pleine ; après l'office, la procession sort et se déploie, lente et magnifique, avec ses enseignes, ses bannières et surtout sa croix de mission : le Crucifix est exposé sur un brancard aux draperies écarlates, le maire et les quinze conseillers municipaux portent le précieux fardeau ; derrière le clergé, une foule immense suit, accourue de tous les points de la paroisse et des communes voisines. Quand le cortège est parvenu au calvaire, sur le penchant de la colline qui regarde l'océan, la Croix est hissée, fixée et bénite ; un missionnaire prêche et exalte le signe de notre salut ; puis le supérieur gravit l'échafaudage ; au nom de tous, il donne un baiser au Crucifix, et, sur son invitation, tous les assistants, la main droite levée vers la croix, disent et redisent le serment de fidélité au Christ, et ce fut une chose tout à fait impressionnante que cette manifestation de foi faite à la face du ciel et de la terre, devant la mer immense » (« Semaine religieuse de Quimper », 1928, p. 359 ; la cérémonie se passe à Landudec).

Au total, les résidences de Vannes et de Quimper auront donné, de 1828 à 1930, au moins 1995 missions.

Les Bretons sont reconnaissants à leurs vaillants missionnaires : c'est à eux en partie et à leur labeur si rude que la Bretagne d'aujourd'hui doit son plus riche trésor, le trait le plus beau de son visage : sa foi et sa piété.

MISSIONS DANS LES PRISONS

C'est un genre d'apostolat qu'on ne connaît plus guère. Tenté de 1840 à 1860, en divers points de France, grâce à la bienveillance et parfois au zèle des autorités civiles, il se révéla partout exceptionnellement fécond, au point de pouvoir être regardé comme une des gl oires de la Compagnie renaissante.

En 1841-42, des retraites sont prêchées à Amiens et à Strasbourg. A Amiens, la parole d'un seul Père métamorphose en huit jours la prison ; presque tous les condamnés se confessent, et l'on comptera dans l'année jusqu'à 520 communions. Le succès n'est pas moindre à la prison des femmes de Strasbourg, où les détenues prennent sur leurs récréations, et même sur leur sommeil, pour ne point manquer les instructions des deux missionnaires. Enchantée, la direction exprimait au dernier jour l'espoir d'expériences nouvelles.

En décembre 1858-59, c'est le tour de Poitiers avec le P. Anatole de Bengy. Dès les premières heures, l'auditoire conquis, en larmes, assiège le confessionnal. Au jour de clôture, en présence des autorités civiles et militaires, l'évêque du diocèse confère le sacrement de confirmation à 30 prisonniers. Distribution d'objets de piété, en particulier de crucifix et d'images du Sacré-Cœur qui prendront place dans toutes les salles ; fondation d'une bibliothèque ; institution de la prière du matin et du soir ; placement de quelques libérés. On relate aussi deux abjurations de protestants.

Plus incroyable avait été deux mois auparavant le succès de la mission donnée par quatre Pères de la résidence d'Angers aux 2000 détenus de la prison centrale de Fontevrault. Pour plus de commodité le vaste auditoire avait été divisé en trois catégories : les jeunes, les vieux, puis, en un groupe spécial, tous ceux de langue bretonne. Grâce à l'appui de nombreux catéchistes volontaires, le zèle des Pères fit en peu de temps de véritables prodiges : 1400 communions au dernier jour, et 400 confirmations.

Mission du Bagne de Brest. 8 janv. - 3 fév. 1850.

Entre toutes méritent une spéciale mention les trois semaines de prédication données aux forçats de Brest au début de 1850. Comme la mission prêchée l'année précédente au bagne de Toulon, comme celle qui s'inaugurait à peu près à la même époque en celui de Rochefort, elle fut un véritable miracle de la grâce. En un siècle d'indifférence, on se croirait revenu aux premiers âges de la Compagnie, où des géants de l'apostolat jetaient aux pieds du Christ de miséricorde des foules entières de pécheurs.

20 Pères avaient été choisis pour cette difficile fonction. Sur le nombre, 3 étaient des pionniers de la récente mission de Toulon. Les 17 autres venaient des maisons de la Province de Paris. Encouragés et bénis spécialement par le T. R. P. Roothaan, alors général de la Compagnie, accueillis à Brest par la sympathie générale, ces 20 Jésuites allaient aux parias avec enthousiasme.

Les débuts furent pénibles. Les 2800 condamnés étaient répartis en 5 grandes salles, contenant chacune 5 à 600 hommes, sans compter les malades, les incurables, les indociles, tous parqués à part, les jeunes forçats gratifiés de spéciales cellules et ceux qui servaient comme infirmiers à l'hôpital de la Marine situé près du bagne. Secondés au début par quelques missionnaires du Sacré-Cœur de Marie, les Pères se multiplièrent pour que personne ne fût privé de la parole divine. Les salles, trop vastes pour qu'une seule voix s'y fît entendre de tous, avaient chacune leurs trois prédicateurs. Une fois par semaine tous les détenus étaient rassemblés à la chapelle pour une instruction commune et la bénédiction du Saint-Sacrement ; mais à cause de l'exiguité du local, on les partageait en deux groupes dont l'un se réunissait le mardi, l'autre le jeudi.

Cependant dans les salles, les Pères étaient tout aux malheureux condamnés. Combien, pour les gagner, leur zèle se révélait-il ingénieux ! Les médailles, images et autres objets de piété ne suffisent plus ; l'un découpe des silhouettes qu'il distribue en récompense de leçons de catéchisme bien sues. Un autre, en pleine salle, installe un harmonium et groupe en chœur les meilleures voix, initiative qui connaît un tel succès qu'aussitôt elle est renouvelée par d'autres. Entre tous se distingue le P. Marie Ratisbonne, miraculeux converti de la Vierge (qui quittera plus tard la Compagnie avec l'approbation des Supérieurs pour fonder la Congrégation de Sion) débordant de joie au milieu de ces misérables et les jetant dans l'admiration par sa charité. Mais les fruits de tant de zèle se firent longtemps attendre. Une crainte paralysait la bonne volonté des forçats. Justifiée ou non, elle s'appuyait sur la persuasion qu'un redoublement de sévérité avait atteint trois ans plus tôt, lors d'une mission donnée au bagne par le clergé de la ville, ceux d'entre eux qui avaient répondu à la grâce. Mais providentiellement, à l'occasion surtout d'un acte de l'administration, la crainte tomba. Indignés qu'il leur fût interdit de remettre directement aux Pères les lettres qu'ils leur écrivaient, les condamnés de timides devinrent audacieux. Dès lors les conversions ne se comptèrent plus et il y en eut d'admirables. Des apôtres se levèrent de la masse pour préparer les voies aux missionnaires. Des bouches habituées aux blasphèmes entonnaient en chœur des cantiques. Chaque visite d'un Père était une explosion d'affection et d'enthousiasme. Trois fois, la chapelle se remplit pour que tous les condamnés pussent prendre part à la consécration générale au Sacré-Cœur et à la Sainte-Vierge. On cite des exemples de générosité admirable ; tel cet Arabe, qui, pour pouvoir être baptisé avant le départ des Pères, de-

manda qu'un temps assez long de cachot qu'il avait mérité fût commué en bastonnade.

La cérémonie de clôture eut lieu dans la plus grande salle de l'hôpital maritime de Clermont-Tonnerre. 1850 forçats étaient revenus à Dieu. 350 d'entre eux reçurent le sacrement de confirmation des mains de Mgr Graveran, évêque de Quimper. Et ce même jour vit 4 baptêmes d'Arabes, plusieurs abjurations de protestants et 96 premières communions.

III. Prédication

En dehors des missions populaires, les Jésuites de la Province de France se sont livrés selon leurs aptitudes à tous les genres de l'éloquence sacrée. Trois noms sont restés particulièrement célèbres dans *la haute prédication* : ceux des PP. de Mac-Carthy, de Ravignan et Félix.

Le P. de Mac-Carthy appartient à la fondation de la Province. Né en 1769 à Dublin, ordonné prêtre en 1814, l'abbé de Mac-Carthy avait déjà refusé l'évêché de Montauban quand il entra dans la Compagnie en 1818. Dès l'année suivante il prêchait la station de l'Avent à la cour. Il y reparut pour le Carême et le jubilé en 1826. Pendant quinze ans, il occupa les plus grandes chaires de France. Éloquence entraînante, « nourrie d'Écriture Sainte et sans phrases prétentieuses, action grave et modeste ». Il mourut en 1833, à Annecy et, sur la demande du clergé, fut inhumé à la cathédrale, dans le caveau réservé à la sépulture des évêques.

En 1837, le P. de Ravignan succède à Lacordaire aux Conférences de Notre-Dame. Il inaugure la retraite pascale et la Communion générale à la Métropole. « On avait entendu le plus magnifique talent, on verra le plus grand caractère... L'autorité dans la parole, voilà bien le trait distinctif et comme le cachet du P. de Ravignan » (P. de Ponlevoy). Son auditoire était composé des plus illustres personnalités sociales, politiques et littéraires de Paris. Et, par ses relations dans tous les milieux, il exerça sur l'histoire religieuse de la France une influence considérable. Lorsqu'il mourut en 1858, à l'âge de 63 ans, il y eut « plus de larmes, plus de regrets sincères autour de sa tombe qu'il ne sera peut-être donné d'en recueillir à aucun de ses contemporains ». « Le P. de

Ravignan, écrivait le prince A. de Broglie, a trouvé la popularité dans la mort ; peu de gens avaient mis plus de soins à l'éviter dans la vie ».

L'abbé Plantier occupe la chaire de N. D. en 1846-1847, puis Lacordaire reparaît pendant quatre ans. Après un an d'interruption, le P. Joseph Félix prend la succession en 1853. De 1856 à 1870, il traite du *Progrès par le Christianisme.* Durant vingt ans, il s'impose par l'à-propos dans le choix du sujet, l'ampleur magnifique du développement, la « netteté de sa doctrine et l'austère conviction de sa foi ». Il appartint à la Province de France jusqu'en 1863, resta à la rue de Sèvres jusqu'en 1867 ; il fut alors nommé Supérieur de la résidence de Nancy. Il mourut à Lille en 1891 (1).

De 1850 à 1880, l'apostolat des collèges réduit le nombre des prédicateurs en absorbant un grand nombre d'hommes. Trois noms toutefois ne doivent pas être oubliés : Lefebvre, Massias et Matignon. Le P. Alexis Lefebvre arrive à Paris en 1842. Il se fera entendre dans toutes les églises de la capitale, en province et en Belgique ; il prêchera 53 stations d'Avent ou de Carême, d'innombrables mois de Marie et retraites de toute espèce. Il est l'auteur de deux *Mois de Marie* et d'un *Mois du Sacré-Cœur* réimprimés très souvent. Il meurt en novembre 1882. (Cf. « Lettres de Jersey », t. 2, p. 66).

A la même époque, le P. Massias, de la résidence de Poitiers, ne cessera d'évangéliser pendant 40 ans le Poitou, la Vendée, la Bretagne, le pays Chartrain, villes et campagnes, avec un succès égal. « Il est de ceux qui ne laissent jamais après eux d'embarras à un curé ». Il meurt en 1887 ; le 1er mai 1880, il avait prêché son 18.000e sermon. (« Lettres de Jersey », t. 6, p. 492).

Le P. Matignon exerce son ministère à Paris, pendant 54 années consécutives, de 1859 à 1913. Il est le conseiller de hauts personnages ecclésiastiques et collabore aux « Études » par des articles théologiques très remarqués. Il faillit succéder au P. Félix dans la chaire de Notre-Dame pour les Conférences de Carême ; finalement on lui assigna l'Avent qu'il prêcha durant trois années. Il donna 80 conférences à la « Réunion des Pères de famille » fondée à la rue de Sèvres

(1) Le P. Pinard de la Boullaye en 1929 devait reprendre et continuer brillamment la tradition des PP. de Ravignan et Félix dans la chaire de Notre-Dame. Sans doute il appartient à la Province de Champagne ; mais nous n'oublierons pas qu'il est « né natif » de Paris même.

par le P. Olivaint. Elles ont été publiées en neuf volumes, réparties en deux séries : *La paternité chrétienne* et *Les familles bibliques.*

A ces Pères se joignirent d'autres ouvriers, moins connus mais tout aussi inlassables, ainsi qu'en témoigne un supérieur de la rue de Sèvres en 1871 : « Nos Pères de cette maison ont prêché dix stations à Paris pendant le Carême et presque toutes ont été couronnées d'un succès consolant ».

De 1880 à 1901, les ministères continuent.

Le P. Jean Lemoigne, « l'apôtre des hommes », arrive à la rue de Sèvres en 1865 ; il y mourra en 1905 en prêchant un dernier carême. Sa brochure : *L'Évangélisation des hommes à Paris* est de 1888. Elle n'aurait pas été étrangère, dit le P. Vivier, à la création des Missionnaires diocésains par le Cardinal Richard. Le Père y recommandait l'usage des conférences dialoguées sur les objections courantes. La franc-maçonnerie organisa des émeutes dans plusieurs de ses missions : Saint-Merry, Belleville, Saint-Denis... En 1895, il inaugura une série fructueuse de prédications estivales dans les stations thermales ou balnéaires. Durant sa longue carrière il prêcha avec succès d'innombrables retraites de collège.

En 1887, la rue de Sèvres reçoit deux « operarii » éminents. Le P. Gabriel Billot y restera jusqu'à sa mort tragique (10 février 1910, dans le naufrage du « Général-Chanzy » près des îles Baléares) « ouvrier excellent, infatigable, très surnaturel ». — Le P. Pierre Bouvier mourra à la rue de Grenelle en 1925 après 48 ans d'apostolat près des hommes et des prêtres. Il aura prêché une centaine de retraites pastorales. Dès 1901 sa renommée d'orateur est établie. Présenté en audience à S. S. Léon XIII : « Bouvier ! Bouvier ! eh ! je vous connais, j'ai entendu parler de vous, j'ai lu vos discours ; vous êtes orateur ». Grâce à un travail persévérant il ne connut pas le déclin.

Le P. Auriault prêcha inlassablement. Durant 12 années (1898-1910) il donne les conférences des vendredis de Carême à N. D. de Paris et en publie le texte sous le titre : *Les Vraies Forces* (12 vol.).

On ne peut oublier non plus deux missionnaires de Laval. Le P. Mautor y réside d'octobre 1887 à mai 1909. Peut-on dire : résider ? Il est des années où on ne le voit en tout et pour tout que pendant deux ou trois jours. Le P. René Lallemant commence en 1888 une série ininterrompue de missions, carêmes, retraites. Dès 1895 ou 1896, il contracte un asthme très douloureux qui n'aura raison de son zèle qu'en 1912 ; il meurt le 12 juin 1913 (1).

(1) « Lettres de Jersey », t. 33, p. 166.

La loi de 1901 amène une diminution dans les ministères. Le gouvernement agit auprès des évêques pour qu'ils ne demandent plus le concours de religieux. Il laisse organiser de nouvelles émeutes dans les églises où ils prêchent. Il intente des procès aux prédicateurs, prétendant qu'ils font acte de congréganiste. A Belleville (17 mai 1903), le P. Auriault est défendu par des membres de l'A. C. J. F. qui trouvent dans les bouchers de la Villette des alliés inattendus et qui n'y vont pas de main-morte.

Le supérieur du Gésu écrit en 1903 : « Nos Pères sont rarement demandés pour les sermons d'apparat, les stations de Carême et d'Avent trop en vue, mais il leur reste beaucoup de retraites et de triduums dans les communautés religieuses, les collèges... et aussi les prédications et petites missions dans les paroisses moins importantes ».

Mais la Cour de Cassation par son arrêt du 12 juin 1903 déclare qu'on ne peut retenir comme preuve du délit de congréganiste l'administration des Sacrements, la prédication, la célébration de la Messe (Procès du P. Blino). Pour plus de sûreté, les Pères sont invités nommément par les curés chez qui ils doivent prêcher. Citons pour cette époque les Pères Caisey, Caruel (1), Durouchoux, Goupil, Judéaux, de Kerraoul, Noiseux, Olu, Almire Pichon, Renard, de Witasse, de Tonquédec.

Peu à peu, la liberté revient. Depuis la guerre, le progrès s'est accentué. Durant ces sept dernières années, nous comptons plus de 250 prédications de Carêmes qui atteignirent Paris et près de 50 villes. En 1929 et 1930, ce sont en outre les nombreux triduums en l'honneur du Bx Claude de la Colombière ; puis, en 1930-31 les triduums pour les Saints Martyrs du Canada et en 1934, les prédications du Jubilé.

Un pas de plus et grâce au P. Lhande (de la Province de Toulouse, et Basque) la parole de Dieu se fera entendre par T. S. F. A sa suite beaucoup d'autres pourront utiliser Radio-Paris, le Poste Parisien, Radio-Luxembourg, Radio-Normandie.

Le caractère de notre prédication est d'être « une parole simple, solide et édifiante, d'annoncer sans transiger Jésus-Christ et l'Évangile ». « Avant tout, des choses, » disait le

---

(1) De la Province de Champagne, mais en résidence définitive à Paris depuis 1909 ; pendant la guerre, aumônier du Petit Palais ; à sa mort faisait fonction d'aumônier de l'Hôtel des Invalides (cf. l'article de Louis Bertrand dans l'« Écho de Paris » du 12 déc. 1920 : *Le premier aumônier de France*).

P. Chaignon. « Dire quelque chose à quelqu'un » : répétait sans cesse le P. Longhaye et résumant les enseignements de son livre sur la *Prédication*, il en terminait ainsi l'Introduction : « En trois mots, que le prédicateur se fasse une science, une langue, une âme et qu'il prêche hardiment Jésus-Christ ».

CENTRES DE PRÉDICATEURS

Les résidences sont les centres d'où se répand l'influence des prédicateurs. Entre toutes, la *maison de la rue de Sèvres*, de par sa situation à Paris, resta le foyer le plus rayonnant. En 1875-1876, le chiffre des confessions s'éleva à 170.000 : les *Lettres annuelles* de 1870-1879 donnent un bel exposé de toutes les œuvres de cette résidence, très florissantes à la veille des décrets.

En 1850 y résidaient le P. Provincial et la plupart des « ouvriers » occupés au saint ministère. Le P. de Ponlevoy fut maintenu treize ans supérieur, et assura l'installation définitive. Il projeta aussitôt la construction de ce qu'il appelait le « Gésu » de Paris, c'est à dire d'une église et d'une maison professe de la Compagnie. Les travaux de l'église commencés le 17 octobre 1855 furent achevés le 1er janvier 1859 ; l'architecte était le P. Tournesac, qui fut aussi celui des églises de Nantes, Poitiers, Quimper, Vannes. Au dire de Viollet-le-Duc, l'église de la rue de Sèvres était « le chef-d'œuvre de l'art gothique moderne ». — Le P. Pitot au moment de la dispersion de 1880 fit preuve d'une grande habileté et d'un savoir-faire qui permirent aux Pères de rentrer peu à peu. Le P. Matignon lui succéda de 1889 à 1898 ; puis ce furent les Pères Gédéon Labrosse, 1898-1900 ; Léopold Cisterne du 5 février 1900 au 20 août 1911 : il inaugura à partir du 1er octobre 1901 le régime de dispersion que nous vivons encore, au moins partiellement. Ses successeurs furent les PP. Jules Auriault de 1911 à 1918 ; René Compaing, 1918-1922 ; Louis Trégard, en 1922, durant moins d'une année ; Marcel Desforges, 1922-1927 ; et de nouveau le P. Auriault, 1927-1931.

A *Laval*, la tradition des PP. Blino, Larousse, Lemarchand, Lallemant, Mautor se perpétue avec les PP. Amblard, Crosson, Henry, Pinel, Chauveau, du Saillant..., sous la direction du P. Al. Pottier (1), puis du P. Dominique de Maistre, marqué au catalogue depuis 1926 *praefectus missionum*. L'autorité que

(1) A qui l'on doit *Silhouettes d'apôtres* (1898), « neuvaine de la Grâce » prêchée l'année précédente à Paris en l'église Saint-François-Xavier, et un grand nombre de Discours.

le P. D. de Maistre s'est acquise comme directeur des missions l'a fait inviter au Congrès National des Missionnaires diocésains de France tenu à Paris en 1932, pour y traiter de Jésus-Christ centre et objet de la prédication missionnaire. Le P. Le Jollec à ce même Congrès expliqua l'usage des tableaux du P. Maunoir dans les missions bretonnes.

En chaire, on sème ; on récolte au confessionnal. N'oublions donc pas tant de Pères qui ont consumé leur vie dans l'administration du Sacrement de Pénitence, assidus au confessionnal, parfois jusqu'à en mourir. En 40 ans de labeur, le P. Millériot totalisait plus de 724.300 confessions. En 50 ans de sacerdoce (1857-1917) le P. Berthiault entendit 600.000 confessions. Le P. Joseph de Maistre atteignait le chiffre de 250.000 bien avant sa mort arrivée le 3 mai 1931. A Laval, pendant 28 ans (1900-1929), le P. Jules Martin passera toutes ses journées au confessionnal, sauf les lundis où il visite les malades. A sa mort (19 janvier 1929), l'affluence de ses pénitents transformera les obsèques en un modeste triomphe. Le P. Granday († 6 nov. 1932), après avoir été longtemps ministre et procureur, puis vingt ans procureur de Province, au status de 1921 devenu libre... et octogénaire, s'empresse d'offrir ses services au clergé de N. D. des Victoires. Il confessera dans ce sanctuaire environ 20.000 personnes bon an mal an. Sur son lit de mort, dans le délire, il ne cesse de murmurer la formule d'absolution en esquissant des signes de croix.... Et combien d'autres dont le souvenir évoqua longtemps reconnaissance et regrets !

Nos Frères Coadjuteurs

« Coadjutores Dei sumus... »

Peut-il s'imaginer titre plus beau que celui donné par S. Paul à ceux dont la mission est de collaborer à l'œuvre du Christ en portant le fardeau du Christ. S'il revient d'abord au prêtre dispensateur des mystères de Dieu, nos Frères n'ont-ils pas le droit de le revendiquer pour une part, puisque leurs fonctions cachées sont indispensables pour que le prêtre puisse exercer librement la vie apostolique ? Et n'est-

ce pas la pensée de saint Ignace quand il a choisi pour eux ce nom? Avant lui, on les appelle les frères lais, c'est-à-dire laïcs, et ce titre souligne leur inégalité, ils ne sont pas prêtres. Saint Ignace au contraire met l'accent sur la collaboration qu'ils apportent au prêtre. « Dieu, avait dit S. Paul, a établi dans l'Église des apôtres, des docteurs...., ensuite ceux qui ont le don... d'assister ». Ils sont appelés par la même voix, répondent avec le même amour, participent à la même vie et reçoivent la même récompense. Il s'agit bien alors de frères, non pas de serviteurs, qui dans des fonctions différentes travaillent à l'œuvre commune du Règne du Christ. S. Ignace ne parle pas d'un métier de coadjuteur, mais d'un « ministère qui doit glorifier Dieu comme celui des prêtres auprès des âmes ».

En évoquant quelques figures du passé, principalement celles que tout récemment encore on a remises en lumière dans des brochures destinées à susciter des vocations de Frères coadjuteurs, nous voudrions adresser un hommage à leur dévouement, et en remerciant les morts pour leur admirable coopération à l'œuvre de notre Province au cours de ce siècle, redire aux vivants qui ont assuré la relève, à ceux aussi qui les remplaceront demain, le grand exemple qu'ils nous donnent, le grand secours qu'ils nous apportent.

Nous pouvons bien affirmer en effet que les travaux de nos Pères, en France comme en Chine, n'auraient pu être menés à bien sans l'aide si précieuse que nos Frères, souvent dans des occupations très humbles, parfois en des charges importantes, leur ont chaque jour procurée : aussi bien le pain est-il nécessaire à la vie de l'esprit ; aussi bien les membres du corps et les sens sont-ils nécessaires à la pensée. Typographes, architectes en pays de missions, infirmiers, voire même médecins, horlogers, électriciens, agriculteurs, cuisiniers, cordonniers, tailleurs, forgerons, parfois économes hors-pairs et procureurs, ou bien balayeurs et portiers à l'exemple de S. Alphonse, partout ce sont avec des activités efficaces dépensées chacune à sa place, des âmes priantes qui d'une loge ou d'un bureau, fécondent le travail commun en lui imprimant par le sacrifice le caractère divin qui transforme toute l'œuvre de la Compagnie en une œuvre surnaturelle.

Ce qu'ils ont fait et ce qu'ils furent, c'est ce que nous nous proposons d'évoquer en ces notes documentaires.

***

Si le terroir breton, resté plus fidèlement attaché aux traditions chrétiennes, est le coin de France qui nous donna

le plus de Frères et qui continue d'alimenter le Postulat, les vocations sont cependant très diverses, soit qu'une enfance preservée ait toujours réchauffé la graine qui germera vers les 18 ans, soit qu'un appel brusqué ait tranché une vie agitée.

Il n'est pas banal, ce frère Adrien Van Paassen que nous donna pour la Chine la Hollande. Il avait pour la Compagnie, en 1845, les préjugés de son époque. Soit bravade, soit sincérité, ayant un jour rencontré à Bois-le-Duc M. Prizen, frère de l'un des Nôtres, il lui ressassait sur les Jésuites les brocards et caquets rebattus, encouragé par le silence de son interlocuteur ; mais en lui serrant la main, l'autre lui souffle : « Vous ne me paraissez pas bien connaître les Jésuites. Lisez donc l'ouvrage du P. de Ravignan : *De l'Institut des Jésuites*, vous ne pourrez qu'y gagner. Il se vend à Bois-le-Duc chez un tel ». Adrien lut, se convertit, entra peu après au Noviciat de Tronchiennes.

Plus étrange encore la vocation de Léonard Lavigne qui comptera parmi les célébrités de notre Province. Ses études secondaires terminées, il passe quelque temps chez un architecte et se décide à conquérir son diplôme. Assidu au travail, il oublie la religion et cesse toute fréquentation des sacrements, se contentant le dimanche d'une messe tardive ; au contraire, il a pour le théâtre auquel il assiste gratuitement une ferveur indiscrète. Toute sa famille désolée fait neuvaine sur neuvaine pour que le prodigue revienne à Dieu, tant et si bien qu'au moment où on lui a trouvé un parti honorable, Léonard se décide, après une retraite chez les Trappistes et une élection d'une générosité étonnante, à entrer au Noviciat d'Angers. Des plus fervents parmi les scolastiques, il est nommé après cinq mois de présence substitut ; mais avant ses vœux il sollicite et obtient du P. Maître de les prononcer comme coadjuteur. Et 35 années durant, religieux excellent, il remplira la charge de procureur de Province.

Mais c'est à notre connaissance dans la vocation du Frère Goussery que la Providence se servit du moyen le plus inattendu. Jean-Baptiste Goussery, parisien d'adoption, était conducteur d'omnibus. Il eut un jour l'heureuse fortune de voiturer auprès de lui, car il n'y avait plus de place à l'intérieur, le P. de Ponlevoy qui allait prêcher à St-Paul-St-Louis. Le sermon fut donné d'abord à notre cocher. Semence qui germera seulement quelques années plus tard. Le jeune Goussery supportait difficilement — sur les pavés irréguliers d'antan ! — les cahots de sa voiture. De retour dans sa Bourgogne, il entre au service d'un agent-voyer et se révèle topographe très habile ; il doit même diriger des

constructions de routes et de ponts. Mais le souvenir du P. de Ponlevoy le hante ; il n'y tient plus ; il se renseigne ; enfin sa décision est prise : il entre au Noviciat.

Il lui devait arriver là une assez plaisante aventure. Le R. P. Fournier, recteur de Laval, avait besoin d'un surveillant de travaux ; il demanda un frère coadjuteur au Maître des novices. Celui-ci, sachant que le F. Goussery avait travaillé à la Voirie, l'envoya à Laval. A son arrivée le P. Fournier lui demande ce qu'il a fait dans le monde et le Frère, sans réfléchir, lui indique l'un de ses métiers d'autrefois : conducteur d'omnibus ! « Mais ce n'est pas un conducteur d'omnibus que j'ai demandé, c'est un conducteur de travaux ; reposez-vous un peu et vous allez repartir à Angers. » Le novice accepta sans mot dire et quelques années seulement après, on s'expliqua sur le quiproquo entre le contremaître et le cocher.

Si nous avons glané dans l'histoire des vocations ces quelques gerbes, c'est afin de mettre déjà en relief le mérite et l'humilité de nos Frères qui parfois ont librement refusé, après une certaine éducation libérale, la préparation au Sacerdoce pour glorifier Dieu en aidant le prêtre à la manière de Joseph auprès de Jésus. Une vocation certaine, a-t-on noté à propos du F. Gatineau, se concilie parfois avec d'extrêmes répugnances. Et n'est-il pas normal pour qui a conçu un bel idéal ou pour qui a reçu en partage une vie facile, de trouver quelque fadeur aux seuls travaux du ménage ? Avant d'être à son entrée dans la Compagnie réfectorier, le F. Gatineau, choyé à la maison par maman et grandes sœurs, n'avait jamais connu que la peine de se mettre à table. Il ne se rappelait pas avoir essuyé une assiette ou manié un balai ; jamais non plus il n'avait fait son lit ou sa chambre. On comprend que certains emplois vécus à longueur d'années aient pu coûter à sa nature.

Nous-mêmes, nous nous souvenons avoir regardé naguère avec quelque admiration des novices balayer le matin d'immenses couloirs dont ils connaissent tous les recoins, et partager leur après-midi entre les cuivres des portes et le nettoyage de centaines de carreaux. Mais lorsque plus tard nos Frères sont spécialisés, nous les voyons revenir avec joie dans les résidences ou les scolasticats aux services communs : porterie, sacristie, réfectoire, balayage des corridors.

Certains même, et par vertu et par goût du travail, s'avèrent de vrais hommes à tout faire. Nous avons noté entre tous le F. Hersant, si admiré jadis. En vue de la mission du Kiang-nan, il avait fait des études de médecine couronnées par un diplôme d'« Officier de santé ». Son influence auprès de ses collègues déborde sur les professeurs. A l'hôpital il

feint d'oublier sur les bancs et les tables des brochures de tout genre. Bientôt parti en Chine, il y reprend son poste comme infirmier-médecin-dentiste, non seulement pour la Compagnie, mais aussi au service des communautés religieuses et des Chinois. Il s'occupe en outre de la basse-cour, est jardinier, horloger, photographe, imprimeur, etc.

Il a retrouvé là-bas le F. Goussery dont nous avons rappelé les mésaventures de novice. Celui-ci avait fait à Vaugirard, sous la direction d'un grand bâtisseur, le P. Tournesac, son apprentissage d'architecte. Et c'est maintenant, dans l'Empire du Milieu le grand constructeur de la Compagnie. Les murs surgissent du sol sur tous les points. Il est partout pour surveiller l'exécution de ses plans. Le P. Fessard, visiteur, avait bien jugé en disant : « Mes Pères, vous êtes heureux de posseder le F. Goussery, c'est un bon religieux, bien soumis et bien souple qui rendra de grands services a la Mission ». De fait Tong-Ka-dou, Nankin, Tou-sé-wè, Tchen-kiang, Kao-ieu, Ou-hou, Tong-men, Ning-kao-fou, Choei-tong... lui doivent église, residence, écoles.

D'autres, — et combien en est-il encore parmi les vivants — ont consacré leur longue vie, comme S. Alphonse Rodriguez, à l'obscure charge de portier. Tous connaissent — et pour cause — celui qui depuis plus d'un demi-siècle accueille chez nous les novices à la porte du Noviciat. Un domaine de quelques metres carrés ou ils passent toute leur vie de prière et d'apostolat par l'exemple, égrenant des chapelets dans l'attente des visiteurs ou faisant quelques raccommodages. Ils ont de ces formules heureuses qui sont, au témoignage des destinataires eux-mêmes, tout un apostolat. Telles celles-ci recueillies jadis sur les lèvres du F. Guyonwarch. Portier à Vannes pendant 40 ans, il répond à une grand'mère venue voir son petit fils qui travaillait en étude : « Il faut attendre jusqu'à midi, c'est la règle ». — « Ah ! quel malheur, quel malheur ! » — « Non, Madame, consolez-vous, il n'y a de malheur que le péché ». Une autre fois, à une personne qui se plaignait de ses misères, il rétorque : « Espérez, ma bonne ! nous verrons la fin de tout cela dans l'éternité. Cela passera, soyez-en sûre ; et puis, ne cherchons pas tout le plaisir de ce bas-monde, là-haut nous devons voir de plus belles choses ».

Reçoivent-ils des enfants, ils les soignent avec amour. Le F. Lombard avait formé à Cantorbery une manière de patronage et plus d'un « Loy » a trouvé la vocation sous les cèdres de Hales Place. Mais il faut mentionner le F. Firmin Heigny qui fut en vénération au siècle dernier, à la manière de saint Alphonse. Voici ce qu'en écrit le P. Burnichon : « Sacristain ou portier pendant quarante-cinq ans, (il) sut dans ses mo-

destes emplois exercer une action apostolique qui rappelle saint Alphonse Rodriguez. Une petite statue de Notre-Dame des Sept-Douleurs, mutilée pendant la Révolution puis recueillie et installée par l'humble religieux dans sa loge de portier, y devint bientôt l'instrument de grâces sans nombre. Le F. Heigny obtint qu'elle fût transférée à l'église. Il pourvut à la décoration de son autel ; mais surtout il dirigea vers elle, par le seul ascendant d'une piété communicative, un courant de dévotion que le temps et les événements n'ont pu ralentir ». Il était le sacristain de la Vierge.

Combien comme lui ont eu la vraie joie d'exercer leurs charges tout près du Tabernacle. Le F. Gatineau tenait pour une délicatesse de la Providence sa nomination de sacristain au status de 1884. Il le restera 19 ans. A ce propos le P. Décout écrit : « Le mauvais état de sa vue le rendait maladroit. Aux scolastiques les plus vertueux, il donnait pis que des distractions. Pour allumer les souches, ne plaçait-il pas la queue de rat à cinq centimètres de la mèche, et puis il approchait tout doucement, et quelquefois, nous racontent les survivants, cela réussissait.... » Ce qui vaut, n'est-ce pas, c'est le cœur qui donne !

Mais parmi les charges qu'exercent dans la Compagnie les Frères coadjuteurs, il faut réserver une place de choix aux cuisiniers. Leur travail est dur et monotone. Les réussites y sont moins remarquées que les insuccès. Il ne chôme que le soir du Vendredi-Saint.

Il faut au travailleur apostolique science, sainteté et... santé. L'exemple de saint Ignace et de ses premiers compagnons prouve qu'on ne s'improvise pas cuisinier sans dommage pour son estomac et celui des autres. La négligence des domestiques peut être fatale.

Cette conviction de rendre un service nécessaire à l'apôtre amena le Fr. Jean-Marie Le Ray en Chine (1908) et en France ; elle soutint l'activité d'un F. Jaoüen pendant les 50 ans qu'il peina près de ses fourneaux. Combien de paroles en effet pourrions-nous rapporter qui montreraient comment le Frère « serviteur des serviteurs de Dieu », comprenait apostoliquement sa tâche, lui qui ne pensait autour de ses marmites qu'aux âmes à sauver.

Mais on n'évite pas, malgré les préservatifs d'une saine cuisine, les accidents de la santé ou les infirmités de la vieillesse. Là aussi le Frère coadjuteur s'est montré un religieux de dévouement total, pour tenir auprès des malades, au long d'heures monotones et souffrantes le rôle, si précieux du Samaritain compatissant, non pas seulement comme pharmacien ou médecin, mais comme confident et conseiller,

On a goûté non seulement l'habileté professionnelle du F. Deniau qui profitait de ses dimanches pour lire ses livres de médecine, mais son allant de semeur de joie, ces mots qui remontaient le moral et faisaient, a-t-on dit, d'un séjour à l'infirmerie une cure de gaieté,... et cela sans éclipse pendant trente ans, malgré des douleurs d'estomac et des maux de tête dont le client ne soupçonnait même pas l'existence.

L'on a vu cette influence bienfaisante aussi profonde auprès des élèves d'un collège. Le Frère Joseph Pailler, infirmier à Vannes pendant 26 ans, était entouré par eux d'une grande vénération. Ses hôtes lui donnaient toute leur affection ; il avait tant de délicatesse et de tact exquis ! Jamais ses conseils amicaux ne laissaient insensible.

Au sujet d'un autre Frère, tel scolastique nous a confié avoir remercié la Providence qui l'alita pendant quinze jours au début de son noviciat. Le séjour auprès du F. Infirmier lui fut réconfortant au delà de ce qu'il fallait pour compenser l'ennui d'un abcès à la gorge, et l'aida peut-être à conserver sa vocation.

A la lingerie, même entrain. Nous avons déjà mentionné le F. Guyonwarch : c'est à lui que se rapporte ce joli trait. A l'heure du souper, on prévient un Père qu'il doit partir le lendemain matin de bonne heure pour un autre status. « Ne pourrait-on pas, dit le P. Recteur au Frère, donner à ce Père avant son départ, une soutane neuve ? » — « Si vous me le permettez, mon Père, la chose ne serait pas impossible ». — « Eh bien, soit ». Le F. Guyonwarch s'attelle à l'ouvrage, travaille toute la nuit et au point du jour réveille le voyageur : « Benedicamus Domino ! Mon Père, voilà votre soutane. »

C'est là du dévouement ; on pourrait parler de sens surnaturel aussi, à propos de ce F. Cloérec qui, travaillant à sa forge, reçut dans l'œil droit un morceau de fer. Il faut extraire peu après l'œil abîmé. Mais voici que l'autre est pris par le mal et l'aveugle de dire : « Le bon Dieu m'a envoyé cela pour me forcer à être un homme intérieur. J'aimais trop la vie extérieure ».

Quels beaux exemples aussi chez ceux qui ont refusé le sacerdoce pour participer à des travaux plus humbles. Citons le F. Landouar qui pendant son noviciat passa au degré de coadjuteur. Avant de partir pour le Kiang-Nan où il sera professeur des petits chinois, il apprend l'anglais au collège de Stonyhurst. Nous-même avons connu naguère sur les bancs de l'école certain frère qui pour l'amour de Dieu enseignait l'arithmétique et l'orthographe aux enfants de septième.

Nous avons déjà narré quelle fut en ce genre la vocation

du F. Léonard Lavigne qui remplit la charge de procureur de Province avec une incontestable supériorité et un dévouement à toute épreuve. Un Père émerveillé de son talent à fournir tout ce qu'on lui demandait de tous côtés, de beaucoup d'autres Provinces, et même de Congrégations religieuses étrangères, alla jusqu'à lui dire en riant :« Je médite une commande impossible pour voir si je n'arriverais pas à vous embarrasser ». Venait-on à Paris, c'était un plaisir de se renseigner auprès de lui et toujours on le trouvait disposé à tous les bons offices qu'il remplissait avec autant de modestie que de complaisance. Sa réputation s'étendait jusqu'au delà des cloîtres. Voici comme preuve un document irrécusable des Dames Auxiliatrices. « L'an de N. S. J. C. 1863, et le 31 du mois de Juillet, nous avons reçu le F. Lavigne (Léonard) au nombre des membres honoraires de Notre Société. En foi de quoi nous avons livré le présent diplôme ». Cette pièce, munie du cachet de la Congrégation, est signée par la Mère Marie de la Providence, fondatrice et supérieure générale.

Certaines maisons de la Province, voire même certain collège, comptent encore de ces frères admirables qui usent leurs journées entre les murs d'un Économat ou d'une Procure, dans un travail de comptabilité, pour que les Pères puissent s'occuper plus fructueusement dans leur champ apostolique, sans crainte des soucis pécuniaires. Quelques-uns rempliront cette charge outre-mer. Tel ce même F. Van Paassen qui pendant son Noviciat part en Chine comme horloger et exerce son métier pendant dix ans. Les supérieurs lui font alors commencer ses études en vue du sacerdoce, puis un contre-ordre le rend à ses premières occupations. Il obéit parfaitement, « certain de ne pas mériter moins à faire les chambres, à balayer les corridors, à servir la communauté, pour l'amour de Dieu et des âmes qu'à apprendre le latin et les sciences ecclésiastiques... » Sa soumission était entière : avec un « Tout ira bien » devenu sa formule familière ! Il est alors nommé aide du procureur général de la mission et il le restera pendant 25 ans, rendant à la Province des services éminents et devient là-bas une personnalité dans le monde des finances.

Tous enfin, ils trouvent dans la pratique de leur charge la joie vraie du service de Dieu. Partout ils suscitent l'admiration, car ils se sont faits une valeur professionnelle souvent éminente. Le F. Goussery, lors de son séjour à Vaugirard, faisait l'admiration d'un grand industriel familier de la maison. Celui-ci avait remarqué le soin et l'habileté avec lesquels le Frère, vêtu en laïque et pris pour tel, diri-

geait les travaux et le personnel du collège. Un jour il lui propose sa fortune et son usine à une condition : qu'il épouse sa fille unique. Le Frère, la déclaration faite, partit d'un grand éclat de rire, expliqua qu'il était très heureux dans sa vocation et qu'une offre, peut-être très séduisante humainement, ne pouvait le tenter.

A lui comme aux autres, il suffisait de posséder le royaume de Dieu et de l'étendre, d'être son « coadjuteur » dans l'œuvre de la Rédemption, par le sacrifice quotidien d'une vie offerte libéralement à Celui qui récompense par le don de Lui-même l'effort accompli pour sa gloire.

***

De tous ces faits et de bien d'autres que nous a conservés l'histoire, nous voudrions dégager la physionomie générale du Frère Coadjuteur. Il nous semble qu'elle se caractérise par l'amour du travail, le recueillement et l'esprit surnaturel, la prière apostolique.

Mais il serait bien dommage de distinguer sans les rejoindre des éléments qui chez eux ne sont pas séparés. Les qualités ne se juxtaposent pas pour former leur caractère : elles se compénètrent. Leur travail est avant tout surnaturel, et c'est pour cela qu'il monte vers Dieu à la manière d'une prière offerte en union avec la grande prière rédemptrice du Christ.

Nous devrions maintenant citer l'un après l'autre tous nos Frères, car si leur masque particulier ne se détache pas toujours avec originalité au dehors, nous savons bien que dans le sanctuaire de chacun brille cette lampe ardente, où se consume par le travail et la prière, leur amour. Ils ont refusé tout ce qui peut apporter au prêtre la consolation du cœur pour se livrer à une vie où la nature ne perçoit pas la joie, où l'esprit désireux du bien ne peut palper le progrès des âmes : ils ont une autre joie, celle du travail fait exclusivement pour Dieu, avec la foi inconfusible dans le progrès de son Royaume. C'est leur foi qui leur donne la force de mener une existence toute cachée, mais où ils trouvent plus que d'autres l'intimité du Cœur de Jésus, comme en jouissaient à Nazareth la Vierge Marie et Joseph.

Ils veulent, dans leur vie cachée, travailler jusqu'aux derniers jours ; et lorsque leurs forces ne leur permettent plus d'assurer de rudes offices, ils veulent encore appuyer leurs bras usés sur un râteau ou un balai afin de servir encore. Le rude gars d'Arradon qu'était le F. le Cloérec nous a laissé un bel exemple ; après l'accident qui le rendit com-

plètement aveugle, il arrivait encore à travailler le bois ou à forger le fer pour fabriquer de menus ou communs objets : c'est ainsi qu'il pourvut le Collège de Bon-Secours de chaises de jardin et de boîtes à charbon. Auparavant, lorsqu'aux jours de presse il aidait le cuisinier, il lui arriva de pâtisser jusqu'à minuit. Épuisé par ce travail tardif après une journée bien remplie, il voulut rentrer dans sa chambre ; arrivé devant sa porte, il essaya vainement de mettre la clef dans la serrure ; ce faisant, il s'endort et tombe à terre. Son voisin réveillé par le bruit, se lève et trouve le bon frère étendu, tenant encore sa clef dans la main. Recru de fatigue, il n'avait pas eu la force de se mettre au lit.

Et quand ils se sentent inutiles, nos Frères voudraient donner à d'autres ce qui leur reste de forces... Entendant un jour tousser un de nos jeunes Frères coadjuteurs, le F. Van Paassen demande à Notre-Seigneur d'être malade et de mourir à sa place, parce que ce petit frère, jeune et intelligent, pourra rendre trois fois plus de services que lui. — Un autre, le F. Heigny, le portier de carrière, émule de saint Alphonse, aura, sur ses derniers jours, un mot de terroir significatif d'une vie laborieusement chargée. Sur un ton bonhomme plein de finesse et d'innocente malice, au F. infirmier qui lui disait en refaisant son lit : « Allons, mon frère, du courage ! » il répond : « On fait ce qu'on peut ; mais quand on n'en peut plus, on n'en peut plus. »

Leur travail se fait dans le recueillement, en plein pays surnaturel : aussi bien ne pourraient-ils pas se plier sans cela à cette humilité et à cette serviable charité qu'est seule capable de pratiquer une volonté unie à Dieu. Si le silence de leur travail, leur exactitude à l'interrompre au son de la cloche, leur assiduité au labeur vous ont un jour édifiés, n'est-ce pas que la cause de votre admiration était l'esprit surnaturel qu'ils apportaient à leur œuvre? Il peut grandir à la mesure divine les plus basses choses et donner aux âmes les plus humbles l'autorité réservée aux Saints.

On ne s'étonne pas alors qu'un de ses supérieurs ait écrit du F. Jaoüen : « Pendant les quatre années qu'il m'a été donné de vivre avec lui, je déclare qu'il m'a fait beaucoup de bien par son exemple, et en particulier par son obéissance et sa patience ». A le voir habituellement, on comprenait de quel prix pour l'Église et pour la Compagnie est l'existence d'un Frère coadjuteur pleinement fidèle à sa vocation : voilà l'explication d'un mot prononcé en Angleterre, par un hôte de passage qui ne connaissait pas le Frère. L'ayant remarqué à l'autre bout du réfectoire qui contenait plus de cent convives, il ne put s'empêcher de

dire à son voisin : « Oh ! vous avez là-bas un Frère dont les traits révèlent un homme vraiment spirituel ».

La fidélité persévérante à la règle et la ferveur constante dans les exercices de piété donnent aux plus saints de nos Frères « un je ne sais quoi de grand et de digne, qui impose le respect à tous : c'est, nous dit saint Jean de la Croix, le reflet surnaturel que met sur leur visage la proximité de Dieu et le commerce familier avec Lui ».

Ce « commerce familier avec Dieu » transforme leur vie de travail dans le recueillement en une vie de prière ; et cette prière est largement apostolique. « Nos frères coadjuteurs, a-t-on dit, sont apôtres de bien des façons. Ils ont cette fonction sublime de surveiller incessamment la terre et de prier incessamment pour elle. C'est leur droit et c'est leur devoir ». La terre qu'ils cultivent et avec elle, tout l'univers, voilà leur champ d'apostolat. C'est ce que l'un d'eux exprimait récemment au soir d'une journée des Missions, dans un scolasticat : « Nous aussi, on est des missionnaires ». On reconnaît ici la pensée maîtresse d'un F. Gatineau qui avait la passion de l'Église et dont la grande dévotion fut « le Règne du Sauveur ».

Le F. Cloérec était de même trempe : sa prière embrassait tous les grands intérêts de Dieu et de l'Église. On a conservé la prière qu'il faisait vers 2 h. 1/2 du matin, au saut du lit : « Cœur de Jésus, répandez vos bénédictions sur l'Église, sur le Pape, sur la Compagnie, sur tous ceux qui m'ont contrarié en quelque façon ». Chaque jour, il récitait trois rosaires pour le Pape et pour ses Supérieurs.

Et lorsqu'ils ont travaillé tout le jour, certains aiment encore à faire leur veillée d'armes auprès du Tabernacle. Un soir, à Cantorbéry, bien après l'heure du coucher, un Père entré sans bruit à la tribune pour faire exceptionnellement une visite au Saint Sacrement, vit le F. Jaoüen agenouillé, les bras en croix, dans le chœur, sur la dernière marche de l'autel et il entendit un bruit de paroles confuses. Il put se rendre compte ensuite que cette adoration n'était pas exceptionnelle.

Une dernière leçon à recueillir de leurs exemples, c'est la joie que donne au soir de la vie la fidélité à la vocation. Combien de Frères ont dit au lit de mort ce que repétait le F. Landouar : « Oh ! comme je comprends la grâce de la vocation à la veille de mourir ! Si vous saviez combien je remercie le Sacré-Cœur et la Sainte Vierge ! Quelle joie pour moi de mourir Jésuite, de mourir missionnaire en Chine, de mourir Frère coadjuteur ».

IV. Dévotions

DÉVOTION A NOTRE SEIGNEUR

I. — Dévotion au Sacré-Cœur.

Les premiers Pères de la Province venaient de la Société des Pères du Sacré-Cœur fondée par le P. de Tournély en Belgique en 1794 et qui fusionna en 1799 avec la Société de la Foi de Jésus, fondée par Paccanari en Italie en 1797, pour former la Société des Pères de la Foi.

Entrés au noviciat à l'école du Père de Clorivière, ils se signalaient par leur ardent amour du Cœur de Jésus. Ils étaient ainsi à l'unisson des trente-huit jésuites qui en 1820, expulsés de Russie, vinrent providentiellement renforcer la Compagnie renaissant en France. On sait quelle dévotion les Pères de Pologne et de Russie-Blanche professaient pour le Cœur de Jésus. Ils lui étaient reconnaissants de leur avoir permis de survivre au fatal bref de Clément XIV et avaient mis en lui tout leur espoir de voir rétablir l'ordre de S. Ignace dans l'Église universelle (1). L'amour du Cœur de Jésus, tous le manifestent dans leur apostolat : ainsi, le P. Varin aida sainte Sophie Barat dans la fondation de la Congrégation des Dames du Sacré-Cœur ; ailleurs, le P. Debrosse s'engage par vœu à propager cette dévotion et fut le fondateur de l'œuvre de l'Heure Sainte dont on fêtait dernièrement le centenaire. Les Pères appelés par l'évêque de Vannes à Sainte-Anne-d'Auray s'empressèrent de dédier au Sacré-Cœur un des autels latéraux du vieux sanctuaire. Le P. Loriquet était convaincu « que la France se régénérera et devra son salut à la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus ». Les Pères donnaient ainsi une impulsion dont l'action allait se propager parmi les générations suivantes : et c'est le P. de Ravignan qui parle du Sacré-Cœur dont il « faisait ses délices », selon le mot du Père de Ponlevoy ; ce sont les Pères Olivaint et Jeantier, Lefebvre, Alet, de Boylesve qui se signalent par eur zèle à propager son culte (2)....

---

(1) Cf. la lettre du T. R. P. Roothaan, *Sur la dévotion au S.-C.*, 1848, début.

(2) *Vie du P. Jeantier*, p. 28.

Le résultat de tous ces efforts joints à une ambiance favorable, fut de grouper autour des Jésuites des laïcs dévoués au Sacré-Cœur. En 1870, les Zouaves Pontificaux devenus les « Volontaires de l'Ouest » se sont rassemblés au collège du Mans, quelques jours avant l'hécatombe de Loigny (2 décembre) et celle du plateau d'Auvours (21 janvier 1871). Ils entendent les exhortations du P. de Boylesve ; entre ses mains ils renouvellent leur consécration au Sacré-Cœur, puis ils partent avec l'emblème du Cœur de Jésus placé sur leurs uniformes.

Vers la même époque, des Pères conduisent en pèlerinage des fidèles à Paray-le-Monial, v. g. le P. de Boylesve en 1873.

Mais à la fin de la période qui nous occupe, les pèlerins des bords de la Seine ou de la Loire se dirigeront plus souvent vers le Mont des Martyrs Parisiens : Montmartre se construit. Sans l'avoir voulu, le P. de Boylesve se trouve à l'origine de cette érection. Il avait, en 1870, répandu un tract, tiré à 330.000 exemplaires, qui contenait les désirs exprimés par Notre Seigneur à sainte Marguerite-Marie Alacoque de voir la France se consacrer à son Sacré-Cœur et mettre ce Cœur sur ses étendards ; il y suggérait la nécessité d'expier, pour obtenir la fin des épreuves présentes, et d'élever un sanctuaire national au Sacré-Cœur. Mr Legentil vit ce tract ; il eut la pensée d'ériger à Paris ce temple votif. Il écrivit au Père pour lui soumettre son idée. Elle coïncidait partiellement avec celle du P. Ramière, directeur du *Messager du Cœur de Jésus*, qui venait de publier dans sa revue le message du P. de Boylesve. Les deux apôtres, religieux et laïc, se rencontrèrent (1). Peu après, sur le prie-Dieu du P. Argand, recteur de Poitiers, se signait la promesse d'où est sortie la Basilique de Montmartre.

Dans la suite, la Province de France aida, selon ses moyens, à la réalisation du vœu ; elle organisa des collectes dans les milieux qu'elle pouvait atteindre (certains collèges fournirent plusieurs milliers de francs) ; les fonds ainsi offerts aidèrent à la construction d'un des quatre piliers du chœur, puis à l'achèvement du dôme. En 1934, se termina la décoration de la chapelle latérale « des Jésuites » ; une mosaïque dessinée par le P. d'Armailhac orne la voûte : elle représente les plus célèbres apôtres du Sacré-Cœur dans la Compagnie de Jésus.

Le 16 juin 1875, lors de la pose de la première pierre du sanctuaire, les Pères de la Province, après un triduum de prières, se consacraient au Sacré-Cœur. Les Pères qui se trou-

(1) *Vie du P. Ramière*, p. 124 et 127.

vaient à Paris firent cet acte solennellement sur le Mont. Dans l'église de Montmartre, en 1876, les quatre Provinciaux de la France font un vœu pour obtenir la protection du Sacré-Cœur contre les ennemis de la Compagnie. Le 6 mai 1900 le R. P. Assistant et les 4 Provinciaux renouvelèrent à Paray la consécration de l'Assistance au Sacré-Cœur faite le 21 juin 1875 dans la chapelle de la Visitation.

Pour développer et entretenir la dévotion au Sacré-Cœur, nos Pères publièrent quelques ouvrages dont voici les principaux : *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, du P. J. B. Terrien ; *Le mois du Sacré-Cœur*, du P. Lefebvre ; *La vraie force, le Sacré-Cœur*, par le P. Auriault ; *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, du P. J. V. Bainvel, (réédité plusieurs fois) ; *Le Cœur de Jésus*, du P. Méen Questel ; *Le Cœur de Jésus dans ses paroles, Élévations*, du P. Marcel Baron ; *La France et le Sacré-Cœur* du P. V. Alet ; *Notice sur le P. de la Colombière* (in-12, 3e éd. 1875) du P. P. Pouplard (l'abrégé in-18 atteignait la 12e édition en 1898) ; *la Vie de la Bienheureuse Marguerite Marie...* par le P. Ch. Daniel ; les 4 volumes de l'*Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, par le P. A. Hamon que viendra bientôt achever un cinquième tome.

Signalons aussi que le Cardinal Billot s'est fait à Rome l'avocat de l'intronisation du Sacré-Cœur dans les familles. Mais aucune œuvre n'a été plus répandue dans la Province que l'Apostolat de la Prière (dont les origines et le développement appartiennent à la Province de Toulouse).

II. — Dévotion Eucharistique.

Le renouveau de la dévotion eucharistique, stimulé par S. S. le Pape Pie X, s'est développé en même temps que la dévotion au Sacré-Cœur.

Congrès Eucharistiques. — De là sont nés les Congrès eucharistiques internationaux qui portent de pays en pays l'adoration de l'Hostie. Parfois, les Pères de la Province ont l'honneur d'y prêcher : ainsi le P. Matignon, Paris (1888) ; le P. Coubé, Bruxelles (1898), Lourdes (1899), Tournai (1906) ; le P. Bouvier, Angers (1900) ; le P. Judéaux, Amsterdam (1924) où il remplace le R. P. Janvier O. P., indisposé — ou d'y lire des travaux devant la section française : à Londres en 1908, le P. Le Bachelet lit un mémoire sur : *Le vénérable Bède témoin de la Foi eucharistique dans l'Église anglo-saxonne*, le P. Lebreton sur : *Le Dogme de la Transsubstantiation et la Christologie antiochienne du Ve siècle*, le P. J. Mahé sur : *La doctrine de la Vivification par l'Eucharistie dans les*

premiers siècles. A Cologne (1909) le P. de Tonquédec traite de l'*Eucharistie à Lourdes.* A Vienne (1912) le P. Aucler parle de : *Lourdes et l'Eucharistie* ; le P. d'Armailhacq soumet des : *Considérations sur l'imagerie eucharistique.* A Lourdes en 1914, le P. Rousselot lit aux prêtres un rapport (en latin) sur *La Royauté de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.*

Le P. M. de la Taille sera invité par le Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux à dresser le plan des travaux et mémoires à lire dans le congrès de Chicago (1926).

Plus souvent encore nos Pères prennent part aux congrès nationaux : à Paray-le-Monial (1921) le P. Bainvel traite de *L'Eucharistie et le Sacré-Cœur,* le P. Judéaux de *L'Eucharistie principe de notre perfectionnement moral* ; à Paris (1923) le P. Judéaux prêche sur *Le sacrifice de la Messe et le Sacrifice de la Croix,* le P. Bouvier sur *La Messe sacrifice de louange et d'action de grâces,* le P. de la Taille lit un rapport sur la *Nécessité et manière d'étudier l'Eucharistie.* Au congrès d'Angers (1933) le P. de Roodenbeke parle aux jeunes gens de *La préparation et l'action de grâces,* le P. Fr. Haguenin entretient les prêtres de l'*Eucharistie et les forains.* A Strasbourg (1935) le P. Yves de la Brière parle sur *La Paix par l'Eucharistie : Paix entre les Nations — Réunion de la Chrétienté.*

Ils participent aussi à l'organisation de Congrès plus modestes : Loudéac en 1929, Mur de Bretagne en 1931, qui groupent cependant chacun des milliers de fidèles.

Retraites de 1ère Communion. — Puis, se souvenant de l'amour du Maître pour les enfants, les Pères aiment catéchiser les enfants et les préparer à la Première communion. Parmi les prédicateurs de retraite, s'est distingué le P. Auguste Maurey, décédé le 4 mai 1902, dans la paroisse de la Rouaudière (Mayenne), après avoir achevé de prêcher sa 252e retraite, dit l'inscription mise sur sa tombe.

Croisade eucharistique. — Vers la fin de la Grande Guerre, le désir d'attirer les bénédictions divines sur nos armées et sur l'Église de France inspira au P. Bessières de rappeler à la vie l'œuvre jadis conçue par le P. Cros, sous une forme nouvelle « La Croisade Eucharistique », d'abord distincte, ensuite rattachée à l'Apostolat de la Prière.

Depuis lors, les petits sont associés à une *Croisade* qui demande persévérance et générosité comme celles du Moyen Age ; elle mène une lutte sérieuse pour la conquête des âmes à Dieu ; et nos croisés, par les soins des diocèses, aidés par des Pères, se retrouvent en nombre chaque année à leurs congrès. Ils

sont 2.000 à Laval en 1928 ; 8.000 à Ste-Anne en 1930 ; 1.500 en 1932 ; 9.000 à Pontmain en 1934 ; 1.500 à Évreux en 1933 ; 14.000 à Pontmain en 1936. Ils sortent plus pleins d'ardeur de ces congrès et des groupes vivants peuvent se fonder ; souvent pour centraliser, l'évêque nomme un aumônier diocésain qui parfois est un Père : ainsi à Paris, au Mans, à Tours, à Laval, à Angers, à Quimper, à Brest, à Vannes, etc. Au catalogue de 1936, on relève onze Pères aumôniers diocésains de la Croisade eucharistique et six de l'Apostolat de la prière.

A Évreux en 1928, une campagne partie du collège fait des conquêtes dans tout le diocèse. Autour de Versailles en 1930, 112 groupes se fondent. On a pu constater que ces groupes constituent un milieu très favorable à la naissance des vocations sacerdotales.

Il semble que les décrets de Pie X en 1905 soient capables de changer la face du monde et que l'on en ait récolté les fruits dans la mesure où on les a fait connaître. Avant cette date, la Compagnie, selon sa tradition, louait beaucoup la *communion fréquente* ; la prédication de l'*Adoration Perpétuelle* était un de ses ministères classiques. On trouve des ligues de communions mensuelles pour les ouvriers ou pour les enfants (Poitiers 1877...) Le P. Coubé publie en octobre 1899 ses trois sermons de Lourdes sur la communion hebdomadaire (10e mille en 1902). L'ouvrage est loué par Léon XIII, 12 cardinaux, 38 archevêques et évêques de France. Il organise une ligue de la Communion hebdomadaire et du Sacré-Cœur enrôlant les hommes qui s'engagent à communier au moins une fois par mois. Cette ligue, bénie par le Cardinal Richard le 23 nov. 1900, comprenait, en 1902, 20.000 membres, en 1903, 30.000 ; elle excitait les inquiétudes et les sarcasmes du « *Siècle* » (février 1904). Amener à la Sainte Table était encore le but des six dimanches de St Louis de Gonzague.

L'œuvre de l'Enfant Jésus, dite du Père Olivaint, rue Dombasle, pour la Première communion des jeunes filles pauvres. — L'œuvre de l'Enfant-Jésus fondée en 1851, très modeste au début, se bornait à abriter à l'asile du Cœur de Marie, rue N. D. des Champs, quelques jeunes filles pauvres sortant de l'hôpital. C'est seulement en 1859 que l'œuvre, sous l'impulsion du P. Olivaint et la direction de Melle Delmas (1), prit dans les locaux de la rue Dombasle, sa dou-

(1) Ce fut Melle Delmas qui apporta aux Martyrs de la Commune retenus à la Conciergerie, puis à Mazas, la sainte Eucharistie dissimulée au fond de pots de crême.

ble forme : offrir un asile aux jeunes filles pauvres sortant des hôpitaux, héberger gratuitement, pendant le temps nécessaire à leur instruction (quatre mois environ), les jeunes filles de plus de 13 ans qui n'ont pas encore fait leur Première Communion.

C'est ainsi que depuis trois quarts de siècle l'œuvre a reçu près de 30.000 enfants dont 12.000 ont fait leur Première communion et plus de 7.000 ont été placées dans de bonnes familles. Nos Pères ont toujours été les catéchistes de l'œuvre : citons les Pères Jégou, Broquet, Mangeon (pendant 15 ans), Lepont, Choné. Le P. Justin Havret († 15 octobre 1935) en fut pendant près de trente ans l'aumônier très dévoué et très aimé.

Croisade des aveugles. — On peut enfin rapprocher de la Croisade eucharistique, une œuvre récemment agrégée à l'Apostolat de la Prière : « La Croisade apostolique des Aveugles » fondée à Lyon par le P. Y. Mollat, en 1927.

Huit aveugles en constituèrent le noyau primitif. Au bout de trois mois, ils étaient 40 et en moins d'un an, 900. En 1933, la C. A. comptait 5.000 membres et avait fait tache d'huile au delà des frontières, gagné la Belgique, la Suisse, le Canada, puis l'Angleterre, l'Irlande, l'Allemagne, l'Espagne, récemment la Hollande. En France, elle avait pénétré dans 24 écoles d'aveugles sur 30 et combattait efficacement toutes sortes de propagandes qui s'appuyaient sur l'infirmité pour développer l'esprit de révolte et ébranler la vie religieuse dans le monde des aveugles. L'union a un Bulletin propre, des journées de récollection, un pèlerinage à Montmartre ; elle a servi de germe à bien des organisations matérielles qui se développent actuellement pour les aveugles.

L'Association du Cœur Agonisant de Jésus. — Humble sœur de l'Apostolat de la Prière, née à Vals également. Le P. Lyonnard en conçut l'idée mais confia au P. Fulgence Boué, de notre Province, le soin de la réaliser (1861). Le P. Boué dirigea l'œuvre pendant 37 ans et la remit au P. Larousse en 1898. L'œuvre transporta en 1887 son centre à Paris. Son but est d'inculquer à la charité chrétienne le devoir de prier pour les âmes des 140.000 mourants de chaque jour. L'œuvre groupait en 1878, 100.000 adhérents ; bientôt, le P. Larousse créa un Bulletin. En 1907, une zélatrice eut l'idée de placer dans les églises un appel pour les âmes du Purgatoire ; il est répandu actuellement dans les sanctuaires du monde entier.

L'œuvre continue de prospérer. En 1903, le P. Larousse

publiait la 4e édition du *Manuel de l'archiconfrérie du Cœur agonisant de Jésus*, composé par le P. F. Boué. Le P. de Fraguier succéda au P. Larousse comme aumônier et aujourd'hui, le P. Corentin Petillon assure à lui seul la marche de l'œuvre et la publication du Bulletin.

DÉVOTION A NOTRE DAME

I. — Propagation de son culte.

Les cent dernières années se sont écoulées sous le signe de l'Immaculée Conception. Ce dogme est étudié à fond, puis proclamé en 1854 ; enfin les fidèles émerveillés en découvrent la portée et en goûtent la fraîcheur, tandis qu'à Lourdes, la Vierge elle-même se pare de son nouveau titre. Dans le concert de louanges orchestré par l'Église, la Province de France, de toute son âme, garde sa petite place.

Elle prie ardemment, sur la demande de ses supérieurs, pour que le dogme auquel elle a toujours cru, soit défini ; elle collabore en 1838 à la naissance de l'Archiconfrérie du Cœur de Marie, dont le sanctuaire est N. D. des Victoires ; elle lui gagne des membres selon ses moyens ; elle aide aux fêtes du cinquantenaire de l'Immaculée Conception : des brochures, des articles dans les « *Études* » en témoignent, et cette même année 1904, elle se consacre par les soins de son Provincial, le P. G. Labrosse, au Cœur de Notre Dame.

Ouvrages sur Notre Dame. — Tout au long du siècle, ses écrivains traitent de la dévotion à Marie ; citons les plus connus : les Pères de Boylesve, *Mois de Marie* ; Terrien, dont nous parlerons plus loin et qui écrit sur *Marie, mère de Dieu, mère des hommes*, un ouvrage qui compte parmi les plus grands qui aient été composés à la louange de la Vierge ; de la Broise, *La Sainte Vierge* (« Les Saints », Gabalda, 1904 ; 17e édition en 1934) ; Bainvel, *Le Saint Cœur de Marie, Vie intime de la Sainte Vierge* ; Le Bachelet, brochures et articles du « Dictionnaire de Théologie » sur l'*Immaculée Conception* ; Lodiel, *Marie, Mère de Dieu notre mère* ; Lefebvre, *Chants à Marie*, (32e édition en 1891). Le P. Marin de Boylesve avait composé un *Manuel des Congrégations de la S. Vierge*, arrivé en 1898 à sa 8e édition et remplacé maintenant par celui du P. Fleury (Mame, 1912). Il faut avoir lu et faire lire les délicieuses brochures du P. de Tonquédec : *Voilà votre Mère, Aux jeunes gens pour leur faire aimer la sainte Vierge, La Vierge Marie*

Idéal et Mère de la Pureté et *Marie Mère de Dieu*, (Beauchesne, 1918, 1930 et 1935).

Congrès Mariaux. — Nos Pères y ont souvent pris part. A Rome (1904), le P. Alain de Becdelièvre montre la place que tient *La Sainte Vierge dans l'œuvre de saint François de Sales*. A Fribourg (1902), le P. Bainvel étudie *Marie Mère de grâce*. Au premier Congrès Marial Breton (Josselin, 1904) il esquisse l'histoire du dogme de l'Immaculée Conception, le P. A. de la Barre étudie ses conséquences philosophiques et sociales ; au quatrième (Folgoat, 1913), le P. Bainvel commente le « *Fiat de l'Incarnation* », le P. de Tonquédec dans *La Prière de la Sainte Vierge* montre quelle place la dévotion des fidèles assigne à l'intercession de Marie.

Au 3e Congrès Marial National tenu à Liesse en 1934, le P. Aubron a obtenu le premier prix pour son mémoire *Marie cause de notre joie* (cf. Paris-Changhai, oct. 1934). La chaire de théologie mariale à l'Institut Catholique de Paris a été confiée dès sa fondation (1923) au P. Auriault. Le P. Aubron l'occupe actuellement et vient de publier sur *L'Œuvre mariale de S. Bernard* (1936) un ouvrage qui lui a valu une lettre du Card. Pacelli au nom du Saint Père.

Pèlerinage de Liesse (1836-1863). — Jusqu'en 1863, quelques Pères de la Province ont la garde du pèlerinage de Liesse ; ils décident en 1854 de couronner la statue vénérée de N. D. ; les fonds affluent si bien que deux années plus tard, des fêtes splendides rassemblent les Champenois dans leur sanctuaire marial pour le couronnement de leur Vierge et l'inauguration de nouvelles cloches.

II. — Congrégations.

Mais ce n'est point assez de faire briller la figure de N. D. aux yeux des fidèles, il est bon de les amener encore à soumettre leur âme à l'influence très puissante de leur mère du ciel ; par là, ils sont livrés au Christ : purs, humbles, prêts à brûler d'ardeur apostolique et à se dévouer sans égoïsme aux œuvres chrétiennes par excellence, souvent obscures et rebutantes. C'est dans ce but seul, hors de toute fin terrestre, que la Province, suivant la tradition de toute la Compagnie, a maintenu et créé, malgré les incompréhensions et parfois les haines, des congrégations de la T. S. Vierge.

1. Histoire. — *Avant* 1836. — L'origine de ces sodalités, en

1563, à Rome, due à l'initiative d'un jeune jésuite belge, Jean Leunis, leur développement en Italie puis dans l'Europe entière sont connus, ainsi que les encouragements qu'elles reçurent des papes depuis Grégoire XIII qui érigea canoniquement la « Prima primaria » en 1584. En France sous Louis XV les congrégations étaient florissantes ; la dispersion de la Compagnie, la Grande Révolution les firent disparaître ; puis elles reparaissent ici ou là par les soins du clergé diocésain. Rappelons seulement que, pendant près de deux siècles, ne furent congréganistes que des hommes ou des jeunes gens.

A Paris, « *la Congrégation* » fondée en 1801 par le P. Delpuits est dirigée après sa mort par l'abbé Legris-Duval. Celui-ci se retire en 1814 et laisse la place au P. Pierre Ronsin. Le nouveau directeur donne à l'œuvre une forte impulsion. Les congréganistes sont 400 en 1813 et 1349 en 1828. Le nom du P. Ronsin est associé aux calomnies que lance la presse opposante. On publie même une espèce de poème satirique intitulé *la Ronsiade.* Montlosier crie à tous les échos que la société est « ensorcelée » par « la puissance mystérieuse qui, sous le nom de Congrégation, paraît aussi confuse dans sa composition que dans son objet » (1).

Et pourtant, la composition de la Congrégation ainsi que son objet sont bien nets : le *but* unique de la Congrégation est de former de sérieux chrétiens parmi les classes instruites de la société, de leur procurer le moyen de résister au respect humain. On voit des hommes du monde et des étudiants s'approcher de la Sainte Table et assister régulièrement à la Messe en semaine.

Les *œuvres* de zèle, conséquence de l'esprit de foi de la Congrégation, ne figurent qu'en seconde ligne. En fait, elles sont organisées à côté et dirigées par le clergé séculier. C'est la « Société des Bonnes Œuvres » avec ses trois sections : celle des hôpitaux, celle des prisons, et celle des Petits Savoyards continuée par l'Œuvre des Ramoneurs. D'après Albert de Mun, « ce fut le berceau de toute la vie religieuse à notre époque ».

Vers 1818-19 est fondée la « Société des Bonnes Études » pour procurer aux jeunes gens la possibilité de discuter en commun des questions de philosophie, de littérature et d'histoire. Il n'est pas même exigé des membres qu'ils pratiquent ou aient la foi ; il suffit qu'ils soient sincères dans leur doute.

En dehors, se constituent encore d'autres œuvres sous

(1) De Guichen, *La France morale et religieuse à la fin de la Restauration*, p. 149.

l'impulsion des Congréganistes : « La Société Catholique des Bons Livres ». « C'est par les livres que la société a été gâtée, c'est par les livres qu'il faut la sauver ». En quatre ans on distribue près d'un million de volumes. C'est aussi l'œuvre consacrée à la réhabilitation des mariages, à la légitimation des enfants naturels ou au placement des enfants déposés dans les hospices.

C'est donc bien vers une régénération entière de la société qu'est orientée la Congrégation. « Il faut ramener l'action vitale de l'âme au pur esprit du Christianisme, à la vie de Jésus-Christ, à l'Évangile. Tout est là, la perfection y est tout entière et on la cherche bien loin où elle n'est pas » (P. Roger).

Le P. Ronsin, l'animateur de tous ces mouvements, doit en 1828, quitter Paris où il n'est plus en sûreté. Son Provincial, le P. Renault, écrit : « Une des choses qui m'ont le plus coûté au cœur dans une période de six ans, c'est quand je me vis obligé de dire au P. Ronsin qu'il avait à quitter pour toujours Paris et qu'il exercerait le saint ministère bien loin de cette ville en province... Le P. Ronsin fut sublime d'obéissance : pas un mot, pas la plus petite observation. Il partit sur le champ pour Toulouse, et depuis, jamais de retours dans ce sacrifice, jamais rien, pas un mot pour revenir à Paris ».

Les Congrégations fondées en province se rattachent à la Congrégation de Paris. Sous la direction du P. Ronsin on compte soixante affiliations. Les associations locales ainsi agrégées gardent leur autonomie, mais s'engagent à pratiquer le règlement commun, à prier les unes pour les autres. Les Congrégations s'adressent à tous les milieux. Le P. Guidée écrit le « *Manuel* des Soldats Chrétiens, celui des Mères Chrétiennes, de l'Ouvrier chrétien, du Marin, du Laboureur ». Le P. Roger appelle ces Congrégations « une réunion d'apôtres laïcs ». Il lance une Congrégation pour officiers de la Garde qui compte plus tard parmi ses membres quelques généraux. Elle devait rester secrète, mais fut dévoilée en 1828, et pour éviter dans l'armée des divisions qui pouvaient amener des conflits sanglants, elle dut se dissoudre.

Après 1836. — La Révolution de 1830 amena une nouvelle dislocation. On conçoit donc qu'en 1836 les congrégations fussent peu nombreuses et leur activité très diminuée ; elles avaient reparu cependant, témoin celle des étudiants de Paris dont nous détaillerons plus loin l'action à titre d'exemple concret.

Congrégations agrégées et non agrégées. Les années suivantes, elles se multiplièrent, se distinguant pour mieux s'adapter aux besoins du moment en deux catégories : celles qui

étaient agrégées, c'est à dire dont la constitution avait été soumise au T. R. P. Général de la Compagnie et approuvée par lui, — et les autres, conduites selon l'esprit des règles congréganistes, mais non la lettre ; bien que séparées du courant d'indulgences et de mérites qui vient de la « prima primaria », elles pouvaient, en raison de leur indépendance même, réunir les fidèles sans exiger encore d'eux l'idéal de perfection qu'imposent les règles. Actuellement, sur 800 congrégations agrégées existant dans toute la France, quelques centaines sont dirigées par les Pères ; 121 sont des congrégations d'hommes et de jeunes gens.

2. Genre d'action. — Dans les limites de la Province, leur action a pénétré tous les milieux, — sans parler des congrégations de paroisse, des grands et petits séminaires qui sont dirigées par le clergé séculier ou des religieux d'autres Ordres.

Leur force réside beaucoup dans leur extrême souplesse d'adaptation ; l'essentiel des sodalités se trouve en quelque sorte hors de la vie courante : former des âmes à la vie intérieure sous l'influence et par l'intermédiaire de la Sainte Vierge ; il se réalise par une consécration à N. D. ; celui qui se donne ainsi, s'engage à la prière personnelle, à l'usage fréquent des sacrements, à suivre des exercices spirituels, à se faire diriger vers la perfection par un confesseur, mieux encore « il s'engage implicitement à être chaste, obéissant et pauvre dans le laïcat ». Il sera dans une dépendance éternelle à l'« égard de sa mère » (1).

Une réunion hebdomadaire réalise les contacts entre les divers congréganistes ; pour le reste, le débordement de sève intérieure poussera naturellement les associés à l'action apostolique ; suivant l'âge ou le milieu, elle prendra les formes les plus diverses : organisation d'œuvres d'allure sociale (congrégations de l'œuvre des Allemands à Paris) ou visites charitables des pauvres (toutes) ; cercles d'étude ou influence par la conversation, la correspondance sur les relations (congrégations d'étudiants, de Messieurs) : tout est possible et tout s'est vu.

Des congrégations ont leurs œuvres propres réunies dans un local à elles (N. D. du Bon Conseil à Angers), d'autres se dévouent aux œuvres paroissiales dont elles empruntent le local pour leurs réunions propres ; d'ordinaire elles s'assemblent dans la chapelle de la résidence.

---

(1) P. Fr. Charmot, *Les Congrégations mariales*, « Études », 5 nov. 1935, p. 369.

3. Puissance de rayonnement. — Mais toujours, quand elles conservent avec fidélité leur esprit intérieur, elles agissent puissamment.

En 1837, la petite congrégation des étudiants de *Paris* rue du Regard, (elle comprenait 15 membres) arrivait à noyauter par groupes 350 étudiants, elle les répartissait en petits cercles où l'on pensait chrétiennement, elle les entraînait à l'apostolat ; elle visitait une prison de jeunes détenus, des pauvres ; en 1841, l'œuvre avait gagné en importance, elle s'occupait des prisonniers, d'enfants abandonnés, elle aidait une société de travailleurs. Elle disparaît après 1845. — Puis ce fut en 1868-69, la fondation par le P. Olivaint de la grande Congrégation d'hommes dont le P. Matignon, puis le P. Bouvier furent si longtemps les aumôniers et conférenciers très suivis. Les réunions se tenaient à l'église de la rue de Sèvres ; puis, quand celle-ci fut fermée, dans la crypte de l'église St.-François-Xavier. Cette congrégation modèle, maintenant disparue, a été un foyer de vie chrétienne.

A *Nantes*, une congrégation d'hommes fondée par le P. Labonde en 1842, pas très nombreuse dans ses débuts, évangélisait le milieu des travailleurs, se dévouait auprès des camarades malades, préparait les voies aux prêtres à l'heure des Pâques, et constituait le ferment de 300 catholiques déterminés qui, chaque semaine, assistaient à une messe spéciale suivie d'une brève instruction sur la foi. Sa vitalité n'est pas épuisée : elle existe toujours, elle a même donné naissance à plusieurs associations du même genre confiées aux paroisses de Nantes, puis à une congrégation d'apprentis qui vit à ses côtés.

En Alsace. — Avant de commencer à passer en revue le développement des congrégations dans la Province de France, suivons les Pères en Alsace. A leur arrivée à Strasbourg en 1837, ils y retrouvèrent pleines de vie la plupart des congrégations fondées au XVIII^e^ siècle dans le rayonnement du collège de Molsheim : une douzaine. Ce leur fut un encouragement à reprendre la tradition de la Compagnie ; aussi, trois ans avant la fondation de la Province de Champagne, en 1860, les Pères avaient fondé à Strasbourg : une association de jeunes ouvriers (600 membres) possédant un foyer dirigé par les Frères des Écoles Chrétiennes ; 3 congrégations de femmes : mères de famille (120 membres), enfants de Marie (60 membres), servantes.

Dans le Nord et dans l'Est. — Dans le Nord et dans l'Est à la même époque, les Pères de la Province de France étaient priés d'ouvrir des résidences ou des collèges ; là encore ils créèrent selon les besoins quelques congrégations ; voici les principales vers 1860 ;

AMIENS — une congrégation d'hommes.
LILLE — une congrégation de flamingants,
— un cercle d'ouvriers,
— trois congrégations de femmes (Dames, mères chrétiennes, servantes).
METZ — une congrégation d'hommes et de femmes,
— une congrégation sous le vocable des âmes du Purgatoire.
NANCY — une congrégation pour les Allemands, 3 congrégations de femmes (2 d'enfants de Marie, une de servantes allemandes).

Dans les limites actuelles de la Province de France. A l'intérieur des collèges, les congrégations ont un développement parallèle à celui des collèges eux-mêmes : cf. *infra*. Les congrégations d'étudiants, comme l'« Olivaint », « Laënnec », seront étudiées à part ; d'autres qui se rattachent à des œuvres seront mentionnées avec elles.

Les congrégations de travailleurs sont en petit nombre ; dans bien des cas, en effet, des œuvres utiles à la classe ouvrière se sont immédiatement imposées, tels que des patronages, syndicats, branches de l'A. C. J. F., et n'ont point laissé le loisir de fonder une congrégation.

Par ailleurs des sodalités très florissantes — la congrégation d'étudiants de S. François-Xavier (Paris) en est un exemple — ne vivent que peu d'années ; les événements historiques rappelés au début du présent numéro des « Lettres de Jersey » en fournissent une ample explication : les trois dispersions qu'a subies la Compagnie en France pendant ce siècle ont causé ces rapides destructions ; elles ont toujours fortement entravé l'essor des sodalités qui ont survécu.

Regain d'actualité. — Mais il y a tout lieu d'espérer qu'elles reparaîtront bientôt, « auxiliaires précieuses » dans tous les milieux de l'Action Catholique, comme les nomme S. S. Pie XI. Leur tâche propre est de constituer au centre d'une vie apostolique débordante, des écoles de vie intérieure et de sainteté sans laquelle l'action risque de se changer en agitation ; elles peuvent constituer des Cénacles où des apôtres de tous âges viennent, dans la prière et la méditation, puiser de nouvelles forces pour la lutte incessante contre les mépris du monde. Elles raniment la dévotion à la T. S. Vierge qui semble un peu oubliée à notre époque par les jeunes gens.

D'ailleurs le succès répond à leurs efforts ; le congrès du Puy en 1932, celui de Liesse en 1934 (qui dépassait leur cadre) leur ont permis de grouper de nombreux jeunes dévôts à N. D. ; au triduum de Lourdes en avril 1935, malgré la fatigue de ces journées, les congréganistes avaient leur veillée nocturne à la Basilique.

De ce regain d'actualité un des bons ouvriers fut le P. Alain de Becdelièvre. Il édita les *Actes du Congrès de Directeurs* réuni au scolasticat d'Enghien les 5, 6 et 7 sept. 1906, dont il avait été l'un des promoteurs ; obtint que la 27e assemblée générale de l'Alliance des Maisons d'éducation chrétienne (1905) étudiât la question des *Congrégations au collège* ; collabora aux *Journées Mariales* de Saint-Acheul (1926), de Dijon (1927), de Rennes (1928), de Versailles (1933). — (Cf. « Lettres de Jersey », t. 25, p. 175 ; t. 41, p. 47 ; t. 42, p. 125).

Œuvres d'Ancilles et de Blandines. — La plupart des œuvres de servantes (*ancillae*), appelées aussi Blandines, du nom de sainte Blandine, esclave chrétienne qui subit un glorieux martyre à Lyon l'an 177, seront signalées dans un tableau général des Congrégations.

III. — Congrégations dans les Collèges.

Dans les collèges, en temps normal, se trouvent toujours deux ou trois congrégations suivant le nombre des divisions ; — ce n'est qu'exceptionnellement qu'il en existe davantage (Vaugirard en possède 6 en 1866).

L'histoire de ces sodalités n'a rien d'exceptionnel. Conformes aux « Règles » et en parfaite continuité d'idéal durant un siècle, elles paraissent très vivantes à travers les nombreux passages des « Lettres Annuelles » qui les mentionnent : il est vrai que les circonstances les favorisent. Dans les collèges avant la dispersion et à l'étranger, elles ont des Directeurs libérés de tout autre souci ; le corps professoral, presque exclusivement jésuite, les comprend et les aide ; de plus elles absorbent toute l'activité apostolique des élèves, les Mouvements d'Action Catholique n'existant à côté d'elles que depuis peu d'années.

A Saint-Acheul, Fribourg, Vannes, elles connaissent un éclat spécial sous l'influence des PP. Labonde ou Jeantier, qui paraissent jouir d'une grâce particulière pour les diriger.

Partout les congrégations créent l' « esprit du collège » : Vaugirard le souligne dès 1855. Ailleurs les initiatives qui partent d'elles montrent l'attachement de leurs membres pour leur collège : lors des décrets de 1880, les congréganistes de Brest récitent chaque heure un « Ave Maria » pour solliciter la protection de Dieu sur les œuvres de la Compagnie, ils prient nuit et jour devant le Saint Sacrement ; ceux de Vaugirard communient plusieurs jours de suite à la même intention. A Tours le préfet de congrégation demande quatre jours de communions à ses camarades pour obtenir que le collège

ne soit pas fermé. — Plus près de nous, en 1923, les congréganistes de Franklin assurent spontanément l'adoration du Saint Sacrement à l'heure des récréations, pour obtenir le rachat, dans les meilleures conditions, d'une partie du collège.

Piété vraie (prière assidue, fréquentation des Sacrements, pratique de l'abnégation), charité, travail, apostolat, telles doivent être les vertus du congréganiste. Ainsi le comprenait cet élève de Vaugirard qui à la fin du mois de mai 1854, après avoir donné pour les pauvres ou la chapelle le trésor amassé patiemment depuis quelques années (100 francs), s'adressait ainsi à la Sainte Vierge dans un billet touchant que les *Litterae Annuae* nous ont conservé :

« Bonne Mère, je vous offre 1° d'avoir toujours durant ce mois observé la règle ; 2° d'avoir employé toutes mes récréations pour le bien de la Congrégation ; 3° d'avoir remporté 75 victoires ; 4° de m'être toujours privé du second plat ; 5° d'avoir bien travaillé et toujours gardé le silence en classe ; 6° d'avoir reçu quantité de coups et de ne les avoir jamais rendus que deux fois ; 7° de m'être levé plus tôt pour arroser vos fleurs » (1).

Surtout, c'est dans ces groupes consacrés à N.-D. que la piété des élèves se développe, naturelle, exempte de respect humain : l'on voit en 1866 les congréganistes de Vannes réciter à genoux un « Ave » avant de commencer les jeux... Prière généreuse : témoins ces enfants qui ont le courage, à Brugelette, autour de 1846, de se lever trois fois par semaine une demi-heure avant les autres pour faire leur méditation. Cette vie intérieure trouve un aliment dans le recours à l'Eucharistie tout d'abord : les Congréganistes donnent l'exemple de la communion fréquente ; — puis dans le sacrifice : il faut commencer par surmonter les épreuves qui précèdent l'admission à la sodalité et, une fois congréganiste, il faut vaincre son défaut dominant, donner partout le bon exemple, se laisser même parfois avertir de ses défauts par un camarade (2) ; et puis les exhortations du Directeur auxquelles répond dans l'intime la voix du Saint Esprit, stimulent la générosité naturelle aux âmes pures.

La charité est exercée par les Congréganistes de plusieurs façons : ils recueillent des aumônes pour les familles pauvres secourues par leur congrégation, ramassent au réfectoire les desserts dont on s'est privé à leur intention ; conduits par le directeur, ils vont à tour de rôle visiter les familles indigentes et leur apporter le produit des quê-

(1) Voir aussi *La Vie et la Mort d'Albert de Dainville*... Paris, Douniol, 1864.

(2) *Vie du Père Labonde*, par le P. Charruau, p. 73 et 71.

tes et les friandises, vieux jouets et vêtements qu'ils ont réunis. Les élèves de Brugelette, en 1846, visitaient 26 familles ; ceux d'Amiens, 30 en 1853.... Metz, pendant l'hiver très rigoureux de 1865, organise une véritable « soupe populaire ».

Le P. du Lac, recteur de Sainte Geneviève, écrit en 1873 au R. P. Général que « les Congrégations marchent très bien ; les visites des pauvres, faites alternativement par trois d'entre elles durant chaque récréation de midi, édifient tout le monde, font du bien dans ce mauvais quartier de Paris et habituent ces jeunes gens à l'exercice de la charité ».

Vaugirard en 1855 adopte quelques petits enfants abandonnés ; à Vannes lors des épidémies de 1895, les élèves se privent de desserts et de friandises pour les donner à de pauvres malades.

L'aumône spirituelle est encore plus précieuse. A Vaugirard, ils stimulent au travail et à la piété les orphelins élevés par les Frères de S. Vincent de Paul, rue Dantzig et en 1882-1883, la Congrégation de 1re division recueille 700 francs qui permettent à plus de 20 fillettes de fréquenter l'école primaire catholique ; la seconde division procure le même bienfait à six garçons.

Aussi dans ce climat surnaturel, les âmes s'élèvent. Voici à titre d'exemple les notes d'un jeune congréganiste emporté en quelques heures par le tétanos au collège de Vannes : « Je travaillerai comme si Dieu devait corriger mes devoirs. Dans toutes mes actions, je penserai que Dieu me regarde et que chaque sacrifice, fait pour l'amour de Lui, est un degré de plus de gloire dans le ciel ». Et les vocations sont nombreuses : à Fribourg, de 1827 à 1847, on en compte 300, dont plus de 200 pour la Compagnie ; à Brugelette, 20 prêtres et 45 jésuites ; au Mans de 1870 à 1921 43 prêtres, 79 jésuites, 9 autres religieux : à feuilleter la vie des religieux qui ont marqué parmi leurs frères, le Père René de la Broise, le F. Léon Besnardeau et le F. Tricard — pour n'en citer que quelques uns au hasard, — on voit l'influence exercée sur leur âme par la formation spirituelle mariale reçue dans la congrégation ; ils sont allés « ad Jesum per Mariam ».

C'est un devoir de reconnaissance de citer les noms des directeurs de Congrégations d'hommes, jeunes gens ou élèves qui n'ont pas laissé tomber les traditions des PP. Labonde et Jeantier et ont presque égalé leur influence, comme les PP. Argand, Heu, Hubin, de Falvelly (1), Gravoueille, Man-

(1) Le Père a préparé un de ses congréganistes à supporter une grave opération. « Quel est donc cet homme, demande le chirurgien, qui inspire à cet enfant un si mâle courage? » *Vie*, par le P. Charruau, p. 114.

geon, Le Tallec à Paris ; Onésime de Gouttepagnon (1) et Gondard au Mans ; de Beuvron, Boismartel, Jean Bouvier à Vannes ; Langlois, Brotelande, Courbalay, Jourdain, Henri Troussard à Poitiers ; Pierre Vénel à Bon-Secours (Jersey) ; Morineau et de Bussy à Tours ; Adrien de la Croix à Nantes...

AUTRES CONGRÉGATIONS.

En dehors des congrégations de collège, et de celles qui ont été citées plus haut, le tableau ci-joint indique les plus importantes.

DÉVOTION A SAINT JOSEPH

Après la dévotion à Notre Dame, les Jésuites n'en ont pas de plus chère que la dévotion à S. Joseph. Ils ont obtenu bien des grâces par son intercession au siècle dernier : c'est la protection, à la suite d'un vœu, du collège de Brugelette, alors en difficulté ; c'est la conservation à Bourges d'une résidence que l'on se voyait contraint de quitter ; l'on pourrait apporter encore de nombreux exemples de faveurs obtenues.

Aussi les Pères ne se contentent pas de célébrer les fêtes du Saint dans leurs maisons ; ils veulent répandre la dévotion de ce puissant intercesseur.

ÉCRITS. — C'est ainsi que les PP. de Boylesve, de la Chevasnerie, Debrosse, Lefebvre, Louis, Mercier, Al. Pottier publièrent une vingtaine d'œuvres plus ou moins considérables sur cette dévotion.

PÈLERINAGES. — *Saint-Joseph des Champs à Laval.* — Le P. Robert Debrosse bâtit en l'honneur de saint Joseph, en 1839, à quelques kilomètres de Laval, un sanctuaire qui ne tarda pas à rassembler de nombreux pèlerins et est toujours en pleine prospérité.

Saint-Joseph du Chêne, près d'Angers. — Au diocèse d'Angers en 1855, le P. Nicolas Lamoureux, plus connu sous le nom de Père Louis, eut l'idée de consacrer à S. Joseph un chêne monumental de la commune de Villedieu. Dans une cavité de l'arbre qui pouvait contenir une quarantaine de personnes, il plaça un autel surmonté de la statue du Saint. Et bientôt, ce pèlerinage attira les Angevins de huit ou dix

(1) Sa notice dans les « Lettres de Jersey » (t. 24, p. 26), écrite par le P. Henri Troussard qui le connut particulièrement, porte ce sous-titre significatif : « un directeur de congrégation ».

lieues à la ronde ; pour cette foule on dut bâtir une chapelle. Au pied du nouveau sanctuaire, se forma, grâce au zèle du P. Louis, quelques années plus tard, en 1861, l'archiconfrérie de Saint-Joseph du Chêne qui trouva bientôt des adhérents dans le monde entier.

Associations de la Bonne Mort. — Comme il se doit, saint Joseph patronne encore les associations de la Bonne Mort, fondées il y a près de trois siècles à Rome par le P. Vincent Caraffa, général de la Compagnie. Le titre complet était : « Association de Jésus-Christ mourant sur la croix et de la Bienheureuse Vierge Marie participant à ses douleurs ».

L'Ordre de S. Ignace en France employa volontiers ce genre d'association pour grouper les fidèles de toute catégorie et les affermir dans la voie du salut par une dévotion à la portée de tous. Presque toutes les résidences ont eu leur association ; par sa simplicité même cette œuvre pouvait résister aux crises politiques ; par sa nature, elle répondait aux besoins communs de la piété chrétienne. Toutes les classes de la société avaient place sous sa bannière. Aussi voyons-nous sur les listes de l'Association de Paris en 1879 (l'œuvre y avait été fondée en 1859) 115.000 noms, les plus illustres confondus avec les plus humbles. Tous les hommes sont égaux devant la mort. Le principal promoteur et directeur de l'Association fut le P. Al. Lefebvre, l'auteur bien connu des *Mois de Marie, du Sacré-Cœur* cités plus haut, et qui publia plusieurs volumes se rattachant à l'œuvre de la Bonne Mort : *La science de bien mourir, Consolations, Annales de l'Association de la Bonne Mort* (4 vol.) Il mourut en 1882.

On ne trouve plus ces deux œuvres de Saint-Joseph du Chêne et de l'Association de la Bonne Mort mentionnées au catalogue de la Province. *Ut silvæ foliis...*

OEuvres Diverses [1]

MISSION SAINT-JOSEPH DES ALLEMANDS.

En 1851, Paris comptait, dit-on, 80.000 habitants de langue allemande, ouvriers ou petits commerçants. Parmi eux,

---

(1) La notice sur l'œuvre des forains devrait s'insérer ici, mais nous la réservons pour le prochain volume.

beaucoup de catholiques ne pratiquaient plus par simple ignorance du français. Une œuvre s'imposait. Elle débuta humblement : une chapelle de bois, quatre Pères aidés de quatre Frères.

Des secours permirent d'adjoindre deux écoles, de filles d'abord (1852), puis de garçons, dirigées respectivement par des Sœurs de St-Charles de Nancy et des Frères de St-Jean-Baptiste de la Salle. En 1862 ces écoles se trouvaient dédoublées et comptaient mille élèves : 600 garçons, 400 filles. Le jeudi et le dimanche, les écoles servaient d'ouvroir pour les jeunes filles et de patronage pour les jeunes gens.

On put aussi remplacer l'ancienne chapelle de bois par un édifice plus solide, consacré à saint Joseph. La construction s'achevait lorsqu'elle reçut la visite de l'empereur François-Joseph, lors de l'Exposition de 1867. C'est alors l'apogée de l'œuvre : dix Pères dont plusieurs allemands ou suisses aidés par six ou sept Frères. Ils dirigent quatre congrégations. Le bilan annuel moyen est de 1200 malades visités, 12 à 15 hérétiques convertis, 45.000 confessions. Il y a une Conférence de St-Vincent de Paul pour les hommes, une Société de Sainte-Élisabeth pour les dames.

La guerre de 1870, puis la Commune portèrent un rude coup à la Mission. Le nombre des sujets allemands diminuant, l'œuvre se consacra plus exclusivement aux Alsaciens-Lorrains, aux Autrichiens, aux Luxembourgeois.

A peine troublée en 1880, la Mission peut se développer en toute liberté et prend une physionomie nouvelle : pour être plus exact, il faut supprimer du titre les mots : « des Allemands », mais la « Mission Saint-Joseph » continue.

Plusieurs groupements sont institués : Association des Anciens Élèves de l'École des Frères (avec retraite annuelle à Athis) ; en 1886, patronage pour les Autrichiens, doublé d'une maison d'accueil : le Gesellverein ; en 1891, cours post-scolaires (200 à 300 présences à chaque séance) ; Secrétariat du peuple, union des hommes dans l'Association Amicale des Alsaciens-Lorrains.

En 1905, les Pères doivent se retirer, ils sont remplacés par des prêtres séculiers, mais dès qu'ils peuvent reparaître, on les prie de reprendre l'œuvre ; bientôt se fonde une Association de Cheminots sous la direction du P. J. de Clercq. La Mission fut durement éprouvée par la guerre de 1914. Le Supérieur (P. Durouchoux) mobilisé, meurt des suites de ses blessures en 1916. Le P. de Clercq meurt en 1917. Faute de personnel, la Province dut la remettre en 1916 aux mains de l'Archevêché qui la confia à M. l'abbé Gallay, puis aux Pères du Sacré-Cœur de St-Quentin ; elle prospère actuellement sous la direction de ces Pères.

L'ŒUVRE DES CAMPAGNES.

L'Œuvre des Campagnes est née en 1854 de la pitié d'une servante bretonne, Marie Boussin, pour la grande détresse des campagnes de France, et du zèle d'un simple prêtre, l'abbé Vandel.

Le 3 avril 1857, fête de la Compassion de la Vierge, la première assemblée générale se réunissait et fixait définitivement le statut de l'Œuvre. « Conservation de la foi dans les paroisses catholiques pauvres des campagnes », tel est le but. Mais sous cette formule peuvent s'abriter toutes les formes du zèle. Aussi laissant à d'autres associations telles que l'œuvre des Tabernacles ou des Églises pauvres, les secours d'ordre plus matériel, l'Œuvre des Campagnes affirme dès le début sa résolution de se limiter aux besoins d'ordre plus directement spirituel : aider les prêtres dans l'exercice de leur ministère, favoriser leur union, c'est ce que réaliseront les bibliothèques sacerdotales et paroissiales, et plus tard en 1902, l'« *Interdiocésaine* », « bulletin destiné aux membres ecclésiastiques de la grande famille rurale » ; secourir toutes les œuvres visant au bien direct des âmes, missions, écoles, bibliothèques paroissiales, c'est à ces destinations variées qu'iront toutes les ressources de l'Œuvre.

Ainsi, plus qu'une œuvre d'action immédiate, l'Œuvre des Campagnes est une œuvre de coordination et de soutien. Son organisation répond à ce but. A Paris siège un comité central dont le rôle est de correspondre avec les comités diocésains nommés par les évêques. « Plus de 20.000 lettres échangées au cours d'une année, lisons-nous dans le rapport que présentait au grand conseil de mai 1928 Madame Gernez, secrétaire générale, disent éloquemment l'union qui règne entre le siège central et les diocèses de France ».

Mais revenons aux origines. Voulant s'assurer que son œuvre était bien voulue de Dieu, l'Abbé Vandel s'était rendu auprès du Curé d'Ars pour le consulter. La réponse fut concluante : « Elle réussira, elle réussira, dit le Saint, je m'y associe de tout cœur, mais il faut qu'elle soit dirigée par des prêtres réunis en congrégation ». Dès 1858, l'abbé Vandel et le comte de Lambel, président de l'œuvre, exprimaient le désir de voir les réunions présidées par un Jésuite. Le P. Lavigne était désigné. Le P. Hubin lui succédait en 1862. « Vous pouvez être tranquille sur le sort de l'œuvre, disait en cette circonstance le R. P. de Ponlevoy au comte de Lambel, nous la faisons nôtre ».

En 1866, l'abbé Vandel, sur le point d'entrer chez les PP.

du Sacré-Cœur d'Issoudun, remettait définitivement son œuvre au R. P. Provincial des Jésuites.

Le P. Trück en fut le directeur pendant 30 ans, de 1891 à 1921. Son dévouement inlassable lui valut, au témoignage du Cardinal Gasparri, d'être considéré par l'œuvre comme son second fondateur. Le P. de Witasse lui succéda et après la mort de celui-ci (21 sept. 1926), un autre Père a continué d'exercer le rôle de directeur-aumônier. La Compagnie a donc présidé à la magnifique expansion de l'Œuvre des Campagnes, mais elle n'a toujours fait que diriger et répartir le zèle admirable des zélateurs et zélatrices remplis de dévoûment et d'initiative.

Quelques chiffres donneront une idée de cette activité :

1866	secours à	97	*missions*	et	167	*écoles et patronages*
1892	»	191	»	et	200	» »
1902	»	698	»	et	427	» »
1934	»	1280	»	et	1640	» »

On comptait, en 1866, 14 bibliothèques ; en 1902, 109 et en 1934, 37 bibliothèques sacerdotales.

Les secours consistent en envoi de tracts, d'objets de piété, d'images. Durant la guerre, le Bulletin « *L'Interdiocésaine* » est remplacé par « P. S. F. » « *Prêtres-Soldats de France* ». L'Œuvre des Campagnes fit les frais de l'impression du *Livre de prières du Soldat catholique*, composé par le P. Louis Lenoir, aumônier des marsouins, et tiré à 150.000 exemplaires. Ensuite elle s'intéressa à la souscription lancée pour la reconstruction des églises en pays envahis et fit de son mieux pour les fournir d'ornements, de vases et de linges d'autel.

En 1925, lors de la canonisation du saint Curé d'Ars, plus de 100 prêtres de France purent aller à Rome, grâce à l'Œuvre des Campagnes et à la souscription lancée par elle dans l'« *Écho de Paris* ». Et le Saint-Père leur disait le 30 mai : « Nous connaissons l'Œuvre des Campagnes, nous savons tout le bien qu'elle fait, nous sommes heureux de saluer en vous ses représentants choisis entre mille ». Puis prenant une large enveloppe des mains de Mgr Caccia-Dominioni, le Saint Père la remit au P. de Witasse. C'était sa souscription personnelle. « En donnant cette souscription à l'Œuvre des Campagnes, Nous n'avons fait, disait-il, que suivre l'exemple de beaucoup et en particulier, de Marie Boussin, la petite servante bretonne dont la première offrande de 1000 francs devait contribuer à la fondation de l'Œuvre ».

MARINIERS.

Se rattachant à la Mission Saint-Joseph, il faut mention-

ner l'Œuvre des Bateliers. Elle commença lors des inondations de 1910 par des secours matériels et des visites aux péniches du bassin de la Villette. On fut bien vite amené à proposer aux parents de laisser leurs enfants faire leur première communion. Une religieuse attachée à la Mission se chargea de les y préparer. Pendant la période 1910-1925 l'on put obtenir 251 baptêmes, 1268 premières Communions, et 1420 confirmations. En 1925, les Pères de Saint-Quentin, en prenant la Mission, ne purent se charger de l'Œuvre. L'ancien aumônier, le P. Saturnin de la Blanchardière, mort en 1936, continua de visiter les mariniers. Mais, faute de centre fixe, le nombre des premières communions diminua au point de n'être plus que 15 ou 10 par an.

ŒUVRES DES SOLDATS.

La vie de ces œuvres dépendit de l'attitude de l'autorité militaire ou civile envers elles. C'est ainsi qu'à Amiens, une œuvre de soldats commencée en 1858 fut dissoute deux ans plus tard par arrêté du Préfet. L'on avait pu déjà enregistrer de 100 à 200 présences aux diverses réunions. A Metz, au contraire, l'autorité se montra toujours extrêmement favorable. A l'arrivée des Pères, elle leur demande d'assurer l'aumônerie : deux fois par semaine, réunion terminée par une exhortation et un salut. L'année 1847 vit éclore 4 vocations. Lorsqu'un prêtre séculier se chargea de l'œuvre en 1851, il continua de s'adresser aux Pères pour prêcher la retraite annuelle des soldats. A la clôture de celle de 1868, on comptait près de 1200 présents. Dans le même temps, un Père visitait le pénitencier militaire et d'autres, dans leurs missions, s'occupaient spécialement des douaniers et des gendarmes. La guerre couronna ces essais, ainsi que d'autres tentés à Strasbourg, Colmar et Poitiers.

On a rappelé plus haut le rôle des aumôniers militaires en campagne ou auprès des blessés.

Mais à l'exception d'une œuvre similaire établie à Laval en 1873 et interrompue en 1880, les Pères ne purent, de longtemps, entreprendre aucune œuvre durable. Au hasard des circonstances, pourtant, ils s'efforçaient de rendre service : aide à l'aumônier des marins de Brest, cercle des soldats de la rue Haxo, ou institution de retraites de conscrits. A l'heure actuelle, un Père, de concert avec l'aumônier, s'efforce de grouper les élèves catholiques de l'École Militaire de Saint-Cyr. D'autre part, les œuvres de soldats sont rattachées depuis peu à l'Action Catholique.

En 1923, l'évêque de Poitiers demanda aux Pères de

fonder une *Maison d'accueil catholique pour les E. O. R.* Depuis 12 ans, elle a reçu 2.731 élèves sur les 8.416 E. O. R. de l'École. Ces jeunes gens sortis des Grandes Écoles retrouvent à l'œuvre l'esprit des groupements catholiques auxquels ils appartenaient : J. E. C., routiers, scouts, équipiers.

Depuis 1928, le P. d'Aubigny s'occupe également d'une maison similaire à Saint-Maixent, où 1290 élèves se sont inscrits (plus du tiers des effectifs de l'École) depuis 8 ans.

APOSTOLAT DES PRISONS.

A la différence des bagnes dont l'accès dans des grandes missions, signalées plus haut, fut facile (p. 56) celui des *prisons*, sauf à Metz, Lille, Poitiers, ne le fut généralement pas. Nous savons pourtant que la prison d'Amiens et le dépôt de mendicité d'Angers furent visités jadis par les novices qui y furent les artisans de quelques beaux retours.

APOSTOLAT DANS LES HÔPITAUX.

Actuellement dans plusieurs villes de la Province, Nantes, Brest, Rouen, les Pères visitent à l'hôpital les malades signalés et recommandés par les membres de la Conférence de Saint-Vincent de Paul.

Mais cet apostolat s'est développé surtout dans les hôpitaux de Paris. Dès 1901, des femmes du monde, sous l'impulsion de M^elle^ Nouallier, visitent les malades des hôpitaux et en hébergent quelques-uns dans une maison achetée à cet effet. A force de soins et de délicatesse, elles ramènent ces âmes à Dieu et les préparent à bien mourir...

« Et c'est là, raconte le P. Alfred Havret, que j'ai commencé, il y a trente-quatre ans, mon apostolat, non seulement auprès des malades que ces dames avaient chez elles, mais aussi auprès de ceux qu'elles ne pouvaient pas prendre faute de place et qu'elles me chargeaient d'aller voir dans les hôpitaux ou encore auprès des malades qu'elles avaient vus et qui avaient refusé leur offre. Petit à petit, j'en vis d'autres, et depuis, leur nombre a augmenté de plus en plus... » (1). En une seule année 1932-1933, plus de sept mille absolutions furent données par le Père à des malades ou à des mourants.

(1) Cf. « Lettres de Jersey », tome 36, p. 49 et 404, t. 37, p. 31, t. 38, p. 296, t. 39, p. 55.

Rapportons un seul exemple des miséricordes divines :

« Un soir, raconte le Père, une dame visiteuse me signale à l'hôpital X... un pauvre jeune homme à l'extrémité. Quand j'entre dans la salle, le pauvre tuberculeux râle déjà. Je m'approche de son lit ; il m'accueille par des injures : « F... moi la paix, je ne vous ai pas appelé... ». Il n'y a rien à faire ; pour éviter un scandale et de peur d'être chassé de la salle, je m'éloigne et vais quelques lits plus loin voir un malade de mes amis. En repassant devant le lit de François, mon tuberculeux, je me hasarde à lui dire bonsoir, mais il se cache sous ses couvertures, et je suis obligé de partir, le cœur bien gros, car je crains qu'il ne passe pas la nuit.

Le lendemain matin, quand je reviens, François est au plus mal, mais il me reconnaît, me sourit, et quand je lui propose de le réconcilier avec Dieu, d'un signe il y consent. Alors je l'aide à faire sa confession. A la fin de l'accusation, bien simplement, avec un vrai accent de douleur, en râlant déjà, il balbutie : « Oui, pardon, de tout mon cœur, le mieux que je peux ». Et comme j'achève le geste de l'absolution, il ferme les yeux, incline la tête ; tout est fini. »

Que de retours se firent ainsi « in hora mortis » !

Le Père Alfred Havret, qui nous avait fourni ces renseignements, a été rappelé à Dieu dans la nuit de Pâques, le 12 avril 1936, à minuit un quart (1).

---

(1) La veille, Samedi-Saint, avait été ce que fut, avec une magnifique uniformité, depuis près de 40 ans, chacune de ses journées : lever à 4 h. 1/2, méditation, sainte messe ; souvent communion portée à quelques malades ; samedi et dimanche, deux heures de confession, à l'église Saint-François-Xavier ; le reste de la matinée, occupé à sa correspondance avec malades ou familles, aux carnets tenus à jour pour les 20 ou 25 hôpitaux visités, aux boîtes et paquets qui encombrent sa chambre, emplis d'objets destinés aux malades ; — dérangé par le timbre de la porterie, qui l'appelle au parloir pour l'indication de mourants à visiter.

A midi et demi, avant le repas terminé, le Père Alfred quitte le réfectoire, passe à la chapelle, saisit le petit sac noir qu'il a empli de provisions, tabac, douceurs, images, brochures pour les malades, et puis... en route, autobus ou métro, pour deux ou trois hôpitaux, Paris ou banlieue. De retour entre 4 et 5 heures, bien fatigué, il avale un demi-bol de café froid, inscrit sur ses carnets les visites faites, les absolutions données — le Samedi-Saint, il y en avait dix-sept, dix-sept malades ou mourants absous ; — puis il se rend à la chapelle et dit longuement son office, non sans être souvent interrompu par des visites ou des confessions.

L'intrépide ouvrier de 84 ans va être arrêté en plein travail. Au milieu de la nuit, étreint par une angine de poitrine, il appelle, reçoit l'Onc-

ŒUVRES DES BONS LIVRES.

A toutes ces œuvres enfin, il faut ajouter la direction ou le contrôle de bibliothèques populaires gratuites.

Les plus importantes furent fondées à Nantes en 1849. Elles prirent un développement considérable : 20 centres à Nantes même, presqu'autant dans les environs, distribuaient annuellement de 100 à 200.000 volumes (194.000 en 1877, 220.000 plus tard). Détail significatif : les personnes charitables qui s'en étaient chargées purent s'ériger en une congrégation spéciale, l'Association Notre-Dame des Bons livres, approuvée par Pie IX en 1852. A l'heure actuelle, après avoir subi bien des fluctuations, l'œuvre prête annuellement de 120 à 130.000 volumes. La seule paroisse ouvrière de Saint-Clair entre dans ce chiffre pour près de 15.000.

Mentionnons aussi celles établies auprès des autres résidences : Rouen (39.000 en 1876), Angers, Laval. Cette dernière était le centre de bibliothèques rurales réparties en 20 succursales différentes et s'interchangeant tous les ans : les 2.000 livres ainsi mis en circulation étaient demandés 1.000 fois en 1880.

Rappelons enfin pour mémoire la collaboration à l'œuvre Saint-Michel. Fondée par le P. Félix en quittant la chaire de Notre-Dame, elle devait encourager les bons auteurs et favoriser la diffusion de leurs ouvrages ; il est regrettable que des raisons matérielles aient dû l'interrompre dès 1875. Souhaitons meilleur succès au jeune groupement l'« Union catholique du Livre » et à l'« Association des écrivains catholiques » qui viennent de prendre un Père pour aumônier.

BRETONS DE PARIS.

L'Œuvre des Bretons à Paris fut commencée le 6 avril 1863, par deux Pères de la rue des Postes : le P. Toulemont et le P. Rivalain, à l'instigation et avec la collaboration de M. Hersart de la Villemarqué, membre de l'Institut. Elle débuta par une retraite prêchée par ces deux Pères dans l'église paroissiale de Saint-Paul-Saint-Louis pendant toute la semaine de Pâques. Cette première retraite qui fut

---

tion Sainte, et succombe, appelé par le Maître qu'il a si bien servi à aller chanter l'éternel *Alleluia*, avec les innombrables malades auxquels ses visites assidues des hôpitaux ont ouvert la porte du ciel.

suivie avec grande assiduité fut couronnée par une communion générale de plus de 500 personnes, hommes et femmes, Léonards de Roscoff et Saint-Pol-de Léon et Bretons morbihannais. Dès lors l'œuvre des Bretons de Paris était fondée.

Depuis 31 ans, elle fonctionnait pleine de vie et d'activité, lorsqu'en 1894 le comte de Chateaubriand fonda une association qui devait servir les intérêts moraux et matériels des Bretons émigrés dans la capitale et sa banlieue.

Les deux œuvres bretonnes ne tardèrent pas à se rencontrer et en moins de six mois elles se fondirent en une seule tendant vers un but unique. De cette fusion qui fut parfaite, sortit la Société actuelle dite « La Bretagne », réunissant ainsi le prêtre et le laïque, l'élément spirituel et l'élément matériel, distribuant le pain du corps et le pain de l'âme.

Depuis, la Société « la Bretagne » n'a cessé d'atteindre les nombreux Bretons venus à Paris pour gagner leur vie comme terrassiers, employés de chemin de fer, agents de police, employés de tramways ou d'autobus, conducteurs de taxis, marchands des quatre saisons, ouvriers d'usine...

Quelle est l'action de l'œuvre? A la fois religieuse et sociale. *Action religieuse* : des centres (sortes de petites paroisses bretonnes dans la paroisse) ont été créés en divers points de Paris : actuellement, il y en a 5 à l'intérieur même de Paris (Montrouge, Saint-Lambert, Plaisance, Grenelle, Sainte-Anne de la Maison Blanche), plus deux centres réservés aux servantes bretonnes, et trois en banlieue (Saint-Denis, Clichy, Villeneuve-le-Roi).

Ces centres sont visités chaque mois par les Pères aumôniers ; ce jour-là les Bretons ont leur Messe à part, avec confessions et communions. Le Père aumônier fait une instruction, on chante cantiques bretons et français. L'après-midi on récite le chapelet, nouvelle instruction, bénédiction du Saint Sacrement, puis projections ou causerie ; bref, une vraie journée de récollection chrétienne et bretonne.

Les deux aumôniers, aidés de 12 religieuses, sont la véritable cheville ouvrière de l'œuvre. La Société « la Bretagne » en a toujours eu de très dévoués et aimés de leurs Bretons, en particulier, le Père J. M. Kervennic, qui s'en occupa pendant 22 ans. Ils donnent tous les ans des retraites préparatoires à la communion pascale. En 1931, 9 retraites dans les divers centres, 1.000 communions ; en 1935, 12 retraites (dont une de 50 chômeurs, qui reçurent chacun une belle chemise neuve). Ils organisent des pèlerinages qui rappellent un peu aux Bretons leurs Pardons : tous les ans la Société «la Bretagne» en célèbre 3 : un à Montmartre, depuis 1901,

présidé par un évêque breton, (en 1935, Mgr Mesguen), assistance évaluée à 4.000 personnes ; un à la chapelle de la Médaille miraculeuse, fondé en 1931 ; un à Sainte-Anne de la Maison Blanche, depuis 1897.

Action sociale : les servantes ont un bureau de placement gratuit et un cours de français pour apprendre à lire, écrire et compter. Des secours sont distribués aux familles les plus nécessiteuses.

Les différents centres envoient tous les ans quelques enfants bretons en colonie de vacances.

Pendant la guerre, par l'organisation des parrainages américains, 2.698.560 frs ont été versés aux orphelins de guerre. En 1931, la « Bretagne » a pu distribuer encore 47.694 frs.

Notons enfin le bulletin mensuel « *Bretoned Paris* » fondé en 1904 par le P. Camenen et qui sert d'agent de liaison entre les divers groupes.

DIRECTEURS D'AMES.

Directeurs d'âmes : — Deux petits mots qui expriment le ministère le plus sacré puisqu'il s'agit pour le prêtre de montrer à des âmes qui appartiennent à Dieu le but à atteindre — la perfection — et la route à suivre. Tous nos *Operarii* ont pratiqué ce ministère au confessionnal, au parloir, dans leur cellule, — de vive voix ou par correspondance. Influence profonde que son intimité même laisse ignorée. Pourtant, ici ou là des confidences revélées, des lettres communiquées permettent d'entrevoir le travail commun de l'homme et de Dieu. Direction universelle et merveilleusement adaptée. La source commune, les Exercices et la personne de Jésus, prend une couleur, un goût particulier suivant le directeur, surtout suivant les dirigés, leur condition et leurs états d'âmes.

Au cours de notre histoire, nous retrouverons nos directeurs dans les collèges ou dans les œuvres de jeunes. Signalons ici quelques individualités représentatives.

Une figure surgit, celle du P. de Ponlevoy, en relation avec 200 dirigés au moins. Ses lettres viennent apporter à chaque âme le secours dont elle a besoin dans le moment présent. « Rien n'est plus clair, plus pur, plus solide ; c'est l'Évangile commenté par les Exercices et appliqué aux besoins des pénitents, avec les lumières d'un saint, l'expérience d'un sage et l'urbanité d'un Français bien élevé » (1). On y

(1) Les passages entre guillemets sont empruntés aux biographies des Pères cités.

retrouve par dessus tout le souci constant de conserver aux âmes le trésor de la paix et de montrer dans le devoir d'état le plus sûr moyen de perfection. « Ce que Dieu veut de vous, c'est votre cœur dilaté et vos deux mains occupées ». Le Père répétait souvent ce conseil et presque dans les mêmes termes : « Supportons-nous et pour cela appuyons-nous et avec cela surmontons-nous. Je ne fais que tourner dans ce petit cercle qui n'est pas vicieux du tout ».

Qu'il soit également permis d'évoquer le souvenir du P. de Ravignan. « Pour lui, la direction n'était que la prolongation de la prière... Il avait étudié les hommes dans son propre cœur, il étudiait Dieu dans l'âme des autres ». « La prière et la victoire sur soi-même faisaient la base de sa doctrine, le courage et la confiance en faisaient le caractère, la paix en était le fruit ». Ses conseils avaient quelque chose de positif, de ferme, de vigoureux. L'énergie de l'autorité était adoucie par l'humilité, la charité et réglée par la prudence. Parce qu'il avait sondé le néant de la nature humaine, on « venait chercher en lui ce qu'on ne trouvait pas en soi : cette tranquille sérénité qui n'est point de la terre ». Aussi comment pourrions-nous accuser de pessimisme cet aveu : « Il faut donc en revenir à répéter la vérité universelle pour toutes les existences : partout la croix. On n'ouvre pas une lettre, on ne voit pas une âme venant s'épancher qui ne parle de tribulations. »

Apôtres universels auxquels on peut appliquer ce qu'on a dit du P. Olivaint : « S'il fut l'homme de tout le monde, c'est parce qu'il fut avant tout l'homme de Dieu. »

Certains ont naturellement un extérieur froid, un peu rigide. Mais la première impression passée, se révèle le cœur de l'apôtre. Ainsi les étudiants de Paris trouvaient dans le P. Aucler après une longue fréquentation « un homme souverainement cultivé, d'une sensibilité vive... Il y avait dans son regard une profonde gravité, mais douce, un recueillement parfait, la passion de Dieu et des âmes, trop humble pour s'étaler, trop grande pour ne pas se trahir ».

Le P. Marquet imprimait à sa direction un caractère d'énergie et de sacrifice. « Ayant surtout une clientèle de femmes du monde, il cherchait à leur inspirer une piété active, un sens très vif de leurs responsabilités, de leurs devoirs envers le prochain. »

De beaucoup de ces directeurs, il ne reste que le souvenir — on sait qu'ils étaient très consultés — ou encore une épithète désormais inséparable de leur nom. En 29 ans le P. Le Sauce s'acquiert le titre d'« apôtre de Brest » et la reconnaissance tous les jours fleurit sa tombe, comme à Laval celle du « bon Père Coince ». Le P. Laurent est « l'ami des

bonnes » et son Association de N. D. de Bonne-Garde prospère toujours. — Les « ancilles » vénéreront longtemps comme « un père » à Bourges les PP. Bovet et Michaud, à Poitiers le P. Allenou, à Tours le P. Hervé, à Rouen le P. Tigé...

Le P. Pinel fut 22 ans l'aumônier du Syndicat des Institutrices libres de la Mayenne. Il sauva du désarroi les religieuses sécularisées, leur garda l'esprit d'apostolat et de sacrifice. Ses deux maximes favorites : « Jésus me voit, me regarde, me bénit » et « Cela coûte, tant mieux » sanctifièrent bien des maîtresses et de leurs élèves.

Quant au P. Henri de Régnon son souvenir survivra grâce à la publication des lettres de la Comtesse de Saint-Martial, née Blanche de Fisher, couvertie du protestantisme et devenue Fille de la Charité. Le Père la soutint très délicatement dans sa vocation. (Voir t. I *En haut*, 49e édition en 1923 et surtout t. II, *Vers les Sommets*, 28e édit. en 1930. Paris, Plon).

Certains ont enrichi l'Église de nouvelles familles religieuses. Le P. Varin en fonde quatre à lui seul. Après avoir rencontré le P. Barat, il est à même en 1800 de réaliser le projet du P. de Tournély. « Les Dames du Sacré-Cœur étaient le complément des Pères du Sacré-Cœur ». Le P. Varin fixe à la Mère Julie Billiart le but de la congrégation des Sœurs de Notre-Dame : l'éducation de la classe moyenne dans les villes et les campagnes. Il confie l'éducation des enfants du peuple à la congrégation des Sœurs de la Sainte Famille. Enfin, en 1820, il inpire à Mme de Bonnault d'Houet le plan des Fidèles Compagnes de Jésus.

Le P. Basuiau joua un rôle très important dans l'établissement des Auxiliatrices du Purgatoire puisqu'on a pu dire « qu'il fut le vrai Maître des novices de la Mère de la Providence et de ses filles ». Le P. Olivaint, après le départ du P. Basuiau pour la Chine en 1865, continua sa bienfaisante direction de la manière la plus efficace à la nouvelle société.

Le même P. Olivaint et le P. Studer soutinrent, parmi de cruelles épreuves, le courage de la fondatrice des religieuses de Marie Réparatrice, la baronne d'Hooghworth. — Le P. Rabussier, à Bourges, fonda la Sainte Famille du Sacré-Cœur. Etc., etc.

Nous ne voulons pas énumérer toutes les congrégations fondées par nos Pères ; encore moins pouvons-nous citer tous ceux qui ont rempli le ministère si délicat de la direction. Rappelons seulement, entre beaucoup d'autres, le nom du P. Chambellan qui fut un guide très sûr et jaloux d'assurer le règne entier de Dieu sur les âmes qui s'étaient confiées à lui : « Il ne craignait pas d'humilier les âmes affligées, la compassion pourtant adoucissait l'accent du

reproche ». Et renvoyons pour quelques autres aux notices nécrologiques qu'ont publiées les « Lettres de Jersey » et qui ont fait connaître leurs principes de direction spirituelle : le P. Platel (t. 21, p. 213) : nous savons que le P. de Maumigny appréciait hautement cette étude ; le P. Mourier (t. 34, p. 134) : l'académicien dont le témoignage est invoqué à la p. 155 est M. René Bazin ; le P. Labrosse (t. 35, p. 172) ; le P. Compaing (t. 44, p. 383) ; le P. Berthiault (t. 37, p. 486) ; le P. Paul Troussard (t. 43, p. 218). Etc.

Tous assurément ont eu et ont l'ambition de mériter l'éloge qu'en termes émus l'abbé Lallemant, le 26 juin 1927, rendait à la mémoire du P. Léonce de Grandmaison, ce directeur insigne, en qui l'Association S. François-Xavier qu'il fonda, la jeunesse des écoles, intellectuels, religieux et religieuses ont toujours trouvé selon le P. Lebreton « une psychologie très sûre et en même temps très respectueuse, toujours prête à aider les âmes et en premier signe à se retirer » :

« Cet homme, disait M. Lallemant, s'était identifié avec la Sainte Église ; il aimait d'une affection très profonde son Ordre comme il se doit, mais très au dessus de toute formation ou affection particulières, on sentait en lui la pensée de l'Église et la vie même de l'Église. Vous avez certainement senti cette vie de l'Église qui s'épanouissait en lui....

Il était à la fois le spéculatif et le prudent....

Mais ce qui gagnait le plus en lui, c'était tout cela (ses éminentes qualités) donné pleinement au Christ par l'Église ; si bien qu'il me semble qu'on ne peut pas aimer la Sainte Église sans reporter sur lui quelque chose de cet amour filial que nous avons pour elle ».

APPENDICE.

Maison de Santé de la Rue de Dantzig.

La maison de la rue de Dantzig est une manifestation de la charité de la Compagnie pour ses membres âgés ou malades.

Après la mise à exécution de la loi de 1901, il n'y avait pas moyen de soigner nos vieillards et nos malades dans nos petits groupes de la dispersion. Peu à peu, la petite villa de la rue Saint-Lambert où s'étaient réfugiés quelques-uns des Pères du collège de Vaugirard, servit pratiquement d'infirmerie pour les Pères de Paris. Le P. Jacques Daniel étant Provincial jugea que cette villa était insuffisante pour les besoins de la Province et accepta la proposition de Mon-

sieur L., très lié avec le P. Amoury, qui voulut bien acheter un terrain dans le quartier du haut Vaugirard et y bâtir une maison plus grande qui accueillerait malades et vieillards de la Province. Ouverte au début de 1913, la maison de la rue de Dantzig a permis à bon nombre de nos vieillards et de nos malades de trouver un abri tranquille, paisible, où ils ont pu vivre de la vie de communauté et recevoir les soins dont ils avaient besoin. Cent trente environ y ont rendu le dernier soupir. Actuellement, la maison reçoit des malades ou des convalescents de toute la Province.

Pendant l'année 1932-1933, nous avons eu 746 journées d'hospitalisation pour des Pères étrangers à notre communauté. Pendant l'année 1933-1934, treize Pères ou Frères étrangers à notre communauté sont venus se faire soigner rue de Dantzig (495 journées d'hospitalisation) ; en 1934-35, nous avons reçu vingt-six Pères ou Frères et nous avons eu pour eux 606 journées d'hospitalisation.

C'est à cette communauté qu'appartenait le P. Justin Havret qui pendant de si longues années fut l'aumônier de l'Œuvre de la première communion. A cette communauté appartiennent aussi l'aumônier de l'orphelinat Saint-Charles (310 rue de Vaugirard) et celui de l'asile des jeunes garçons pauvres et infirmes, dirigé par les Frères de Saint-Jean-de-Dieu (223 rue Lecourbe). (1)

---

(1) Cette note a été rédigée par le R. P. Lauras, dernier supérieur de la maison (août 1932-9 novembre 1936.) Naturellement il a passé sous silence la part qu'il a prise durant ces quatre années dans l'exercice de cette « manifestation de la charité de la Compagnie pour les membres âgés ou malades ». Mais sa mort prématurée nous permet maintenant de lui rendre justice. De cette charité de la Compagnie, il a été, après les PP. Moussier et de Becdelièvre, un agent incomparable. Incomparable par la compétence : connaissant admirablement le monde médical, il savait choisir les meilleurs médecins et obtenait de leur estime ou de leur reconnaissance les conditions les plus favorables pour le traitement. Incomparable aussi par la charité et le dévouement : il s'astreignait à visiter tous les jours matin et soir les malades alités et quel affectueux accueil, par exemple pour les scolastiques venant de Jersey chercher à Paris la santé et la guérison !

L'APOSTOLAT INTELLECTUEL

Outre l'apostolat spirituel, l'apostolat intellectuel scientifique et supérieur dans tous les domaines, dont le P. de Tonquédec a si magistralement parlé dans son Panégyrique de S. Dominique prêché dans l'église St-Thomas d'Aquin de Paris le 10 février 1922, est une des formes d'évangélisation qui nous est absolument propre et a toujours été en honneur dans la Compagnie. Reconnaissons que nos Pères, après la restauration de 1814, n'y sont venus que peu à peu et ont mis du temps, non certes à en voir l'importance, mais à pouvoir y consacrer une part notable de leurs efforts. Au début jusque vers le milieu du XIX^e^ siècle, ils sont absorbés par les ministères directs de prédication ou d'enseignement secondaire et ne prêtent, malgré des demandes déjà pressantes à l'intérieur et surtout en dehors de la Compagnie, qu'une attention relative au labeur strictement scientifique. Sauf certains ouvrages de piété et d'hagiographie, on peut seulement citer pour cette période la part qu'ils prirent aux controverses soulevées par le Menaisianisme et les questions apparentées à celui-ci.

Le premier ouvrage d'importance, publié par les Pères de la nouvelle Compagnie dans la Province de France, et dont le retentissement fut d'ailleurs considérable, est celui du P. Rozaven à l'occasion d'un volume où Mgr Gerbet défendait certaines thèses fondamentales de La Mennais : *Examen d'un ouvrage intitulé « Des doctrines philosophiques sur la certitude... »* — En prolongement de ces mêmes erreurs, nos Pères eurent ensuite à prendre position contre le traditionnalisme défendu avec âpreté par l'abbé Bonnetty dans ses « *Annales de Philosophie chrétienne* » : le P. Chastel devait se distinguer dans cette nouvelle controverse par une production abondante et non sans mérite. Enfin le *Ver rongeur* de l'abbé Gaume provoquait les réfutations compétentes du P. Cahour en 1852 et du P. Ch. Daniel en 1853 en faveur des études classiques traditionnelles gréco-latines.

En fait de travaux désintéressés que n'avait provoqués aucune polémique, on ne relève guère durant cette période que les deux immenses in-folios des PP. Martin et Cahier sur les *Vitraux de la cathédrale de Bourges*, que suivirent 4 volumes de *Mélanges d'archéologie* (1848-1856) et plus tard 4 autres volumes de *Nouveaux Mélanges* (1874-1875) ; puis les pu-

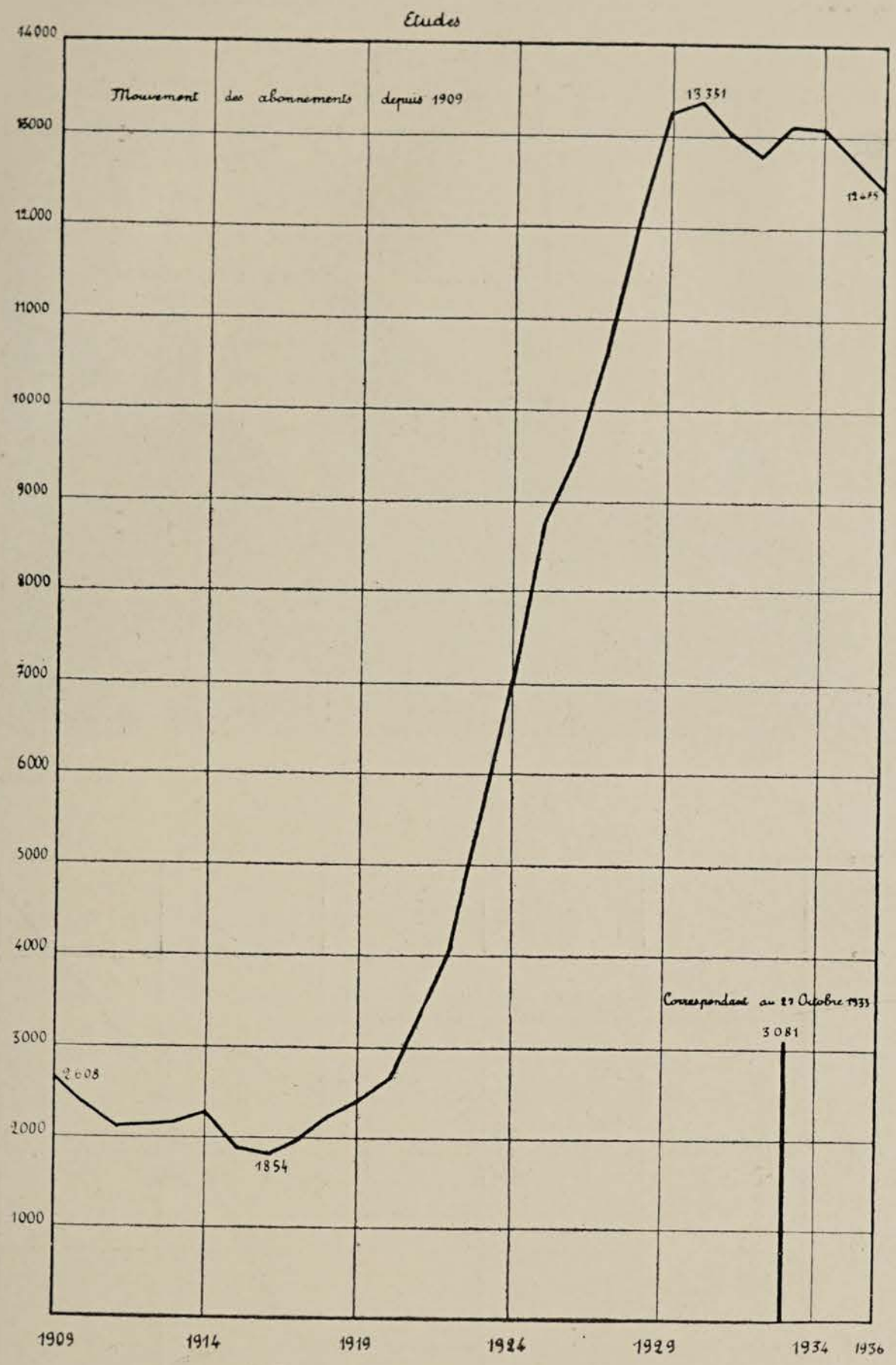
blications du P. Louis Lambillotte qui contribuèrent si puissamment à la restauration du chant grégorien.

Après le vote de la loi sur la liberté d'enseignement en 1850, pour de longues années encore, l'œuvre des Collèges devait drainer le plus clair de l'activité de nos Pères et il fallut les décrets de 1880 et la loi de 1901 pour leur permettrs de se consacrer à l'apostolat intellectuel d'une manière plue complète et plus appropriée aux nécessités des temps. N'exagérons pas cependant : ils ont commencé à partir du second Empire à s'orienter plus résolument dans cette voie où l'on désirait de partout qu'ils prissent position. Résumons brièvement leurs efforts depuis cette époque jusqu'à maintenant.

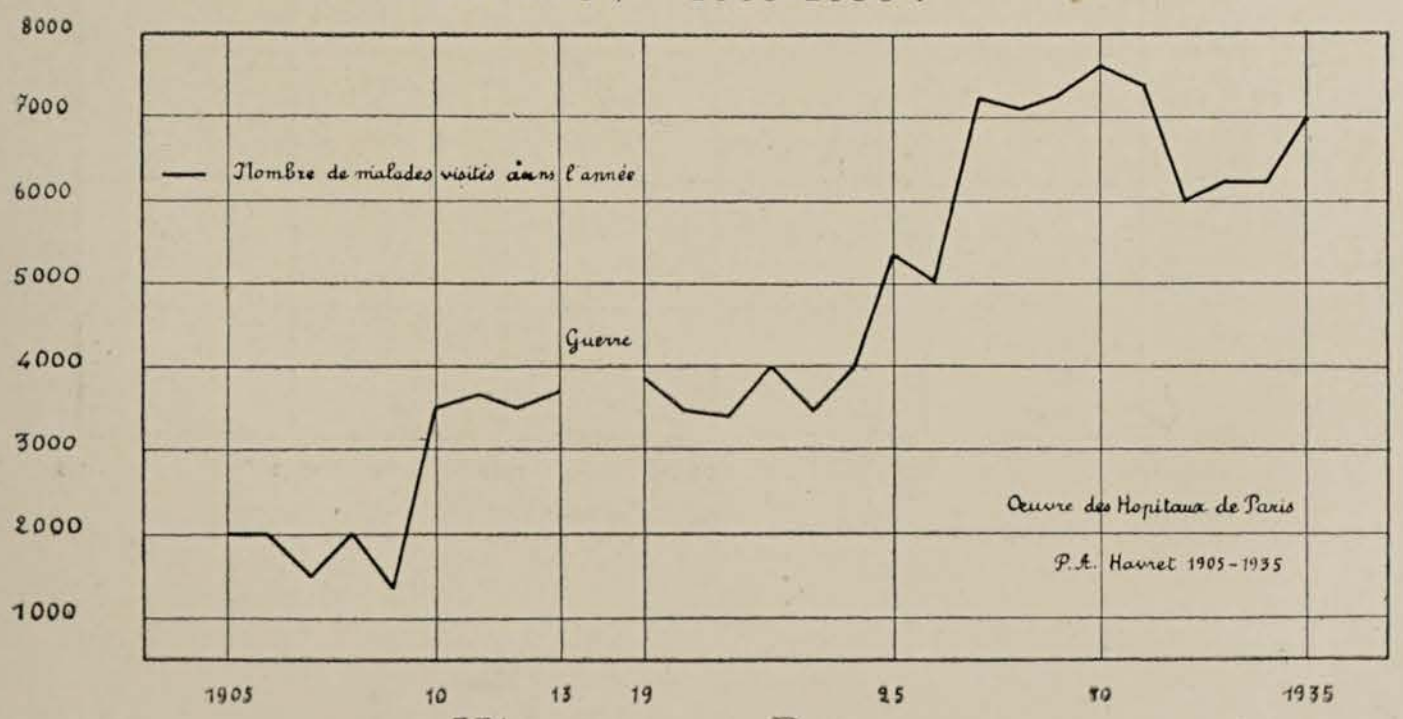
I. Les Écrits

I. — Les Revues.

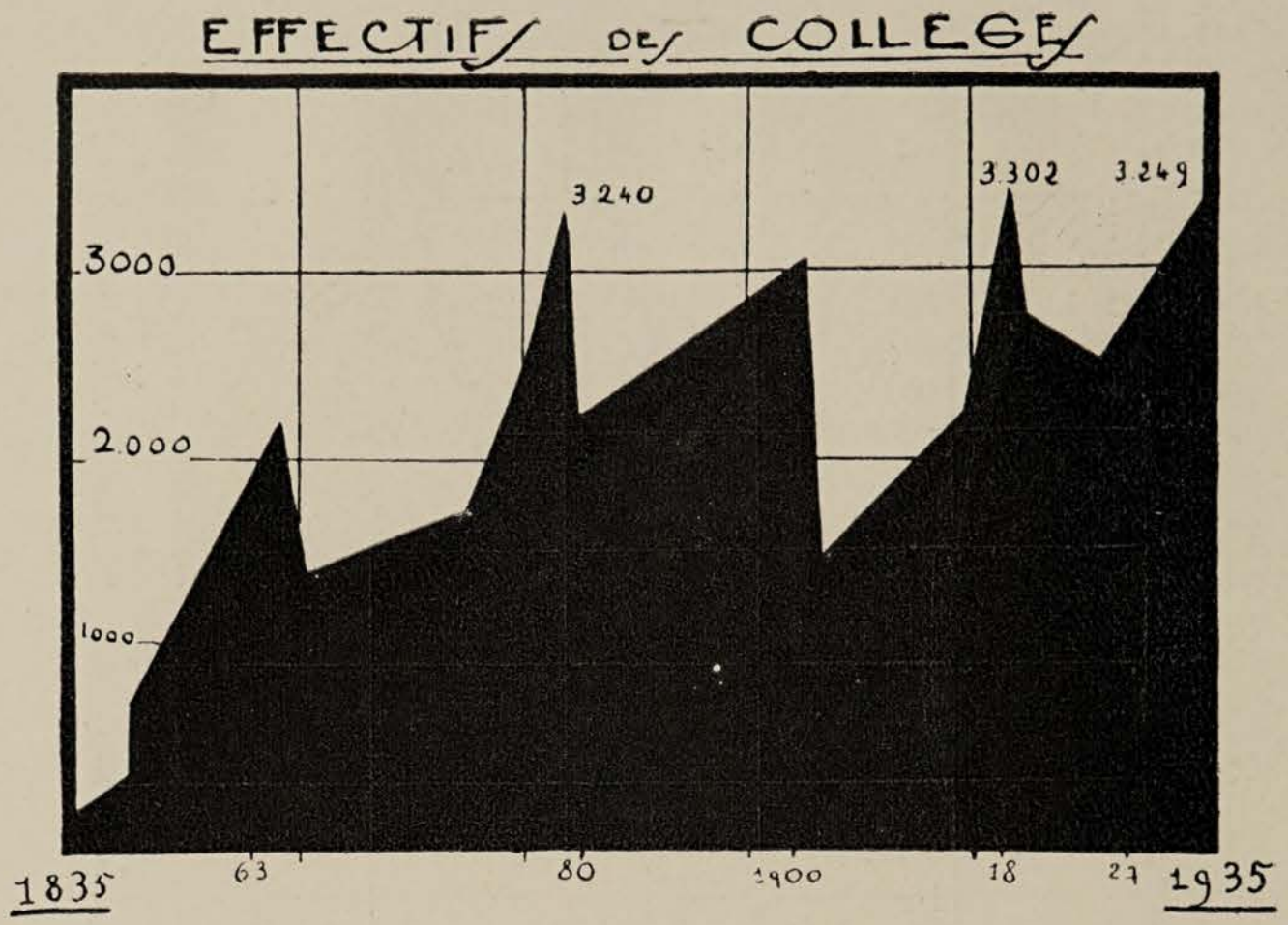
En tête des instruments qu'ils ont créés pour atteindre ce but se placent leurs revues. Les « *Études de Théologie, de Philosophie et d'Histoire* » naquirent en 1856 du désir de ramener les Russes à la foi catholique par la controverse théologique. Mais trois ans plus tard leur objectif s'étend : à l'instar de la « Civilta cattolica » fondée peu auparavant à Rome et dont l'importance allait croissant, la nouvelle revue sous la direction du P. Ch. Daniel se proposa dorénavant de fournir au clergé français en même temps qu'au public lettré des études approfondies dans les divers domaines des sciences sacrées et profanes ; elle devient mensuelle de trimestrielle qu'elle était au début et ne tarde pas à acquérir une réelle notoriété. La guerre de 1870 et la Commune forcent la rédaction à émigrer à Lyon ; les décrets de 1880 arrêtent leur publication. Celle-ci reprend à Paris en 1888 avec quelques centaines d'abonnés ; le 15 février il y en a 2.500 et à la fin de l'année 1888, il y en a 3.997. En janvier 1897 les «*Études* » deviennent bi-mensuelles et changent leur titre d'« *Études religieuses, historiques et philosophiques* » qu'elles portaient depuis 1863, en celui plus court d'« *Études* », — simple détail qui avait sa signification : il indiquait un élargissement du public à qui la Revue voulait s'adresser.

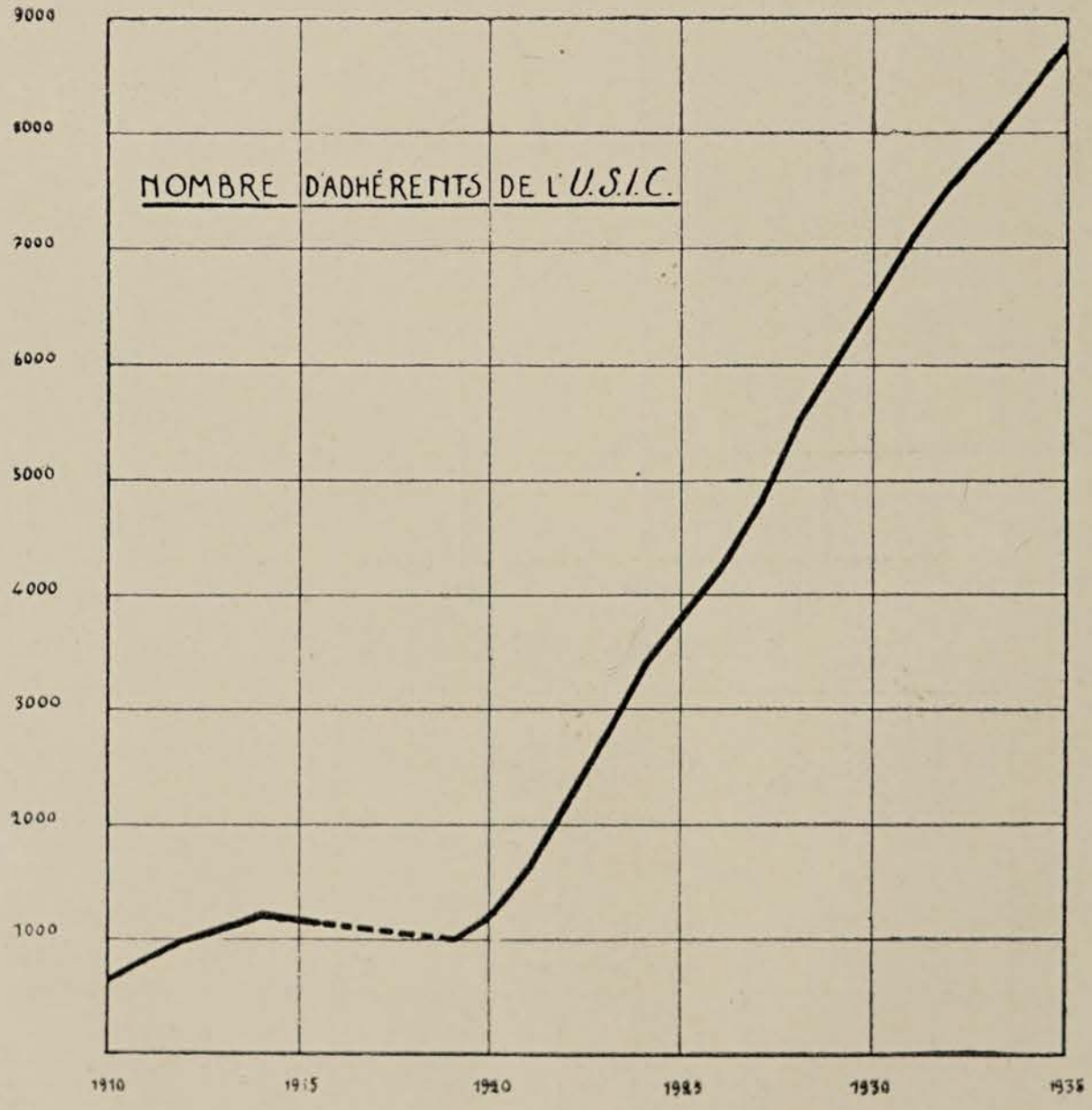


« Études » : 1909-1936 .



Hôpitaux de Paris.


EFFECTIFS DES COLLEGES
3240
3302
3249
3000
2000
1000
1835
63
80
1900
18
21
1935


NOMBRE D'ADHÉRENTS DE L'U.S.I.C.
9000
8000
7000
6000
5000
4000
3000
2000
1000
1910
1915
1920
1925
1930
1935

Cet élargissement, la création en 1910 des « *Recherches de science religieuse* » devait l'accentuer en allégeant les « *Études* » mêmes de sujets trop spéciaux ou trop scientifiques. Par suite le nombre des abonnés après la guerre passa de 2.224 en 1918 à 13.102 en 1934 et en dépit de la crise économique actuelle, il se maintenait à 12.475 au 1er janvier 1936. En dehors de la « *Revue des Deux Mondes* » qui tire à près de 25.000 exemplaires, pareil chiffre d'abonnés n'est atteint par aucune de nos grandes revues françaises.

La rédaction de la Revue est assurée depuis 1888 par des Pères des quatre Provinces de l'Assistance et non plus seulement par des Pères de la seule Province de France et l'on commença dès cette époque à admettre la collaboration d'étrangers à la Compagnie. Depuis la disparition du « *Correspondant* » en octobre 1934 et sa fusion avec les « *Études* », cette collaboration semble même avoir pris une grande extension et devoir donner à notre vieille revue une allure et une orientation très nouvelles (1).

Impossible de rappeler ici toutes les controverses auxquelles les « *Études* » ont pris part. Nous nous contenterons de citer sur la valeur de leurs articles et leur haute tenue littéraire et scientifique deux témoignages recueillis chez des adversaires déclarés de la Compagnie. Dans le « Rappel » du 10 mai 1922, on lisait : « C'est à l'intention des élites que la Compagnie de Jésus publie sa revue « *Études* », publication d'ailleurs fort instructive et qui peut soutenir avantageusement la comparaison avec la plupart des publications du même genre... On ne la lit pas assez dans les milieux républicains (sic) ». — D'autre part M. Herriot, le 23 novembre 1931, disait à la Chambre des Députés : « Je lis dans les « *Études* » des PP. de la Compagnie de Jésus, revue considérable par la qualité et le talent des hommes qui y écrivent... » ; tel de leurs rédacteurs « est un homme spécialement informé de ce qui se passe au Vatican ; c'est lui qui, dans cette longue polémique de la guerre, a défendu le Pape Benoît XV contre les interprétations malveillantes, disait-il, de ses actes ».

Plus jeunes, les « *Recherches de science religieuse* » traitent de sujets purement scientifiques de Théologie, d'Écriture Sainte, d'Histoire patristique et ecclésiastique, de Philosophie religieuse... Elles doivent leur naissance à l'initiative du P. de Grandmaison et comptent parmi les meilleu-

(1) Le graphique des « *Études* » part de l'année 1909. Jusqu'à cette date, le nombre des abonnés était resté à peu près stationnaire.

res revues catholiques scientifiques du monde à l'heure actuelle. Leur croissance entravée par la guerre et par leur spécialité même, fut lente ; elle atteignait en 1927 le nombre de 705 abonnés et en 1936 celui de 576 ; pour un périodique de cette catégorie, c'est assurément fort honorable.

Après la guerre fut fondée, en bonne partie sur l'initiative d'un professeur du scolasticat de Jersey, une autre publication de nature également technique et scientifique, destinée à être sur le terrain général des sciences philosophiques ce que sont les « *Recherches* » sur le terrain théologique et religieux : les « *Archives de Philosophie* ». Le centre de rédaction en est fixé à Vals ; mais le scolasticat de Jersey participe de façon active et constante aussi bien à leur direction qu'à leur rédaction. L'esprit très large qui préside à cette rédaction et qui, tout en étant très accueillant aux divers courants de pensée philosophique catholiques, tient à honneur de garder jalousement et de défendre les traditions théologiques et métaphysiques de la Compagnie, a conquis à cette revue très spécialiste une autorité déjà grande dans le monde intellectuel tant universitaire que scolastique.

Après comme avant la fondation des « *Études* », des « *Recherches* » et des « *Archives de philosophie* », les PP. de la Province de France n'ont cessé de collaborer à d'autres périodiques. Citons entre autres, les « *Précis historiques* », « *la Controverse* », « *le Contemporain* », la « *Bibliographie catholique* », les « *Annales de philosophie chrétienne* », la « *Revue du monde catholique* », tous aujourd'hui disparus. Parmi les anciennes Revues qui continuent à vivre et quelques autres plus récentes auxquelles nos Pères ont envoyé dès l'origine et envoient toujours des articles, signalons la « *Revue des Questions historiques* », « *Le Polybiblion* », puis la « *Revue de Philosophie* », la « *Revue des questions scientifiques* ». Enfin, comme de juste, les PP. de Paris collaborent activement à la « *Revue d'Ascétique et de Mystique* » et au « *Messager du Sacré-Cœur* » édités par la Province de Toulouse ; et, depuis la guerre surtout, à l'œuvre de documentation et d'action sociales qu'est l'« *Action populaire* ». Celle-ci, fondée par les Pères de Champagne, est devenue commune aux quatre Provinces.

A côté de ces revues de fonds auxquelles s'intéressent nos Pères, on pourrait en citer une multitude d'autres de portée comme aussi de publicité plus restreinte dont ils s'occupent également, — et cela un peu dans tous les domaines : piété, œuvres sociales, enseignement, etc., — Bulletins, Magazines, Cahiers de toute sorte, mais qui ne traitent qu'occasionnellement de questions scientifiques proprement dites. Il suffira de dire qu'à l'occasion de la grande exposition de

la presse catholique qui s'est tenue au Vatican en 1936, le Père Socius de Paris a envoyé au T. R. P. Général les spécimens des Revues ou Bulletins qui sont sous la direction de la Province : il y en a près de 80.

II. — Les Livres.

Il ne saurait évidemment être question de dresser ici un catalogue même approximatif des ouvrages vraiment importants et ayant une solide valeur scientifique qui ont été publiés par nos Pères surtout depuis 1880 ; nous ne pouvons cependant omettre de signaler les principaux.

En THÉOLOGIE HISTORIQUE, les 4 volumes d'*Études de théologie positive sur la Trinité* du P. Théodore de Régnon ont marqué chez nous la reprise d'une vieille tradition qu'avait illustrée dans notre Province le célèbre P. Petau. Dans le même domaine, citons encore l'*Histoire du Dogme de la Trinité* du P. Lebreton, les monographies du P. d'Alès sur *Tertullien, S. Hippolyte, S. Cyprien, l'Édit de Calliste, Novatien, Le dogme de Nicée*, etc.. Mais donnons une mention spéciale aux deux volumes intitulés *Prédestination et Grâce efficace* du P. Le Bachelet, et aux nombreux ouvrages de celui-ci sur Bellarmin qui contribuèrent si efficacement à l'avancement de la cause de béatification et de canonisation du S. Docteur. Lorsqu'il mourut en 1925, le P. Le Bachelet laissait en manuscrit la matière de six gros volumes de *Correspondance* du Saint qu'il avait préparés pour la publication : tout donne à espérer qu'ils ne seront pas perdus. — A ces travaux, il faut également joindre les nombreux et très importants articles donnés au « *Dictionnaire de Théologie catholique* » par les PP. Bainvel, de la Barre, Le Bachelet, Antoine, etc., etc., lorsque ce *Dictionnaire* était sous la direction de M. Vacant et de M. Mangenot.

En THÉOLOGIE DOGMATIQUE une œuvre domine, c'est le célèbre *Cours de Théologie* du Cardinal Billot en 12 volumes auquel il ne manque qu'un seul traité (le « De Deo creante ») pour être complet. Du même il faudrait signaler aussi son livre sur *la Parousie*, et surtout ses articles retentissants sur *La Providence de Dieu et le nombre infini d'hommes en dehors de la voie du salut*, publiés dans les « Études » de 1920 à 1924. Mais on sait assez à quelles controverses ces articles ont donné lieu. — Puis ce sont les *Prima Lineamenta...*, petits quant au volume, mais si substantiels quant au fond,

du P. d'Alès : *De Verbo incarnato, De Deo Trino, De Eucharistia, De pœnitentia,* etc., traités qu'avaient précédés dans la même collection trois volumes de Théologie fondamentale du P. Bainvel.

En Théologie dogmatique encore, il faut naturellement rappeler les grands ouvrages du P. J.-B. Terrien : *La grâce et la gloire ; Marie, mère de Dieu, mère des hommes ; La dévotion au Sacré-Cœur* ; puis ceux du P. Bainvel sur le *Sacré-Cœur* et le *Saint Cœur de Marie,* déjà cités plus haut, *Nature et surnaturel, La foi et l'acte de foi, la Vie intime du catholique..* ; la théologie en français du P. Goupil, qui a déjà 13 volumes et en aura encore un autre, très concise sans doute, mais qui obtient un vif succès : « somme dogmatique d'une sûreté doctrinale incomparable » (« Ami du Clergé », 1935, p. 195) et qui, avant d'être publiée, a été enseignée au Cours supéieur de religion donné aux membres de l'Œuvre des hommes catéchistes ; les volumes du P. de la Barre : *La vie du dogme catholique, La morale d'après S. Thomas* et ses quelques excellents opuscules de la collection « Science et religion ». — Enfin, car il faut se borner, le monumental traité du P. de la Taille, *Mysterium fidei,* qui a fait date et dont on parlera longtemps encore dans les Cours de théologie de l'avenir.

Nous venons d'employer le terme « monumental » à propos du P. de la Taille. En *apologétique,* trois autres véritables « monuments » sont également à signaler : le *Dictionnaire apologétique de la Foi chrétienne,* publié sous la direction du P. d'Alès, — le *Jésus-Christ* du P. Léonce de Grandmaison — et le *Christus* du P. Huby (1). Ce dernier en 1935 atteignait son 30e mille ; à la même date, le « Jésus-Christ » du P. de Grandmaison avait dépassé les 20.000 et le « Dictionnaire apologétique » également ses 20.000. Les chiffres ont leur éloquence parfois. — A un niveau très inférieur, mais qui n'en a pas moins son utilité, une mention honorable est bien due à *Nos raisons de croire, L'ordre du monde physique, Où allons-nous?* et aux nombreux opuscules d'apologétique populaire du P. Lodiel ; leur succès se maintient, ils se vendent toujours et ils ont fait des conversions.

---

(1) Rendant compte de *Christus* dans la « Revue des Questions historiques » en 1913 (t. 93, p. 145), Paul Allard écrivait, entre autres éloges : « l'on achèvera avec émotion la lecture des trois cents pages qui y sont consacrées à la religion chrétienne, tant est clair et vif le feu intérieur qui les anime. *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via* ».

En Écriture Sainte, sans parler des publications du P. Méchineau qui eurent un rayonnement assez limité, la collection *Verbum Salutis*, lancée et dirigée par le P. Huby, ainsi que les autres ouvrages du même professeur, p. e. *L'Évangile et les Évangiles*, ont acquis une grande notoriété. De même *la Vie et l'enseignement de Jésus-Christ Notre Seigneur*, par le P. Lebreton. — A cette catégorie d'ouvrages scripturaires on peut rattacher la thèse de Doctorat ès lettres du P. de la Broise, qui marqua en son temps : *Bossuet et la Bible.* — Quant aux nombreux travaux de linguistique biblique du P. Joüon, tels que sa *Grammaire de l'hébreu biblique*, ses innombrables *Notes de Lexicographie hébraïque*, voire ses Commentaires sur *Ruth* ou le *Cantique des Cantiques*, ils visent un public de spécialistes très restreint, mais jouissent parmi eux d'un grand crédit.

Sur le terrain de la philosophie le branle fut donné chez nous par le P. J. de Bonniot (1831-1889) en 1874 avec son volume *La Bête*, que suivirent une dizaine d'autres sur *Les malheurs de la philosophie*, sur le *Miracle* (3 vol.), *Le problème du mal*, *L'âme et la physiologie* — et un nombre considérable d'articles dans les « Études », la « Controverse », les « Annales de philosophie chrétienne », etc., où s'affirmèrent sinon une grande originalité, du moins un bon sens très affiné, et un esprit très averti des objections de son temps contre la philosophie chrétienne. — Beaucoup plus personnel, et un vrai métaphysicien celui-là, fut un contemporain du P. de Bonniot, le P. Théodore de Régnon qui publiait en 1883 un *Bañez et Molina* et en 1886 une *Métaphysique des causes* : deux volumes qui firent sensation et n'ont pas vieilli. Leur mérite incontestable et universellement reconnu fait d'autant plus regretter la perte du grand ouvrage sur l'*Être* qu'avait encore composé le P. de Régnon. Au moment de sa mort le manuscrit remanié et retouché par l'auteur, qui ne comprenait pas moins de 1750 pages, devait être soumis à une nouvelle révision ; quand on rangea les papiers du Père, il fut impossible de le retrouver et depuis lors on en cherche en vain la trace.

Après ces deux philosophes, qui marquèrent en leur temps, nous en signalerons quelques autres. L'un des plus distingués est à coup sûr le P. Xavier Moisant avec ses deux volumes : *Dieu, l'expérience en Métaphysique*, l'*Optimisme au XIX^e siècle* et de nombreux articles très étudiés. — En 1908 paraissait la thèse célèbre du P. Rousselot sur *L'intellectualisme de S. Thomas* ; elle a constitué dans le domaine philosophique parmi les catholiques un événement de tous points comparable à la publication de *L'Action* de Blon-

del. — N'oublions pas non plus le P. Gaston Sortais dont les nombreux ouvrages, en particulier sur l'histoire de la philosophie, ne cesseront pas de longtemps d'être consultés.

Peu de temps avant la guerre de 1914, le scolasticat de Jersey commençait enfin à produire. Le P. de la Vaissière inaugurait ce mouvement avec sa *Philosophia Naturalis* en deux volumes et ses *Éléments de Psychologie expérimentale*, une nouveauté pour l'époque et le premier traité publié sur cette matière par les catholiques français. Le même auteur, quelques années plus tard, faisait preuve du même esprit d'initiative en publiant la première *Pédagogie psychologique* qui existât en français et plus récemment la première étude sur *La théorie psychanalytique de Freud* qu'ait donnée chez nous un catholique. — A ces travaux du P. de la Vaissière, les professeurs de Jersey en ont ajouté beaucoup d'autres depuis lors : la *Criteriologia* du P. Jeannière ; l'*Ethica* du P. Nivard ; *L'idée de l'être* du P. Marc ; les deux ouvrages du P. Descoqs en cours de publication : *Institutiones Metaphysicæ generalis* ou *Éléments d'Ontologie* dont le tome I seul a paru et les *Prælectiones theologiæ naturalis* ou *Cours de Théodicée* qui comprend déjà deux gros volumes, en attendant les deux autres qui doivent l'achever, sans parler de l'*Essai critique sur l'Hylémorphisme, Thomisme et Scolastique*, etc. — En philosophie encore, il faut réserver une place toute spéciale au P. de Tonquédec que *Immanence, La Critique de la Connaissance*, l'*Introduction à l'étude du miracle*, etc.. ont classé au premier rang de nos philosophes catholiques français actuels.

La philosophie sociale et économique a eu chez nous de brillants représentants. En 1866, le P. de Léhen, sous les initiales de M. B. avait donné des *Institutes de Droit naturel* qui font toujours autorité. Depuis lors nous avons eu le célèbre *Cours d'Économie sociale* du P. Antoine, réédité plus tard par le P. du Passage ; les ouvrages mêmes du P. du Passage : *Morale et Capitalisme, Notions de Sociologie* et l'on sait quelle autorité il s'est acquise par ses nombreux ararticles des « Études » en matière sociale ; du P. Payen une *Déontologie médicale* à peu près unique en son genre. Enfin en matière de politique religieuse et internationale les nombreux travaux du P. de la Brière lui ont assuré une autorité simplement mondiale ; comme livres de lui qu'il suffise de citer : *Les luttes présentes de l'Église* (6 vol.), *l'Organisation internationale du monde contemporain et la Papauté souveraine* (3 vol.), *La Communauté des Puissances, Église et Paix, L'Église et son gouvernement*, etc..

La Théologie ascétique, ainsi que l'hagiographie, comptent

de nombreux ouvrages de valeur.Le cours de *Méditations sacerdotales* du P. Chaignon dont le 1re édition est de 1858 se réédite toujours (5 vol., 18e édition en 1934) et aussi ses *Méditations religieuses*. Plus près de nous, relevons seulement quelques titres : *Les grâces d'oraison* du P. Poulain, *La Pratique de l'oraison mentale* du P. de Maumigny, la *Retraite annuelle* du P. Longhaye, l'*Histoire de la Dévotion au Sacré-Cœur*, en cinq volumes déjà mentionnée, du P. Hamon, la grande *Vie de S. François Xavier* du P. Brou, la *Sainte Vierge* du P. de la Broise, citée plus haut ; *Le P. Lallemant et les grands spirituels de son temps* (3 vol.) du P. Pottier, etc. etc...

La LITTÉRATURE et les Belles Lettres n'ont pas été négligées par les Nôtres. Le P. Cahour au milieu du XIXe siècle († 1871) avait commencé. Le P. Longhaye, qui disait lui devoir le meilleur de ses idées, a laissé en ce domaine une œuvre considérable aussi bien par l'étendue que par le mérite. La *Théorie des Belles-Lettres* se réédite régulièrement : 6e édition en 1934 ; sa *Prédication, Grands Maîtres et Grandes Lois* vient d'être traduite en allemand (1935) ; son *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle* (4 vol.) jointe à ses *Études sur le « XIXe siècle »* (5 vol.), et qu'est venu heureusement compléter le *XVIIIe siècle* (3 vol.) du P. Brou, constituent une excellente, en même temps qu'elle est l'unique, histoire de la littérature française écrite du point de vue catholique.

Le P. Longhaye fit aussi un *Théâtre chrétien* et de même les PP. Delaporte, Tricard, Fougeray. Quant aux *Récits et légendes* du P. Delaporte, ils n'ont rien perdu de leur grâce ni de leur poésie, appréciée de Sully-Prudhomme.

En PHILOLOGIE, le *Manuel des études grecques et latines* du P. Laurand est devenu le « Companion » de tous les étudiants en lettres, ce pendant que sa thèse : *Études sur le style des discours de Cicéron* (3e édit. en 1936) et celle du P. Lebreton : *Études sur la grammaire et la langue de Cicéron* se rangent au nombre des travaux contemporains les plus cotés parmi les Maîtres de l'érudition classique. — Dans un autre domaine de la linguistique, il n'est que juste de nommer aussi les PP. A. Boyer en hindouisme et L. Mariès en arménien.

L'HISTOIRE compte quelques représentants, peu nombreux, mais très appréciés : depuis le P. Carayon avec sa *Bibliographie de la Compagnie de Jésus* et ses 23 volumes de *Documents inédits sur la Compagnie*, le P. de Montezon,

l'historien de nos Missions du Canada et de Chine, l'infatigable collaborateur de Crétineau-Joly et son pourvoyeur de documents, qui réussit à faire accepter par Sainte-Beuve dès la seconde édition de son *Port-Royal* un mémoire justificatif de 26 pages in-8° sur la position des Jésuites dans la querelle janséniste (cf. *Port-Royal*, t. I, Appendice, p. 513-539), le P. de Rochemonteix, enfin, l'historien des Collèges de la Flèche et du Mans, des Jésuites français au Canada au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, des *Congrégations religieuses non reconnues en France*, 1789-1881 et de tant de monographies érudites sur le P. Amyot, le G^al^ Ducrot, etc. etc., — tous auteurs déjà anciens, — jusqu'aux plus récents, tels que le P. Bliard qui a réhabilité Le Tellier contre Saint-Simon, étudié le C^al^ Dubois (celui de la Régence) et s'est spécialisé finalement dans l'histoire de la Révolution, à qui nous devons aussi une excellente monographie du P. Loriquet et une refonte de la Bibliographie du P. Carayon, — le P. Fouqueray, auteur d'une grande *Histoire de la Compagnie de Jésus en France*, des origines à 1645, en 5 volumes, sans parler de ses nombreuses monographies sur les *Martyrs du Canada*, nos 23 Bienheureux *Martyrs de Septembre*, etc. etc. ; — le P. Pierling et ses six volumes sur *Pape et Tsars, la Russie et le S. Siège* ; — le P. Lapôtre qui avait entrepris une grande Histoire des rapports de l'Europe et du Saint Siège au temps de l'époque carlovingienne, mais n'en publia que le 1^er^ volume sur *Jean VIII*, laissant inachevé un tome II sur le pape Formose, qui, il faut l'espérer, ne sera pas perdu ; — le P. de la Servière dont la thèse sur le *P. Porée*, et *la Théologie de Bellarmin* sont fort estimés ; — le P. Brou et ses *Jésuites de la Légende*, malheureusement épuisés ; — le P. Dechêne, auteur de deux monographies délicieuses sur *le Dauphin fils de Louis XV* et *Un Enfant royal : Louis-Joseph, duc de Bourgogne*, mort tout jeune avant d'avoir pu éditer lui-même une monographie considérable sur le P. Barruel dont les difficultés suscitées par la crise financière actuelle ont jusqu'ici retardé la publication. Etc., etc. Nous n'avons cité que les plus connus.

A ces auteurs qui ont tous abordé la grande histoire, et auxquels il faut ajouter la contribution fort importante qu'a donnée récemment le P. Lebreton aux deux premiers volumes de l'*Histoire de l'Église* publiée sous la direction de MM. Fliche et Martin chez Bloud, nous nous permettrons de joindre une mention très timide de l'œuvre humble et obscure, mais consciencieuse et combien utile, du *Cours d'Histoire* du P. Loriquet : celui-ci exerça une influence très heureuse dans l'enseignement primaire et secondaire durant la première moitié du siècle, en dépit des attaques passionnées et parfai-

tement injustes dont il fut l'objet ; son succès fut immense, puisqu'au témoignage du Baron Henrion, le premier biographe du P. Loriquet, à la date de 1845, « il s'en était vendu plus de cent mille exemplaires, sans tenir compte des contrefaçons qui permettraient de porter ce nombre au double » (p. 336). Les PP. Gazeau et Prampain la continuèrent plus tard et il faut bien avouer que la forme dernière que lui donna le P. Prampain dans ses Manuels destinés à la préparation de l'École de Saint-Cyr n'a guère été dépassée depuis.

Il a été déjà parlé longuement de l'*éloquence de la chaire* parmi nous au cours de ce siècle. L'histoire littéraire gardera certainement les noms des PP. Matignon, Leroy, Chambellan, Auriault, Judéaux, Al. Pottier.

Pour la première partie du siècle nous avons cité trois noms dans les domaines de l'Archéologie et de la Musicologie ; il faut y joindre dans le premier celui du P. de la Croix dont les fouilles célèbres à Poitiers et aux environs lui valurent la Légion d'honneur — et dans le second ceux du P. Antoine Dechevrens avec ses *Vraies mélodies grégoriennes* et ses *Études de Science musicale* et du P. A. Fleury avec ses nombreuses éditions musicales et liturgiques.

Sur le terrain des Sciences exactes comme des sciences physiques et naturelles, l'activité des Pères de la Province n'a pas été moindre. En *mathématiques* citons seulement les PP. Joubert, d'Esclaibes, célèbres professeurs de l'École Ste-Geneviève dont il est parlé ailleurs, et surtout les PP. Potron et de Séguier : leurs livres, mémoires, notes... les ont classés parmiles meilleurs mathématiciens de notre époque.

En *astronomie*, rappelons le P. Dumouchel qui dirigea l'Observatoire du Collège romain de 1836 à 1841 et les Pères de l'Observatoire astronomique de Zô-cè, près de Changhai dont les plus connus sont les PP. Chevallier et Lejay. En *météorologie*, les Observatoires de Zi-Ka-Wei et de Jersey, tous deux fondés par le P. Marc Dechevrens et dont le premier, après le départ du fondateur, fut illustré durant tant d'années par le P. Froc, ont acquis une réputation universelle. Parmi les collaborateurs et successeurs du F. Froc, il convient de citer les PP. Henri Gauthier et E. Gherzi. Quant au P. Marc Dechevrens, dont l'esprit inventif, témoin son campylographe et son clino-anémomètre, était vraiment merveilleux, il a laissé une œuvre écrite considérable qui comprend plus de cent numéros.

Les *sciences naturelles* avec les PP. Legouis et J. de Joannis ont été bien représentées. Le second a légué en mourant au

Muséum d'Histoire naturelle de Paris une collection de papillons constituée tout entière par lui, qui est la plus riche de France et l'une des plus complètes du monde. Le P. de Joannis avait préparé les matériaux d'un ouvrage important sur les papillons de France : on voudrait espérer que le Muséum, qui a reçu de lui un si bel héritage, assurera l'achèvement et la publication de ce grand travail. — En 1924, le P. H. Belval, continuant la tradition de nos savants naturalistes, soutenait brillamment en Sorbonne une thèse très neuve sur *La genèse de l'amidon dans les céréales.*

En Chine, les sciences naturelles ont été très poussées par les PP. Heude, Courtois, etc. et leurs publications, ainsi que les musées fondés et développés par eux, sont un beau témoignage de leur activité.

Et puisque nous parlons de la Chine, comment oublierions-nous de mentionner, au terme de cette rapide revue bibliographique, l'œuvre immense des *Variétés sinologiques*, si variées en effet comme sujets traités, mais dont les 63 volumes actuellement parus font le plus grand honneur au labeur scientifique de nos missionnaires ? Parmi les ouvrages les plus importants de la collection, donnons une mention spéciale aux 16 volumes du P. H. Doré : *Recherches sur les superstitions de la Chine*, dont 10 volumes ont déjà été traduits en anglais.

III. — Les Bibliothèques.

Pour aider cet apostolat intellectuel, plus exactement pour le rendre simplement possible, les bibliothèques sont indispensables. De fait notre Province en posséda quelques-unes qui étaient fort belles. Entretenues et organisées par les soins de bibliothécaires dont plusieurs furent des modèles (ne laissons pas tomber dans l'oubli les noms des PP. Carayon, Colombier, Cahier, Le Bachelet), elles eurent à souffrir terriblement des persécutions gouvernementales et des expulsions. Avant 1880, celles de Ste-Geneviève, de Poitiers, de la rue de Sèvres, de Vaugirard et de Laval étaient riches en ouvrages de fonds. Mais à partir de 1880, il fut impossible de les tenir au courant. Aujourd'hui la bibliothèque de Jersey, avec ses 160.000 volumes et ses quelque 220 revues, est la seule à jour pour toutes les sciences religieuses (au sens le plus large du mot), philosophiques, voire même historiques et sciences exactes, physiques et naturelles (au moins les généralités), artistiques et archéologiques. Après elle viennent la « Bibliothèque slave », fondée par le P. Pierling et conservée très efficacement par le P. Rouët de

Journel (auteur de l'*Enchiridion patristicum*, et d'autres ouvrages historiques fort estimés), qui réunit une immense et rare documentation sur tout ce qui touche à la Russie et au Byzantinisme ; puis celle du Juvénat qui possède un très beau fonds sur les antiquités classiques et la littérature française et qui peu à peu, malgré les difficultés des temps, se remet à flot ; enfin celle des « Études » que, depuis sa fondation, alimentent toutes les « nouveautés ».

Conclusion. — Cette rapide revue panoramique montre que la Province de France tient à honneur de conserver la vieille tradition de la Compagnie des hautes études scientifiques et de l'apostolat intellectuel. Aussi bien les Supérieurs, sous l'impulsion continue et pressante du R. P. Général, mais aussi les inférieurs, réalisent la nécessité vitale d'avoir des savants de premier ordre dans tous les domaines. Leurs travaux, en s'imposant aux « doctes », croyants et incroyants, assurent aux labeurs et aux ministères des ouvriers apostoliques une autorité et un prestige qui donnent confiance et préparent l'accès des âmes. Sans compter que tel est parfois le moyen unique d'exercer quelque influence dans certains milieux.

Un savant de l'Observatoire de Bucarest écrivait après la mort du P. Froc qui passa toute sa vie dans les travaux de l'Observatoire de Zi-Ka-Wei : « C'est au P. Froc que je dois d'avoir connu les beautés de la religion catholique... au point que j'ai passé à la religion catholique, il y a quelques années, du rite oriental dans lequel j'étais né ». Tel est l'espoir secret et conscient qui anime tous ceux qui se livrent à cet austère apostolat : frayer par leur labeur désintéressé et souvent bien aride les voies à la Grâce.

II. Enseignement Supérieur Clérical

Les Pères de la Province de France ont donné l'enseignement supérieur soit à leurs scolastiques, soit à d'autres clercs, durant ce siècle sous des formes diverses : dans un grand séminaire, dans diverses Facultés catholiques de

théologie, de lettres et de sciences, enfin dans leurs scolasticats.

I. — Séminaire et Universités.

Le seul Grand Séminaire qu'ait eu à diriger la Province fut celui de Blois. Neuf Pères y arrivèrent en 1849 ; au nombre d'une douzaine, ils en assumèrent jusqu'en 1880 la direction matérielle et spirituelle. En 1852, ils avaient établi, avec le consentement de l'évêque naturellement, une quatrième année de théologie ; mais pour assurer une plus rapide participation des séminaristes au ministère actif, ils durent réduire à un an le temps consacré à la philosophie, à l'exception des années 1874-1878 où elle dura deux ans. L'enseignement donna pleine satisfaction aux évêques de Blois et attira, chaque année, une douzaine de séminaristes d'autres régions ; en 1873, le Souverain Pontife sanctionna sa valeur en accordant au Séminaire le droit de conférer les grades de bachelier et de licencié en théologie. Mais sept années plus tard les décrets de 1880 mirent un terme à ce ministère de la Compagnie.

Une autre demande avait été faite à la Province par l'évêque de Poitiers qui aurait voulu nous confier la direction complète de son Grand Séminaire ; mais on n'était pas en mesure d'accepter cette nouvelle charge. Sur ses instances cependant on lui accorda en 1874 deux professeurs dont l'un était italien et l'autre allemand (les PP. Tedeschi et Schrader). Lorsque la loi du 15 juillet 1875 permettant la fondation de Facultés catholiques eut été promulguée, Mgr Pie revint à la charge et cette fois non seulement pour nous confier son Grand Séminaire mais pour nous confier aussi la direction complète et entière d'une *Faculté de Théologie* qu'il voulait établir dans sa ville épiscopale avant tous les autres évêques de France dans les leurs. Sa proposition rencontra, faute de personnel approprié disponible, chez les Supérieurs de la Province une vive résistance. L'évêque recourut alors au Souverain Pontife et obtint par cette haute intervention auprès du P. Général ce qu'il désirait, au moins en partie : on ne prendrait pas la direction du Séminaire, mais on se chargerait de la Faculté de théologie. En 1876 sept Pères, tous étrangers à la France et envoyés par le P. Général, inaugurèrent les cours de Théologie et de Philosophie ; en 1878 deux français leur furent adjoints, les PP. Taupin et Adigard et la faculté fonctionna ainsi jusqu'en 1880. En cette année même, la mort du Cardinal

Pie enleva aux Pères leur plus ferme protection contre les décrets de Jules Ferry et ils durent abandonner l'œuvre. Avec eux disparut la Faculté.

L'Institut catholique de Paris, fondé en 1875, dès ses débuts demanda le P. Legouis, docteur ès-sciences naturelles, pour compléter son corps professoral et permettre ainsi la reconnaissance officielle de la Faculté des sciences. En 1878, on confia à un autre Jésuite une chaire de théologie dogmatique ; en 1880 on décida que deux Jésuites seraient titulaires des chaires de dogme et de morale ; la Compagnie a gardé ces chaires depuis lors. Parmi ceux qui les ont illustrées, qu'il suffise de nommer les PP. J.-B. Terrien, Auriault, de la Broise, Rousselot, de la Barre... et après eux les PP. Bainvel, d'Alès, Lebreton, G. de Broglie...

Outre la théologie dogmatique et morale, de nombreux Pères y ont enseigné d'autres matières : théologie mariale, histoire des origines chrétiennes, mathématiques, biologie, droit naturel et international, le sanscrit et l'arménien... En la présente année de grâce 1936, dix Pères de la Province de France sont professeurs à l'Institut catholique de Paris.

En 1878, Mgr Freppel appelait à l'*Université catholique d'Angers*, nouvellement fondée par lui, un Jésuite comme professeur de théologie dogmatique et depuis lors, comme à Paris, la Compagnie n'a pas cessé d'y enseigner la même matière. Les principaux titulaires de cette chaire qui ont laissé après eux un nom et des écrits, sont le P. Louis Billot, le futur cardinal, qui inaugura l'enseignement, le P. Ch. Antoine, le P. Ant. Dechevrens, le P. Payen, maintenant encore professeur de théologie à Zi-Ka-Wei et dont on peut dire que l'autorité théologique en Chine à l'heure actuelle est « omni exceptione major » ; le P. de la Taille enfin qui y professa durant 10 années avant la guerre en attendant qu'après celle-ci il fût appelé à Rome. N'oublions pas non plus le P. Fontaine qui eut une chaire supplémentaire d'Apologétique pendant cinq ans et dont les publications antimodernistes donnèrent par la suite lieu à tant de controverses. Depuis la réforme de l'enseignement théologique et philosophique dans les Universités catholiques qui ont été la conséquence de la Constitution apostolique « Deus scientiarum Dominus » (1931), nos Pères n'ont plus une mais deux chaires de théologie à Angers : elles sont occupées à l'heure actuelle par les PP. de Morée et G. André, l'un et l'autre connus du public théologien comme auteurs de mémoires importants.

A cet enseignement théologique à l'Université d'Angers,

il faut joindre celui des Mathématiques qu'y ont professées, surtout entre 1880 et 1901 de nombreux Pères, parmi lesquels nommons les PP. d'Esclaibes, André-Fouet, Marchal, de Séguier, etc.

II. — Scolasticats.

Sur l'enseignement dans nos scolasticats de Laval et de de Jersey, nous serons brefs. A Laval où l'enseignement de la théologie avait commencé officiellement en 1844 et celui de la philosophie seulement en 1854, le corps professoral jusqu'en 1880, date du départ des scolastiques pour Jersey, ne s'est pas beaucoup préoccupé d'écrire ni de publier. Aussi bien il est très mouvant et instable : à la seule exception du P. J. Lejariel qui fait une remarquable carrière de professeur de théologie morale, de 1844 à 1871, date de sa mort, mais qui ne publia jamais rien, les divers professeurs ne font que passer. Parmi eux citons seulement quelques noms qui eurent par la suite une certaine notoriété. Le P. Elesban de Guilhermy, l'auteur bien connu du *Ménologe de la Compagnie de Jésus*, que devait continuer le P. Jacques Terrien (en tout 14 vol. in-4°), fut professeur de dogme durant deux années. Le P. Matignon enseigna la philosophie en 1856 et la théologie en 1858 ; ses opinions trop favorables à l'ontologisme l'obligèrent, ainsi que le P. Taupin, à quitter le scolasticat. On sait quelle carrière d'écrivain dans les controverses suscitées par le libéralisme le P. Ambr. Matignon poursuivit par la suite (1) : mais surtout quel prédicateur et quel supérieur remarquable il fut, comme nous l'avons rappelé plus haut. — Un autre prédicateur, également célèbre en son temps et qui a laissé quelques volumes de sermons, se forma la parole en enseignant à Laval la théologie dogmatique durant quatre années, (1855-1859), le P. J. Jouan. — Le P. Ch. Verdière était un historien. Ancien élève de l'École normale supérieure et docteur ès lettres avant d'entrer dans la Compagnie (thèse sur *Æneas Sylvius Piccolomini*), il professa l'histoire ecclésiastique à Laval de 1859 à 1864, avant d'aller évangéliser les pénitenciers de la Guyane (1865-1868). Son *Histoire de l' Université d'Ingolstadt*, parue beaucoup plus tard en 1887, reçut un très favorable accueil.

A partir de 1868 le maison de Laval vit affluer chez elle des scolastiques étrangers. Ce sont d'abord les Espagnols de la Province de Castille forcés par la révolution de quitter

(1) Cf. Burnichon, IV, p. 154.

leur pays : ils ne restèrent qu'un an ; puis ce furent des Italiens appartenant principalement aux Provinces de Naples et de Rome, les premiers à partir d'octobre 1868 jusque surtout en 1872, les seconds à partir de 1872, chassés par le Kulturkampf de Maria Laach où ils avaient reçu précédemment asile. Il s'ensuivit naturellement un regain d'émulation dans les études et des échanges de professeurs. C'est ainsi qu'au cours de cette dernière période du scolasticat de Laval on voit figurer parmi le corps professoral des noms qui se sont fait avantageusement connaître dans la suite par leurs travaux théologiques ou philosophiques, tels les PP. Bucceroni, de Augustinis, S. Schiffini, V. Remer, Querini, Freddi. Parmi les PP. français dont on peut relever les noms au cours de cette période, citons le P. Adigard, qui commence alors (1870) une belle carrière de moraliste et de canoniste qu'il devait continuer à Jersey et achever courageusement en Chine (1907), après le départ de nos théologiens pour Lyon en 1899 ; le P. Chabin qui publia plus tard un Cours élémentaire de philosophie et un autre d'apologétique pour les collèges ; puis surtout les PP. J-B. Terrien et Louis Billot dont on sait les brillants travaux ultérieurs (1).

Quant au scolasticat de Jersey, les « Lettres de Jersey » ayant déjà traité le sujet abondamment dans leur numéro consacré au cinquantenaire de la Maison Saint-Louis en 1931, nous n'en dirons rien ici. Nous nous contenterons de rappeler trois dates essentielles dans l'histoire de sa vie intellectuelle :

1° en août-septembre 1887, la Province de Champagne ouvrait la maison Saint-Augustin d'Enghien et rappelait de Jersey tous ses scolastiques théologiens et philosophes ;

2° par contre en oct. 1892, la Province de Lyon commençait à envoyer à Jersey ses scolastiques pour y faire leurs études de philosophie, prélude d'une union qui heureusement dure toujours ;

3° depuis 1899, les scolastiques de Paris font leur théologie en commun avec les scolastiques de Lyon et la Province de France a été amenée naturellement à prêter au Théologat lyonnais des professeurs.

Or dans les différentes maisons où ont étudié ses théologiens depuis Laval : Jersey, Canterbury, Hastings, Fourvière, la Pro-

---

(1) Le P. René Moreau, († 1928) auteur de deux gros volumes *Saints et Saintes de Dieu*, a laissé en manuscrit une histoire complète et détaillée de la Maison Saint-Michel de Laval. Les difficultés de la crise économique présente en ont empêché jusqu'ici la publication.

vince de France a eu un certain nombre de maîtres qui ont acquis une juste renommée. Rappelons les noms des PP. J.-B. Terrien, Antoine, Le Bachelet, Bainvel, de la Broise, de Grandmaison, de la Brière, Huby.

Les PP. Louis Billot et Méchineau, avant d'être appelés à Rome, avaient enseigné soit à Laval soit à Jersey ; le *Jésus-Christ* du P. de Grandmaison et les nombreux travaux du P. de la Brière sur l'Église avaient commencé par faire la matière de leurs cours de théologie au scolasticat. Quant au P. Le Bachelet, après que la maladie l'eut éloigné de l'enseignement, il se préparait à publier quelques-uns de ses traités de théologie : sans aucun doute ils eussent fait grand honneur à la Compagnie ; si la mort l'empêcha malheureusement de réaliser ce dessein, il n'en restera pas moins pour bon nombre de générations « le Maître ». — Et comment oublierions-nous de signaler que les deux seuls « grands actes » que vit le scolasticat lyonnais de théologie depuis la réunion de 1899 furent soutenus par le P. Lebreton à Canterbury en 1904 et par le P. de la Brière à Ore-Hastings en 1907 ?

Dans ce domaine de l'enseignement supérieur devrait trouver également place l'enseignement du Juvénat. Trois noms y dominent chez nous tous les autres, ceux des PP. Longhaye, Laurand et Brou. Nous avons déjà cité leurs œuvres principales.

Puisque, grâce au ciel, les deux derniers sont toujours parmi nous et continuent d'y travailler activement, disons du moins à la gloire et à la mémoire du P. Longhaye qu'il fut un formateur incomparable à qui 34 générations de jésuites dans notre Province (1880-1914) auront dû incontestablement plus qu'à quiconque de leurs Maîtres d'avoir appris à juger sainement des hommes et des choses, à mettre de l'ordre dans leurs idées, à écrire et à composer, à goûter et à aimer le beau en tout domaine, mais principalement à informer leur vie tout entière de l'esprit de foi. Plus ses anciens élèves avancent dans la vie, plus ils lui rendent justice et plus ils lui sont reconnaissants de leur avoir « christianisé l'intelligence » (1).

A côté de ces maîtres, combien d'autres encore mériteraient d'être mentionnés : le P. J.-B. Simon, qui devait mourir en 1899 vicaire apostolique de Nang-Kin ; le P. Bainvel qui composa durant ses huit années d'ensei-

(1) Le P. Longhaye a mis le meilleur de lui-même dans le « testament » qu'il écrivit pour le Fr. Léonce de Grandmaison quittant le juvénat en sept. 1890. (*Vie du P. de Grandmaison*, pp. 38-43).

gnement des *Causeries pédagogiques*, une *Prosodie* et une *Métrique* ; le P. J. Lebreton qui y prépara sa thèse célèbre sur Cicéron mentionnée plus haut et dont les heureux élèves n'oublieront jamais les classes extraordinairement brillantes où il les initiait aux beautés de la littérature grecque ; le P. Aucler dont les grands plans d'Athènes, Rome, Carthage et Jérusalem ornent tant de classes ou de corridors dans nos maisons et dans l'Université ; le P. d'Hérouville, l'aimable auteur de *A la campagne avec Virgile*, etc. etc.

Rappelons en terminant pour mémoire un fait moins connu. L'« enseignement supérieur profane » de la Compagnie avait débuté à Paris en 1837 par un « *Institut des Hautes Études* » demandé par les évêques, où des séminaristes de France, élèves de la Sorbonne, devaient trouver en la personne des Pères des répétiteurs et un secours spirituel contre les dangers de l'Université. Cet établissement eut le don d'émouvoir le gouvernement de Louis-Philippe et dut fermer ses portes en 1845.

Et signalons pour finir un autre fait, tout récent celui-là, qui ne manque pas de piquant : deux Jésuites à l'heure actuelle enseignent à l'École des Hautes Études qui dépend de la Sorbonne, les PP. Mariès et Jousse. Bien plus, ce dernier est professeur titulaire à l'École d'Anthropologie de Paris et y développe ses théories toutes nouvelles sur le geste et le langage dont il avait fait paraître les thèses essentielles dans un mémoire déjà célèbre des « Archives de Philosophie » sur le *Style oral rythmique chez les Verbo-moteurs*.

III. Enseignement Supérieur Scientifique

ÉCOLE SAINTE GENEVIÈVE.

Après le vote de la loi Falloux, les catholiques demandèrent aux Jésuites de fonder une école capable d'assurer la préparation des concours de Polytechnique, Navale, Saint-Cyr, et Centrale. On pouvait douter du succès d'une telle entreprise : jusque là les Pères n'avaient pas pratiqué ce genre d'enseignement. Le célèbre astronome Le Verrier, passant avec un de ses amis devant les bâtiments en construction

de l'école Ste-Geneviève, et apprenant qu'on allait y préparer Saint-Cyr, disait à son interlocuteur : « Vous voulez dire sans doute un collège de lettres. Les Pères ont fait là leurs preuves. Mais les sciences.. Saint-Cyr.. Polytechnique... Les bons Pères courent à un échec certain ». Par ailleurs, on craignait le mauvais vouloir des milieux officiels, et on se demandait comment seraient accueillis les élèves des Pères dans les grandes Écoles, et dans les carrières qu'ils occuperaient ensuite à une époque où un Polytechnicien n'osait entrer en uniforme dans une église (1). En dépit de ces incertitudes, cédant à des instances pressantes, les Pères ouvrirent l'école le 1er octobre 1854, avec 48 élèves, rue des Postes (aujourd'hui rue Lhomond) dans les bâtiments mêmes qui, en 1814, avaient été le berceau de la Compagnie renaissante.

Les débuts furent assez difficiles. Au premier concours, on eut 4 admissions à Saint-Cyr, mais aucune aux autres Écoles. La rentrée suivante se fit avec 85 élèves. On compta en 1856 3 admissions à Saint-Cyr, 3 à Centrale, 1 à Navale, aucune à Polytechnique. Enfin, en 1857, Polytechnique reçut son premier « Postard ». Ensuite, les succès s'affirmèrent lentement. L'école dut s'agrandir, et en 1863, l'on bâtit en bordure de la rue d'Ulm. En 1860 l'école comptait 300 élèves. Comme l'a si justement dit le Général de Castelnau, « le premier « Postard » qui donna sa vie sur les champs de bataille tomba pour la cause du Pape et de la France chrétienne en 1860 à Castelfidardo. La veine ouverte glorieusement ce jour-là ne devait plus se refermer. Le beau sang de France ne devait plus cesser de couler ».

Les premiers recteurs de la « rue des Postes » furent successivement les Pères Delvaux, Pillon et Turquand. En 1866, arrivait le P. Ducoudray, qui avait exercé, peu d'années auparavant, les fonctions d'auxiliaire du préfet des études. Il domine cette première période qui s'étend jusqu'en 1870. Il organisa définitivement l'école, fixa ses méthodes, forma ses professeurs. Dans le cadre de vie religieuse propre aux collèges de la Compagnie, il conçut l'éducation du caractère, la forme de piété adaptée à des tempéraments de jeunes gens soumis à l'entraînement intellectuel que néces-

(1) En déc. 1864, de Sonis, alors commandant, parlait de « cette trop petite société de chrétiens dont je fais partie mais qui se remarque déjà dans l'armée au grand désespoir des impies. Nous sommes en grande partie l'œuvre de la Cie de Jésus.Car ce sont ses collèges qui nous envoient tous le s jours nos meilleures recrues » (*Vie*, p. 180).

site la préparation des concours. Visant à un but très élevé, en dépit des succès, il eut des inquiétudes sur le rendement définitif de l'école : « Les succès sont nécessaires pour nous maintenir, écrivait-il en 1868, mais notre tâche est, avant tout, de fortifier par la pratique des vertus chrétiennes et par l'usage des Sacrements, une génération qui prendra place dans des positions influentes ». Le général Weygand nous dira plus loin si le P. Ducoudray avait raison de s'alarmer.

Dans cette première période, prirent naissance autour de la « Rue des Postes » des œuvres importantes qui débordèrent le cadre de l'École, mais lui durent en grande partie leur vitalité : en 1858, le patronage des jeunes ouvriers, en 1862, l'œuvre des ramoneurs, en 1867, l'œuvre des maçons et tailleurs de pierres.

Au témoignage du P. Taupin qui à cette époque fut cinq ans préfet à la rue des Postes (1861-1866), Napoléon III, brouillé avec les catholiques par sa politique italienne, avait songé à fermer Sainte-Geneviève. Ce qui la sauva fut le témoignage du Général commandant l'École Militaire de Saint-Cyr. Il se déclara satisfait de la conduite des Postards et attribuait à leur esprit de bonne camaraderie la diminution, sinon la disparition, des duels qui n'étaient pas rares alors à l'École (Burnichon, t. IV, p. 642).

En 1870 éclata la guerre. L'École de la rue des Postes donna au pays 1093 officiers ; 96 d'entre eux furent tués et 184 décorés. Sous le titre de *Souvenirs de l'École Sainte-Geneviève*, le P. Chauveau a écrit trois volumes d'attachantes notices sur ceux qui étaient tombés. Lecanuet a dit de cet ouvrage : « Je ne connais rien de plus élevé et de plus viril. Ce sont les fastes d'une chevalerie moderne qui n'a rien à envier à l'ancienne pour la beauté des sentiments chrétiens » (1).

Pendant la guerre l'École fut transformée en ambulance et, durant le siège, les professeurs devinrent aumôniers militaires. Puis vint la Commune. Dans la nuit du 3 au 4 avril 1871, l'École fut cernée par un bataillon de fédérés. On arrêta le directeur, les professeurs, les FF. coadjuteurs et 7 domestiques. Conduits à la prison de Mazas d'abord, ils furent le 22 transférés à la Roquette. Le 24 mai, le P. Ducoudray, et le P. Alexis Clerc, ancien officier de marine, professeur de mathématiques, étaient fusillés dans le chemin de ronde de la prison avec Mgr Darboy et le président Bonjean.

De 1870 à 1880, dans la ferveur patriotique du relèvement national, l'école connut dix années de très grande pros-

(1) Lecanuet, *L'Église de France sous la 3e République*, t. I, p. 77.

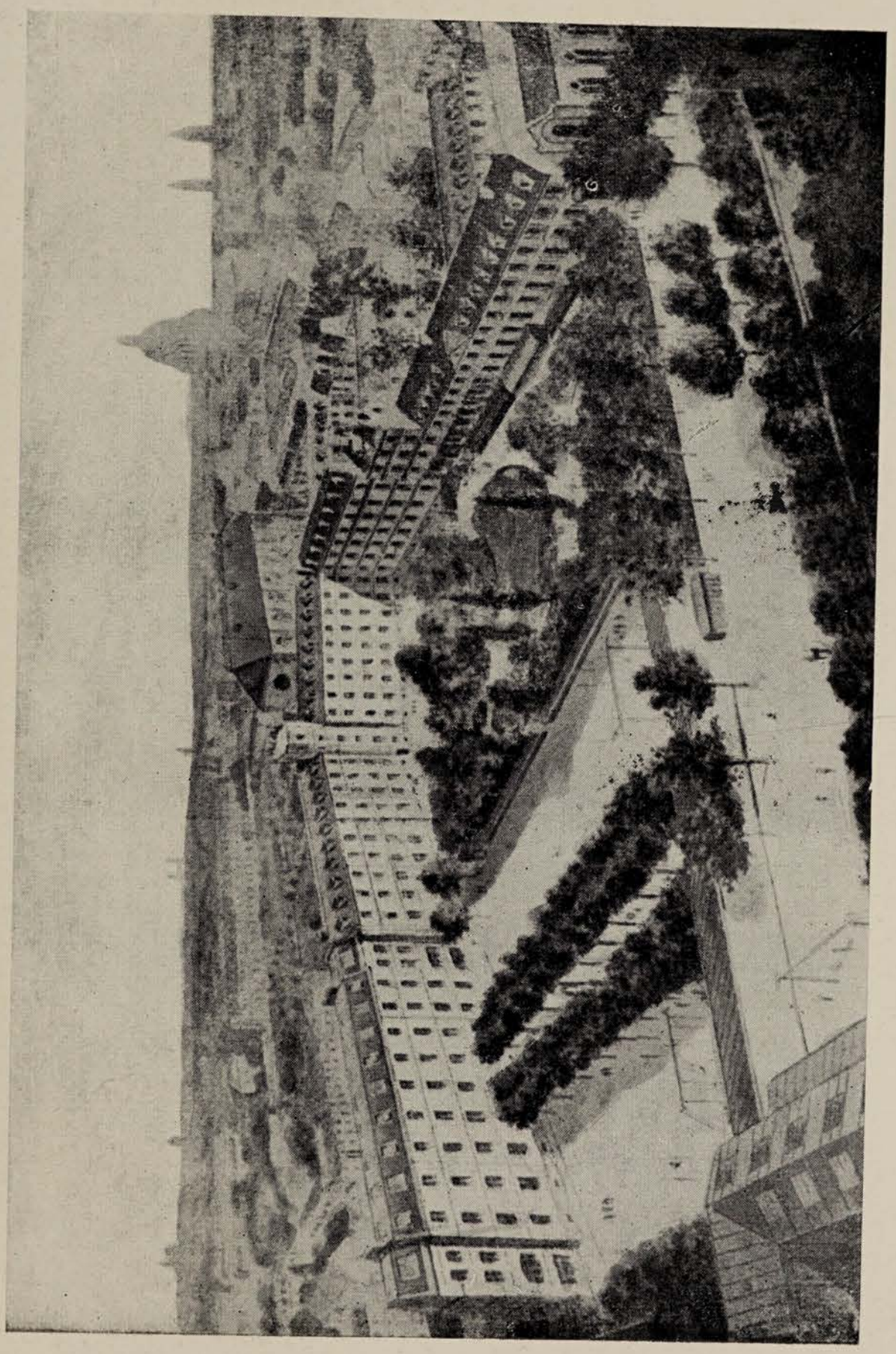
périté sous la remarquable direction du P. du Lac. L'effectif des élèves se fixa aux environs de 400... et on dut de nouveau bâtir en 1875.

Le lent mouvement de reconquête religieuse de la jeunesse des Écoles se poursuivit alors avec succès. Si la « Rue des Postes » n'est pas seule à l'avoir déterminé (les collèges libres, entre autres facteurs, y eurent leur part), elle joua du moins un rôle prépondérant. A Polytechnique, les Postards, longtemps brimés et qui avaient dû se soumettre à des pratiques blessantes pour leurs croyances religieuses, réussirent peu à peu à s'imposer par leur énergie et leur nombre et purent exercer un apostolat efficace auprès de leurs camarades. Il en alla de même à Saint-Cyr où, en 1875, sur un effectif de 700 élèves on compta 500 communions pascales.

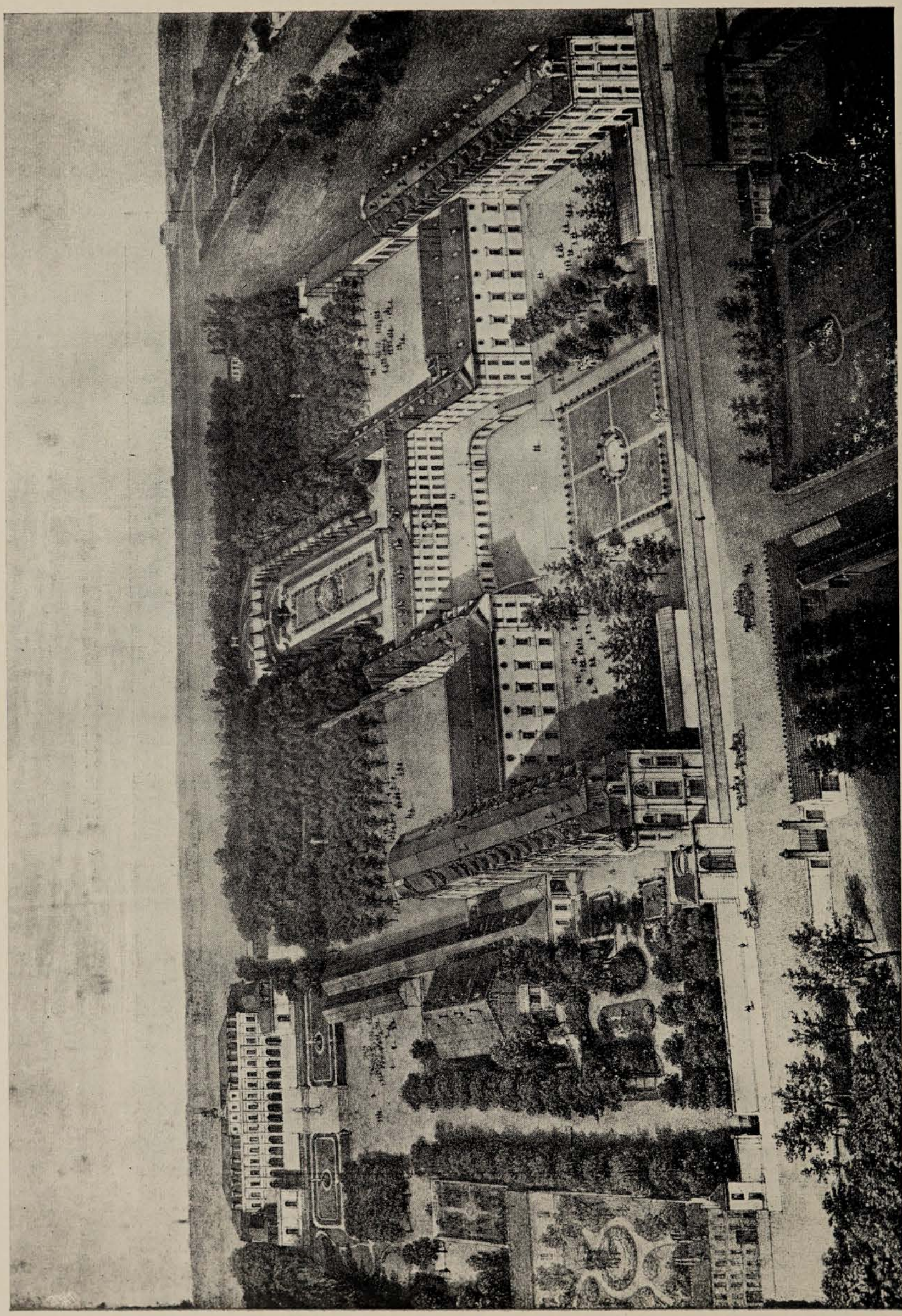
Tous ceux qui ont vécu alors dans cette atmosphère chrétienne et patriotique de la Rue des Postes, élèves, professeurs, examinateurs, surveillants, en ont gardé un inoubliable souvenir. Pierre Termier dans une réunion d'anciens élèves en 1926 revivait ainsi ce passé : « Dès les premiers jours de mon arrivée, je fus séduit par la haute tenue de la maison ; par la merveilleuse discipline à la fois exacte et maternelle qui y régnait ; par la science, le dévouement, la bonté des maîtres ; par l'évidente sainteté de quelques uns d'entre eux ; par la bonne éducation de l'immense majorité de mes nouveaux camarades. Cette maison m'est apparue comme une pieuse et sainte maison. Elle m'a révélé ce qu'est la prière et l'incomparable beauté, la beauté quasi divine d'une âme sainte. Impression profonde sur mon cœur d'enfant, qu'une longue vie n'a pas effacée ».

Durant cette période, en marge de la préparation aux concours, les études et l'action sociale prirent un grand développement. Au début de son rectorat, le P. du Lac avait institué des réunions régulières d'anciens élèves. Le jeune capitaine de cuirassiers Albert de Mun, sans être un ancien des Postes, vint y fonder son premier cercle d'études. En 1874, dans une réunion où il empoigna son auditoire, fut décidée la création de groupes d'action sociale à Saint-Cyr et à Polytechnique. De plus, A. de Mun, aux retraites fermées d'Athis, enrôla un grand nombre d'anciens élèves pour ses cercles ouvriers. Lyautey, qui fut élève à cette époque, disait lors du cinquantenaire de l'Association des anciens élèves en 1927 : « Ce que ceux de ma génération durent très spécialement à la rue des Postes d'alors, c'est le sens social ».

Les décrets du 29 mars 1880 obligèrent les Pères à se disperser ; alors fut fondée la « Société anonyme des écoles préparatoires », qui assura la continuité de l'établissement sous



« Ancienne Rue des Postes ».



Collège de la rue de Vaugirard.

la présidence du baron de Mackau, puis d'A. de Mun ; l'école fut remise aux mains d'un personnel improvisé. Deux prêtres particulièrement ont marqué cette époque difficile : l'abbé Joly fut préfet des études puis directeur ; l'abbé Odelin assura le ministère spirituel. Malgré ces difficultés l'École put se maintenir d'une façon très satisfaisante dans la ligne de ses traditions et les succès furent sensiblement les mêmes qu'avant 1880. La situation s'étant un peu améliorée, les PP. Joubert, professeur du cours de Polytechnique, Cosson et Mazelier, professeurs du cours de Saint-Cyr, reprirent leurs cours. Le P. d'Esclaibes se joignit bientôt à eux et les anciens de cette époque ne devaient jamais oublier l'influence rayonnante dans le domaine scientifique comme dans le plan religieux, de cette équipe de professeurs vraiment exceptionnels.

En 1887, le P. Prud'homme vint occuper le poste de Préfet des études. Il eut une profonde et discrète influence, cachant sous un aspect réservé jusqu'à la froideur des trésors d'affection, de sacrifice, et de constance. En 1894 fut construite la chapelle qui, après l'expropriation ou plus exactement le vol légal dont la maison a été l'injuste victime en 1913, est aujourd'hui l'église des Maronites.

La loi de 1901 vint frapper plus durement encore l'École Ste-Geneviève. Cette fois, les Religieux étaient rigoureusement proscrits. La vie en communauté et toute fonction scolaire leur étant interdites, tous les PP. partirent et se dispersèrent.

Un ancien élève de l'École qui depuis neuf ans y était professeur d'histoire, M. Alfred Mativet, prit en main la direction. Il eut pour objectif de conserver intact, en dépit des changements matériels imposés par les événements, l'esprit et les traditions de l'École. Organisateur et administrateur remarquable, il se consacra à sa tâche avec un admirable dévouement. C'est à lui que la « Rue des Postes » dut d'avoir pu maintenir durant cette période difficile ses succès et sa vieille réputation.

Pour la suite de l'histoire de l'École que nous n'avons pas à rappeler ici, nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer à la plaquette publiée en 1930 à l'occasion du 75e anniversaire de la fondation de l'École sous le titre : *École Ste-Geneviève-Ancienne Rue des Postes* - 1854-1930.

Nous nous contenterons, pour clore cette trop brève notice, que nous eussions été heureux de développer bien davantage, de citer quelques paroles du général Weygand, extraites d'un discours prononcé par lui à la nouvelle École Ste-Geneviève de Versailles en décembre 1935 et où il appréciait ainsi

les services rendus par l'École à la patrie et à la cause catholique :

« N'appartenant pas à votre maison, je me sens peut-être plus libre qu'un autre pour lui dire mon admiration et lui rendre l'hommage qu'elle mérite.

Je l'ai appréciée d'abord par les amitiés très chères faites à Saint-Cyr, et puis surtout, parce que, vieux soldat qui a servi cinquante ans et qui a eu l'honneur, pour finir, de commander l'armée française, j'ai pu connaître bien des officiers. Je suis donc qualifié pour louer une école qui, depuis bientôt un siècle, a fourni à la France une telle phalange de chefs de tous grades et de toutes armes et qui continue aujourd'hui à remplir cette magnifique mission. Mais au nombre s'ajoute la qualité, fille des disciplines de votre maison. Vous formez, Messieurs, des hommes de devoir, des chefs qui savent obéir et commander, et des hommes de foi dont la vie peut servir de modèle ».

A ces paroles décisives, nous joindrons une courte statistique dont la discrétion voulue ne laissera pas d'avoir son éloquence :

ANCIENS ÉLÈVES

Trois Maréchaux de France :

LYAUTEY (*décédé*).
FAYOLLE (*décédé*)
FRANCHET D'ESPÉREY

Quatre Membres de l'Académie Française :

Édouard ESTAUNIÉ
Marcel PRÉVOST
Maréchal LYAUTEY
Maréchal FRANCHET D'ESPÉREY

Cinq Membres de l'Académie des Sciences :

Pierre TERMIER (*décédé*)
Augustin MESNAGER (*décédé*)
Général BOURGEOIS
Augustin SABATIER (*prix Nobel de Chimie*).
Aignan SÉJOURNÉ.

11 **Membres correspondants de l'Institut.**

320 **Généraux.**

44 **Vice-Amiraux** et **Contre-Amiraux.**

1 **Archevêque** (Mgr CASTELLAN). — 1 **Père Général des RR. PP. Chartreux** — 134 **Prêtres et religieux** (dont 80 Polytechniciens)

ANCIENS ÉLÈVES MORTS POUR LA FRANCE.

86 durant la Guerre de 1870.

71 en service dans les Expéditions coloniales.

1408 durant la Guerre de 1914, dont 9 *Généraux*, 70 *Colonels*, 62 *Commandants*, 436 *Capitaines*, 505 *Lieutenants et Sous-Lieutenants*, 164 *Sous-officiers et Soldats*, 1 *capitaine de vaisseau*, 2 *capitaines de frégate*, 21 *lieutenants de vaisseau*, 12 *enseignes de vaisseau*.

54 dans les Campagnes de Syrie et du Maroc de 1918 à 1935.

ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES.

Armée : Généraux de division. — *Cadre de réserve ou décédés.*

POLYTECHNIQUE. — Le Bègue de Germiny (Cte), Bonhomme, Feydeau de Saint-Christophe, Delarue, Leblond, Bapst, Bourgeois, Caloni, Le Gallais, Moizard, Challéat, Lavergne, Brunon.

SAINT-CYR. — Garnier des Garets (Cte), Lanouvelle, Du Moriez, Robert, de Mas Latrie, Domenech, de Celles, Castello, Famin, de Cornulier-Lucinière, de Saint-Just, de Boissoudy, de Curières de Castelnau, Bigot, de Dartein, Bouillon, Delacarte, Rascas de Chateauredon, Descoings, Dillemann, du Jonchay, Détroyat, France, Priou, Lagarde.

Marine : Vice-amiraux. — *Cadre de réserve ou décédés.*

Touchard, de Gueydon, Beaussant, Merveilleux du Vignaux, Chocheprat, de Marolles, Mornet, Exelmans, de Caqueray, Brochot, de Boisanger, Berthelot.

Service de l'Etat. — Inspecteurs généraux des Mines, Ponts et Chaussées, Génie Maritime... — *En retraite ou décédés.*

Bouvaist, de Miniac, Romazzotti, Leroux, Termier, Mesnager, Boutiron, Vié, Le Cornec, Canat de Chizy, de Larminat, Imbeaux, Mettrier.

ÉCOLE DE LA MARINE
NOTRE-DAME DE BON-SECOURS.

Brest 1874-1880 — Jersey 1881-1900.

Le cours de préparation à l'École Navale fut créé à l'École Sainte-Geneviève en 1856 et s'y poursuivit jusqu'en 1874. Parmi les professeurs qui s'y distinguèrent durant cette période, on peut signaler le P. Alexis Clerc (1859-1860), le futur martyr de la Commune, ainsi que le P. de Maumigny (1865-1870). En 1874 le cours de Navale quitte la rue des Postes pour une période de 34 ans jusqu'en 1908 où il lui est de nouveau rattaché.

Quelques mots sur l'histoire du cours de 1874 à 1908 ne seront pas ici superflus. Durant cette période la préparation à l'École navale fut autonome et constitua ce que l'on appela l'École Notre-Dame de Bon-Secours. D'abord installée à Brest dans les locaux du collège, où elle eut comme ministre et directeur de congrégation le P. de Plas, ancien capitaine de vaisseau, elle fut ensuite transférée en octobre 1880, après les décrets de J. Ferry, à Jersey où venait de s'établir le Scolasticat de Laval.

L'installation matérielle de l'école à Jersey donna lieu à bien des difficultés ; faute d'une construction assez spacieuse, il fallut se contenter de plusieurs villas que l'on eut assez de mal à aménager en vue des besoins scolaires. C'est seulement, en 1894, qu'ayant pu acquérir un terrain assez vaste, on construisit un grand bâtiment et une chapelle sur un emplacement qu'une ruelle étroite séparait du scolasticat.

Malgré ces difficultés, Bon-Secours connut à tous points de vue une très grande prospérité. Le P. du Reau vice-recteur, puis recteur de 1881 jusqu'en 1897, fut vraiment l'âme de l'école en cette terre d'exil. Un ancien élève évoquait récemment « sa bonté paternelle et son exquise délicatesse de cœur ». Les élèves vivaient tout à fait une vie de famille. « Comme nous l'aimions notre collège de Jersey, dit un ancien, et de quelle empreinte profonde il a gravé nos cœurs » ! La vie de piété était très fervente, la congrégation de la Sainte Vierge très florissante et les futurs marins s'essayaient à l'apostolat soit en visitant les familles pauvres, soit en allant souvent servir les vieillards de l'hospice des Petites Sœurs des Pauvres.

L'école comptait environ une quinzaine de Pères et scolastiques et le nombre des élèves s'éleva jusqu'à 160. Les résultats au concours furent dès le début excellents. En 1884 sur une promotion de 70, Jersey comptait 15 reçus dont les numéros 1,2,3,4,10,14,17,18,... Cette année-là, un examinateur que l'on accusait de favoritisme envers les élèves de Jersey, bien que ses opinions peu cléricales n'eussent pas semblé pouvoir l'y disposer, répondait : « Ce n'est pourtant pas de ma faute si les élèves de Jersey sont forts en Mathématiques ». A ces succès contribua grandement l'enseignement de l'incomparable maître que fut le P. Gras, professeur de Mathématiques en troisième année (1).

(1) Retraçant dans *La Vocation* (publié en 1914) les scènes des examens de Navale à Paris que venaient y passer chaque année les élèves de Jersey, le romancier Avesnes (pseudonyme du Comte de Blois, ancien élève de Jersey, actuellement sénateur) a tracé du

Durant les 19 années que l'école de la Marine passa à Jersey, elle eut 337 de ses élèves reçus à Navale, soit un peu plus du cinquième du total des reçus durant cette période.

L'amiral Sallandrouze de la Mornaix, commandant de l'escadre du Nord au moment de Fachoda (1898), ancien commandant du Borda, écrivait à Jersey : « Votre recrutement est indispensable au maintien du niveau moral au Borda. Vous rendez à la Marine et au corps des officiers un très grand service » (1).

Jusqu'en 1899, le gouvernement français n'avait fait aucune difficulté aux élèves de Jersey pour le concours de Navale, bien qu'ils fussent en résidence à l'étranger. Mais le 21 mars 1899, un député, M. Dejeante, dans une interpellation à la Chambre, pensa obtenir la suppression de l'école préparatoire de Jersey, en faisant valoir auprès du Ministre de la Marine qu'il était inadmissible que de futurs officiers de la Marine française eussent reçu une formation étrangère. A cela, les députés de la droite répliquèrent qu'il ne s'agissait pas d'une formation étrangère, puisque l'école de Jersey était tenue par des Jésuites français. L'entreprise du député Dejeante échoua, mais elle devait aboutir l'année suivante. Le 8 mars 1900, à l'occasion du vote des articles du budget, ce même député demanda au ministre de la Marine l'uniformisation des réglements concernant l'admission aux Grandes Écoles, et que fût supprimée une clause particulière à l'École Navale permettant aux candidats de s'inscrire au lieu de résidence de leur famille et non pas seulement à la préfecture du lieu où ils faisaient leurs études, ainsi que cela était réglé pour les autres Grandes Écoles. Cette modification d'apparence anodine fut adoptée sur le champ sans que personne prêtât attention aux conséquences qu'elle entraînait. En réalité, elle visait l'école préparatoire de Jersey qui se trouva ainsi supprimée. Le cours dut revenir en France et fut transféré en 1900 partie au collège de Vannes et partie au collège de Vaugirard (2).

Père Gras sous le nom du P. Gesvres un vivant et amusant portrait qui n'est pas dépourvu d'ailleurs d'une certaine malice.

(1) P. Wilfrid Tampé, *Nos anciens élèves*. « Études », 1900, t. 85, p. 605 (note).

(2) Pendant l'été de cette même année 1900, à dix jours de distance, deux anciens élèves de la Marine, l'un à Brest (1876-1878), l'autre à Jersey (1890-1893) donnaient leur vie pour la France avec un héroïsme pareil, le lieutenant de vaisseau Henri de Mauduit du Plessix commandant le contre-torpilleur la *Framée*, dans la nuit du 10 au 11 août et l'enseigne de vaisseau Paul Henry au matin du 30 juillet.

Nos adversaires eux-mêmes ont proclamé la valeur de notre école préparatoire en avouant la peur qu'elle leur inspire. La « *Petite République* » du 8 février 1900 publiait l'article suivant :

« Si l'on veut savoir quels progrès ces coteries cléricales ont faits dans la marine, combien elles sont devenues puissantes et de quelle façon elles ont envahi les cadres, il suffira de jeter un coup d'œil sur le tableau que nous publions ci-après.

Années	*Lycées nationaux*	*Stanislas*	*Maristes divers*	*Jésuites (Brest, Jersey)*	*Élèves entrés*
1874	32		3	7	42
1875	35	1	4	7	47
1876	36		7	6	49
1877	30	1	1	8	40
1878	34		5	8	47
1879	36	1	2	12	51
1880	42	4	4	10	60
1881	48	3	11	15	77
1882	78	3	8	6	95
1883	74	3	6	17	100
1884	63	11	11	15	100
1885	70	8	8	16	102
1886	64	5	8	22	99
1887	50	11	6	19	86
1888	45	9	3	18	75
1889	47	7	5	16	75
1890	46	7	1	16	70
1891	45	8	4	15	72
1892	45	7	4	14	70
1893	38	11	7	19	75
1894	45	6	5	19	75
1895	44	13	4	17	78
1896	33	12	7	18	70
1897	36	4	7	19	66
1898	45	5	11	17	78
1899	55	15	13	17	100

La *Framée*, abordée par le *Brennus*, coulait entraînant avec elle son commandant qui avait donné à ses matelots d'abord sa ceinture de sauvetage, puis la bouée qui le soutenait. Paul Henry commandait le détachement de 30 fusilliers marins qui devaient, aidés de 11 marins italiens, défendre contre les Boxers la cathédrale de Pékin, les missionnaires et leurs 3350 chrétiens réfugiés dans son enceinte. Il est blessé mortellement le 30 juillet 1900, quinze jours avant la délivrance. « Je me suis fait marin, avait-il dit au P. J. de la Vaissière son professeur, parce que j'espère ainsi pouvoir aider les missionnaires en Chine ». Dieu exauça son désir.

C'est une statistique dont nous affirmons l'*exactitude absolue* et qui donne avec le nombre total des jeunes gens *entrés effectivement* à l'École Navale de 1874 à 1899 le chiffre de ceux d'entre eux qui appartiennent aux lycées d'une part, aux établissements religieux (Stanislas, Maristes, Jésuites de *Jersey*) d'autre part.

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'AGRICULTURE ET DE VITICULTURE D'ANGERS.

Comme partout en France, mais surtout dans les provinces de l'Ouest, il existe de nombreuses familles terriennes ; vieille noblesse et bourgeoisie demeurée fidèle à la terre, aimant les paysans et se dévouant pour eux avec une grande charité ; longtemps elle fut bonne plutôt qu'agissante. Or à la fin du siècle dernier, l'industrie, le commerce, les professions libérales, les fonctionnaires comprenaient la nécessité d'organiser leur profession, de défendre leurs intérêts devant l'opinion publique, le Gouvernement ; seule l'agriculture demeurait inerte, sans élite, sans chef, incapable de prendre dans la vie du pays la place qui lui revenait.

Le P. Vétillart, qui fut directeur des Internats de l'Université catholique d'Angers de 1894 à 1899 saisit la gravité de cette situation. Les notes qui suivent indiqueront la solution qu'il voulut y donner, au moins pour la région qu'il connaissait, puis les résultats obtenus par l'œuvre conçue et réalisée par lui voilà 38 ans.

I. — Fondation et histoire.

Un chef doit savoir, pour commander avec compétence et autorité. Or dans le monde rural presque personne ne possédait la science agricole : science magnifique et délicate faite de savoir, d'attention, d'adaptation, exigeant toutes les facultés de l'homme (1).

Le P. Vétillart comprenait l'utilité de cette science pour les chefs terriens qu'il rêvait, et voilà pourquoi il voulut la fondation d'une école d'agriculture.

Il se livra à des recherches, consulta, fit des voyages d'études entre 1895 et 1898. Puis il dut conquérir à son idée ses

(1) Cf. « Études », 1933, t. 217, pp. 142-151, l'article de M. J. DE PESQUIDOUX : *L'homme du sol*.

supérieurs ecclésiastiques, ses amis. Il ouvrit l'École au mois d'octobre 1898 avec six élèves.

Quelques années plus tard en 1907 au Congrès national d'Enseignement agricole tenu à Angers du 1er au 8 juillet, il apparut nettement que l'École avait conquis son droit de cité. Le corps professoral s'organisait. Dès le début, le P. Vétillart avait su choisir les collaborateurs, encore jeunes, mais qui devaient plus tard devenir des maîtres dans l'enseignement agricole. M. Lavallée pour l'agriculture, MM. Moreau et Vinet dans la viticulture et l'œnologie, M. Courtois dans le droit rural. Le nombre des élèves croissait d'année en année.

La guerre survint, qui mit l'œuvre en sommeil. Mais dès 1918, elle repartit de plus belle. L'opinion, en effet, semblait avoir compris que l'agriculture comptait pour quelque chose dans la vie du pays.

De plus la jeunesse, plus résolue, aimant davantage la responsabilité, se laissait tenter par cette profession plus indépendante et où la lutte est à l'ordre du jour tout au long de l'année. Angers connut un véritable engouement : en 1920 ses amphithéâtres abritèrent 198 élèves. C'est juste alors que le P. Vétillart, usé par tant de labeurs, quitta l'École. Il devait voir cependant l'apothéose de son œuvre. Le 15 novembre 1922, les nouveaux bâtiments de l'École étaient bénis par les Archevêques et Évêques protecteurs de l'Université catholique. L'ensemble était d'une élégance sobre ; au fronton se détachaient les armes de l'École, avec sa devise résumant le passé et montrant l'avenir : « E fonte laboris pax ».

La guerre avait été une crise extérieure. Il allait s'en produire une autre plus redoutable.

Les années d'après-guerre furent pour l'agriculture une période de grande prospérité. Mais la profession se montra plus exigeante, la concurrence éliminant ceux qui n'avaient pas les dons nécessaires pour y réussir.

Le nombre des élèves commença à diminuer. Enfin, se produisit la crise économique générale. L'agriculture, insuffisamment organisée, en subit le contre-coup plus que quiconque ; ce furent les prix catastrophiques de 1931, 1932, 1933, et 1934. Les jeunes s'éloignèrent encore plus d'une profession qui ne nourrissait plus son homme. En 1931-32 Angers compta 30 élèves. On ne pouvait plus tenir au point de vue financier ; et, en haut lieu, on décida la fermeture de l'École...

Des anciens élèves, mis au courant de la résolution prise, se réunirent. Après quelques jours de réflexions, de prières, d'échanges de vues, ils jugèrent que l'œuvre du P. Vétillart devait vivre ; ils proposèrent un plan sage et hardi qui détermina l'autorité responsable à revenir sur son arrêt.

On leur remit la direction administrative de l'École ; ils établirent le bilan exact des ressources et des dépenses ; réduisirent les traitements et le train de maison ; louèrent une partie du terrain ; firent appel à la générosité des Anciens. L'expérience dure depuis trois ans : elle a réussi. Le nombre des élèves remonte sensiblement chaque année ; les Anciens, voyant cette belle reprise, ont versé généreusement en trois années 95.000 francs à fonds perdus ; surtout, la confiance est revenue, chez les maîtres, les étudiants, les familles.

II. — Études et Formation.

On pourrait énoncer l'idéal visé par l'École d'Angers sous la forme suivante : « Par des études scientifiques profondes et appropriées, par un souci constant de développer l'esprit d'observation, le sens pratique et l'initiative, par des connaissances juridiques et sociales étendues, former une élite de chefs ruraux, capables d'être à la tête de leur région, grâce à une compétence incontestée mise à la portée de tous par un dévouement absolu ». Ce programme immense rend difficile l'établissement d'un cycle d'études. On peut les diviser cependant en trois branches : *études scientifiques* proprement dites : chimie, physique, géologie, sciences naturelles ; *études techniques* : agriculture, zootechnie, technologie, viticulture, œnologie ; *études juridiques et sociales* : droit rural, institutions sociales agricoles, économie rurale et sociale. Le sens de l'observation est développé par des visites à la Ferme expérimentale, propriété de l'École, et des excursions variées, qui entraînent toujours un rapport oral ou écrit. Enfin, pour compléter l'enseignement théorique, on oblige les élèves à faire un stage pratique entre leur première et leur seconde année de cours ; et un stage d'au moins une année, à leur sortie de l'École. Complément de formation remarquable, où les anciens élèves jouent un rôle capital. Acceptant de prendre chez eux leurs jeunes camarades, ils leur permettent de s'initier complètement — et sans beaucoup de risques — au travail délicat de la direction.

Ajoutons que le titre d'Ingénieur-Agriculteur E.S.A. couronne les études de l'élève d'Angers. Il est décerné au candidat qui a terminé ses études avec la moyenne 14, a fait deux années de stage et composé une thèse dont la soutenance orale se passe devant un jury, comportant toujours quelques professeurs officiels. Le titre, donné avec parcimonie, a conquis par là un juste crédit.

Récemment,un ancien ministre de l'agriculture, consulté par une mère de famille, lui conseillait de mettre son fils à Angers,

III. — Résultats.

Ceux qui demeurent dans les *Maisons de famille de l' Université*, dirigés par nos PP., y trouvent des œuvres de formation religieuse, intellectuelle et sociale, variées : Conférence de Saint-Vincent de Paul ; conférence Saint-Louis, sorte de cercle d'études ; conférence Montalembert, où ils apprennent à parler en public ; équipes sociales dont la formule plaît davantage à certains esprits. De plus cette année les meilleurs étudiants se sont inquiétés du rôle apostolique qui les attend plus tard dans leur profession. Ils ont décidé de fonder un groupe de J. A. C. à l'intérieur même de l'École. Au mois de janvier, la chose était faite. Esprits pratiques, ils ont bien vu le problème qui se posait à eux et ils l'ont résolu avec une sagesse toute terrienne. Réunion tous les 15 jours avec le programme suivant : commentaire d'Évangile, étude des principales Encycliques, discussion très approfondie du Manuel de la J. A. C., service de secrétariat pour toute la J. A. C. du diocèse. Ce dernier point est très intéressant. Au moment où la nécessité absolue d'un état-major compétent se pose pour la J. A. C., il est réconfortant de voir les étudiants, chefs terriens de demain, s'initier aux problèmes qui intéressent toute la classe rurale et mettre la main à la pâte en acceptant le rôle très modeste de secrétaires de leurs frères paysans de Maine-et-Loire.

Le rayonnement de l'École? — Les Anciens élèves restent normalement en liaison avec ceux qui les ont formés professionnellement — entrés dans la profession, ils vont y demeurer toute leur vie ; ils auront donc besoin de leurs maîtres tout au long de leur carrière. Ils auront tout intérêt à garder contact avec leur ancienne École ; à recevoir le Bulletin mensuel ; à fréquenter les réunions de groupes régionaux ; à s'inscrire à l'Association des Anciens ; à revenir une fois l'an à la réunion générale du mois de mai. Si bien qu'actuellement, plus de 650 anciens élèves vivent dans l'ambiance de l'École et subissent, même à un âge respectable, son heureuse influence. Depuis deux ans, les meilleurs d'entre eux ont institué une retraite fermée annuelle, qui a lieu à la Villa Sainte-Anne. Les lettres reçues cette année, en réponse aux convocations, montrent que l'idée a séduit et que, plus on ira, plus les présences s'affirmeront nombreuses et sérieuses. Les Anciens ont aussi, presque tous, des familles nombreuses ; les jeunes habitants du foyer sont reçus avec joie : et l'on s'empresse d'en informer l'École, pour que le prochain bulletin mensuel porte la bonne nouvelle à cette grande famille qu'est l'association des Anciens.

Les Anciens enfin, dans bien des endroits, prennent la tête des organisations agricoles : syndicats, mutuelles, coopératives. Un grand nombre sont membres de leur Conseil municipal ; d'autres deviennent conseillers généraux, on sait toute l'importance de cette charge à la campagne. Plusieurs sont députés. L'un même y est mort à la peine : René de la Mahérie, élu en 1932, devenu en moins de deux ans l'un des orateurs les plus écoutés sur les questions agricoles.

L'École d'Angers, sans le chercher positivement, a vu son influence prendre une forme totalitaire. Non contente de former les futurs chefs de la profession, de suivre ses Anciens dans leur vie de dévouement, elle a compris un jour qu'il serait peut-être opportun de s'occuper directement des jeunes ruraux eux-mêmes. De grands syndicats et d'autres écoles d'agriculture faisaient déjà des cours par correspondance pour les paysans. Angers les imita, mais en dépassant singulièrement leur formule et en visant nettement la formation complète de ces jeunes : professionnelle, civique, morale et sociale. Du jour où l'on prit nettement conscience de ce plan, naquit le *Centre d'Enseignement rural par correspondance d'Angers* : C. E. R. C. A. (1)

La jeunesse paysanne est certainement la plus abandonnée de toutes. Les fils d'ouvriers les plus pauvres trouvent le moyen de suivre des cours post-scolaires professionnels. Le journal, le livre, le cinéma, leur donnent un rudiment d'instruction. Le jeune paysan n'a rien de tout cela. Après une école primaire trop souvent bâclée, il ne voit plus de maîtres ; pas de livre, pas de cinéma, pas de réunions, à peine un journal hebdomadaire, souvent sans intérêt. Donc, des besoins immenses. Mais par contre, des ressources limitées : pas de temps libre depuis avril jusqu'à octobre ; peu d'argent, car à la campagne, le fils de la maison n'est pas payé et doit demander au fur et à mesure à ses parents les petites sommes dont il a besoin. Il fallait donc trouver le moyen d'instruire cette jeunesse, chez elle, à bon marché, et pendant six mois de l'année ; occasion magnifique pour l'enseignement libre de montrer sa souplesse, son désintéressement. Voyons ce qu'il a fait.

Les cours du C. E. R. C. A. durent les six mois d'hiver : d'octobre à mars inclus. Dès le 1er septembre, l'élève reçoit un bulletin donnant toutes les indications nécessaires : pro-

(1) Sur cette forme d'Enseignement rural par correspondance les « Lettres de Jersey » ont publiée une relation dans leur t. 44, p. 166-173.

gramme de l'année, explication du règlement, formules diverses à employer pour les démarches officielles ; manuels à se procurer. Le 1er octobre, arrive le 2e bulletin, apportant les questionnaires : ceux-ci indiquent les chapitres du manuel que l'élève devra étudier et les questions précises auxquelles il répondra : ce qui constituera son devoir du mois. Le 30 du mois d'octobre, il envoie ses devoirs à Angers. Il reçoit, le 1er novembre, un nouveau bulletin avec une deuxième série de devoirs. Pendant ce temps, Angers trie les copies reçues, les pointe sur des fiches individuelles et les expédie aux différents correcteurs, répartis dans toute la France. Les correcteurs ont un mois pour corriger les devoirs reçus. Le 30 novembre donc, l'École reçoit les devoirs faits par les élèves pendant le mois, ainsi que les copies retournées par les correcteurs. Celles-ci sont immédiatement notées au passage et renvoyées aux élèves, tandis que celles venues des élèves sont également pointées et expédiées aux correcteurs. L'on envoie à ce moment le bulletin de décembre. Étant donné les différentes catégories d'élèves et les spécialités d'études de chaque catégorie, le secrétariat pendant les quinze premiers jours de chaque mois, doit assumer un travail écrasant.

Comme le temps d'étude comprend à peine six mois, on doit, si l'on veut donner une instruction sérieuse, répartir le cycle complet des matières sur un nombre d'années assez long : en général 9 à 10 ans. D'autre part, les élèves se divisent en trois grandes catégories : les jeunes agriculteurs, les jeunes paysannes, enfin les artisans des bourgs. Les agriculteurs ont des cours d'agriculture, de zootechnie, de viticulture et de sociologie. Les jeunes filles, des cours d'enseignement ménager, agricole, social, des leçons de coupe, d'hygiène, de cuisine et de puériculture. Les artisans, des cours de géométrie, d'électricité, d'algèbre, de comptabilité, de sociologie et de dessin. Dans chaque catégorie, les élèves se répartissent par année : 10 années pour les agriculteurs ; 8 pour les jeunes filles et 6 pour les artisans. Pour corriger tous ces devoirs, il ne faut pas moins de 72 professeurs, dont beaucoup sont des anciens élèves de l'École Supérieure. Se reportant donc au moment dont nous parlions tout à l'heure, c. à d. au début de décembre, on voit que cette année, par exemple, du 30 novembre au 10 décembre 1935, le secrétariat a dû classer et noter 5.000 devoirs venant des élèves et 5.000 autres revenant de chez les correcteurs. Ces résultats, qui montrent le rayonnement de l'École, prouvent toute la promesse contenue dans l'idée du Père Vétillart. Elle s'épanouit sous l'influence de ses successeurs héritiers de sa foi et de son zèle. Mais « la moisson est grande et les ouvriers peu nombreux! »

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Un Siècle d'Histoire

I. — PETITS SÉMINAIRES ET BRUGELETTE

(1814-1854)

Nous avons vu les évêques confier à la Compagnie leurs petits Séminaires. En les acceptant, nos premiers Pères n'ont fait que s'adapter aux circonstances de l'époque (1). En effet, d'après le décret-loi constitutif de l'Université Impériale (17 mars 1808), aucune école, aucun établissement quelconque d'instruction ne pouvait être formé hors de l'Université et sans l'autorisation de son chef. Toutes les institutions établies dans les villes où il y avait lycée ou collège universitaire étaient tenues d'y conduire leurs élèves pour en suivre les classes en qualité d'externes. Ce régime du monopole universitaire durera jusqu'en 1850. Mais dès 1814, une ordonnance royale affranchit les petits Séminaires et laisse aux évêques une liberté relative (2). Ce que les Pères ne peuvent faire par eux-mêmes et comme congrégation enseignante, ils le font comme délégués de l'évêque, choisis à titre individuel par lui, révocables pareillement par lui (3).

D'après leur institution et le texte de la loi, les petits Séminaires avaient pour objet l'éducation des futurs clercs. Mais en fait, les Pères reçoivent d'autres élèves qui ne se destinent pas à l'état ecclésiastique. Les évêques stipulent seulement qu'un nombre plus ou moins grand de séminaristes seront entretenus gratuitement sur les bénéfices procurés par les pensions des élèves laïcs. Il y en a 20 à Bordeaux, 40 à Sainte-Anne, 50 à Montmorillon, 180 à Saint-Acheul.

---

(1) Adrien GARNIER, *Frayssinous*. Paris, Picard, 1925, ch. XIV, Jésuites et petits séminaires, p. 398-442.

(2) P. BURNICHON, t. I, p. 225.

(3) PIERRE DE LA GORCE, *La Restauration, Charles X*, p. 24.

Il ne faut pourtant pas accuser les Pères d'avoir négligé les vocations ecclésiastiques. « Saint-Acheul en fournit 35, 40 ou 50 tous les ans ; Sainte-Anne, 20 à 25 ». En réalité, dans la plupart des établissements, on sépare les élèves en deux parties distinctes : l'école cléricale et le pensionnat. L'habitation et le régime sont différents, l'enseignement seul est commun (1).

Nos Pères sont obligés également d'accepter la forme qui leur est imposée : le pensionnat, bien qu'elle ne soit pas conforme à leurs traditions. Les petits Séminaires ne sont pas fondés comme les collèges de l'Ancien Régime, mais doivent se suffire à eux-mêmes. La Compagnie est donc amenée par la force des choses à ouvrir des pensionnats. Quoiqu'on en dise, elle manquait d'expérience en ce genre et dut faire un véritable apprentissage — non sans tâtonnements. Partout les locaux sont pleins, et on refuse des demandes. En 1824, Sainte-Anne compte 385 pensionnaires, Aix 360, Bordeaux 318, Montmorillon 305. Les deux derniers créés obtiennent, par l'intermédiaire des municipalités, l'autorisation de recevoir des externes : Dôle en 1825 a 150 externes contre 270 internes, et Billom 320 externes pour 78 pensionnaires. Saint-Acheul avec ses 900 internes est pour ainsi dire le collège à la mode. Il lui vient des élèves de plusieurs pays d'Europe et l'on se voit contraint de multiplier à la hâte les annexes. En Rhétorique, le P. Jacques Ferrand a 84 élèves ; en troisième, ils sont 140. Comme programme d'études, le P. Simpson fait accepter par tous le Ratio et rédige un réglement fixant les lignes générales de l'enseignement. Le P. Guidée, nommé préfet des études, à 26 ans, s'attache à maintenir élevé le niveau des études. Il se montre très sévère pour les examens de passage des classes, et s'appelle lui-même quelque part : « le terrible préfet de Saint-Acheul ». De plus, à la fin de l'année, ceux qui n'ont pas satisfait à l'examen, subissent ce qu'on appelait : l'examen des paresseux (2).

Pour assurer la marche de ces établissements si florissants, pas de maîtres préparés. Il faut improviser. A Bordeaux, en 1816, le P. Maillard, âgé de 25 ans, préfet des études, et le P. Barrelle, âgé de 22 ans, professeur d'Humanités, ajoutent à leur emploi la surveillance et sans être prêtres ni l'un ni l'autre, prêchent aux élèves sermons et retraites. Cela explique les lacunes possibles de l'enseignement.

---

(1) P. Burnichon, I, p. 232.
(2) *Vie*, p. 43.

Malgré cela, les familles font toute confiance à la formation donnée par les Pères. « Il est, disait Mgr Frayssinous à leur sujet, des hommes qui ne craignent pas de leur confier leurs enfants, parce qu'ils les croient très capables de les élever dans les sentiments religieux dont eux-mêmes sont pénétrés et de former leur esprit et leur cœur » (1).

Après les Ordonnances de 1828 (2) interdisant à la Compagnie de Jésus l'enseignement en France, les Pères de Bordeaux ouvrirent un collège sur la frontière espagnole, au Passage. En 1834 par suite de la mort de Ferdinand VII et de la cabale politique qui en résulta, la régente Christine ordonna aux Pères de quitter l'Espagne dans les 24 heures : c'était le 14 juillet. Le Collège, transféré à *Brugelette*, en Belgique, non loin de Bruges, resta à la Province de France en 1835. Le Collège fut gouverné successivement par les Pères Delvaux (1835-1840), Pillon (1840-1847), Delvaux (1847-1853) G. Petit (1853-1854). Les classes furent inaugurées le 23 octobre 1835 avec 50 élèves ; dès 1840 on atteignait le chiffre de 350 pensionnaires. Le collège ferme en août 1854 ; 1461 élèves avaient passé entre ses murs. Sur ce nombre il y eut 4 zouaves pontificaux morts au service de Pie IX, dont 3 sur les champs de bataille ; 19 prêtres, dont le chanoine C. Costa de Beauregard, un carme déchaussé, un rédemptoriste, le P. Achille Desurmont dont le rôle dans son Ordre fut de tout premier plan, et 45 jésuites :

Anatole de Bengy (le futur martyr de la Commune), F. de Bizemont, Burty, de Cacqueray, Cambier, Cartier, Ernest et Henri Chambellan, R. de Chazournes, Colombel, Colombier ; Adrien et Camille de la Croix ; Louis Desmons ; Charles, Léon et Paul Dubois ; W. Forbes, Foulogne, Gestat, Guibé, de Haza-Radlitz, Laburthe, du Lac ; Eugène et Louis Langloys, Le Doré, de Loisy, G. Longhaye, de la Mardière, Éd. Marquet, de Maumigny, Moillet, de Montmartin, Petit, Polidoro, Poulain, de Raymond ; Henri, Louis et Théodore de Régnon, V. Stumpf, Tailhan, de Violaine, Weeck.

Herbert Vaughan y fit sa 4e et sa 3e (1846-1848). Ses camarades le surnommèrent Milord Rosbif. Ils ne se doutaient guère que Milord Rosbif serait un jour évêque de Salford et mourrait cardinal archevêque de Westminster.

Parmi les visiteurs illustres qu'il reçut, Brugelette compte

(1) Brugerette, *Le Prêtre français et la société contemporaine*, t. I, p. 45.

(2) Adrien Garnier, *Les ordonnances du* 16 *juin* 1828. Paris, de Gigord, 1929.

avec fierté Mgr Joachim Pecci, nonce du Saint-Siège à Bruxelles. Le futur Léon XIII y passa deux jours en 1843.

On trouvera sur cet établissement resté célèbre dans les annales de la Province tous les renseignements désirables dans les trois publications que nous mentionnons plus bas à la Bibliographie.

II. — 1850-1870

Aussitôt après le vote de la loi Falloux commence en France une ère de fondations. De tous côtés la Compagnie reçoit des demandes des évêques ou de comités fondés sous leur patronage. La rentrée d'octobre 1850 enregistre deux nouveaux collèges : l'un à Amiens, l'autre à Vannes.

Le collège d'*Amiens* s'installait dans l'ancien couvent des « Moniales de la Providence » dont il prenait le nom, et Mgr de Salinis, son fondateur, venait célébrer la messe de rentrée devant les premiers élèves.

L'externat Saint-François-Xavier de *Vannes* était une restauration des anciens collèges de la Compagnie : seuls les externes étaient admis à suivre les cours ; en ville, ils logeaient par groupes de 7 ou 8 dans des pensions spéciales. Le « Comité du Collège Saint-François-Xavier », fondé par des amis de la Compagnie, avait assuré les premiers frais de l'installation et la gratuité de l'enseignement. Des demandes d'admission, par trop nombreuses, ne permirent pas de conserver la forme primitive de l'externat, qui, en 1851, complété par un internat, devenait le Collège Saint-François-Xavier.

L'évêque de *Metz* voyait en 1851 la réalisation de ses projets et le nouveau collège, installé d'abord très sommairement, était en 1854 acquéreur de l'ancienne abbaye Saint-Clément : ainsi pourvu de vastes bâtiments, il pouvait mener de front l'enseignement secondaire et un cours préparatoire aux Grandes Écoles. Le recrutement de Saint-Clément est varié : avec les français de toute province, des allemands, des polonais, et il aura des élèves illustres. etc...

Les premières fondations de France donnant entière satisfaction, Brugelette était fermé en 1854. La Compagnie assurait en même temps à Paris la continuation du petit externat Poiloup, qui devenait le collège « Notre-Dame de l'Immaculée-Conception » de *Vaugirard*.

Mgr Pie, confiant à son tour à la Compagnie en 1854 l'internat Saint-Vincent-de-Paul, voulait ressusciter dans sa ville épiscopale de *Poitiers*, l'antique « Collège Royal » — devenu Lycée — jadis fondé par Henri IV et qui jouit autre-

fois d'une grande réputation, tant par ses élèves que par la valeur de ses maîtres, Maldonat entre autres.

Aussitôt après leur fondation, ces divers collèges durent faire face à une sérieuse difficulté : l'augmentation très rapide du nombre des élèves. Les uns sont donc contraints d'abandonner leurs premiers bâtiments, les autres de les agrandir peu à peu. Poitiers, en 1860, abandonnant l'Internat Saint-Vincent (1), inaugure solennellement le nouveau collège Saint-Joseph. Vannes peut réunir plus de 600 élèves dans les nouveaux bâtiments que le Père Pillon vient d'édifier. Amiens et Vaugirard construisent à chaque rentrée.

C'est l'âge d'or... Le petit nombre des candidats au baccalauréat permet de suivre fidèlement le « Ratio ». C'est l'époque des séances d'académie, des pièces en latin, des pèlerinages grandioses... fanfare en tête et des distributions de prix devant toutes les autorités civiles et militaires. Mais c'est aussi l'âge héroïque du dévouement au Pape, par la prière, les aumônes et plus encore par l'enrôlement des Anciens dans l'armée Pontificale. Quelques élèves même, v. g. P. Le Tallec, interrompirent leurs études pour s'engager.

En 1863, les collèges d'Amiens et de Metz, qui comptaient respectivement 370 et 460 élèves étaient confiés aux Pères de Champagne, lors de la division de la Province de France.

III. — 1870-1880.

Durant la guerre de 1870, l'invasion allemande et la mobilisation ralentissent l'activité des collèges. Vaugirard pris entre deux feux durant le siège de Paris et la Commune doit licencier : 80 puis 200 élèves suivent malgré tout les Pères d'abord à Issy, ensuite à Saint-Germain. Poitiers et Vannes sont réquisitionnés à titre de casernes et d'hôpitaux : les classes continuent avec des effectifs réduits... au milieu d'un certain brouhaha.

Aussitôt après la guerre, commence une nouvelle période de fondations, toujours sur les instances de personnes étrangères à la Compagnie ou sur l'ordre du Pape.

« *Au Mans*, la première difficulté vint des RR. PP. Jésuites. Ces religieux ne voulaient point accepter le collège. Il fallut que Mgr Fillion, l'ami de Pie IX, intervînt auprès du Souverain Pontife afin que Sa Sainteté exigeât de ces

(1) Le premier Recteur fut le P. Elesban de Guilhermy, connu par ses Ménologes. Il dirigea aussi les premières constructions du collège Saint-Joseph.

Religieux qu'ils consentissent à se charger du nouvel établissement. Pie IX ordonna et les Pères obéirent ». Mgr Fillion confiait à la Compagnie le collège fondé par les Pères de Sainte-Croix. Le nouveau collège recevait, le 20 octobre 1870, 50 élèves. Quelques jours plus tard, l'invasion allemande nécessitait leur licenciement ; une fois le calme revenu, les classes recommencèrent avec un nombre d'élèves sans cesse croissant.

En 1872, encore deux fondations. La première sur les instances d'une pieuse carmélite de *Tours* et grâce à l'aide d'insignes bienfaiteurs, entre autres Monsieur Mame. Le collège Saint-Grégoire, fondé le 20 octobre dans l'hôtel de la Ferté, était transféré, en 1874, dans une partie de l'ancien couvent des Feuillants, vendu nationalement pendant la Révolution.

Le seconde fondation avait lieu à *Brest*, où le collège débutait aussi le 20 octobre avec 40 élèves : il y en avait plus de 100 à la fin de l'année. Un an plus tard, à la demande des parents, le collège Notre-Dame de Bon-Secours ouvrait un cours préparatoire à l'École Navale (cf. *supra*).

Le Père Olivaint avait eu le premier l'idée de fonder un grand externat sur la rive droite de la Seine, cette partie de Paris lui semblant particulièrement délaissée. La réalisation fut l'œuvre des familles Mignon et Riant : elles n'hésitèrent pas à aller trouver le Pape qui ordonna au Père Général d'accepter les terrains et les bâtiments offerts au centre de Paris. L'externat Saint-Ignace *rue de Madrid*, recevait 40 élèves le 14 octobre 1874 ; trois ans plus tard, 500 étaient inscrits.

Dès leur ouverture, les quatre premiers collèges fondés après 1850 comprenaient toutes les classes. Il n'en fut pas de même des quatre suivants qui, commençant avec les seules classes de grammaire, ajoutaient chaque année une nouvelle classe : ceci explique leur développement moins rapide, exception faite pour l'externat de la rue de Madrid.

Il convient d'enregistrer une légère évolution dans les études. Le « Ratio », tout en restant à la base de l'enseignement, doit être modifié à cause du plus grand nombre des candidats aux examens officiels. Cette évolution s'affirmera sans cesse les années suivantes. La formation, littéraire ou scientifique, n'y gagne rien : les universitaires le constatent eux-mêmes dans les lycées. Les académies voient donc diminuer le nombre d'heures réservées à leurs travaux. Les

---

(1) Rapport de la Commission des études pour les trois Provinces de France sept. 1858. *Epist. Prov. Franciæ*, nº 145 p. 253.

collèges ont alors une excellente réputation, justifiée d'ailleurs par les résultats aux examens et la solide formation spirituelle et morale des « Anciens élèves ».

IV. — 1880-1900.

Dès que fut connu le projet de loi Ferry, en 1879, les témoignages de sympathie vinrent nombreux. Les Anciens élèves et des bienfaiteurs s'unirent pour fonder des Sociétés destinées à acheter les Collèges à la Compagnie, puis à les lui louer pour qu'elle continuât d'y donner l'enseignement.

Un an plus tard, quand la loi Ferry, repoussée par le Sénat, fut mise en vigueur sous forme de Décrets, les Pères se retirant en majorité, transmirent la direction à des prêtres séculiers ou à des anciens maîtres : ceux-ci firent alors tout ce qui était en leur pouvoir pour éviter la fermeture des collèges tout en permettant aux Pères d'y travailler. De nombreux anciens s'offrirent pour faire des classes. Les religieux continuèrent de donner l'enseignement, mais à titre privé, ne venant au collège qu'aux heures de leurs classes ou de leurs surveillances. Malgré ces mesures, plusieurs directeurs bénévoles furent condamnés et leurs collèges temporairement fermés. Poitiers et Brest dispersés continuaient les classes dans des maisons particulières.

Redoutant des jours plus sombres, la Compagnie ouvrait en octobre 1880 le collège Sainte-Marie de Cantorbéry sous la direction du P. de Sesmaisons, puis sous celle du P. du Lac (1881-1890) qui devait laisser de ces années d'exil des souvenirs précieux dans son livre *France*. L'existence du Collège fut brève et les novices et juvénistes qui, après un court séjour à Aberdovey (1880-1884) avaient émigré à Slough, non loin de Windsor (1884-90), venaient en 1890 remplacer les élèves (1).

Quand les esprits furent apaisés, les Pères rentrèrent peu à peu dans les collèges. Leur principale tâche fut la formation spirituelle des élèves. Mais ils ne négligeaient pas de former à leurs méthodes les nombreux auxiliaires devenus indispensables.

En 1886, la Compagnie accepta définitivement le nouveau Collège Saint-François-de-Sales que Mgr Grolleau, évêque d'*Évreux*, y avait fondé en 1872. Pendant des années l'évêque avait sollicité en vain le Père Provincial, puis le Père Général : celui-ci ne s'inclina que sur l'ordre exprès du

(1) Les anciens de Cantorbéry se sont regroupés en 1934 et ont constitué une association amicale qui compte actuellement 130 membres.

Pape Léon XIII, mais n'envoya en 1882 que deux religieux à cause de l'état précaire des collèges en France.

Il faudrait encore signaler une dernière fondation : l'externat Saint-Louis-de-Gonzague de la *rue Franklin*, à Paris. Fondé par les contributions financières de ses trois grands aînés : Sainte Geneviève, Madrid et Vaugirard, en 1894, le « Petit Trocadéro », ainsi l'appelait-on alors, n'était qu'une avant-garde vers les quartiers où Paris se portait. Il avait défense de garder les élèves après la 4e. Dès la 3e, tous devaient émigrer dans une autre maison. Après les lois de 1901, l'interdiction fut levée ; en 1907 seulement, les élèves purent terminer leurs classes où ils les avaient commencées. Le fondateur et premier directeur fut le P. Marquet. En 1898, le P. Trégard lui succédait et jusqu'en 1920 ne devait cesser de l'animer de sa très active et personnelle direction.

V. — DISPERSION ET EXIL — 1901-1919.

Tout de même que les Décrets de 1880, les lois de 1901 allaient frapper les collèges en pleine vigueur. Durant ces 20 ans, éprouvés d'abord, ils avaient pu néanmoins reprendre un nouvel essor, malgré des ennuis de tout genre. Les Sociétés civiles fondées en 1880, avaient été remaniées et légalement constituées ; propriétaires des établissements, elles les louaient à d'autres Sociétés chargées d'y assurer l'enseignement. Mais il fut alors bien plus difficile de trouver des directeurs et des professeurs : les évêques, étant eux-mêmes inquiets du sort de leurs petits séminaires, n'avaient plus les mêmes disponibilités.

La rentrée se fit comme de coutume en 1901. Les directeurs furent aussitôt aux prises avec l'Administration, soumis à de multiples vexations, cités en justice, condamnés et parfois contraints de fermer leurs collèges tout en assurant la continuation des classes dans des circonstances précaires. On peut bien le dire : les collèges furent sauvés grâce au dévouement de ces maîtres, prêtres séculiers et laïcs, qui se dépensèrent alors sans compter. Nous n'avons pas à raconter leur histoire et n'en dirons rien.

La persécution venait d'interdire aux Pères l'enseignement. Aussitôt, les supérieurs de la Compagnie songèrent à continuer hors de France l'œuvre éducatrice à laquelle ils avaient consacré tant de leur sujets. Ils estimaient très important pour la formation des scolastiques que l'apostolat dans les collèges ne fût pas interrompu. D'ailleurs, de leur côté, des familles demandaient qu'à l'étranger, com-



Ancien « Ste Croix ». Le Mans



St. Mary's College-Cantorbery.



St Joseph-Marneffe.



Bon-Secours-Jersey.

me autrefois à Brugelette, à Fribourg, au Passage, à Cantorbéry s'ouvrît quelque maison où leurs enfants bénéficieraient de notre formation. En 1903, furent ouverts deux collèges l'un en Belgique, l'autre à Jersey. Nous consacrerons à chacun une courte monographie.

I. — N. D. de Bon-Secours.

Le noviciat et le juvénat étaient venus s'installer en 1901 dans les locaux laissés vides par le départ de « la Marine » à Jersey. Ils furent bientôt rejoints en 1903 par 23 enfants dont le plus âgé avait 12 ans. Le collège était fondé. Élèves et jeunes jésuites vécurent dans le même bâtiment jusqu'en 1906, date à laquelle noviciat et juvénat se transportèrent à Cantorbéry. Toutefois, Bon-Secours n'eut son plein exercice qu'en 1907. C'est seulement en 1908 qu'il renvoyait sa première génération de philosophes. En 16 ans, 1025 élèves passeront par le collège.

« Les souvenirs de Bon-Secours, a dit l'amiral Merveilleux du Vigneaux, sont de ceux qui ne s'effacent pas » (1). Le collège tient son originalité de tout un ensemble de circonstances. Le cadre de Jersey : les promenades dans les rochers ou sur les plages, pour lesquelles, maîtres et élèves, partaient avec entrain ; la situation de la maison au-dessus de la ville, de la mer et de ses deux baies. Les rentrées et les départs pittoresques. Mais surtout : l'héritage de la Marine et de « son magnifique capital moral », l'esprit d'union fortifié par l'exil et entretenu par les maîtres qui veillaient sur les enfants, « non pas seulement avec leur autorité, mais avec leur cœur, dans un esprit de famille qui suppléait pour une part la douce présence du père et de la mère ». Il y avait un « esprit de Bon-Secours ». Peut-être « le seul entre tous les collèges français qui ait traversé les cinq années de guerre non seulement sans détriment d'aucune sorte, mais avec un accroissement continuel de prospérité » (P. de Raucourt).

Nous n'insistons pas sur le nombre des élèves dont le graphique reproduit les variations annuelles.

Les succès au baccalauréat furent nombreux et brillants.

Autres succès plus modestes mais qui contribuèrent davantage sans doute à la haute réputation du collège dans l'île : ceux des équipes de foot-ball patiemment entraînées

(1) *Aux élèves de Jersey morts pour la France*, Inauguration du Monument à Évreux 22 juin 1924, p. 53.

par le P. Arnous-Rivière. Le « onze de Bon-Secours » fut même vainqueur de l'équipe champion de l'île.

Dans cette atmosphère virile et jeune, « grave et riante », se formèrent des caractères. Ils surent montrer leur valeur sur les champs de bataille. 4 maîtres et 85 élèves y laissèrent leur vie. 350 élèves environ ont été mobilisés. Ils ont mérité 261 citations. Des 85 morts, 26 ont obtenu la croix de la Légion d'honneur ; 16 la médaille militaire ; 64 la croix de guerre ; 4 des décorations étrangères, soit 109 décorations.

Neuf seulement des 85 victimes meurent après 24 ans ; 54 entre 24 et 21 ans ; 22 avant d'avoir atteint leur majorité.

Son Excellence le Major-General Sir Alex. Wilson, K. C. B. Lieutenant Gouverneur, disait lors de sa visite, le 8 mars 1917 : » Your roll of honour is a long one... the college may be proud of ».

Le 22 juin 1924 fut inauguré à Évreux un monument aux morts de Jersey. A cette occasion fut publiée une plaquette à laquelle nous renvoyons le lecteur pour le choix de témoignages et de faits d'armes qu'elle raconte.

Une autre gloire de Bon-Secours fut les nombreuses vocations données à l'Église : 7 prêtres séculiers, 1 bénédictin et 29 jésuites.

Sans doute, pour payer cette gloire, il y eut de douloureuses épreuves. Un soir d'été, le 7 juillet 1915, huit élèves disparurent emportés par une vague de fond en se baignant, deux d'entre eux en voulant sauver leurs camarades. Ils devinrent au ciel des protecteurs puissants et bien-aimés.

Le collège ferma en 1919, les relations trop rares avec la France causant de grandes difficultés, et se transporta à Évreux. Mais Bon-Secours vit toujours dans ses Anciens. Le 21 juillet 1936, une trentaine, plusieurs avec leur famille, près de 70 personnes au total vinrent passer la journée à Jersey, en compagnie des PP. Datin et Arnous-Rivière. L'événement fut signalé par la presse de l'île qui a gardé un souvenir très vif de l'ancien collège.

II. — Saint-Joseph de Marneffe.

Nous lisons dans le premier Annuaire-Souvenir (1903-1904) : Mercredi 7 octobre : « Première rentrée des élèves au nombre de douze. » La communauté se composait de 10 Pères, 6 scolastiques et 8 frères coadjuteurs.

Le R. P. M. de Vallois est le fondateur du collège, « celui qui organise les trois classes primitives de 6e, 5e et 4e et y ajoute chaque année une classe nouvelle ». Son successeur, le P. Marcel Desforges (mort accidentellement le 1er octobre

1927) prit le gouvernement de la maison en 1908, au moment où elle venait d'atteindre, avec la classe de Philosophie, l'âge adulte.

Un jeune élève nous décrit lui-même la vie au collège :

« Ce n'est pas du tout un collège comme les autres. Nous vivons au grand air, nous développant dans tous les exercices de sport, sous le regard ami des Pères qui veillent sur nous... Malgré promenades, parties, excursions, nous travaillons beaucoup.....

Nous sommes ici comme en famille, très unis, et, quand nous serons des hommes, nous ferons comme nos anciens de Fribourg et de Brugelette, dont les Pères nous parlent sans cesse, nous nous dévouerons au bien de notre pays... ».

Cette impression confirme tout à fait l'anecdote suivante : un collégien s'embarquait un jour gare du Nord pour Huccorgne. La mère d'un ancien, qui assistait au départ, félicita avec enthousiasme la jeune recrue : « Vous y travaillerez bien et vous ne vous ennuierez pas ».

Le travail est attesté par les nombreux succès au baccalauréat. Voici les résultats que nous avons retrouvés :

	Candidats	*Reçus*	*Mentions*	*Proportion*
1907	9	6	1	60%
1908	30	22	3	73%
1909	44	37	6	84%
1910	52	42	8	81%
1911	47	38	12	81%
1912			16	

La piété fleurissait, soutenue par les congrégations. Un enfant de troisième que sa mère voulait emmener à la ville voisine lui écrivit : « Vous avez bien fait de choisir, pour y descendre, les Sœurs de Saint-Charles : ainsi pourrons-nous avoir la messe le matin et je pourrai faire une visite au Saint-Sacrement dans la matinée ». Le même déclarait à un ami : « Je voudrais communier, si c'était possible, 3 fois par jour ».

On comprend que dans un tel milieu les vocations sacerdotales ou religieuses aient germé abondantes :

3 prêtres séculiers, 1 bénédictin, 1 chartreux, 1 dominicain, 17 jésuites.

« Au début d'août 1914, après 6 années de rectorat, le P. Desforges attendait d'être relevé de sa charge, lorsque la guerre éclatait... Il renvoyait aussitôt ceux de ses Pères qui étaient mobilisables et restait avec les plus âgés pour garder la maison pendant les quelques mois que devait durer la guerre ! ». La réclusion fut longue et douloureuse, cependant qu'au loin Pères et anciens élèves se battaient pour la France : 77 tombèrent au champ d'honneur ; 64 élèves et 13 Pè-

res, parmi lesquels le P. Louis Lenoir, l'aumônier du 4e colonial dont les cinq années de professorat avaient laissé un profond souvenir.

Après la guerre, le collège ne fut pas réouvert et en 1920 les Pères le vendirent au gouvernement belge qui y installa les orphelins de guerre. Le R. P. Desforges vint à Paris où ses anciens le retrouvèrent. En 1921, quelques uns reprirent avec lui la route d'autrefois pour inaugurer la statue de Jeanne d'Arc offerte par M. de Sessevalle et devenue le monument aux Morts.

Depuis 1933, Marneffe, abandonné par ses hôtes, devenus grands, a été loué par les P. P. Espagnols exilés qui y ont installé leur scolasticat de philosophie et de théologie.

Les 3-4 juin 1934, le « vieux château » reçut la visite d'un groupe d'anciens, joyeux de s'y retrouver « en famille ». A la messe, le P. d'Ambrières, interpréta les sentiments de tous en commentant les premiers mots de la Messe : « *Introibo ad altare Dei, ad Deum qui laetificat juventutem meam* » (1).

La Vie de Nos Collèges

I. — La formation spirituelle et apostolique.

Saint-Simon qui ne passa jamais pour être un grand ami de la Compagnie disait en parlant des Jésuites « qu'ils avaient un extrême talent pour former les jeunes gens à la probité et aux sciences ». Cette méthode pour former à la probité peut être envisagée sous le double aspect de la formation personnelle et de l'initiation à la vie apostolique.

Il faut en premier lieu signaler l'importance du Père Spirituel de la Division : c'est à lui que les élèves s'adressent ordinairement, et les moyens dont il dispose sont nombreux.

Le plus important est la *Congrégation*. Les divisions des petits ont une congrégation généralement érigée sous le vocable des Saints Anges ou de saint Louis de Gonzague, modèle proposé à l'imitation de tous. A côté de ces congrégations fut plus tard créée la *Milice du Pape* dont la fonda-

---

(1) P. G. Fessard, « Annuaire des anciens de Marneffe 1924-1935 ».

tion remonte à 1868. La milice était une croisade de sacrifices, d'heures de silence et de travail, de communions pour le Saint-Père prisonnier au Vatican. Plusieurs milices reçurent des bénédictions spéciales de Pie IX ou de Léon XIII, telles celle du Mans, dirigée par le P. Marin de Boylesve, celles de Vannes et de Poitiers : cette dernière dirigée par le P. Brotelande, obtenait même en 1875 un drapeau béni par le Pape. Après 1880, les milices disparurent. Le Pape Pie X encourageant la communion fréquente, l'esprit de l'ancienne milice reparut quelque temps plus tard, mais sous une forme nouvelle dont nous avons déjà parlé : *La Croisade Eucharistique*, « école primaire de l'Action Catholique », comme la définissait récemment Pie XI.

Les Congrégations de la Sainte Vierge seront particulièrement florissantes dans les grandes divisions, surtout avant 1900. Nous ne pouvons que renvoyer à ce que nous en avons dit plus haut. La reprise d'après-guerre présentera de sérieuses difficultés en raison surtout des nouveaux Mouvements de jeunesse catholique, scoutes et autres qui s'introduisaient dans les Collèges. Le P. Général dut intervenir. Depuis lors bien des progrès ont été réalisés et les Congrégations témoignent d'un regain de vitalité.

La dévotion envers la Sainte Vierge, toujours très vive, revêtit parfois des formes originales. Pendant le mois de mai 1854, les élèves de « La Providence » d'Amiens rédigent des devoirs sur la Sainte Vierge : les uns sont lus en classe, les autres, plus brillants, en la chaire du réfectoire commun. Les académies de Vannes donnent en 1866 des séances mariales. Enfin le collège de Poitiers, aussitôt après la définition du dogme de l'Immaculée Conception, organise une grande procession qui parcourt la ville au son de la fanfare ; le soir, illuminations grandioses. On pourrait encore signaler les fêtes qui marquèrent le centenaire de la Congrégation en 1885 (1) et les nombreux pèlerinages à Lourdes, sans omettre les exercices particuliers du mois de Marie.

L'action en faveur de l'Eucharistie fut aussi particulièrement efficace : dès 1854, on signale de Poitiers des élèves qui communient chaque semaine. Les communions sont plus nombreuses pendant les Six dimanches de saint Louis de Gonzague où se font entendre des prédicateurs spéciaux. Vers 1890 la communion hebdomadaire se généralise.

Avant les décrets du Pie X en 1905, de grands directeurs de Congrégation poussaient à la communion fréquente et même quotidienne, v. g. le P. Gondard au Mans, le P. Boismartel

(1) Cf. « Lettres de Jersey », t. 4, p. 376-390.

à Vannes. Quand Pie X eut parlé, le mouvement en faveur de la communion fréquente s'intensifie. Les « Triduums Eucharistiques » en furent le levier. Une manifestation eucharistique, chère entre toutes, est la procession annuelle du Saint-Sacrement célébrée le soir de la fête du Sacré-Cœur, dans les cours ou le parc du collège. Les divisions rivalisent de zèle, pour préparer les décorations des reposoirs. Un évêque ou un grand-vicaire vient souvent les honorer de sa présence.

Les collèges, consacrés au Sacré-Cœur aussitôt après leur ouverture, restèrent toujours des foyers fervents de cette dévotion. En 1860, les élèves de Rhétorique de Vannes éditent pendant le mois de juin un « Journal du Sacré-Cœur de Jésus. — Écho de la Rhétorique. — Rédigé par tous les élèves de la classe. — Paraît le vendredi ». Ce journal publie des devoirs, des essais, des poésies ayant trait au Sacré-Cœur, il est rédigé en français, latin, grec et breton : et l'on considère comme un déshonneur de n'y rien publier. En 1873, tous les collèges envoient une délégation au grand pèlerinage national de Paray-le-Monial. — Les élèves de Madrid donneront plus de 4.000 fr. en un an pour la future basilique de Montmartre. Au Mans en 1886, sous l'influence du P. Marin de Boylesve, —il écrivent au P. Vicaire Général (le P. Anderledy) pour demander d'ajouter dans la formule de consécration à la Sainte Vierge la promesse de promouvoir le culte du Sacré-Cœur et de ne jamais entrer dans la franc-maçonnerie. Pendant la guerre, ont lieu de grandes neuvaines au Sacré-Cœur. La dévotion au Sacré-Cœur se manifeste encore par les Heures saintes, libres, qui précèdent les premiers vendredis de chaque mois.

Les grands peuvent également faire partie de cercles où l'on étudie et commente en commun un passage de l'Évangile. Ces cercles existent actuellement à Évreux, à Franklin et au Mans.

Mais ce ne sont là que des manifestations extérieures d'une dévotion que le P. Spirituel doit achever et diriger par ses entretiens. Il sera le guide sûr qui donnera aux élèves l'esprit de l'Église, c'est à dire, l'amour du Pape, le zèle pour les Missions ; il dirigera aussi leur désir de secourir les indigents.

Pour parler de l'amour du Pape, il suffit de considérer la conduite des anciens élèves lors de l'invasion des États-Pontificaux, en 1860. Poitiers qui ne comptait encore que peu d'anciens offrait 40 Zouaves Pontificaux au Pape, Vannes plus de 150, et Pie IX parlant de ce collège disait : « Le collège Saint-François-Xavier de Vannes ! Ah ! de tous les collèges de France, c'est celui qui m'est le plus cher, car

aucun ne m'a donné autant de défenseurs ». Ce respect filial envers le Pape existe toujours : les nombreuses participations aux pèlerinages à Rome en sont le témoignage.

L'esprit missionnaire fut, lui aussi, toujours en honneur. On sait la popularité des œuvres de la « Propagation de la Foi » et de la « Sainte-Enfance » (nombreux sont les abonnements recueillis dans chaque division), le bonheur qu'éprouvent les élèves à donner « pour faire baptiser un petit Chinois », qui portera leur prénom, l'éclat des fêtes de la Sainte-Enfance en 3e division...

Plusieurs groupes de Croisade sont en relations constantes avec un Père de Chine, tel le Mans ; d'autres poussèrent même la charité jusqu'à fonder des catéchuménats, tel Vannes en 1925 ou à payer la pension d'un séminariste chinois. Échange de lettres avec les missionnaires, mais aussi réceptions fréquentes d'évêques missionnaires que l'on invite à visiter le collège, pour leur procurer l'occasion de parler aux enfants de leur mission, ou bien encore visites de missionnaires de différents Ordres religieux à l'occasion de la Fête des Missions. En 1931, l'Externat de la rue de Madrid organisait une grande séance qui permettait d'envoyer 15.000 fr. aux victimes des grandes inondations de Chine. Signalons encore l'initiative de certains élèves de 1ère division qui organisent des conférences auxquelles ils invitent toute la division : ainsi peuvent-ils étudier et faire connaître les Missions et les problèmes qu'elles soulèvent. Enfin en ces toutes dernières années, les Expositions misionnaires qui ont eu lieu en bon nombre de Collèges, surtout la journée missionnaire (3e dimanche d'octobre) instituée partout à la demande du Souverain Pontife, ont donné à la pensée missionnaire dans nos Collèges un élan irrésistible.

La préparation à l'apostolat n'a jamais cessé non plus d'être une des préoccupations de nos Pères dans les Collèges. Sans doute la formation active et l'exercice de l'apostolat direct en dehors du collège présentent des difficultés réelles. De grands éducateurs, comme le P. Trégard, trouvaient des inconvénients sérieux pour les élèves à se livrer au dehors à un apostolat suivi et ils ne le jugeaient guère compatible avec le travail intensif que réclame la préparation des examens. Mais les besoins pressants des âmes et la nécessité de former de jeunes apôtres et de les mettre en contact le plus tôt possible avec les détresses physiques et morales auxquelles ils devront s'intéresser plus tard, s'ils sont de vrais chrétiens, ont fait passer par-dessus cette objection. Les visites des pauvres, jadis réservées aux seuls congréganistes, sont maintenant accessibles à tous et en maints endroits existent les Conférences Saint-Vincent de Paul. Mais il y a plus,

Partout les patronages sont recommandés aux élèves, et beaucoup n'hésitent pas à sacrifier leurs jeudis et dimanches ainsi qu'une bonne partie des vacances pour occuper agréablement par des jeux les après-midi des petits pauvres. Évreux, Poitiers et Madrid avaient déjà commencé cet apostolat en 1891, nous le trouvons aujourd'hui particulièrement florissant à Franklin. Sa récompense ? Écoutons parler un élève de Seconde : « Au retour, en parcourant la rue Vercingétorix et en passant devant les kiosques de journaux, parmi de mauvais garnements ou devant un patronage communiste, on se sent joyeux d'avoir contribué à écarter des écueils de la rue 400 enfants ». On se sent joyeux...

Aide aux enfants de patronage, aide aux jeunes gens aussi : les élèves de Tours donnent, en 1930, des leçons de mathématiques et de dessin industriel aux jeunes ouvriers. Ceux de Franklin en 1926-1927, avaient fait 68 conférences dans la banlieue sur des sujets d'actualité, avec les difficultés que l'on peut supposer étant donné l'auditoire.

Enfin, non contents de sacrifier leurs loisirs de l'année scolaire, plusieurs élèves, des grands, vont porter secours aux prêtres chargés de colonies de vacances, vivant leur vie, pendant un mois, partageant les peines, les joies, la prière du prêtre.

II. — La Vie Intellectuelle.

Sous ce titre un peu audacieux nous entendrons d'abord l'émulation qui a toujours été considérée dans les collèges comme un puissant moyen d'exciter les élèves au travail. Les documents sont tous d'accord pour montrer que, dans chaque collège, avec des modalités différentes, mais toujours avec succès, ce moyen a été employé : Notes de semaine, de diligence et de compositions, proclamations mensuelles et trimestrielles.

Dans les classes de grammaire, on a l'habitude de diviser les élèves en deux camps : Grecs et Latins, Gaulois et Romains, Spartiates et Athéniens.., se disputent pendant la semaine ou le mois, la récompense promise au camp vainqueur. La « concertation » est une lutte des deux camps, en présence des autorités, des professeurs, des parents, sur un programme fixé. Elle permet de faire apprendre les matières les plus arides.

Les documents attestent une grande prospérité des « Académies », réunions des meilleurs élèves des classes de Philosophie, de Rhétorique, d'Humanités et même de 3e.

Prenons Vaugirard comme exemple. Jusqu'en 1880 chacune des hautes classes et même chaque section des hautes classes donne une séance tous les ans. Ici le latin, comme de

juste, maintient ses droits plus facilement, voire même le grec. La séance d'académie comprend d'ordinaire une série de devoirs variés, narrations, poésies françaises, latines, grecques (Vannes 1865), dissertations, coupés de dialogues ou de discussions. Ils sont l'œuvre des élèves, le professeur ne doit pas les faire lui-même, il ne peut que les retoucher. Les élèves revendiquent fièrement leur paternité. En 1860, Vannes joue *Saint Adolphe* ou *Les Prémices des Martyrs arabes en Espagne*, tragédie sacrée en trois actes composée par les élèves de rhétorique. Une note du programme précise : les principaux auteurs de cette tragédie en vers iambiques sont MM. Le Digabel, Joseph Le Veux, et Léon de Joannis (les deux derniers futurs jésuites).

Il y a même une académie de grammaire qui apparaît plus rarement au plein soleil de l'histoire : Brugelette 1850, Vannes 1860, (président : Armand Prudhomme), 1861, Poitiers 1862, Vaugirard 1869, 1870, 1874-1875.

Si on consulte l'inventaire du P. Sengler, *Souvenirs d'Académies* 1815-1878, on remarque la prédominance des sujets religieux empruntés à l'histoire de l'Église ; l'histoire littéraire n'en fournit pas la moitié. Le choix est dicté par les convenances locales ou l'actualité. Metz célébrera S. Arnould et S. Clément ; Amiens, S. Geoffroy ; Le Mans, les premiers chrétiens dans le Maine (1875, président d'académie : René de la Broise). Poitiers parlera de la fée Mélusine (1867, président : Léopold Cisterne), Brest des derniers jours de la ville d' Ys (1875). On comprend que Tours étudie Charlemagne au tombeau de S. Martin en l'an 800 (1875), Louis XI au Plessis-lès-Tours, mais aussi l'Imprimerie quand un des académiciens signe Edmond Mame (1876). Vannes étudiera S. Vincent Ferrier 1859, Gilles de Bretagne 1861, César et les Venètes 1867, la Tour du Connétable 1863 (académie d'humanités ; le président se nomme Fernand de Langle de Carry). — L'actualité impose aussi tel ou tel sujet. En 1872 Vannes glorifie l'Alsace et les Otages de la Commune et le 21 juin 1871, fête le 25e anniversaire du couronnement de Pie IX ; à la fin de la séance on joue *Le Zouave de Mentana*, drame en un acte et en vers composé par le P. Poirré qui professe la rhétorique au collège depuis quatre ans. A cette séance collaborent André de la Barre, Gaston de Gouvello, Gustave de Lamarzelle et Fernand Butel.

Pie IX meurt le 7 février 1878 ; le 24 mars suivant, Brest étudie son pontificat et rejoue *Le Zouave de Mentana*. L'année 1891 ramène le troisième centenaire de la mort et 1926 celui de la canonisation de S. Louis de Gonzague ; les académies étudieront son époque, ses vertus, sa mort et pour elles le P. Delaporte composera en 1891 un *Louis de Gonza-*

gue, le P. Beslay, en 1926, *La vocation de L. de Gonzague*, chaque pièce en 1 acte et en vers.

Il y a des sujets privilégiés. On ne peut être académicien que si on est congréganiste. Un grand nombre d'académies traitent donc de la sainte Vierge ou tout au moins lui dédient leurs travaux. S. François de Sales est le patron des académiciens, il est tout naturellement l'objet de nombreuses séances, v. g. Vaugirard 1857, 1867, 1869, 1870 ; Vannes 1856, 1860 ; de même S. Louis de Gonzague patron de la jeunesse. Les origines de l'Église, celles de la France (Vercingétorix, Charlemagne, Roland), les grands héros, surtout s'ils sont de grands saints, S. Louis, Jeanne d'Arc, Montcalm, sont fréquemment étudiés et glorifiés ....

Le répertoire du P. Sengler s'arrête à l'année 1878. A partir de cette date, autant que la pénurie des documents permet de l'affirmer, les sujets littéraires prennent le pas sur les autres. En tout cas, le latin ne fait que se survivre, le grec est plongé dans une léthargie voisine de la mort. Il connaît pourtant des réveils magnifiques. Le 13 juin 1901, dans la dernière séance d'académie organisée par un professeur jésuite à Vaugirard — « A Vaugirard on sait le grec », disait jadis Saint-Marc-Girardin — le P. Goupil fait jouer Antigone en grec. Le 26 février 1907, en exil cette fois, à Marneffe, les élèves du P. Lenoir suivent ce bon exemple, et nous savons que la tradition a repassé la frontière.

L'enseignement de nos collèges a toujours été fort apprécié même de l'Université : n'a-t-on pas vu en 1876 les petits-fils du Ministre de l'Instruction Publique entrer à la rue de Madrid ; en 1865, Vaugirard comptait le fils du directeur de l'École Normale. Du même Vaugirard on peut citer cet éloge : « Où étudie votre fils, demandait un jour un académicien à l'un de ses amis ? — A Vaugirard. — Quelle est sa place en classe ? — Un peu au dessus de la moyenne. — Très bien, réjouissez-vous, car en ce cas il doit être très fort ».

III. — Vie de famille.

Vie de collège, vie de famille. N'est-ce pas un peu la caractéristique de nos collèges ? Fêtes, promenades, excursions, pèlerinages, jeux et sports, revues enfin, ne sont-ce pas là les divers éléments de cette vie familiale ?

A la fin du 19e siècle, l'usage est bien établi. Il y a deux grandes séances dramatiques par an, l'une aux jours gras, l'autre à l'occasion de la fête du R. P. Recteur, et, depuis 1880, de celle de M. le Directeur. Cette fête coïncide avec la réunion des anciens élèves. Au cours de l'année scolaire

les différentes académies, surtout celle de rhétorique, donnent une ou plusieurs séances. La distinction aux origines n'était pas aussi rigide et les académies figurent au programme soit des jours gras, soit de la fête du R.P. Recteur.

Aux jours gras, la comédie est reine : *tempus est ridendi*. On reprend les comédies du P. Du Cerceau, v. g. les *Inconvénients de la grandeur*, qui eut si grand succès jadis et fut jouée par les élèves de Louis-Le-Grand devant Louis XV enfant, celles du P. Porée, le *Joueur*, *Le Paresseux*.... On en compose de nouvelles. Le P. Cahour écrit : *Le Père Simon, brocanteur* et *L'Enterrement du Père Simon*... Enfin *Le voyage de M. Perrichon* apparaît à Vannes en 1870, à Poitiers en 1873 et sera souvent remis à la scène, ainsi que d'autres pièces de Labiche. Mais la charité n'oublie pas les pauvres ; une tombola est organisée à leur profit. Elle sera l'occasion de jouer des saynettes comme *Les trente sous de saint Vincent de Paul* du P. Delaporte.

Voici le titre des pièces jouées en la fête du P. Recteur au collège de Poitiers pendant l'espace de vingt années, 1858-1878 : *Agapitus martyr* 1858 et 1866, *Jonathas* 1859, *Hermenegildus* 1861-1867, *Balduinus solutus vinculis* (drame latin composé en vers iambiques par les académiciens de rhétorique) 1862, *Diocletiani dies supremus* 1863, *Simplicianus martyr* 1864, *Joseph* (opéra de Méhul) 1868, *Maurice* 1869, *Louis IX* 1870, *Connor O'Nial* 1872 et 1876, *François de Guise* 1873, *Jean de la Valette* 1874, *Saül* 1875, *Les Flavius* 1878.

Là aussi on constate le mélange des pièces anciennes (v. g. *Hermenegildus* est du P. Porée), et des nouvelles. Parmi les nouveaux poètes, citons les PP. Cahour, Marin de Boylesve qui affectionne les sujets bibliques, de Gabriac, Lapôtre, Tricard, Fougeray, et surtout Longhaye et Delaporte. On voit encore si le choix des pièces mérite le reproche de frivolité et que la nouvelle Compagnie a laissé tomber, sans regrets, les ballets chers à l'Ancien Régime.

Il n'est pas indifférent au prestige des maîtres et au bon esprit du collège que les élèves sachent que la pièce qu'ils applaudissent a été composée par un de leurs professeurs, qu'ils entendent d'illustres juges la couvrir d'éloges, comme Mgr Pie et Mgr Gay font *Les Flavius* du P. Longhaye (1878), « où l'on voit les larmes remplir les yeux des spectateurs les plus graves en entendant les plus beaux sentiments exprimés en si parfaite poésie ».

La liste des pièces composées par le P. Delaporte fournit des indications sur les goûts des professeurs et des élèves de 1877 à 1900 : le public fait le poète. Notez que le P. Delaporte ne compose plus des tragédies, mais des drames, en vers toujours.

Exilé de Prusse (Voltaire), comédie en 3 actes, Poitiers 1877.

Le bachelier Oscar, comédie en 3 actes, Vaugirard 1877, 1893.

« *Fais ce que dois* », 1 acte, joué pour la première fois le 28 décembre 1886 à Saint Mary's College, Canterbury, devant le comte de Paris ; Madrid, 1891, Le Mans 1897.

Loch' Maria (les émigrés à Quiberon), 3 actes, Vaugirard, Le Mans 1889, Poitiers 1890.

Une page d'histoire de France, un acte. (Trente soldats faits prisonniers par les arabes en Algérie vers 1840, sommés d'apostasier, refusent sauf un et sont massacrés) 1888, Madrid 1900.

La revanche de Jeanne d'Arc (Le Mont Saint-Michel repousse l'assaut des Anglais, 17 juin 1434), 5 actes, Vaugirard, Le Mans, 1891, Vannes 1894, Évreux 1904.

Louis de Gonzague, 1 acte, Vaugirard, Poitiers, Tours 1891 (sera joué la même année à Amiens, Dôle, Lyon, Marseille, Mongré....)

Le Baptistère de la France, un acte, 1891.

« *Mein Herr* » *le Singe*, comédie en un acte et en prose, Évreux 1893.

Les trente sous de S. Vincent de Paul, idylle dramatique enfantine, 1 acte, Madrid 1894, Le Mans, 1896.

Saint Louis (à 28 ans), 5 actes, Vaugirard, Le Mans, 1894.

Pierre Olivaint, à-propos en deux tableaux, 1896 (1).

Tolbiac, 4 actes, Vannes, Tours 1896.

Saint Nicolas, 1 acte, Lyon 1899.

Pour l'Honneur, en 4 tableaux, Vannes 1900 (composé pour le 50e anniversaire de la fondation du collège).

Patria (les Machabées), Vannes 1901.

Pour la musique des chœurs ou de ses cantiques, le P. Delaporte recourt à la collaboration du P. Gondard. C'est à eux qu'on doit le cantique des vœux *Prenez, Seigneur Jésus...*, et tant d'autres petits chefs-d'œuvre.

La fête du P. Recteur est régulièrement suivie d'une excursion. Les Vannetais franchissent le golfe de Morbihan, vers Houat, Hoedic et Belle-Isle ; Vaugirard, Poitiers,Tours furent souvent reçus dans des châteaux amis.

Chaque année, au mois de mai, un pèlerinage amène maî-

(1) Vaugirard célèbre alors le 25e anniversaire de la mort de son ancien recteur, martyr de la Commune. Christian Burdo, président de l'académie d'humanités 2e section, joue le rôle de Pierre Olivaint, prêtre et jésuite. On lut la pièce de vers du P. Longhaye : l'*Eucharistie et les Otages.*

tres et élèves aux pieds de Marie dans un sanctuaire aimé de la Vierge, d'ordinaire situé dans le voisinage, parfois assez loin. En 1875, Poitiers va jusqu'à Saumur (N. D. des Ardilliers). Saint-Grégoire visite Notre-Dame-la-Riche à Tours même, mais aussi gagne Loches, Chinon ou Blois (N. D. des Aides). Vaugirard souvent se rend à Chartres. Le Mans va d'ordinaire à N. D. du Chêne (près Sablé) mais aussi à Évron, Laval (Avesnières) et Chartres. Les collèges de Paris vont chaque année à N. D. des Victoires — et à Montmartre. — Vannes est fidèle à Sainte-Anne d'Auray : certains élèves, suivant en cela l'exemple de leurs aînés, font la route à pied.

Le jeu a toujours été en honneur dans nos collèges. L'autorité qui est forte, l'impose aux « péripatéticiens en herbe ». L'enfant a besoin de jouer, pour sa santé et sa moralité. Cette dernière pensée, tout apostolique, a inspiré le P. de Nadaillac (qui fut 52 ans surveillant) et le P. Rousseau (préfet des études au Mans de 1885 à 1895) dans la composition de leur livre *Jeux de Collège*, arrivé en 1921 à sa sixième édition (*Lettres de Jersey*, 1923, p. 516) et reçu avec reconnaissance par tous les éducateurs.

« On joue dans les cours ; les sacrements sont de plus en plus fréquentés », constate avec joie le P. du Lac en 1878 à la rue des Postes. (1)

On a longtemps gardé à Jersey le souvenir de la fameuse équipe du collège en 1909 dont le succès étonnait les Anglais eux-mêmes. Un brave irlandais de Guernesey y trouva même une raison (*causa impulsiva*, disent les moralistes) de revenir à la pratique religieuse.

En fin d'année les élèves offrent une fête de jeux : sauts, courses de tout genre, mouvements d'ensemble, chars romains, pyramides se succèdent devant un nombreux public (2).

Ce qui contribue aussi à faire de la vie de collège une vie de famille, c'est sa Revue. Marneffe créait en 1911 : *En famille*. Les élèves ou les Anciens en sont les rédacteurs ordinaires. Excursions de vacances, vie du collège au jour le jour, chronique des anciens, vie sportive, succès scolaires y sont relatés.

---

(1) Burnichon, t. IV, p. 513.

(2) E. Legouvé, présidant en 1877 la distribution des prix au lycée Chaptal, s'éleva vigoureusement contre l'usage des entretiens particuliers à deux pendant les récréations et ne craignit pas de renvoyer ses auditeurs à l'école des jésuites de Vaugirard qui « exercent leurs élèves au jeu et à la prière ».

IV. — L'École Apostolique.

La première école apostolique fut fondée en Avignon, en 1865, par le Père de Foresta. L'école apostolique n'est pas un collège, un pensionnat ou une maison d'éducation préparant aux diverses carrières. Ce n'est pas non plus un petit Séminaire destiné à former des prêtres pour les besoins d'un diocèse en particulier. Ce n'est pas davantage une sorte de petit noviciat.

L'école apostolique est une école spéciale, un petit séminaire de missionnaires, ayant pour but de seconder l'œuvre de la Propagation de la Foi et les autres œuvres apostoliques, en leur préparant de bons ouvriers. A la fin de leurs études littéraires, les « Apostoliques » ont la liberté de choisir, parmi les Sociétés de Prêtres Séculiers et Réguliers qui envoient des sujets dans les Missions, la Mission ou l'Institut qui répond davantage à leur attrait.

L'École Apostolique de Poitiers fut fondée en 1869 par le P. E. Chambellan et les premiers « Apostoliques » furent inscrits en avril 1870 : ils étaient 16. Les débuts de l'œuvre furent difficiles : l'École occupa d'abord les locaux de la résidence, mais dès 1877 il fallut bâtir. La même année on acheta la Charletterie, maison de campagne située à deux kilomètres de Poitiers et dans laquelle les « Apostoliques » vont se reposer les jours de congés et pendant les vacances. En 1884 on dut émigrer rue des Buissons ; actuellement l'École est située 31 rue St-Denis.

Les « Apostoliques », admis depuis l'âge de 12 ans, doivent montrer une solide piété, du goût pour l'étude et un désir sérieux de devenir missionnaire ; ils suivent les classes du collège St-Joseph et quelques-uns passent le baccalauréat. L'École reçoit aussi les « Vocations tardives » : ces jeunes gens suivent des cours spéciaux ou même les cours du collège.

Chaque année de nombreux missionnaires ou Pères Maîtres de Congrégations viennent à l'École parler de leur Mission, ou de leur Institut, de leurs besoins, de leurs peines, de leurs succès ; leurs auditeurs apprennent ainsi à connaître les différentes missions ou Congrégations missionnaires, ce qui détermine leur choix à la sortie de l'école.

« *La Charletterie* », bulletin annuel, relatant les moindres événements de la vie quotidienne et publiant de larges extraits de lettres d'anciens, est le lien qui resserre les « Apostoliques » autour de leur chère École, jamais oubliée, qu'ils soient en Chine, aux Indes, au Canada ou à Ceylan.

On compte 409 religieux ou prêtres qui sont passés par

l'École depuis sa fondation (21 Avril 1870) jusqu'en 1935, répartis dans 35 Instituts différents, à savoir :

4	Assomptionnistes	5	Missions Étrangères de Paris
5	Bénédictins	11	Missions Étrangères d'Haïti
19	Capucins	1	Missions Étrangères de Mill Hill
1	Carme	21	Oblats de Marie
3	Chartreux	6	Pères de Picpus
3	Pères de Chavagnes	23	Pères du St-Esprit
8	Clergé colonial	23	Pères de S-François de Sales
65	Clergé de France	2	Pères Blancs
114	Compagnie de Jésus	3	Rédemptoristes
4	Compagnie de Marie	6	Salésiens
10	Dominicains	2	Pères du Saint-Sacrement
2	Eudistes	1	Missionnaire de Scheut
6	Franciscains	8	Pères de Sion
11	Lazaristes	3	Trappistes
1	Mariste	60	Frères de différentes Congrégations

BIBLIOGRAPHIE.

Cette bibliographie, très sommaire, tend seulement à donner un aperçu de l'histoire des collèges et de quelques événements plus saillants qui en marquèrent la vie.

Lettres de Jersey. — Cf. Table Générale : « Collèges » et certaines Notices Nécrologiques.

Lettres Annuelles de la Province de France.

Histoire d' Un Siècle, par le P. Burnichon.

Monographies

BRUGELETTE.

Brugelette, Souvenirs de l'enseignement chez les jésuites, par un de leurs élèves Ch. de ***. — Toulouse, Regnault, 1879.

Le Père Pillon et les Collèges de Brugelette, Vannes, Sainte-Geneviève, Versailles et Lille, par le P. Orhand. — Lille, Ducoulombier, 1888.

Jésuites par le P. du Lac. — La préface, aux p. XVIII-XXXI, contient les souvenirs du P. du Lac sur Brugelette.

Voir aussi la notice nécrologique du P. Marin de Boylesve et la vie du P. Longhaye.

CANTORBÉRY.

France, par le P. du Lac. — Paris, Plon, 1886.

METZ.

Les Jésuites à Metz, par L. Viansson-Ponté. — Strasbourg, Leroux, 1889.

Le Pèlerinage à l'église N.-D. de Luxembourg des R.R. P.P. Professeurs et de M.M. les Élèves du Collège Saint-Clément de Metz. — Luxembourg, P. Bruck. [25 juin 1860].

Souvenirs de Metz. L'École Saint-Clément, ses élèves, ses derniers jours par le P. Didierjean. 2 in-12. — Paris, 1879.

SAINTE-GENEVIÈVE.

Souvenirs de l'École Sainte Geneviève. Notice sur ses élèves tués à l'ennemi, par le P. E. Chauveau. 2 in-12. Paris. Palmé. 5e éd. 1880.

Quinze ans à la rue des Postes (1880-1895). *Souvenirs*, par l'abbé Léon Joly. — Paris, Lecoffre, 1909.

Les grandes écoles de France. L'École Sainte-Geneviève, par R. Tabournel.

École Sainte-Geneviève, Ancienne Rue des Postes, 1854-1930.

VAUGIRARD.

Souvenirs de Vaugirard (1870-1871), par le P. Prampain, Paris, 1887.

LE MANS.

Comment les Jésuites ouvrent un Collège. — 1880.

Souvenirs de N.-D. de Sainte-Croix du Mans, par le P. de Rochemonteix. — Le Mans, Leguicheux, 1883.

POITIERS.

Souvenirs et espérances, par H. Daniel-Lacombe. — Poitiers, Oudin, 1881.

L'*Annuaire* de 1918 in-8° racontant les *Noces d'or de l'Association* des Anciens élèves résume toute l'histoire du Collège.

VANNES.

La Vie de Collège chez les Jésuites, par F. Butel. — Société Générale de Librairie Catholique, 1882.

L'Éducation des Jésuites, par F. Butel. — Paris, Firmin-Didot, 1890.

Souvenirs du Collège S. F. X. — Vannes, Lafolye, 1887.

Mgr Mermillod au Collège S. F. X. — Vannes, Galles, 1878.

Quatre morts à Vannes parmi les expulsés, par A. Poirier. — Nantes, Libaros, 1882.

Inauguration d'un monument à la mémoire des Anciens Élèves morts devant l'ennemi. — Vannes, Galles, 1878.

Le F. Yvon Guyonwarc'h, par le P. Séjourné. — Paris, Oudin, 1882.

Élèves des Jésuites. Souvenirs des collèges de la Compagnie de Jésus en France 1850-1880, par le P. Didierjean. 2 in-12. Paris, Palmé, 1882.

On pourrait encore signaler les pièces de circonstance des PP. Longhaye, Delaporte, etc... ainsi que les nombreux « *Livres d'Or* » publiés après les guerres de 1870 et de 1914.

A la suite de certaines fêtes ou réceptions, des brochures étaient ordinairement publiées en vue d'en graver plus profondément le souvenir : nous en avons indiqué quelques unes.

Souvenirs d'Académies. Séances littéraires et dramatiques données dans les collèges de la Compagnie de Jésus en France de 1815 *à* 1878, par [A. Sengler S. J.] in-4°, 872 pp. — Lefort, Lille-Paris, 1879.

Institut Professionnel de Nantes

I. — Histoire.

Dès son élévation à l'épiscopat, l'évêque de Nantes, Mgr Le Fer de La Motte, projeta d'organiser dans sa ville, très industrielle, l'enseignement technique catholique : son désir, très large, était de l'y établir à tous les degrés, et de confier à nos Pères cette nouvelle entreprise.

De son côté, la direction de l'I. C. A. M. de Lille, soucieuse d'accroître dans toute la France le recrutement de ses élèves, souhaitait vivement que, dans l'Ouest, nos Pères pussent ouvrir un Cours Préparatoire à leur École et y adjoindre une « École supérieure professionnelle ».

La réalisation n'était pas chose aisée : l'importance et le rayonnement de l'enseignement technique échappaient encore à certaines personnalités importantes ; en outre, pouvait-on envisager raisonnablement la fondation d'un nouvel établissement scolaire, nécessairement très coûteux à cause des exigences de son matériel et de la nature de son personnel enseignant, alors qu'on estimait déjà trop grand le nombre des collèges existants, eu égard aux ressources disponibles en hommes et en argent ?

L'utilité de l'œuvre fit passer outre à toutes les objections et l'on décida de répondre à l'appel de Mgr Le Fer de La Motte. Depuis lors, pas un instant S. Exc. ne cessa de prodiguer aux organisateurs de bienveillants encouragements.

Ceux qui furent chargés des réalisations initiales ne savaient pas trop ce qu'on leur demandait ni ce qu'ils pourraient faire ; toutefois, en même temps qu'ils s'appliquaient à rassembler les éléments indispensables à leur œuvre, ils comprenaient de jour en jour plus clairement la réelle nécessité de la tâche qui leur était confiée et les résultats inappréciables pour l'honneur de Dieu et le bien des âmes qui en découleraient si elle était menée à bien.

Il n'y avait, au reste, qu'à ouvrir les yeux pour voir l'effort fait, sur ce point, par l'enseignement officiel. Celui qui tient sous son influence les cadres supérieurs de l'Industrie, et, *plus encore*, les cadres subalternes ; agents techniques,

chefs d'atelier, contremaîtres, dessinateurs..., agents de liaison entre les ingénieurs et les ouvriers de toute catégorie, a, en quelque sorte, main-mise sur la classe ouvrière tout entière, la dirige à son gré, et possède par là-même une force immense.

Les dirigeants officiels l'ont compris et ils agissent avec toutes les ressources dont ils disposent. C'est ainsi qu'à Nantes même, outre certains cours professionnels, il y a deux Écoles publiques d'Enseignement technique, très fréquentées : l'École Nationale Professionnelle Livet (enseignement secondaire technique) qui compte de 450 à 500 élèves, et l'École Pratique du Commerce et de l'Industrie (enseignement primaire technique) qui en possède environ 300.

De ces Écoles sortent les futurs ingénieurs des Arts et Métiers, la plupart agents techniques des grandes administrations : P. T. T., Chemins de Fer, Marine marchande, Aéronautique ; etc., et ils transportent dans tous ces milieux l'esprit dans lequel ils ont été élevés, et sur lequel il est inutile d'insister.

La hiérarchie catholique ne pouvait demeurer indifférente à cet état de choses, surtout quand elle voyait tant d'enfants élevés au prix de mille sacrifices dans les Écoles libres, perdre en peu de temps le fruit de leur formation chrétienne, obligés qu'ils étaient, et précisément à l'âge de l'éveil des passions, d'entrer dans ces Écoles publiques s'ils se destinaient à une carrière industrielle.

Certains hommes clairvoyants n'avaient jamais perdu de vue l'importance de cette question : dans le Nord, pour l'enseignement technique supérieur, l'ICAM de Lille était fondé depuis plus de vingt ans, et il existait plusieurs Écoles techniques privées très florissantes ; mais dans l'Ouest on ne trouvait que de rares sections professionnelles jointes à des écoles primaires ; et encore, à Nantes, la plus renommée, celle de l'École de la Madeleine, dirigée par les Frères des Écoles Chrétiennes, avait-elle été fermée en 1901.

Il était donc nécessaire qu'à Nantes, en face des Écoles publiques, on fondât une École chrétienne, uniquement professionnelle, capable de donner aux enfants les mêmes débouchés et pouvant rivaliser avec elles par la valeur de son enseignement et l'outillage de ses ateliers.

La chose n'était pas — et ne demeure pas — facile.

L'enseignement officiel a tout à sa disposition : personnel, argent, outillage ; la scolarité y est gratuite, et en outre plus d'une grande administration lui accorde sa sympathie et la manifeste par des bourses attribuées aux élèves.

Recruter un personnel à la hauteur de ses fonctions, se procurer les machines-outils indispensables, établir des con-

ditions de pension abordables, créer une Caisse de Bourses et d'Outillage permettant d'accorder de nombreuses et importantes réductions aux enfants de familles peu aisées et d'entretenir le matériel des ateliers, c'était l'œuvre qu'il fallait réaliser d'urgence, et à laquelle on s'appliqua avec courage et ténacité — dès le 12 février 1920.

La Providence permit que l'on découvrît très rapidement celui qui, au point de vue technique, est depuis 15 ans l'âme de l'Institut : Mr Le Mével, ingénieur I.C.A.M. On trouva des professeurs, des contremaîtres, un peu d'outillage ; on pouvait franchir la première étape. Le 25 septembre, au concours d'admission, sur 36 candidats, 22 furent admis. Le 20 octobre 1920, 9, rue Dugommier, dans l'ancienne résidence aménagée tant bien que mal, les cours furent ouverts. L'I.C.P., c'est-à-dire l'*Institut catholique Professionel* de l'Ouest commençait.

Le nombre des élèves s'accrut d'année en année (90 en 1926) jusqu'au jour où les locaux provisoires devenant insuffisants, on se transporta dans l'établissement spécialement construit à cet effet, au Lion d'Or à La Joliverie, commune de St-Sébastien-sur-Loire, alors presque la campagne, sur les confins de la ville de Nantes ; 150 élèves y entraient le 13 octobre 1927.

Entre temps, la Caisse de Bourses et d'Outillage, organisme dont on ne saurait s'exagérer l'importance étant donné la condition sociale et pécuniaire de la plupart des enfants qui sollicitent leur admission, était établie sur une base plus solide, grâce à la création, après bien des efforts, de l'« Association des Amis de l'I.C.P. » dont les cotisations annuelles rendent moins aléatoires les ressources qui permettent d'accorder des réductions.

Toute cette histoire a été résumée dans le mémoire qui fut présenté le 4 décembre 1927 à Mgr Le Fer de La Motte, lors de l'inauguration de la Joliverie (1).

Depuis cette époque l'Institut continua à progresser. Il fallut bientôt achever le grand bâtiment dont deux tiers seulement avaient été construits. En juin 1931, le R. P. Lambert, Provincial, bénissait les nouveaux locaux commencés à Pâques 1930. On dut aussi augmenter l'outillage, aménager un atelier nouveau pour l'électricité.. Bien des choses restent à faire. La progression continue : à la dernière rentrée, en octobre 1935, l'Institut comptait 256 élèves inscrits.

Peut-être conviendrait-il, pour répondre à toutes les exigences de l'Histoire, de signaler ici, parmi ceux qui encoura-

(1) « Lettres de Jersey », 1927-1928, p. 57.

gèrent et aidèrent de façon particulièrement efficace les organisateurs de l'I. C. P., le R. P. Auriault dont la haute clairvoyance et la généreuse initiative rendirent un service signalé dans les difficultés du début et le R. P. Mollat.

II. — Résultats obtenus par l'I. C. P.

1. — Nombre des élèves sortis de l'Institut. — Le nombre des élèves ayant achevé le cycle complet des études s'élève actuellement (Pâques 1936) à 187, dont 125 sortis avec le diplôme d'élève breveté de l'I.C.P. et 62 sortis avec le certificat de fin d'études.

Le diplôme confère dans beaucoup d'administrations, et notamment dans les Chemins de Fer (tous réseaux, État compris — note du 18 mai 1931) les mêmes avantages que le diplôme d'élève breveté des Écoles Nationales Professionnelles et de diverses autres Écoles telles que l'École Violet et l'École Diderot de Paris.

Le chiffre de 187 peut, à première vue, paraître assez restreint ; il s'explique facilement quand on réfléchit que :

a. Il n'y a que 12 promotions sorties de l'I. C. P. En 1928 aucune sortie n'a eu lieu à cause de la prolongation à 4 années de la durée des études, bornée jusque-là à trois ans.

b. Les élèves qui se préparent à l'ICAM quittent l'Institut après la 2e année et ne figurent pas parmi ceux ayant achevé les cours de l'I.C.P.

c. Un certain nombre de familles, surtout depuis la crise, n'ont pas les ressources suffisantes pour laisser leurs enfants suivre le cycle complet et les retirent lorsqu'ils jugent qu'ils possèdent un bagage suffisant pour gagner à peu près leur vie.

2. — Nombre des élèves reçus a l'ICAM. — Le nombre des élèves de l'I.C.P. reçus à l'I.C.A.M. s'élève à 100. La plupart ont été admis dans un rang honorable. En 1923 l'Institut a eu le 2e, en 1931 le 2e, en 1932 le 2e, en 1934 le 1er, en 1935 le 2e. Tous les ans il y a au moins un ou deux anciens dans les 10 premiers.

3. — Succès des élèves dans divers Concours. — Après leur sortie de l'Institut, un certain nombre d'anciens se sont présentés à divers concours, ou examens, officiels ou semi-officiels. Là aussi les résultats ont été vraiment encourageants :

Agents techniques de l'Aéronautique : — en juin 1932 : 150 candidats pour 24 places. 3 candidats de l'I. C. P. ; 2 reçus, l'un 2e,

l'autre 13e ; — en 1934 (il n'y eut pas de concours en 1933) : 180 candidats pour 10 places. 4 candidats de l'I.C.P. : 2 reçus, l'un 5e, l'autre 6e. Un 3e était inscrit sur la liste supplémentaire avec la place de 15e.

Vérificateurs des Installations Électro-mécaniques des P.T.T.
admis à des concours précédents : 3
au concours de 1930 : 1 présenté, 1 reçu, le 24e.
1931 : 2 présentés, 2 reçus.
1933 : 12 » 11 admissibles, 2 reçus, le 30e et le 60e.

Pour cent places il y avait environ 2.000 candidats, et parmi ceux-ci des Ingénieurs des Arts et Métiers. Un troisième élève a été classé le 110e.

Au « *Jacques-Cartier* » (navire-École de la Compagnie Générale Transatlantique), Section Mécaniciens :

1 reçu en 1927.

3 reçus « 1929, dont le 1er et le 13e sur 28 admis.

2 » « 1930 dont le 3e et le 14e sur 17 admis (dernière année de l'existence du « Jacques-Cartier »).

Deux d'entre eux, sortis du Jacques-Cartier et ayant l'âge et les mois de navigation requis, ont passé l'an dernier avec succès l'exament d'officier mécanicien de première classe.

École de Navigation de Nantes. — 1 élève, reçu directement en 2e année, a passé avec succès, après un an de préparation, l'examen d'élève-officier mécanicien de 1ère classe.

En outre 2 ont été admis au Cours Préparatoire de l'*Institut Électrotechnique de Grenoble.* 3 ont été reçus dessinateurs aux Arsenaux de l'État.

4. — Professions exercées par les anciens élèves.

Voici, d'après l'annuaire de 1934, une statistique des diverses professions exercées par les anciens :

Chantiers maritimes 9 ; Mécaniciens de la Marine 9 ; Industrie du fer blanc 13 ; Chemins de Fer 6 (3 au P. O. — 2 à l'État — 1 au Nord) ; Automobiles 11 ; Constructions mécaniques 14 ; Mécanique générale 13 ;

Électricité. : Électricité générale 15 ; Électricité automobile 2 ; T. S. F. 3 ; Téléphonie et P.T.T. 8 ;

Bâtiments et Travaux Publics 12 ; Chauffage 5 ; Divers (étudiants, militaires de carrière, Enseignement Technique, représentants, scierie, minoterie, cordonnerie, etc.,) 45.

Enfin, suprême honneur que Dieu a fait à l'I.C.P. :

1 scolastique S. J. ; 1 grand séminariste de Nantes ; 1 élève à l'École apostolique de Poitiers ; 1 élève, reçu à l'ICAM, entré quelques mois plus tard au Séminaire de Séez.

Terminons en signalant que 20 anciens, rappelés par Dieu, prient là-haut, nous l'espérons, pour l'Institut, leurs camarades et leurs professeurs.

ŒUVRES SOCIALES

ŒUvres de Jeunesse dans les Milieux Populaires

Nous réunirons sous deux chefs les œuvres de jeunesse confiées à nos Pères au cours des cent dernières années dans les milieux populaires : les patronages, et les groupements de jeunes ouvriers.

En dernier lieu nous décrirons une œuvre plus complexe, unique en son genre dans la Province de Paris : la Villa des Otages, à Belleville.

I. — Patronages.

Le patronage attaché à une paroisse n'est pas une œuvre habituelle de la Compagnie. A part quelques cas spéciaux, nos Pères, dans les patronages d'enfants, ont surtout secondé le clergé séculier, collaborant avec lui, faisant un intérim, ou fondant parfois des œuvres destinées à devenir ensuite paroissiales. Dans ce genre, citons tout d'abord les patronages de Laval, d'Évreux, de Poitiers.

A Laval, le patronage de Beauregard pour les jeunes ouvriers fut fondé en 1855 par le P. Argand. Les Pères en furent aumôniers jusqu'en 1880, tant que subsista à Laval le scolasticat de théologie. Ici encore, on visa moins au nombre qu'à la qualité. L'œuvre comptait en 1859 150 membres. Le patronage est, maintenant, entre les mains du clergé séculier.

A Évreux, le P. Cléret fonde en août 1890 un patronage très vite florissant, grâce au dévouement des élèves de 1re division et aux visites que le Père faisait aux familles. Une quarantaine d'enfants communiaient tous les mois. L'œuvre survécut au départ du Père et devint le patronage de Notre-Dame dirigé actuellement par le clergé de la ville.

A Poitiers, en 1891-92, des élèves de 1re division du collège Saint-Joseph enseignent le catéchisme et font jouer dimanches et jeudis des enfants d'ouvriers. L'année suivante, les progrès s'accentuent sous l'énergique impulsion du P. de Kerraoul (1892-94). Au mois d'août 1895, les enfants cessent de venir au collège et se réunissent dans un local aménagé pour eux et passent sous la direction des Frères de Saint-Vincent-de-Paul.

Quelques années plus tard, commence une œuvre qui a fait, grâce au P. Cléret de Langavant (1900-1920), et continue de faire un bien immense, la « Bayard-Saint-Maurice ». Des témoignages admirables pourraient être donnés sur cette œuvre : la résidence lui doit la sympathie très réelle du monde des commerçants ; beaucoup de ses anciens membres exercent une influence profondément chrétienne.

L'œuvre n'a pas voulu être un grand patronage d'accès facile, mais un groupe où l'on se connaît bien et où l'on s'aide ; l'expérience a montré que ces jeunes gens et ces hommes, parce qu'on leur a fait faire presque tout, tenaient par dessus tout à leur groupement ; la preuve en est que, malgré plusieurs changements et même, durant quelque temps, malgré une pénurie complète d'aumônier-directeur, ils l'ont maintenu vivant. Cette œuvre, la Bayard-Saint-Maurice, se divise en trois branches :

Les Anciens : ouvriers et employés devenus parfois petits patrons.

Les Moyens : de 14 ans jusqu'au mariage ; à la fois cercle de Jeunesse catholique et société agréée du gouvernement pour l'éducation physique et la préparation militaire ; elle a sa vie religieuse très régulière dans une chapelle ; ses cercles d'études, ses sports : gymnastique, athlétisme, batterie de tambours et clairons, troupe théâtrale.

Les Petits : se réunissent les jours de congé et constituent une manière de patronage interparoissial, agréé et soutenu par MM. les Curés.

En 1935 l'œuvre a été remise aux mains du clergé paroissial.

Énumérons encore, à Paris :

a) Le Patronage St-Régis de la rue Lamarck, œuvre fondée par les Dames du Cénacle pour les enfants de la Butte et dont les Pères furent aumôniers de 1904 à la reconstitution de la Paroisse Saint-Pierre ;

b) Le Patronage St-Joseph où les Pères réunirent les élèves des Frères des Écoles Chrétiennes de l'école St-Jean-Baptiste de la Salle. On y eut une moyenne de 180 présences ;

c) Le Patronage de Suresne créé en 1931 dans les lotisse-

ments par les PP. Ribard et de Raucourt, qui y firent le catéchisme aidés par des élèves du Collège de la rue de Madrid.

Au Mans, un patronage de garçons des écoles laïques fondé rue de la Mariette par le P. Reilly en 1901. Il fut remis au clergé séculier en 1920.

A Angers, où se trouve jusqu'en 1880 le noviciat, l'important patronage de N. D. des Champs, dont s'occupaient les novices. On y compta une moyenne de 150 inscrits.

Actuellement à Jersey et à Laval, où se trouvent des maisons de formation, la Compagnie s'occupe de quelques patronages (1).

II. — Les Œuvres de Jeunesse Ouvrière.

Elles apparaissent surtout dans les cinquante premières années avant le développement des œuvres sociales, — Cercles-ouvriers, Jeunesse Catholique, — qui attirèrent davantage par la suite l'attention des Pères.

Dans ce domaine la Compagnie collabore à l'œuvre des Frères des Écoles chrétiennes. A Nancy, en 1836, les Pères donnent régulièrement des conférences à plusieurs centaines d'ouvriers présents aux cours du soir. De même le P. Labonde à Nantes depuis 1837. En 1853 à Vaugirard, ils ont la charge spirituelle d'une réunion de 60 jeunes gens.

Une poussée nouvelle en 1854 fait surgir trois œuvres analogues à Strasbourg, à Lille, et à Paris :

A Strasbourg, une « cité ouvrière ». En 1854, la Compagnie s'occupait, avec grand soin et peu de fruit, des apprentis. En 1860, après le refus des membres d'une Congrégation, nos Pères se décident à fonder eux-mêmes une société de jeunes ouvriers des différents corps de métier. Ceux-ci sont bientôt 60, puis 150 : une partie de la maison des Pères leur est réservée.

En 1855, à Lille, le P. Cœurdacier fonde le « patronage des jeunes ouvriers ». Grâce à un grand bienfaiteur, l'œuvre peut s'établir dans l'ancien Hôtel de la Monnaie. C'est une sorte « *d'externat de la classe ouvrière* », d'où doit sortir une pépinière de contre-maîtres prêts à agir sur un milieu déchristianisé. L'œuvre fournit : — jeux et délassements variés — cours de dessin, de mathématiques, etc... — services sociaux d'épargne ou d'entr'aide, et de plus, une solide for-

(1) Dans le n° des « Lettres de Jersey » consacré au *Souvenir du Cinquantenaire*, p. 200-215, on trouvera de nombreux détails sur les patronages de Jersey.

mation religieuse, car la formule spirituelle adoptée est celle qui régit un collège catholique : tous les matins il y a messe, tous les soirs prière en commun. « L'esprit témoigne d'une grande union et d'un sens surnaturel profond ».

A Paris, la formule fut un peu différente : il fallait s'adapter. Un Père ne nous dit-il pas en effet des jeunes ouvriers parisiens dès 1855 : « Si on sait les prendre, on obtient d'eux des choses admirables. Mais ils ne tolèrent pas d'être menés de l'extérieur » ? On sut les prendre. Le P. Gagarin avait trouvé en 1858 une formule longtemps cherchée qui fut « adoptée d'enthousiasme ». Voici d'après les statuts mêmes, les principaux caractères de l'œuvre (Association des jeunes gens de St-Étienne-du-Mont, qui fondera plus tard le patronage St-Joseph) : Elle n'est ni un patronage, ni une société de secours mutuels. Sous la haute direction spirituelle d'un prêtre, les jeunes ouvriers organisent eux-mêmes leur œuvre ; ils choisissent leurs chefs, gèrent leurs finances, leur caisse de secours mutuels, s'occupent de placer les ouvriers en chômage, visitent les malades. Au point de vue religieux, l'assistance à la messe le dimanche est seule exigée. Seuls les ouvriers ont le droit d'être admis comme membres du cercle.

Organisée sur ces bases, elle eut une vie intense. Dirigée tour à tour par les Pères Gagarin, Montazeau, Lauras, Ange Durand, Griffaton, aidés des Frères des Écoles chrétiennes. Les Recteurs de Sainte-Geneviève l'entourèrent d'une prédilection spéciale ; le P. Ducoudray prêche pour elle en 1867, le P. Jean Noury préside séances ou offices. En 1862, l'œuvre atteint 300 ouvriers et 480 dès 1866. Elle leur donne :

— une vie religieuse intense alimentée par les communions (400 à Noël 1866), par les retraites (500 personnes y prennent part en 1865) ;

— une saine détente par le théâtre ou les promenades, auxquelles participent parfois 200 ouvriers ;

— une formation intellectuelle par les conférences, visites d'usines.

Bref, « elle assure des chrétiens fidèles au monde des affaires et des ateliers ». L'œuvre, en pleine prospérité sous la conduite du P. Griffaton, son dernier aumônier, a été remise, à sa mort, aux Pères Salésiens (1923).

Œuvre des ramoneurs.

En 1860 un Frère des Écoles Chrétiennes, le F. Hortulan, ému du délaissement et de la détresse morale des petits ramoneurs, alors nombreux à Paris, avait entrepris de s'en occuper. Désirant un aumônier, il s'adressa aux Pères de la

« Rue des Postes ». On chargea de ce ministère le P. Plainemaison qui organisa l'œuvre et la dirigea, aidé d'un comité de direction constitué à l'École Ste-Geneviève. Le développement en fut rapide : 32 membres en 1873 ; 150 en 1877 ; et 400 en 1883. Le siège de l'œuvre était dans le quartier de la Montagne Ste-Geneviève ; des réunions avaient souvent lieu dans les locaux mêmes de l'École Ste-Geneviève. Le dimanche, les petits ramoneurs venaient assister à la messe et on leur faisait le catéchisme. Des Congréganistes de la Ste Vierge « de la rue des Postes » visitaient les familles et distribuaient des secours. Il existe une touchante photographie de Pie IX accompagnée de sa bénédiction à laquelle étaient joints ces mots : « Pour les chers petits dont l'âme reste blanche sous les corps noircis ».

Avec le développement de la cheminée moderne, l'œuvre n'avait plus sa raison d'être. Elle disparut en 1900.

***

Mentionnons aussi les *colonies de vacances*, celles entre autres du P. Bailly à La Breille, du P. de Balaincourt, du P. Vaillant, du P. Dorval et de ses petits croisés qui noyautent une grande colonie laïque, etc...

III. — Villa des Otages.

D'une portée plus large qu'un simple groupement de Jeunesse ouvrière, la villa des Otages est une œuvre importante de la Province de Paris.

La première contribution de nos Pères fut ici celle du sang. Le 26 mai 1871, les « Otages », les Pères Olivaint, Caubert, de Bengy tombaient fusillés près des fortifications qui terminent Belleville et Ménilmontant, au 85 de la rue Haxo.

En 1886, de simples femmes entreprennent l'apostolat du quartier ; et le 4 avril 1889, le P. H. Pitot célèbre pour la première fois la messe sur le terrain du martyre dans une chapelle en planches, de trois mètres sur quatre. Le 15 août 1892, quelques dames s'installent au 85 rue Haxo : « Sanguis martyrum, semen Christianorum ». L'œuvre qui doit sauver ce quartier est établie par les soins du P. Auriault. Elle progresse et groupe enfants, jeunes filles, jeunes gens dans ses patronages et ses ouvroirs.

Plusieurs fois, les chrétiens des « Otages » ont à défendre leur foi, même au prix du sang.

Le 4 juin 1909, enfin les Pères s'installent à la rue Haxo.

L'action sociale du patronage s'étend. Après la guerre conférences, festivals de gymnastique, conférences de Saint-Vincent de Paul... s'organisent.

Et depuis une dizaine d'années on « bâtit ». Actuellement, les murs de la nouvelle chapelle sortent de terre pour accueillir les nouveaux habitants des cités ouvrières : « C'est mon 81e chantier », dit le Cardinal Verdier.

La simple énumération des œuvres de la rue Haxo est éloquente. L'ensemble comporte :

— Un catéchisme des tout petits, de la Communion solennelle, des persévérants avec les cinq années des examens de l'archevêché. — La Croisade Eucharistique et les Cadettes, les groupements de jeunes de l'Association sportive. — Deux colonies de vacances qui emmènent les garçons à Penboc'h et les filles à Presle. — Et chaque année voit un pèlerinage à Lourdes, un autre au Sacré-Cœur, plusieurs promenades familiales.

Les persévérants retrempent leur foi dans des retraites ou triduums. 105 jeunes filles et 68 garçons ont pris part à des retraites fermées.

Des congrégations de Pères chrétiens et de Mères chrétiennes, des Conférences de Saint-Vincent de Paul, un groupe de la L.F.A.C. réunissent les parents ; tandis que l'œuvre offre à tous des bibliothèques, le cinéma, des conférences publiques sur les grands sujets catholiques, l'assistance par le travail, et un bureau de placement, une section syndicale, des cours de Croix-Rouge et pour les jeunes filles, des cours professionnels.

Les soldats des casernes des environs trouvent eux aussi aux « Otages » un foyer florissant.

Ajoutons à cela un aperçu statistique du bien réalisé par l'œuvre depuis sa fondation :

a) de 1893 à 1933, on compte une moyenne annuelle de 85 baptêmes d'enfants, 100 premières communions, 200 présences au patronage de garçons et autant à celui de filles.

b) de 1893 à 1935, 209 baptêmes d'adultes ont été administrés, dont 8 en 1935 ; on a compté 4.762 confirmations et 41.295 visites aux familles, aux pauvres et aux malades.

c) en 1935, 280 garçons et 285 filles ont fréquenté les patronages. 20.200 communions ont été distribuées et 400 portées aux malades et aux mourants.

Voici pour finir le plus beau fruit de l'œuvre : 32 vocations y ont germé sous l'influence de la grâce : prêtres séculiers, Pères du Saint-Esprit, Franciscains, Jésuites ; Dominicaines, Servantes du Sacré-Cœur, Bénédictines, Petites sœurs de l'Assomption, Religieuses de Marie Auxiliatrice.

Un rayonnement de splendeur divine émane de cette terre sainte et attire vers elle les âmes avides de lumière, de vérité et de paix. Chaque année au cours du pèlerinage du 26 mai, c'est par centaines qu'on compte les pèlerins et il ne faut pas oublier les visites qui rappellent celle de Nicodème à Jésus.

Éducation Sociale des Classes Supérieures

La Compagnie a toujours eu à cœur les œuvres d'étudiants à tous les degrés. Aussi. voyons-nous dans toutes les villes importantes de la Province des fondations analogues : groupes, cercles, etc.

I. — LYCÉENS ET ÉTUDIANTS.

Elle n'a pas négligé les jeunes *lycéens* dès que la détente d'après-guerre a permis d'aborder ce milieu impénétrable jusqu'alors. Nous voyons à Paris en 1922 le P. Décout lancer à Franklin le premier meeting de lycéens qui en rassemble 150 sous la présidence de Georges Goyau. Des groupes se forment, des séances analogues se succèdent pendant plusieurs années. Mais la fondation de la J. E. C. va permettre une action plus étendue.

A Tours, le P. de la Perraudière forme une section de J.E.C. et d'E.P.S., avec une réunion de conseil bi-mensuelle en plus de réunions hebdomadaires dans les paroisses.

A Rouen, les élèves de l'École Primaire Supérieure Professionnelle ont des messes très suivies tous les premiers vendredis et premiers dimanches du mois.

Cependant c'est auprès des aînés, les *Étudiants*, que nous trouvons le plus d'action des Pères.

Poitiers, ville universitaire, est munie dès 1873, de son cercle d'étudiants, la « *Conférence St-François de Sales* ». Lorsque Henri Bazire, après l'Encyclique « Rerum novarum », l'oriente vers les préoccupations sociales, deux groupes se forment à l'intérieur de l'œuvre : l'un, d'équipes sociales a son

terrain d'action au faubourg communiste de la Cueille ; l'autre forme des conférenciers. Le P. Courbalay, de légendaire mémoire (1881-1914), puis le P. Huette jusqu'en 1930, la dirigèrent.

A Bourges, un compte-rendu de 1894 mentionne la fondation d'un groupement qui comprend congrégation mariale, conférence St-Vincent de Paul, conférences littéraires, salles de jeu, de travail, cours d'histoire, de français, de langues. Elle compte 50 membres actifs, 50 membres honoraires ou dames patronesses. Les membres du cercle aident la société St-François-Xavier, qui s'occupe des ouvriers, en donnant à ces derniers des conférences sur la question sociale et en les délassant par des représentations théâtrales.

A Angers depuis 1878, les Pères étaient aumôniers des *Internats d'Étudiants* des Facultés Catholiques de l'Ouest. C'est de là que sortit en 1887 la conférence Saint-Louis. Les membres se mettent à la disposition de toutes les œuvres déjà existantes. Dans les séances hebdomadaires, divers sujets sont abordés, littéraires, sociaux, historiques, tandis que les futurs orateurs s'exercent à la « conférence Montalembert ». La conférence Pasteur fondée plus tard, en 1914, s'adresse aux étudiants du P. C. N.

A Tours la *conférence Ozanam* (J. I. C.) groupe 25 membres appartenant aux professions commerciales libérales et carrières du droit. La conférence Laënnec comprenant une section de J. E. C., s'adresse aux étudiants en médecine et en pharmacie. Elle compte de 40 à 60 membres et comporte des réunions alternées tous les huit jours, tantôt conférence professionnelle, tantôt cercle d'A. C. et de formation religieuse.

Avant d'aborder les trois grandes œuvres de nos Pères à Paris : Olivaint, Laënnec, U. S. I. C., signalons quelques groupements parallèles. Celui des H.E.C. (Hautes Études comerciales) qui groupe 100 membres sur 400 ; de l'Institut de Chimie qui comptait 40 membres en 1927 ; ceux de Bréguet, de Viollet, des anciens élèves de Beaujour, les groupes de Normaliens et de Normaliennes enfin, auxquels nos Pères sont souvent appelés à donner conférences ou retraites.

***

Outre cet apostolat auprès des étudiants, une mention spéciale doit être donnée à l'évangélisation des *étudiantes*. On peut voir par exemple dans la Vie du P. de Grandmaison quelle influence il exerça soit auprès des Normaliennes de

Sèvres, soit auprès de celles de Fontenay, soit surtout auprès des jeunes filles de l'École normale libre supérieure de Neuilly. Son ministère n'a pas été abandonné et a trouvé des continuateurs qui prolongent efficacement sa bienfaisante et profonde action.

***

Les œuvres précédentes ont atteint surtout l'étudiant. Celles dont il nous reste à parler l'accueillent au même stade, mais de plus elles le suivent et l'aident durant toute sa carrière par une *organisation professionnelle complexe.*

Mais avant d'aborder les principales qui sont incontestablement l'Olivaint et Laënnec, il nous faut dire quelques mots d'un groupement d'artistes. L'ancienne *Société St-Jean* fondée par Lacordaire fut reprise en 1880 par le P. Charles Clair (1) qui fonda vers cette époque les « Notes d'art et d'archéologie ». Les premiers présidents furent Paul-Hippolyte Flandrin, puis Joseph Aubert. A la mort de l'aumônier en 1902, la Compagnie dut abandonner l'œuvre dont le R. P. Louis O. P. assuma dans la suite la direction.

Les Pères tinrent pourtant à garder des rapports personnels avec les artistes. Ils instituèrent des Heures Saintes à Montmartre, puis en 1908 des retraites fermées ; ces retraites, prêchées par le P. E. de Forceville à la villa St-Régis, existèrent jusqu'en 1930, date à laquelle le R. P. Janvier accepta de se charger de l'œuvre.

A Tours la section « Fra Angelico » continue encore à s'adresser aux élèves des Beaux-Arts ; leur aumônier est aussi aumônier de la section des Jeunes Filles (J. E. C. F.)

A l'heure actuelle à Paris le P. d'Armailhac s'est créé par l'exécution successive de nombreuses commandes des relations intéressantes parmi les artistes, exécutants surtout. Mentionnons à cette occasion que le P. Léonard, parti en Chine depuis deux ans, s'efforce d'aboutir avec le concours d'architectes de Chang-Hai et de Nankin à la création d'un art chinois moderne.

II. — CONFÉRENCES OLIVAINT ET LAËNNEC

Le 5 décembre 1852, naissait au collège de Vaugirard une modeste congrégation mariale, disons mieux : renaissait « la

(1) Cfr. « Lettres de Jersey », t. 4, 1885, p. 72.

Congrégation » fondée en 1801 par l'Abbé Delpuits, (ancien jésuite, dont nous avons parlé plus haut) : neuf membres, anciens élèves de Brugelette ; pour préfet : Ch. de Maistre, « le petit-fils de son grand'père » ; pour directeurs : le P. Gagarin, « noble russe » émigré, qui « eût mérité le surnom de grand » et « donne à la congrégation son caractère de distinction »..., (après lui) le P. Argand, le P. de Gabriac, le P. Alexis Clerc, le P. Olivaint. « Le P. Argand donne à la congrégation son amabilité, et le P. Olivaint sa fermeté et son énergie » (1).

De Vaugirard on s'établit très vite rue des Postes ; de là en 1867 au « Gesu », rue de Sèvres, dont le P. Olivaint était supérieur. Après son martyre (mai 1871), les Pères Matignon, Ch. Clair, Taupin, « ne firent que passer » à la tête de la Réunion des Jeunes gens (désignation désormais usuelle). En 1874, heure providentielle, arriva le P. Hubin.

Déjà la vie intérieure des congréganistes s'épanchait en action charitable : conférence St-Vincent de Paul, patronages, cercles ouvriers récemment fondés par A. de Mun. Il s'agit maintenant de spécialisations *professionnelles*.

1874-1875 : par l'intermédiaire du P. de Ponlevoy « qui manifeste à l'œuvre une affection particulière », des essais, datant de loin, pour former un petit cénacle littéraire, aboutissent enfin à la création de la « Conférence Olivaint », qui s'ouvre aux étudiants de droit et de lettres, et fournit bientôt à l'Institut Catholique « le meilleur de ses recrues » au témoignage de Mgr d'Hulst.

Stimulés par ses premiers succès, les 5 ou 6 étudiants en médecine de la réunion constituent (fin 1875) une groupe qui, sous le nom de Conférence Laënnec, (2) prospère très rapidement, s'outille en livres et collections scientifiques, s'organise en « sous-conférences » de clinique, d'externat, d'internat sous l'énergique impulsion du Dr Michaux.

Ces deux conférences formaient, une seule congrégation. qui en mai 1878, fêta ses noces d'argent. Deux Papes, Pie IX, à la veille de sa mort, et Léon XIII, la louent à cette occasion et l'enrichissent de faveurs spirituelles. En 1880 : expulsions ; Mgr d'Hulst offrit aux conférences l'hospitalité de l'Institut Catholique. Le 5 oct. 1883, le P. Hubin mourait à Lisbonne, au retour du second voyage de vacances organisé par lui (3). Grande figure dans l'histoire de la réunion, fonda-

---

(1) *Souvenir du XXV^e^ anniversaire.* 1878, p. 11 et 16 du Rapport de M. Cornudet, l'un des premiers membres.

(2) Laënnec avait été membre et même préfet de la congrégation du P. Delpuits.

(3) En Espagne et Afrique du Nord. Le premier voyage, l'année

teur des deux conférences qui atteignaient dès lors, de son propre aveu, plus de trois cents membres, et constituaient la sauvegarde sur laquelle comptaient les familles de province en envoyant leurs fils à Paris. Le bien continue de s'opérer sous la direction des Pères de Rochemonteix, Alet, Le Tallec (1886-1895), de Salinis, A. Havret, Aucler. Dès les origines de l'A.C.J.F, la réunion, tout en gardant ses activités propres, s'y rallia. En 1889, elle rentra pour un temps rue de Sèvres ; puis se transporta dans le local de la librairie Palmé, rue des SS. Pères (1894) ; enfin rue d'Assas en 1900, abri stable, semble-t-il. 1900 : année jubilaire des deux groupements jumeaux, joyeusement célébrée par les « carabins », le 20 mai, par les « juristes et littérateurs » le 27.

En 1902 : le P. Lauras devient collaborateur du P. Aucler. Laissons maintenant le Dr Barbet nous décrire le rôle magnifique du P. Lauras dans le développement de la Conférence Laënnec (*Souvenirs des Noces d'or* (1875-1925). Cinquante ans de vie. Historique par le Dr Barbet), p. 47 :

« Pendant un an, il va étudier à fond l'organisation de la Conférence, son esprit de piété, ses méthodes de travail, la mentalité des étudiants en médecine qu'il comprendra si bien. Puis, en 1903, il prend définitivement la barre de notre frégate, laissant au P. Aucler le majestueux vaisseau de l'Olivaint... Michaux reste toujours notre capitaine, mais il a compris qu'il avait à bord un pilote sûr, audacieux, prudent, et il est heureux de le laisser faire. D'ailleurs une affection profonde liera vite les deux hommes si bien faits pour se comprendre et pour se compléter dans leur commune aspiration vers le bien. Toujours avant d'entreprendre quelque œuvre nouvelle, le pilote en réfère au capitaine, lui demande son avis, s'éclaire de ses conseils et s'aide de son expérience. Pourtant, la sienne propre grandit chaque année ; il a fini par s'identifier d'une façon étonnante avec cet étudiant qu'il doit diriger. Nul ne connaît mieux que lui ses besoins, le détail de ses travaux et s'il fallait écrire l'histoire des études médicales depuis vingt ans, nul d'entre nous ne saurait le faire mieux que ce prêtre qui n'est pas médecin. Et pourtant, il le dit bien, il n'a aucune connaissance médicale et n'en veut point avoir ; ce qui n'empêchera pas qu'on lui demande un jour pour un traité de médecine un article sur les organisations catholiques d'éducation physique. Et rien n'est plus touchant que la déférence qu'il manifeste toujours non seulement pour nos chefs, mais pour les plus humbles de leurs collaborateurs. Il a le don de provoquer et d'encourager les initiatives des jeunes, quitte à les étayer de l'expérience des anciens.

---

précédente, avait eu pour but les Lieux Saints ; aller par l'Europe centrale, la Grèce ; retour par l'Égypte, la Méditerranée.

Esprit ouvert à tout, esprit large, comprenant merveilleusement la plaisanterie, s'égayant de nos joies, se penchant sur nos peines, aussi soucieux du salut de nos âmes que du succès de nos efforts, sachant guider d'une main ferme et douce sans qu'on y sente une contrainte, sachant redresser quand on fait un faux pas, il a toujours été pour tous un vrai père, et nous sommes fiers d'être ses enfants. »

Laënnec devient donc autonome.

Relative autonomie, complétée ensuite par celle de deux sections distinctes au sein de la congrégation, mais non rupture de l'unité, que manifestent encore réunions générales, échange de bons offices, action commune (par exemple aux fêtes de l'A. C. J. F. en 1911). Chaque conférence est en pleine efflorescence et dépasse le chiffre de 250 aux approches de la guerre.

Olivaint perd 120 de ses membres tombés à l'ennemi ; le P. Aucler disparaît un des premiers (février 1915). Le P. Judéaux, qui lui succède, lègue, en 1919, au P. de Pully un groupe de vingt étudiants. L'année suivante, ils sont 132 ; 200 en 1921. « Tout un renouveau surgissait », dit M. G. de Grandmaison aux fêtes du cinquantenaire (1925). La vie d'autrefois reprit son cours.

Résumons-en les principales activités : *Messes* dominicales et du premier vendredi ; *Retraites* fermées annuelles ; *séances hebdomadaires* : exposés suivis de discussions sur les sujets les plus variés. *Grandes séances annuelles* ; A. de Mun avait présidé la première ; après lui : sénateur Chesnelong, Denys Cochin, duc de Broglie, E. Olivier, Brunetière, R. Bazin, P. de la Gorce, Madelin, général de Castelnau, L. Bertrand, M. Barrès, H. Bordeaux, R. Pinon, maître Henri Robert, Mgr Baudrillart... *Action sociale* : Conférence St-Vincent de Paul, dite St-Pierre-St-Paul ; patronages et camps de vacances ; active collaboration à l'A. C. J. F., à la F. N. des étudiants catholiques, etc.

Les nombreux anciens, honneurs des professions les plus diverses (1) ont leur *Assemblée fédérale*, et par leur *Association des amis de l'étudiant*, se sont constitués les « Mécènes » de leurs jeunes frères.

---

(1) Rien que depuis la guerre : 40 vocations sacerdotales et religieuses. — 80 anciens entrés dans les corps administratifs de l'État (Inspection des Finances, Conseil d'État, Cour des Comptes, Diplomatie, Professeurs agrégés). — 30 notaires ou avoués. — 13 inspecteurs de banque ou d'assurances ; — 180 docteurs en droit. Quant aux plus anciens, remarquons seulement qu'on les trouve jusque dans les rangs de l'épiscopat : Mgr Roland Gosselin, Mgr Gerlier, etc...

Laënnec a fourni, surtout au cadre médical de l'armée, 220 mobilisés, qui se distinguèrent par leur valeur : « plus de trois cents citations » et par leur foi : « là où les aumôniers ont trouvé des médecins de la Conférence, leur tâche a été grandement facilitée... et plus d'une fois c'est au médecin qu'appartint l'initiative d'organiser le service religieux ». — La Conférence d'après-guerre, sous la direction du P. Lauras, jusqu'en 1932 et maintenant sous celle du P. Riquet — connaît un afflux sans précédent : 350 en 1920, actuellement 800 (chiffre approximatif). Une atmosphère y règne de travail intense, stimulée par d'incessants *concours* : multiples *équipes* et *séances d'études* ; fréquentes *conférences* sur des sujets médicaux et autres (la formation générale n'est pas omise) par des maîtres tels que, pour la seule année 1934-35, Duhamel, Maritain, Berdiaeff, Gilson. Les principales d'entre ces conférences avec d'autres études sont maintenant publiées dans une revue trimestrielle, *Cahiers Laënnec*, qui, dès sa naissance en 1934, s'est acquis une haute autorité.

L'enseignement religieux, d'abord une simple causerie, dut s'amplifier en un vrai cours de dogme et en conférences de morale spécialement adaptées aux étudiants en médecine. — La *piété* est assurée par les retraites ; Messes ; la veille de chaque concours, pèlerinage à N. D. des Victoires ; nuit d'adoration chaque année à Montmartre. — L'*action* religieuse et sociale s'exerce par la conférence St-Vincent de Paul, dite S. François d'Assise ; par le *Groupe St-Landry* pour l'aide religieuse, morale et matérielle des malades des hôpitaux ; par le service médical de crèches, dispensaires, écoles ; par les Conférences d'hygiène. Dans un tout autre ordre signalons la collaboration à *Pax Romana*.

Un mot enfin des « Distractions » (il en faut dans une telle vie). Laënnec possède : équipes de football, clan scout, salle de lecture ; chaque mois « 4 à 7 musical » ; chaque année, *revue* humoristique.

En regard de l'œuvre, les résultats?... Une simple constatation répétée : le succès de Laënnec aux divers examens donne un *pourcentage nettement supérieur à la moyenne du concours*, de l'ordre par exemple de 46 % en face de 36 %, de 64 % en face de 46 %. — Dans les hôpitaux et Facultés de Paris et de province, nombre d'anciens sont des « Patrons » et des professeurs éminents.

Ces anciens, très attachés à leur réunion annuelle, ont créé le groupement des *Amis de Laënnec*, dans le but « d'aider les jeunes gens qui se destinent aux carrières médicales à acquérir une formation scientifique et morale ». La conférence a ainsi « noué entre les générations successives une fraternité

professionnelle et chrétienne qui peut servir de modèle à toutes les associations du même genre » (F. Veuillot).

Œuvres connexes de Laënnec.

Conférence Pasteur (85 *rue de Sèvres VI*e). Pendant l'hiver 1913-1914, le P. Lauras consentit à réunir, sur leur demande, quelques étudiantes de la faculté de Médecine en un groupement analogue à la conférence Laënnec ; mais, quand il apprit la fondation par le P. Hébert, O. P., du cercle d'étudiantes catholiques « Veritas », il renonça à son entreprise. Après la guerre, les étudiantes en médecine l'ayant à nouveau sollicité, le P. Lauras reprit son projet et, dans la réunion du 2 février 1920, fut fondée la Conférence Pasteur qui a, depuis lors, inscrit 240 étudiantes et en compte 95 pour l'année 1935-36. Comme à la conférence Laënnec, les anciennes restées en relations sont groupées en une association déclarée : « l'Entr'aide médicale féminine » qui supporte en partie les frais de l'œuvre. La Conférence possède des bibliothèques où peuvent venir travailler les étudiantes. Trois fois par mois ont lieu des cercles d'études où sont abordées des questions de dogme et de morale spécialement au point de vue médical. Il y a chaque année une journée de récollection et une retraite. Une conférence de Saint-Vincent de Paul (Conférence Sainte-Elisabeth), fondée en 1930, visite plus de 20 familles pauvres. Des étudiantes s'occupent aussi de colonies de vacances, de patronage, d'inspection médicale scolaire. La Conférence Pasteur est rattachée à la « Fédération française des Étudiantes catholiques ».

Le Secrétariat catholique des œuvres charitables d'hygiène et santé (175 *boulevard St-Germain VI*e), dû aussi à l'initiative du P. Lauras, a été fondé en 1929 en vue d'assurer une liaison et de constituer un centre d'études et de documentation pour ceux qui dans les milieux catholiques s'occupent de questions d'hygiène et de santé. Le secrétariat a obtenu des résultats assez intéressants : groupement des dispensaires, ce qui a permis d'obtenir d'importants avantages pour le remboursement des consultations médicales par la caisse des Assurances sociales de Seine et de Seine-et-Oise ; aide aux orphelinats pour la mise en application de la loi du 14 janvier 1933 sur la surveillance des établissements de bienfaisance privés ; consultations à l'A. C. F. ; documentation du clergé et de l'épiscopat ; groupement des Congrégations Hospitalières en vue de la préparation du diplôme d'État, Le secrétariat va être rattaché à l'A, C, J. F, com-

me section d'une « Commission Centrale des œuvres d'hygiène et de santé » en voie de formation.

Le comité médical de l'Archevêché de Paris a été fondé par son Éminence le Cardinal Dubois à la suite d'une demande présentée en juin 1922 par le Docteur Courcoux et le P. Lauras. Il comprend une dizaine de médecins des Hôpitaux de Paris, de professeurs et d'agrégés. Il se réunit chaque mois sous la présidence, au début de chaque année, de son Éminence le Cardinal archevêque et les autres fois du directeur des Œuvres diocésaines. Actuellement (1935-1936) les efforts du comité médical ont pour but d'assurer la surveillance médicale (article 32 du projet de loi en discussion) dans tous les établissements scolaires du diocèse, ce qui jusqu'ici a pu être réalisé avec le concours bénévole de médecins et d'infirmières catholiques dans plus de la moitié des 251 écoles primaires libres du diocèse.

Le Temporel pour le Spirituel

Dans cette partie, nous traiterons d'abord de certaines œuvres d'assistance qui n'ont pas trouvé leur place auprès d'œuvres d'un caractère plus complexe, puis des œuvres sociales proprement dites.

I. — ŒUVRES D'ASSISTANCE.

Assistance aux jeunes ouvrières.

Elle se manifeste d'abord en leur procurant des logements.

A Bourges, en 1853, une maison de famille fut fondée pour les jeunes ouvrières et reprise en 1924.

A Angers, la maison du Bon-Conseil remplit le même office. Elle fut fondée par le P. Château en mars 1865 pour assurer aux jeunes employées de magasins puis aux ouvrières des fabriques des récréations honnêtes dans une atmosphère de piété. L'œuvre, soutenue par 600 Dames patronesses, est administrée par les Sœurs de Saint-Charles et eut toujours jusqu'en 1931 un Père pour aumônier. Elle organisa dès

le début une société de secours mutuels en cas de chômage ou de maladie (1).

Dans le même genre signalons à Baumesnil, propriété de famille des Pères de Maistre, l'Œuvre du repos pour les jeunes ouvrières, reconnue officiellement comme « preventorium » : 3.000 jeunes filles en 8 ans y ont reçu l'hospitalité ; 8.000 communions y ont été distribuées.

L'assistance aux jeunes ouvrières se manifeste encore en procurant aux jeunes filles une nourriture saine à des prix abordables. C'est la seconde œuvre du P. du Lac, « le curé gargotier » (2). Le P. Joseph de Maistre lui a succédé en 1909. En 1914 : 2.500 repas sont servis tous les jours par 4 restaurants parisiens, pour un prix moindre que le prix de revient ; les dames patronesses comblent le déficit (3).

Si l'on veut juger un peu du travail qu'exige ces ministères sociaux, il suffit de lire le classement des lettres reçues, trouvé dans les notes du P. du Lac après sa mort :

« allemand, anglais, bonnes à tout faire, brodeuses, chanteuses, chaussures, chaussures dames, comptables, corsetières, coupes, couturières, dispensaires, femmes de chambre, fourreuses, garçons de magasins, hôpitaux et dispensaires pour enfants, infirmières, institutrices, journées bourgeoises, lingerie, logement, loyer, maison de famille, maîtresses d'école, maîtresses de piano, mariages, médecins, modes, poitrinaires, précepteurs, professions d'homme vagues, répétiteurs, repos, secrétaire-ingénieur, vendeuses ».

Mentionnons enfin une œuvre d'un caractère très spécial : la *Société de Secours des Amis des Pauvres*, dirigée longtemps par le P. de Fraguier et ensuite par le P. G. de Castillon. Elle se révèle dans une statistique : en 1933 109 premières Communions, 114 mariages, 57 abjurations. Des retraites pascales pour miséreux et clochards sont prêchées dans 7 églises ; plus de 1200 hommes et femmes les ont suivies.

---

(1) « Lettres de Laval », 1879, II. p. 66-76 ; « Lettres de Jersey », 1884, p. 62.

(2) La première est le *Syndicat de l'Aiguille.* Voir la brochure du P. du Lac « *Le Fil et l'Aiguille* » publiée par l'Action populaire de Reims, Lille, s. d. Il sera parlé plus loin de cette œuvre (p. 194). Voir aussi l'article nécrologique [par le P. Léonce de Grandmaison] dans les « Études » 1909, t. 120, p. 745-765.

(3) Cf. l'article du P. de Maistre, *Les Pensions de famille pour jeunes filles travaillant à Paris*, dans le « Correspondant », 1913, t. 250, pp. 567-582.

II. — ŒUVRES SOCIALES.

Au XIXe et au XXe siècle, l'action sociale des Pères dans les milieux populaires accompagne et même devance parfois le courant d'idées qui emporte le monde vers une organisation de la société fondée sur la communauté du travail.

Les modes d'action ont varié beaucoup, de la simple société de secours mutuels aux syndicats, organes de défense professionnelle, en passant par les unions religieuses des corps de métiers. Un ensemble très complexe d'œuvres se présente à nous. Nous les avons groupées selon leur développement historique, en notant d'un mot leurs différences. Nous n'avons cependant réuni sous le titre d'œuvres sociales que celles qui comportaient une action vraiment *professionnelle* : les groupements religieux ou même éducatifs et apostoliques choisissant simplement leurs membres à l'intérieur d'une profession sans agir pour autant — en tant que corps — sur l'organisation professionnelle, relèvent d'une préparation lointaine à l'Action Catholique et nous les retrouverons dans la partie consacrée à celle-ci.

Dès 1840, sans se désintéresser des œuvres de jeunesse ouvrière, l'effort de la Compagnie se porte de plus en plus vers ces œuvres générales de conquête de la classe ouvrière qui prennent l'homme tout entier : mutualités, cercles ouvriers, syndicats.

En général, le trait caractéristique de cette évolution est de viser à des œuvres moins « cléricales », c'est-à-dire où le prêtre, au lieu d'être tout, chef et administrateur, ne vise qu'à être conseiller d'un organe plus complexe.

1845. La Société Saint-François-Xavier. — Signalons tout d'abord l'ancêtre, « Notre vieille Société de secours mutuels », dira en 1934 la « Dépêche de Bourges », journal socialiste. Le 30 mars 1845, le P. Rousseau, prêchant le Carême à Bourges, réunit les ouvriers à la cathédrale et fonde une société d'entr'aide religieuse et sociale : le premier président fut Hugault-Félix, maître maçon.

Jusqu'en 1880, date de l'expulsion des Pères, l'œuvre comporte une double activité :

religieuse, par les sermons, les communions générales,

sociale, selon la devise :

> « Tous franchement unis et d'esprit et de cœur,
> « Cherchons la vérité, la vertu, le bonheur ».

De légères cotisations, auxquelles se joignent les dons

des familles fortunées de la ville, donnent droit aux soins gratuits du Docteur de Jumigny, premier médecin de l'œuvre (2.117 visites en 1855) et à des secours divers.

Des séances récréatives, conférences éducatrices, fêtes patronales, réunissent les ouvriers et toutes les autorités de la ville. La société, avec ses 400 membres, vit intensément. Les PP. Pouty, Allard, Ravier en sont tour à tour les directeurs.

Diverses confréries sont plus ou moins rattachées à Saint-François-Xavier, mais, dans ce genre corporatif, nous trouvons en 1857 une réalisation plus complexe à Paris.

LE CERCLE DES OUVRIERS MAÇONS ET TAILLEURS DE PIERRE — fut fondé en 1857 par le P. Montazeau, sur les instances de Mgr Fruchault, évêque de Limoges, pour venir en aide aux 30 ou 40.000 maçons vivant délaissés à Paris.

C'était une œuvre dirigée par la Compagnie, mais autonome dans son administration ; l'article 1er des statuts définissait ainsi la fin de cette société : « l'instruction morale et intellectuelle de ses adhérents ainsi que l'amélioration de leur sort. Elle se propose d'atteindre ce but en offrant aux ouvriers maçons et tailleurs de pierre, pendant le temps de leur séjour dans la capitale, des lieux de réunion appelés *cercles* où ils trouveront des distractions honnêtes, des cours professionnels, une caisse de secours mutuels, un dispensaire, un garni modèle, ou d'autres institutions utiles ».

En fait les ouvriers trouvaient au cercle une salle de jeux, une bibliothèque et une chapelle ; tous les soirs de la semaine sauf le samedi, du 1er octobre au 1er avril, ils pouvaient venir assister à des cours faits par des spécialistes sur des matières intéressant leur profession.

En 1877, une infirmerie de 12 lits est fondée. Dans les années qui suivent, des cours de métré et comptabilité, de coupe de pierre sont inaugurés. En 1876, le cercle avait été reconnu d'utilité publique. D'ailleurs il avait toujours joui de la bienveillance des autorités civiles et notamment de M. Rataud, maire du 5e arrondissement.

L'influence professionnelle du cercle fut considérable. Le nom de ses présidents pourrait suffire à l'indiquer. Ce furent : MM. Lequeux de Cardaillac, Lefuel, Destors, Abadie, Daumet, Cordonnier. Le Sacré-Cœur de Montmartre fut bâti sur les plans de M. Abadie et par des appareilleurs qui appartenaient au cercle. Le déclin de l'œuvre en 1900 eut pour cause principale la naissance des Chambres syndicales qui, d'ailleurs, copièrent ce qu'avait fait, 50 ans auparavant, l'œuvre des maçons, et prirent jusqu'à ses programmes, en obligeant

tous les patrons syndiqués à envoyer chez elles les jeunes ouvriers pour les cours du soir.

En 1869, le cercle comptait 300 élèves inscrits, 380 en 1890, 432 en 1900, et une centaine environ en 1934, date à laquelle il fut remis aux PP. Salésiens.

Mais ces œuvres restaient isolées, quelle que pût être par ailleurs leur influence. La Province de Paris devait être intimement mêlée à une œuvre sociale de plus grande envergure :

Les Cercles Ouvriers d'Albert de Mun.

Albert de Mun en a raconté l'origine dans « *Ma vocation sociale* ». Au lendemain de 1871, la vue, d'une part, de la mésentente entre les classes sociales et d'autre part, le contact avec le cercle ouvrier de M. Maurice Maignen à Montparnasse le remuent profondément. Il décide de fonder une œuvre dont le but serait « le dévouement de la classe dirigeante à la classe ouvrière ».

Le principe du cercle est le suivant. Un comité formé de membres dévoués des hautes classes s'occupe de trouver local et matériel, puis les ouvriers s'emparent du cercle ainsi préparé ; alors se réalise une atmosphère d'union. Cette œuvre de paix sociale réunit chaque semaine au jour de repos patrons et ouvriers dans l'intimité de la même chapelle, des mêmes délassements, sous la direction pacifiante d'un aumônier. « Nous ne pensons pas, sera-t-il dit, que les catholiques de France aient au cours du siècle dernier, tenté pour s'unir un effort plus considérable ». A cet effort la Compagnie prit une grande part. Dès 1872 en effet, A. de Mun rencontre le P. du Lac : « La sympathie qu'il marqua dès l'abord pour notre œuvre et pour ses fondateurs détermina leur confiance ». Une amitié se noua qui devait associer ces deux hommes durant 35 ans dans un apostolat merveilleusement fécond. En 1874, le P. du Lac invite A. de Mun à parler aux anciens de Sainte-Geneviève qui faisaient une retraite à Athis. A. de Mun leur parla des cercles ouvriers ; plus de 80 lui donnèrent leur nom, mais lui-même puisa là l'idée de répandre ces retraites parmi les membres de ses cercles et comités. Plus de 60 en 1875 et de 130 l'année suivante prenaient part aux retraites d'Athis : « cette œuvre fournit aux comités et aux cercles une phalange d'ouvriers et patrons chrétiens », car l'exemple d'Athis avait été partout suivi. Outre l'influence personnelle du P. du Lac, la Compagnie prêta son concours aux cercles de deux façons, par les aumôniers généraux et par la fondation de nombreux groupes particuliers,

Le premier aumônier général fut le P. Hubin. « Tous recevaient, dit A. de Mun, l'influence irrésistible de sa direction spirituelle ». « Il a été, dit le P. Chambellan, l'âme de l'Association par les habitudes de piété, de ferveur qu'il a su inspirer à beaucoup de ses membres les plus considérables. Par les retraites organisées dans toute la France, par la direction imprimée au Comité des Dames Patronesses, par la correspondance avec les aumôniers locaux, il avait acquis une influence immense sur l'œuvre entière ». Or, dès 1875, l'œuvre groupait 18.000 membres dont 15.000 ouvriers. A la mort du P. Hubin en 1883, après 12 ans d'existence, elle comptait 300 cercles et 400 aumôniers. En 1900, 418 cercles avaient été fondés comprenant 60.000 membres auxquels s'ajoutaient les 42.000 adhérents des syndicats agricoles. Les Pères Alet († 5 avril 1890) et Matignon succédèrent au P. Hubin et malgré certaines difficultés recueillirent au Siège Central des fruits incomparables. Au même moment dans les groupes particuliers, nos Pères ne ménagèrent pas leur concour, guidés par cette parole du P. Labrosse, deux fois Provincial de Paris : « cette œuvre, disait-il, loin de nuire aux autres ministères, les développe et les rend plus féconds ».

Citons quelques-unes des fondations particulières.

A *Vaugirard*, en 1873, un cercle de Mun est confié à l'un des Nôtres.

A *Brest*, en 1874, le patronage des jeunes ouvriers adopte la formule des Cercles et compte 200 membres fervents.

A *Laval*, la fondation du Cercle est décidée en 1876. En 1877, l'évêque accorde pour le Cercle et ses huit corporations un aumônier jésuite de la Résidence. En 1880, les Pères se retirent à la suite des expulsions.

Mais une nouvelle période s'ouvre en 1884, par la proclamation de la *loi sur les syndicats*. Elle va modifier les cercles déjà existants et pousser la Compagnie, qui suit d'ailleurs en cela le mouvement des syndicats chrétiens,vers des réalisations nouvelles sur tous les points de la Province.

A *Poitiers*, dès 1885, un Père fonde un syndicat d'ouvriers et de patrons.

A *Laval*, le P. Larousse, nommé aumônier en 1886, reprend le cercle et le transforme. Il embrigade la population laborieuse dans les Syndicats. Il fonde une Ruche où 300 ouvriers, dès les huit premiers jours, déposent en commun 90.000 frs. Apôtre de la Mutualité Chrétienne, il fut appelé le « conférencier de la classe ouvrière ». Le P. Larousse était un précurseur. Le monde patronal s'effraya de ses initiatives sociales. En 1894 le Père cessa de diriger le Cercle catholique ouvrier, devint supérieur à Bourges en 1895, à Angers en 1898. Les syndicats rouges contrebalancent maintenant à

Laval l'influence chrétienne qui aurait pu être prédominante.

A *Angers*, on organise autant de corporations qu'il y a de professions ; 400 ouvriers s'inscrivent dès 1886. En 1908, le P. Carron dirige 9 corporations ou syndicats qui groupent 1.000 familles, une congrégation de 100 hommes, un groupe de 30 jeunes gens qui l'aident dans l'organisation des fêtes et des offices, adoration nocturne, retraite. — Après la guerre, les œuvres du « Quinconce » refleurissent sous forme de Mutualités. En 1920, le Père P. Troussard est aumônier de 5 syndicats et de 4 Mutualités. Ces œuvres empêchent beaucoup d'ouvriers de passer au socialisme.

A *Bourges*, Léon Harmel obtient que les Pères reprennent en 1886 la vieille Mutualité Saint-François-Xavier. Elle revit grâce à la vigoureuse impulsion du P. Larousse (1886-87) et surtout du P. Carron (1889-99). Le P. Carron doit quitter Bourges en 1899, mais en 1911 il y est rappelé par Mgr Dubois pour rendre la vie aux œuvres devenues languissantes depuis son départ. Agé alors de 75 ans, il a gardé la même ardeur conquérante. Il sait utiliser cet instinct corporatif qui soulève la masse ouvrière, fonde des cercles et des syndicats, un syndicat de l'aiguille, en 1914 un syndicat des ouvriers des métaux dont les 200 membres bénéficient de cours du soir, etc.... et en 1919 le syndicat du Commerce et de l'Industrie. — En 1928, la Mutuelle S. F. X. est devenue départementale et du fait des Assurances sociales, le nombre des adhérents s'est élevé à 2.000. Il faudrait parler enfin des journées syndicales qui se multiplient et de l'apostolat du P. Levasseur, nommé en janvier 1933 par l'archevêque conseiller des syndicats chrétiens et de la Confédération française des Professions (Section de Bourges). L'Archevêché vient de prendre en main toutes ces œuvres (1936). Elles lui ont été remises en pleine prospérité.

Au Mans, une association d'ouvriers fondée en 1900 par le P. Guibé, fut remplacée en 1910 par des syndicats du fer, du bois, des gens de maisons, etc... L'influence est très grande. Depuis 1911, les quatre prud'hommes des syndicats d'employés sont des catholiques. Dans trois conflits, les syndicats chrétiens ont joué un rôle d'arbitrage. Ils possèdent un service de placement très actif et une commission de patrons et de chefs des syndicats ouvriers. Signalons ici l'Association des Pères de Famille, fondée en 1894 par le même P. Guibé. Elle groupe tous les ans dans une cérémonie très populaire plusieurs centaines d'hommes de toutes les classes sociales.

Notons enfin : A *Paris*, le syndicat de l'Union catholique horticole dont le P. de Baudicour était l'aumônier.

III. — CENTRE U. S. I. C.

L'*U. S. I. C.* (*Union Sociale d'Ingénieurs Catholiques*). Elle a été préparée et fondée définitivement en octobre 1892, au cours d'une retraite fermée dans la Villa Manrèse à Clamart, par le P. Pupey-Girard qui en est actuellement encore l'Aumônier-Conseil Général.

A ce début, 18 Élèves reçus à l'École centrale et quelques Anciens formaient l'association, dont le P. Léon Tournade fut chargé d'être l'Aumônier-Conseil jusqu'au retour à Paris du P. Pupey-Girard en 1896.

Alors composée principalement d'élèves auxquels les Anciens se joindront peu à peu, cette « *Union d'Ingénieurs Catholiques* » (U. I. C.) prend en 1902 la forme syndicale sous le titre l'« Abeille », ne comprenant encore que des Centraux. En 1905, l'« Abeille » ouvre ses cadres aux ingénieurs de toutes les Écoles et prend le nom de « *L'Union Sociale d'Ingénieurs Catholiques* » (U. S. I. C.).

Les adhérents passent de 105 en 1893 à 488 en 1903, à 500 en 1905 (non compris les élèves), à 1.200 en 1929, à 3.870 en 1925, à 9.000 en 1936 avec en plus 800 Stagiaires-Élèves.

De son Centre à Paris, l'U. S. I. C. rayonne à travers la France et les Colonies avec ses 53 Sections Régionales tenant leurs réunions mensuelles, assistées des 57 Aumôniers-Conseils dont quatre au Centre : les PP. Pupey-Girard, de Roux, Klein et Borelli.

Ce Syndicat d'Ingénieurs est de beaucoup le plus important des groupements d'Ingénieurs.

Son influence est grande dans les milieux industriels, au Bureau international du travail à Genève, voire aussi dans les sphères ministérielles de l'enseignement technique où le Président de l'U. S. I. C. est souvent consulté comme représentant une force corporative dont la valeur s'impose à tous malgré son caractère catholique si nettement affirmé.

Le Président, M. A. Liouville, a d'ailleurs acquis une situation prépondérante, élu deux fois déjà Président de la F. A. S. F. I. (Fédération des Associations et Syndicats Français d'Ingénieurs), comprenant environ 50.000 ingénieurs.

Ce président, en collaboration très intime avec les Aumôniers-Conseillers qui sont aussi spécialement chargés des groupes de Stagiaires-Élèves d'Écoles, a eu par son dévouement inlassable et son talent, très large part au rapide essor de l'U. S. I. C. en ces dernières années et au succès de la Revue « *Écho de l'U. S. I. C.* », tirant à 9.500 exemplaires et classée sans conteste au premier rang des Revues Sociales.

A l'intérieur de l'U. S. I. C. une enquête, chaque année, sur un sujet social ou professionnel suscite entre les membres une grande activité d'études et de collaborations très profitables à leur formation. Ces enquêtes ont abouti parfois à provoquer des mesures législatives. Les comptes rendus donnés par la Revue « *Écho de l' U. S. I. C.* » en font d'ailleurs ressortir la portée comme le prestige qu'elles ont valu pour l'U. S. I. C. sur le terrain social et professionnel.

Mais il y a plus encore à l'actif de l'U. S. I. C. Ce sont les œuvres émanées d'elle et ressortissant de l'activité de ces membres.

Autour de l'U. S. I. C.

Au cours des années tout « autour » de l'U. S. I. C. ont poussé des rejetons nourris de la même sève.

C'est en 1898 la fondation de l'« *Union d'Ingénieurs Catholiques de l'École des Mines de St-Étienne* » qui fusionna plus tard avec l'U. S. I. C.

C'est en 1899 la fondation des « *Unions fédérales professionnelles de Catholiques* (Syndicats de Patrons) (U. F. P. C.) devenues maintenant la « Confédération » (C. F. P. C.) dite « Centre Catholique ».

C'est en 1903 « *L' Union du Sacré Coeur* », « Congrégation » d'adhérents de l'U. S. I. C. et des U. P. F. C. remplacés maintenant par les « *Unions de prière et d'apostolat* » spéciales à chaque école.

C'est à partir de 1902 « l' *Union des Retraites Régionales* » organisant chaque année avec l'aide de Délégués régionaux une douzaine au moins de Retraites fermées pour les Notables des diverses régions de province, en fondant les maisons de Retraites Fermées de « La Barde » en Dordogne, « Ste-Anne » à Angers, voire la Villa St-Régis à Mours mise à la disposition de l'œuvre par la famille d'un ancien président de l'U. S. I. C., M. Potron.

C'est la fondation par ces Retraites à Rennes et à Caen, des « *Groupes d'Étudiants* » affiliés à l'A. C. J. F.

C'est en 1913 le début de la formation des « *Unions* » pour chaque École, foyers de vie surnaturelle dont l'influence apparaît dans le développement des œuvres suivantes dites « *autour* » *de l' U. S. I. C.*

Tout d'abord les « *Messes de Communions Pascales* ». Leur éclat extérieur a fixé l'attention du public. Leur développement a prouvé la profondeur et l'étendue du renouveau chrétien dans les Écoles de scientifiques.

C'est qu'au sein des Groupes catholiques de ces Écoles des « *Foyers de vie surnaturelle* » ont développé l'apostolat

du Camarade par le Camarade qui contribua puissamment aux manifestations de foi des Communions pascales.

Les gestes des « *Signataires* » ont été conquérants par l'entraînement de l'exemple donné si largement : 4 « *Signataires* » en 1913, 61 en 1918, 139 en 1919, 501 en 1920, 5.566 en 1925, 13.800 en 1930, 17.433 en 1935.

L'exemple donné par Polytechnique est maintenant suivi par 26 autres Écoles de scientifiques et des Groupes d'Étudiants de l'Université.

La précision d'un tel nombre de « *signatures* » est la preuve indéniable de l'étendue de ce mouvement qui produit à l'Étranger comme en France une impression profonde en découvrant à tous à quel degré de vie chrétienne en sont nos élites intellectuelles.

Tout, dans ces diverses œuvres, redisons-le sans hésiter, est le résultat d'une intense activité surnaturelle des « *Unions de prières et d'apostolat* », foyers ardents dont le zèle est alimenté par la pratique des retraites fermées. Ainsi quand on sait que 100 élèves sur 400 d'une Grande École ont fait les Exercices Spirituels trois jours durant avant la rentrée, on peut comprendre ce que doit être le rayonnement de leur apostolat au milieu de leurs camarades.

Quoi d'étonnant alors de compter parmi ces 400 élèves les 78 inscrits aux « *Escouades de Catéchistes* » — (le dernier rejeton sorti du Centre-U. S. I. C. mais déjà florissant) — allant chaque Dimanche dans la banlieue rouge et les 30 autres dévoués aux patronages (et de même en d'autres écoles), etc...

Aussi rien d'étonnant non plus que dans ces milieux beaucoup d'hommes et de jeunes gens se groupent en « *Unions de prières et d'apostolat* » et tiennent des réunions où se fait en commun la méditation, comme il est si bien raconté dans un article des « Études » du 5 juin 1934 (réédité au Centre-U. S. I. C.).

Ils sont ainsi plus de 1.700 rassemblés par le même idéal constituant des « *Foyers* » de vie surnaturelle au rayonnement ardent dont l'influence explique le succès des œuvres qu'ils ont animées.

Un simple chiffre en est la preuve fournie par ces seules « Unions » : les 83 réponses à l'appel divin de la vocation, en quinze ans, de 1920 à 1935.

Restons sur ce signe évident des bénédictions de Dieu sur le Centre U. S. I. C. et les Œuvres y ressortissant.

IV. — LES ŒUVRES FÉMININES.

Elles suivent l'évolution générale des œuvres sociales au cours du siècle.

L'œuvre principale fut celle des *Syndicats de l'Aiguille*, fondée par le P. du Lac en 1890 à PARIS, et confiée en 1910 au P. Eugène Grosjean et administrée maintenant par l'École Normale Sociale de Paris.

Un rapport de Bourges nous dit en 1919 ce qu'est un syndicat de l'Aiguille :

« Une association professionnelle de toutes les ouvrières tenant l'aiguille et des employées de bureau et de magasin selon la loi de 1884 ; association mixte de patronnes et ouvrières, enfin et avant tout association chrétienne. A sa tête se trouve un conseil composé pour un tiers de patronnes, un tiers d'ouvrières et un tiers de dames patronesses lesquelles n'ont qu'une voix consultative ».

A LAVAL existe depuis 1890 le syndicat de l'Aiguille. A ANGERS il croît toujours. A BOURGES le P. Carron fonde en 1912 un syndicat qui comprend 980 membres. Le syndicat offre des cours de coupe, apprentissages, bureau de placement, cercles d'études.

Citons quelques œuvres analogues : Au MANS l'œuvre Ste-Claire des dentellières, à NANTES le syndicat des dames employées de l'industrie et du commerce ; à ROUEN l'œuvre des cours ménagers et celle des employées.

Pour seconder ces œuvres sociales, différentes villes possèdent des « *Secrétariats sociaux* », confiés aux Pères.

A BOURGES, en 1928, un *cercle d'études religieuses et sociales* et un secrétariat sont fondés. Au MANS, le P. Sainte Marie crée une caisse de secours immédiat pour le chômage : 470 familles sont secourues. Notons encore l'influence de ce secrétariat pour l'observation du repos dominical.

Les Ligues d'Action Catholique

Les Pères ont contribué à préparer l'A. C. parmi les hommes, les jeunes gens, et de même l'A. C. féminine. Voyons comment.

I. — ACTION CATHOLIQUE DES HOMMES.

Parmi les œuvres, le développement des syndicats chrétiens, des syndicats mixtes en particulier, n'allait pas toujours sans difficultés. Aussi, dès 1878, une formule *nouvelle*

des *corporations* catholiques apparaît. Véritable orientation vers l'Action Catholique. Ces unions donnent à leurs membres une formation chrétienne, apostolique, pour qu'à l'intérieur même des organisations professionnelles laïques, ils rayonnent et assurent la victoire des solutions chrétiennes.

Nous trouvons à l'origine de ce mouvement : l'**Union Catholique du Personnel des Chemins de Fer**, fondée par M. l'Abbé Reymann (1), à l'issue d'un pèlerinage de cheminots à Montmartre, organisé par le P. de Baudicour. Les Pères de la Province de Paris ont collaboré à cette œuvre et dans leurs fondations postérieures ont su utiliser la formule. L'œuvre avait un double but : instruire ses membres, améliorer leur sort par des institutions charitables, économiques, sociales, sans être toutefois un syndicat.

A Paris, le P. de Clerck participe à l'établissement d'un groupe de cheminots d'Arras (groupe N. D. des Ardents) ; en 1908, il fonda lui-même à Paris le groupe : Métros Est-Nord, St-Landry et Ste-Odile. Chaque semaine les cheminots se réunissaient, l'aumônier leur faisait une exhortation. Chez eux ou sur le chantier ils donnaient l'exemple des vertus chrétiennes. Le P. de Clerck fonda en outre pour ménager un abri à ceux qui se trouvaient de passage à Paris, la maison des cheminots ; — en 1929, à l'U. C. C. F. s'adjoignit l'œuvre des Cheminotes.

A Bourges, les cheminots ont formé un syndicat qui rentre dans l'union locale dont s'occupe un Père de la résidence.

A Angers, le P. Corbillé fonde en 1904 le groupe St-Laud. Le nombre des membres passe de 33 en 1904 à 160 en 1913. Au P. Corbillé succédèrent les PP. de Genouillac, Banzet, Thinault. Vers 1930, on comptait encore un groupe de 60 membres ; à l'heure actuelle, M. le curé de St-Laud le dirige.

Le Mans possède le groupe St-Julien fondé en 1902 par le P. de Bigault ; il comptait alors 12 membres, il en compte actuellement 150. En 1909, le P. Carré introduisit une Congrégation de Cheminots. En 1926, le P. Viollet devient directeur du groupe. La réunion mensuelle comporte : lecture de l'Écriture Sainte, conférence sur un sujet social, économique, — jamais politique — et à la fin quelques distractions. En outre chaque mois a lieu une réunion pour les cheminots et leurs familles. Le groupe organise des com-

(1) Mort en novembre 1936, quelques semaines après le P. de Baudicour.

munions générales, des récollections ou retraites et participe chaque année au pèlerinage national de l'U. C. C. F. Quelques faits nous révèlent son influence sociale : les dignitaires du syndicat des cheminots du Mans se recrutent en majeure partie dans le groupe St-Julien ; de cette façon, les unionistes participent à l'élection des juges du Conseil des Prud'hommes. Lors de la grève des chemins de fer en 1920, les cheminots de St-Julien ont empêché l'interruption du service en continuant le travail. Dans les paroisses, enfin, les cheminots aident et soutiennent les curés.

L'aumônier directeur du groupe St-Julien est en même temps directeur régional. Il visite les groupes de Laval, Chartres, La Flèche, Sablé, Segré.

Sur ce modèle beaucoup d'œuvres ont été créées. A Paris, vers 1900, le P. Joseph Hamon fonde des groupements professionnels d'ouvriers : une **Union des Métallurgistes** (ils sont bientôt une centaine qui portent leur drapeau du Sacré-Cœur dans les rues de Billancourt), des Unions de menuisiers, employés de banque, etc... qui ont toutes leur Adoration nocturne à Montmartre.

Actuellement encore le mouvement s'intensifie : à Brest en 1929, on signale une association catholique des fonctionnaires de l'Arsenal.

A Paris en 1932, le P. Robinne participe à la fondation de l'*Union Catholique du Livre,* qui compte actuellement plus de 300 membres et s'est mise le 5 mai 1935 dans les rangs de l'Action Catholique.

Par ailleurs, en 1931, deux jeunes apprentis bouchers viennent supplier les Pères de Clamart de s'occuper des membres de cette profession, privée plus qu'aucune autre de l'assistance aux offices. Le 11 mai 1931, le P. Décout organise un pèlerinage à Montmartre ; ce fut le point de départ de l'**Union Catholique de la Boucherie Parisienne**. 400 bouchers de la région parisienne ont participé au pèlerinage de 1934 et en 1935, il en est venu plusieurs de la province, d'Évreux, de Meaux, du Loiret. — Depuis le mois de novembre 1934, une messe hebdomadaire à N. D. des Victoires réunit de nombreux membres et tous les lundis la rue Haxo ouvre ses portes aux apprentis bouchers encadrés de leurs anciens. Un salut et un cercle d'études pour les pratiquants clôturent la journée.

En novembre 1934 se forme une filiale à Évreux qui compte plus de 60 membres dont le président même du syndicat laïc, — et en janvier 1935, les jeunes gens du sud de Paris forment une deuxième section qui se réunit au Ro-

saire, rue de Vanves. Depuis décembre 1933, le *Petit Écho de la Boucherie* sert de lien entre les membres, donne avis et conseils. Sous la direction du P. Petiteville, l'œuvre ne cesse de progresser.

Dans les milieux agricoles, une tendance analogue s'était affirmée vers la même époque.

Les œuvres rurales des Pères ont préparé l'A. C. et la J. A. C. Avant de les étudier plus en détail, notons que de 1900 à 1914, le rôle de l'A. C. J. F. fut surtout rural. En particulier, les jeunes de la région entrent individuellement dans les syndicats et les municipalités.

Mais l'œuvre essentielle de nos Pères dans cette ligne ce fut l'U. C. F. A. (**Union Catholique de la France Agricole**).

En 1908, Mgr Crépin, Supérieur des chapelains de Montmartre, avait demandé à M. de Bohan, président des syndicats de Champagne, d'instaurer à Montmartre des pèlerinages d'agriculteurs.

En 1914, 12 syndicats étaient représentés. En 1917, l'œuvre interrompue quelque temps par la guerre, comptait 300 membres. C'est alors qu'elle fut organisée. Le P. de Baudicour en était l'aumônier, M. de Vilmorin, président. L'Association s'engageait à organiser après la guerre un pèlerinage d'action de grâces et une communion par roulement dans les différents diocèses. En 1920, plus de 1.000 hommes assistaient à ce pèlerinage et la « consigne sacrée » était établie dans plus de 50 diocèses. Chaque agriculteur communiait un dimanche par an pour la famille agricole de France.

En prenant de l'extension, l'œuvre évolua. Elle demanda d'abord à ses adhérents de remplir individuellement leurs devoirs sociaux vis à vis des syndicats par exemple ; et d'organiser des démarches collectives, journées rurales, etc...

L'U. C. F. A., enfin, s'est montrée partout le tuteur paternel de la J. A. C. ; mais également la naissance de celle-ci a décidé de son orientation dernière. L'U. C. F. A. doit donner aux anciens jacistes un cadre religieux et social : elle est le mouvement d'action catholique des adultes à la campagne.

Son activité s'est manifestée par diverses fondations. Elle a organisé l'œuvre du blé eucharistique et des dons en nature au clergé, des fêtes du travail, offrande des moissons, etc.., des cercles d'études ou conférences, et des cours par correspondance. Elle a lancé enfin dans les régions parisiennes en particulier les retraites de propriétaires et d'ouvriers agricoles. Les ouvriers retraitants constituent une union fraternelle attachée à l'U. C. F. A.

Depuis 1932, l'U. C. F. A. édite une revue mensuelle « *Mon Village* ».

L'U. C. F. A. existe déjà dans plus de 20 diocèses en majeure partie sur le territoire de la Province de Paris.

Le P. de Baudicour s'occupait également de l' *U. C. Horticole,* tandis qu'à Rouen les Pères prêtent leur concour à l'initiative intéressante de M. Bettancourt, président actuel de l'U. F. C. A. Un groupement analogue à l'U. S. I. C. a été réalisé par les agriculteurs ; de fondation récente, il est en voie de développement. A Bourges, enfin, le P. Levasseur a contribué à l'organisation des journées agricoles et des cours par correspondance.

La **Fédération Nationale Catholique** même a trouvé dans certaines initiatives des Pères un appui précieux.

Des réunions d'hommes avaient été organisées avec succès par le P. de Baudicour dans les années qui précédèrent la nomination de Mgr Gibier. Les hommes des diverses régions de Seine-et-Oise se rassemblaient nombreux autour de leur curé successivement à Longpont, Monthléry, etc... Cette organisation fit grand bien. Par la suite, elle s'unit aux beaux groupements d'hommes de Mgr Gibier.

Comme concours direct des Pères à la F. N. C., signalons surtout l'action du P. de la Brière, ses articles et ses exposés.

Cependant, redisons-le, la grande contribution de nos Pères à l'Action Catholique moderne, c'est le concours prêté à l'organisation de ces différentes unions qui tiennent aujourd'hui une large place dans ses rangs.

Les Pères enfin, en particulier les PP. de Vauplane et Bréhier, ont prêté leur concours à l'action de la DRAC.

II. — ACTION CATHOLIQUE DE LA JEUNESSE.

Plus nette encore est l'action des Pères auprès des mouvements de jeunesse. Ils les ont assistés depuis leur origine et les ont fidèlement accompagnés dans leur développement, en collaboration avec le clergé séculier et différents instituts religieux.

L'histoire de ces mouvements est pratiquement celle de l'A. C. J. F. Nous ne la referons pas en détail, ce qui sortirait de notre but. Nous nous contenterons de dégager l'action des Pères de notre Province ou de nos anciens élèves, en utilisant la brochure éditée à l'occasion du Cinquantenaire de l'Association : *Cinquante années d'action religieuse et sociale de jeunes. L'A. C. J. F.* (Édit. Spes).

La Fondation. — L'Association Catholique de la Jeunesse Française est « fille de la pensée sociale d'Albert de Mun ».

C'est au cours des premiers travaux de l'« Union de Fribourg » qu'il eut l'idée de doter la France d'une telle organisation. On était au mois de septembre 1885. A Fribourg en Suisse, avait lieu un Congrès eucharistique et en même temps s'y tenait une réunion internationale des Catholiques sociaux. M. de Mun et plusieurs de ses amis, membres des cercles catholiques d'ouvriers, venus pour cette réunion, furent témoins des fêtes du Congrès. Dès leur arrivée à Fribourg, leur étonnement fut grand de voir une ville entièrement pavoisée de drapeaux et de fleurs, les troupes du canton sur pied et tout cela pour s'associer aux fêtes du Congrès..... »

Ce fut de l'admiration quand on leur dit : « si le gouvernement du Canton de Fribourg est un gouvernement catholique, c'est à la société des Étudiants Suisses qu'il le doit ». Fondée à la suite des troubles religieux de 1845, cette société s'était donnée pour but : « par la piété, la science et l'amitié essayer de grouper les jeunes afin de rendre un jour notre pays à l'Église et à la religion ».

Frappé par les résultats obtenus, A. de Mun n'eut qu'une pensée dès son retour en France : créer une association analogue à celle de Fribourg. Le P. du Lac à qui A. de Mun confie son projet l'encourage vivement. Il le met en relations avec un étudiant, Robert de Roquefeuil, âgé de vingt ans, ancien élève de Sainte-Croix du Mans. A. de Mun lui confie son projet, excite son enthousiasme et finit par lui dire : « Voulez-vous fonder en France une œuvre semblable? » — « J'essaierai, » répondit l'étudiant.

Ceci se passait en décembre 1885, à Saint Mary's College de Canterbury (1).

Trois mois s'écoulent. Robert de Roquefeuil a déjà trouvé cinq compagnons. Un matin de mars 1886, les six jeunes gens se réunissent dans la maison de Mgr de Ségur. Ils gagnent l'oratoire, se recueillent, prient et reçoivent la Sainte Communion à la Messe.

Albert de Mun les réunit ensuite au local de l'œuvre des Cercles. Il leur rappelle le but de l'Association : reconstituer un ordre social chrétien et leur indique la méthode : piété-étude-action. Puis il se retire.

---

(1) Déjà en 1884, M. de Mun avait entretenu les élèves de Saint Mary's College des Cercles catholiques ouvriers et les avait chaleureusement exhortés à venir après leur sortie de collège travailler à cette œuvre (*Litteræ Annuæ Provinciæ Franciæ* 1879-1886, p. 523 et 528). Cf. *Cinquante années...* p. 8.

Sur l'heure, les six étudiants forment un comité. Robert de Roquefeuil est élu président. L'abbé Maignen est le premier aumônier. Ceux qui lui succédèrent : les PP. Le Tallec, Froger, Tournade et Corbillé étaient de la Province de Paris. Nous allons parler plus longuement des deux derniers.

Le P. Tournade, — pendant vint-cinq ans, fut l'aumônier général (1). Il remplissait à merveille la définition que, plus tard, Pie X devait donner des aumôniers de l'A.C.J.F. et qui est devenue traditionnelle. Sans « entraver l'initiative et la sainte liberté », il savait être selon les cas « le docteur, le conseiller, le guide ». Son action fut si discrète qu'il est difficile à qui ne vécut pas avec lui d'en trouver la trace dans les documents. Elle n'en fut pas moins extrêmement profonde. Ancien zouave pontifical, il a marqué à jamais l'A.C.J.F. de ce trait caractéristique, qui est l'un de ses plus beaux titres de gloire : l'attachement au Pape.

En 1891, le Centenaire de saint Louis de Gonzague fournit à l'A.C.J.F. l'occasion d'accomplir son premier pèlerinage à Rome.

Au Congrès de Grenoble, en 1892, elle se faisait l'apôtre du Ralliement demandé par Léon XIII.

Au Congrès de Besançon, 1898, on décide d'étendre l'A.C.J.F. à toutes les classes de la société, sur l'intervention d'un jeune ouvrier nantais qui réclamait une place au sein de l'association pour les travailleurs manuels.

Ce congrès eut un retentissement très grand dans la France. On parle déjà de l'apostolat du semblable par le semblable, de l'étudiant par l'étudiant, de l'ouvrier par l'ouvrier. Mais l'idée de la spécialisation n'est pas encore mûre et il faudra attendre que l'on ait pris une conscience plus claire du grand scandale que fut au XIXe siècle l'éloignement de l'Église de la classe ouvrière.

Henri Reverdy qui avait succédé à Robert de Roquefeuil laisse lui-même la charge à Henri Bazire. Le nouveau président est un ancien élève du collège de Poitiers. Sous son impulsion, et cédant à un courant irrésistible, l'Association perd son caractère un peu guindé et aristocratique du début. Plus démocratique, elle accueille largement ouvriers et ruraux

---

(1) Le P. Tournade avait été missionnaire onze ans en Chine, (1875-1886). Forcé par sa santé de rentrer en France, il fut nommé procureur de la Mission et remplit cet office jusqu'à sa mort (1920). Sa notice a été écrite par Henri Reverdy dans les *Relations de Chinne*, t. V, 1918-1921, pp. 330-336.

qui accourent de toutes parts. Selon le mot de Bazire, l'Association devient « une camaraderie organisée ». L'accent est mis sur l'action sociale. La formule du président : « Sociaux parce que Catholiques », devient le mot d'ordre du moment.

En 1903, le Congrès de Châlons-sur-Saône est consacré, fait significatif, à la question syndicale, ses conditions et les insuffisances de la législation. La même question sera reprise en 1912. Ce n'est qu'en 1920 que la législation française donnera une suite aux vœux émis vingt ans auparavant par l'A.C.J.F.

Mais en 1905, au Congrès d'Albi, en étudiant les conditions de travail de la jeunesse ouvrière, l'A. C. J. F. fit vraiment une œuvre de précurseur remarquable en tous points. Depuis lors, les Semaines sociales et d'autres organismes ont repris ces études. Ils les ont poussées selon les lignes esquissées en 1905. Certaines doléances ont été apaisées par des réformes. Il en est d'autres qui restent encore à l'ordre du jour du monde du travail.

En 1911, 25 ans après sa fondation, on constatait que 512 groupes avaient fondé : 26 syndicats ouvriers, 150 syndicats agricoles, 25 coopératives, 118 mutualités, 8 secrétariats sociaux, des jardins ouvriers dans le Nord, à Autun, Chambéry, Roanne, des caisses de crédit en Vendée, en Bretagne et dans le Midi.

A cette époque, le P. Tournade laissa la place au P. Corbillé. Le Cardinal Merry del Val écrivait à l'aumônier sortant : « L'A.C.J.F. dont vous fûtes l'âme pendant plus de vingt ans vous doit une grande partie de son dévouement et surtout de cet esprit de filiale obéissance au Saint-Siège ».

Et le président Gerlier, maintenant Mgr l'évêque de Tarbes et Lourdes, disait de lui : « Il incarnait pour nous l'Association et nous l'aimions de tout l'amour que nous avions pour elle ».

Le P. Corbillé. — On constatait dans l'Association un épanouissement de vie surnaturelle intense. Après Pie X, le mot d'ordre repris par toute la France fut : « Notre œuvre a besoin de saints ».

Les retraites fermées se multiplient. Ce mouvement se double d'une campagne en faveur de la communion fréquente. En 1912, à la demande du P. Corbillé, son ancien aumônier, l'« Union Régionale de l'Ouest » inaugurait la pratique de la Communion perpétuelle. Chaque jour un groupe représentait l'Union au Banquet Eucharistique. La même année, le conseil fédéral étendit cette pratique à toute

l'Association. Notons encore la pratique des nuits d'adoration, et l'épanouissement de cette vie chrétienne en de nombreuses vocations.

Quand la guerre, éclata, le comité général se trouva tout entier mobilisé. Le P. Corbillé put à la fin de 1914 reconstituer un comité provisoire et continuer l'action.

Aumônier du rayonnement surnaturel sous la présidence de Gerlier, de la reconstruction avec Souriac, du travail en profondeur et de la doctrine avec Flory, de l'apostolat ouvrier avec François de Menthon qu'il saluait lors de sa nomination comme le « président des ouvriers », apôtre toujours du sens romain, malgré toutes les contradictions, le P. Corbille amorça avec Courel le développement de l'A.C.J.F. en branches spécialisées.

Précisément à cette époque, en 1932, le P. Corbillé passa la main au P. Lalande, de la Province de Toulouse.

Avant de parler de cette partie de l'histoire de l'A. C. J. F. disons un mot de quelques groupements particuliers :

En 1893, les Pères fondent à *Tours* un groupe d'A.C.J.F. qui arrive rapidement à cent membres. En 1897, dirigé par le P. de Caussans, ce groupe fait rétablir la supplication publique en l'honneur de St Martin que des sectaires avaient fait supprimer. La même année il met en branle toute la ville pour célébrer la fête de Jeanne d'Arc. La ville est illuminée et, en présence des autorités civiles, des fêtes nautiques sont données sur le Cher. En 1903, sous l'impulsion du P. de Saint-Maixent, il organise, le dimanche, des conférences contradictoires dans lesquelles, aux applaudissements des auditeurs, ses orateurs « ferment la bouche » aux orateurs de la jeunesse laïque.

Officiellement constituée en 1901,au *Mans*, l'A.C.J.F., confiée à nos Pères, P. A. Cisterne, P. J. de Forceville, n'a cessé d'étendre son travail de sanctification populaire. Ses retraites se sont données d'abord au Mans, dans les bâtiments du collège Ste-Croix ; elles le sont maintenant à Téloché, chez les Frères des Écoles chrétiennes, au grand centre de pèlerinage de la Chapelle du Chêne, et à Mamers. Elles ont groupé en 1930 près de 200 jeunes gens, employés et ouvriers de la ville et de la campagne.

Mouvements spécialisés. — Le Congrès de Strasbourg (1925) couronne la reconstruction du pays après les années de guerre.

A partir de cette époque l'A. C. J. F. décide de faire porter ses efforts sur la conquête de la masse ouvrière. En 1926-27, on décide la création, au sein de l'Association, de

commissions ouvrières. Cependant les dirigeants hésitent, l'accord n'est pas unanime. Lille demande l'indépendance de l'organisation ouvrière. Mais ne court-on pas à la scission? On remet la question à l'étude. Les conclusions s'orientent vers la spécialisation au Congrès de Rouen (1927).

C'est à ce moment que les premières tentatives de J.O.C. se faisaient en France. La J.O.C. indépendante durant les débuts de sa formation, entre dans l'Association sans aliéner pour autant son autonomie (fin juin 1927). Le premier mouvement spécialisé est né. Les autres suivent. En 1929-1930, la J.E.C. et la J.A.C. tentent les premiers essais dans diverses régions de France. En 1930, naît la J.M.C.. De 1931 à 1935, la J. I. C. s'organise et se lance (1).

Dans cette spécialisation, la tâche des Pères de notre Province a surtout été d'organiser la J.A.C. Différents essais avaient déjà eu lieu : création d'un secrétariat rural, Études agricoles par correspondance, Semaines rurales. Des initiatives diocésaines et le concours apporté par les PP. de Ganay et Drogat hâtèrent la solution. Enfin, en août 1929, la J.A.C. reçoit un aumônier, le P. Foreau. Le 1er mars 1930 le premier numéro de la « Jeunesse Agricole » annonce le programme du nouveau mouvement. Les fédérations s'organisent. Le « *Manuel* » paraît en septembre 1930. Dès lors l'avance de la J.A.C. est régulière. Le 22 juin 1933 la J.A.C.F. ou J.A.C. féminine, est approuvée officiellement et se fond en janvier 1936 avec la Ligue des Jeunes d'A.C.F. (Action catholique féminine),

La J.A.C. compte actuellement 3.000 cotisants dans la Province de Paris sur 8.000 dans toute la France, 15.000 lecteurs sur 40.000 en tout. Les réalisations sont déjà très nombreuses et ne peuvent être toutes signalées ici. Notons cependant la part qu'a prise la J.A.C. à l'organisation des syndicats et de l'apprentissage agricole, sa grande campagne pour la bonne chanson française, les fêtes de villages, de conscrits, d'artisanat...

Depuis un an, le P. Ducos a pris la charge d'aumônier de la J.M.C. Son secrétariat général s'est transporté de Saint-Malo où il avait été organisé par M. le Chanoine Havard, à Paris.

En dehors des aumôniers nationaux ou de la collabora-

(1) Déchiffrons pour la commodité de la majorité de nos lecteurs ces très modernes hiéroglyphes : Jeunesse étudiante chrétienne, Jeunesse agricole chrétienne, Jeunesse maritime chrétienne, Jeunesse indépendante chrétienne.

tion à la direction nationale, nos Pères sont parfois à la tête de fédérations particulières. Mais il est encore trop tôt pour vouloir décrire dans le détail cette action.

Pour terminer, nous remarquerons que cette spécialisation dont nous avons retracé rapidement l'histoire suppose la collaboration. Les divers milieux sociaux ne sont pas indépendants les uns des autres. Fondés sur des distinctions sociales réelles, les mouvements spécialisés réalisent une unité sociale profonde. « Il est possible d'établir par l'intelligence des besoins de chacun, par la vertu de renoncement qui est une des formes de l'intelligence, par la collaboration des chefs qui est l'épreuve pratique de cette intelligence, une communauté organique des âmes et des travaux », selon les paroles mêmes du P. Lalande aux journées d'Aumôniers.

En septembre 1936, le R. P. Lambert, ancien Provincial de Paris, a succédé au P. Lalande, comme aumônier général de l'A.C.J.F.

III. — L'ACTION CATHOLIQUE FÉMININE.

C'est la formule même de l'Action Catholique qu'avait réalisée, avant la lettre, la

« Ligue Patriotique des Françaises ».

Son titre répond à ses origines. Ligue, elle est née à une période de luttes. De même que la déclaration tapageuse de M. Herriot, le 24 juin 1924, a provoqué la DRAC et la F.N.C., de même c'est la loi du 1er juillet 1901 contre les Congrégations qui suscita la Ligue.

Le 29 septembre suivant une réunion eut lieu chez Madame G. Lestra à Lyon. On chercha comment résister à la persécution. La première besogne était, pensait-on, de préparer les élections prochaines. De Lyon, Madame Lestra vint à Paris où une autre réunion se tint 53 rue de Vaugirard. Là on apprit que la Marquise de Chambonas avait déjà travaillé dans la capitale à constituer des groupes et à recueillir des subsides. L'entente fut complète, un comité fut fondé.

D'autres villes en France avaient eu des initiatives semblables. Toutes affluèrent à la Ligue dès qu'elles la connurent.

Le but primitif. — Une sorte de manifeste publié alors définit le but en ces termes :

« Recueillir des fonds dans toute la France pour soutenir des candidats acceptant notre programme ».

Ce programme revendiquait surtout les libertés religieuses menacées.

Après l'échec complet de tant d'efforts et la ruine de tant d'espérances aux élections de 1902, des divergences d'opinion amenèrent la séparation des comités de Lyon et de Paris.

Lyon garde le titre primitif : « Ligue des Femmes Françaises » ; Paris adopta celui de « Ligue Patriotique des Françaises ».

C'est alors, juin 1902, que, sur les instances du Cardinal Richard, le P. Pupey-Girard consentit à s'occuper de la Ligue.

Après une tentative infructueuse de rapprochement avec Lyon, le Père donna tous ses soins à l'organisation.

Peu à peu, on cessa de s'occuper des élections. C'était l'opinion publique qu'il fallait redresser.

Sans doute, il y eut encore des manifestations de défense religieuse et toutes ne furent pas vaines. C'est la Ligue qui provoqua la première réaction contre les inventaires (à St-Roch). C'est elle encore qui en 1913 fit retirer un projet de loi contre ce qui restait de l'enseignement libre.

Mais ceci n'est plus qu'une activité occasionnelle. De plus en plus la Ligue s'engage dans l'apostolat : apostolat nettement catholique, apostolat conquérant.

ORGANISATION. — A peine arrivé, le P. Pupey-Girard avec l'aide de Maître Reverdy, élabore des statuts qui seront déposés à la Préfecture de Police.

Partout où l'autorité ecclésiastique l'y autorise, l'évêque dans son diocèse, le curé pour sa paroisse, la Ligue s'établit sur un plan uniforme.

Il y aura un conseil dans chaque paroisse importante ; conseil au canton, à l'arrondissement, au chef-lieu du département.

Chacun a sa présidente, sa secrétaire, sa trésorière, et convoque toutes les présidentes de l'échelon immédiatement inférieur.

Par cette hiérarchie de conseils s'établit un double courant, enquêtes et renseignements qui montent, consignes qui descendent, par où circule à travers tout le pays la vie propre de la Ligue.

Des Congrès convoquent toutes les Ligueuses par cantons, arrondissements ou diocèses.

Au centre national, un Bureau permanent assure la direction constante. Le Conseil National, convoqué par lui, au

moins tous les ans, réunit toutes les présidentes départementales. Un Congrès National a lieu chaque année pendant le Carême.

Méthode. Où la Ligue se montrait vraiment novatrice, c'est dans la méthode d'apostolat qu'elle proposait voilà plus de 30 ans.

Visant à conquérir, elle attire à elle toutes les femmes de bonne volonté, chrétiennes ou non. Elle s'adresse à des mères de famille. Quelle est celle, si médiocre soit-elle, qui ne rêve pas pour ses enfants d'une vie meilleure que la sienne? Cet instinct maternel commun à toutes les femmes, la Ligue en fait le levier de son action. Puisqu'on veut atteindre même — j'allais dire surtout — les femmes qui ne fréquentent pas l'église, il ne faut pas leur imposer tout de suite directement un contact avec le prêtre. Celui-ci groupe seulement quelques bonnes chrétiennes, les Dizainières. Tous les mois, il les instruit et les forme à l'apostolat. A leur tour, celles-ci doivent agir sur le petit groupe de ligueuses, dix au plus, qui leur est confié. Pour donner prétexte à leur visite, dès janvier 1903, on publie un bulletin : le « Petit Écho », qu'elles porteront à domicile. Grâce à ces visites, on fait connaissance, bientôt c'est l'estime réciproque, puis la confiance : le terrain est prêt pour la semence. Le cas échéant, la dizainière sera à même de suggérer un conseil, de préparer l'intervention de Monsieur le Curé. Cela ne se fait pas sur commande, il faut savoir attendre l'heure de Dieu.

Réalisations et Espérances. — Tout ce qui peut intéresser une mère de famille prend pour la Ligue un intérêt primordial : entr'aide — travail à domicile — fêtes officielles des mères — consultations de nourrissons, etc. etc.

Sur ce terrain paroissial, comme les dizainières doivent former l'élite de la paroisse, le clergé, à la ville et surtout à la campagne, trouve parmi elles des auxiliaires dociles pour toutes les œuvres ; catéchisme, patronages, entretien de la sacristie, quêtes, kermesses, bibliothèques, etc.

La Ligue collabore avec les œuvres officielles de bienfaisance ou de moralité publique (distribution de secours aux sinistrés...)

En un mot, la Ligue depuis trente ans a si bien réalisé l'Action Catholique que les Archevêques et Cardinaux, après la fusion des deux ligues jumelles en 1932, n'ont pas eu à changer une ligne à ses traditions et à ses méthodes.

Après la guerre, la Ligue eut pour aumônier le P. Olivier Bréhier qui contribua pour une très large part à sa réorganisation et à son merveilleux développement. Après quatorze années

d'exercice de sa charge, en 1933, et laissant après lui d'unanimes regrets, il passa la main au P. de Chalendar. La ligue, appelée désormais « *Ligue Féminine d'Action Catholique Française* », comptait à ce moment plus de quinze cent mille adhérentes ; elle éditait 23 revues mensuelles et était pleinement organisée dans 33 diocèses comme ligue d'Action Catholique.

La ligue à l'origine, association de dames, avait eu bientôt ses sections de jeunes, puis de Benjamines. En 1932, les jeunes de la ligue étaient 190.000. Elles s'unissaient de toutes les classes de la société pour rayonner les unes sur les autres. Les jeunesses rurales notamment étaient florissantes dans plusieurs diocèses.

Les Ligues des Jeunes vécurent ainsi jusqu'en 1935. D'autre part à côté des mouvements spécialisés de garçons naissaient des mouvements spécialisés de jeunes filles J.A.C.F., J.E.C.F., etc...

C'est pour laisser aux jeunes la possibilité de se grouper en mouvements spécialisés selon le désir du Saint-Père et de se fondre avec les très jeunes mouvements parallèles, que le 1er avril 1935, la Ligue a accordé aux jeunes leur pleine autonomie. Un aumônier spécial leur fut alors donné : le P. Ferrand, de la Province de Toulouse.

L'*Association des jeunes* n'est donc maintenant, pas plus que l'A.C.J.F., une œuvre propre aux Pères de la Province de Paris. Le fait cependant qu'ils ont été à l'origine de la Ligue, et que les aumôniers-généraux de celle-ci ont toujours été de la Province de France méritait d'être signalé ici.

L'histoire de l'A. C. J. F. est l'histoire même de sa fidélité à la consigne donnée par Albert de Mun : restaurer une France chrétienne.

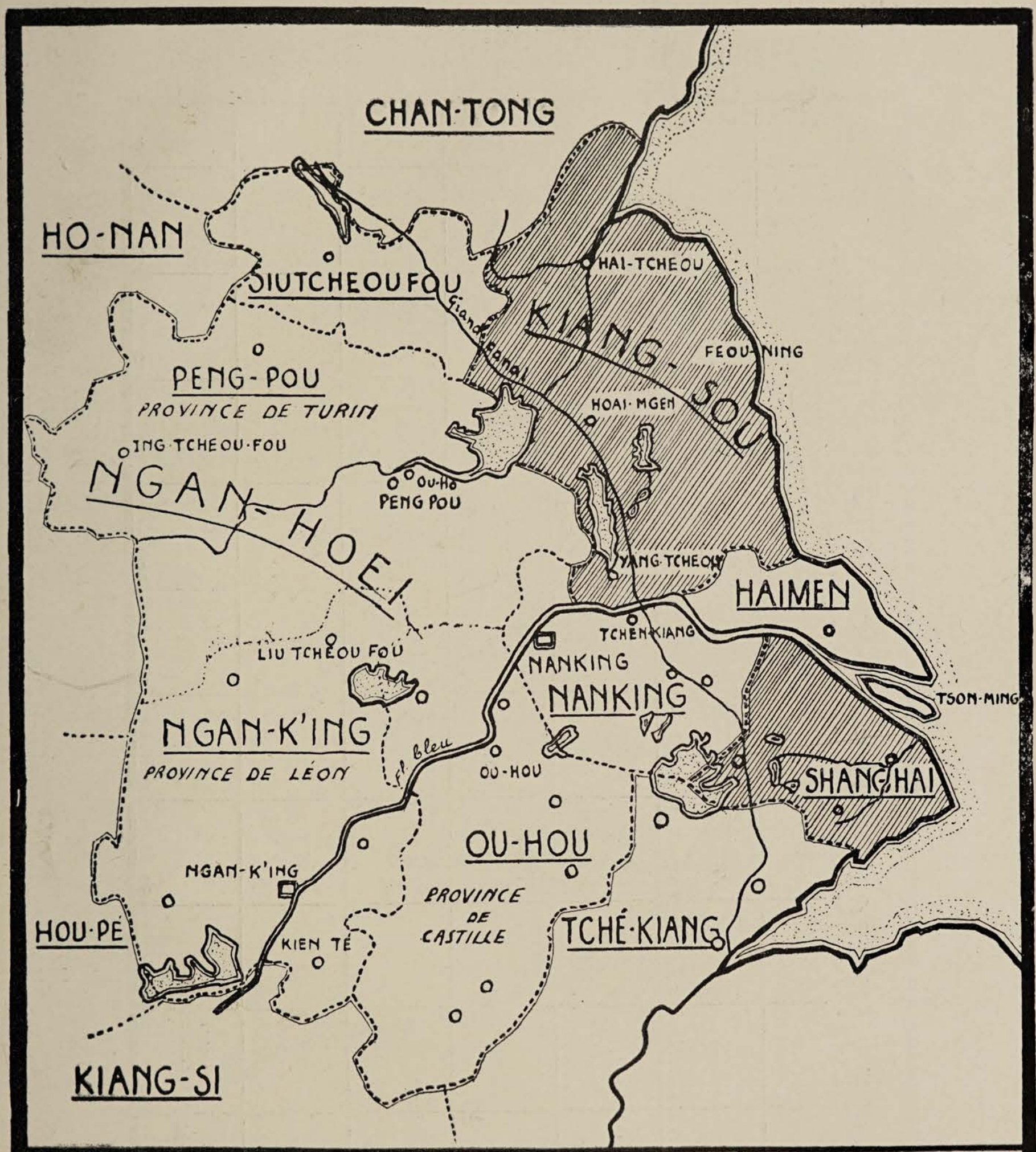
Le développement de l'Association l'a conduite à spécialiser son action en tenant compte des milieux de vie et de travail de la jeunesse.

Ces distinctions fondées dans la réalité sociale ont fortifié la structure de l'A. C. J. F. en vivifiant par l'intérieur son unité. Selon le mot de Mgr Courbe, le Secrétaire Général de l'A. C. F., elles ont fait de l'Association un « magnifique fleuron de l'Action Catholique ».

Le Souverain Pontife, recevant en 1934 le pèlerinage de l'A. C. J. F., n'hésitait pas à déclarer dans son discours :

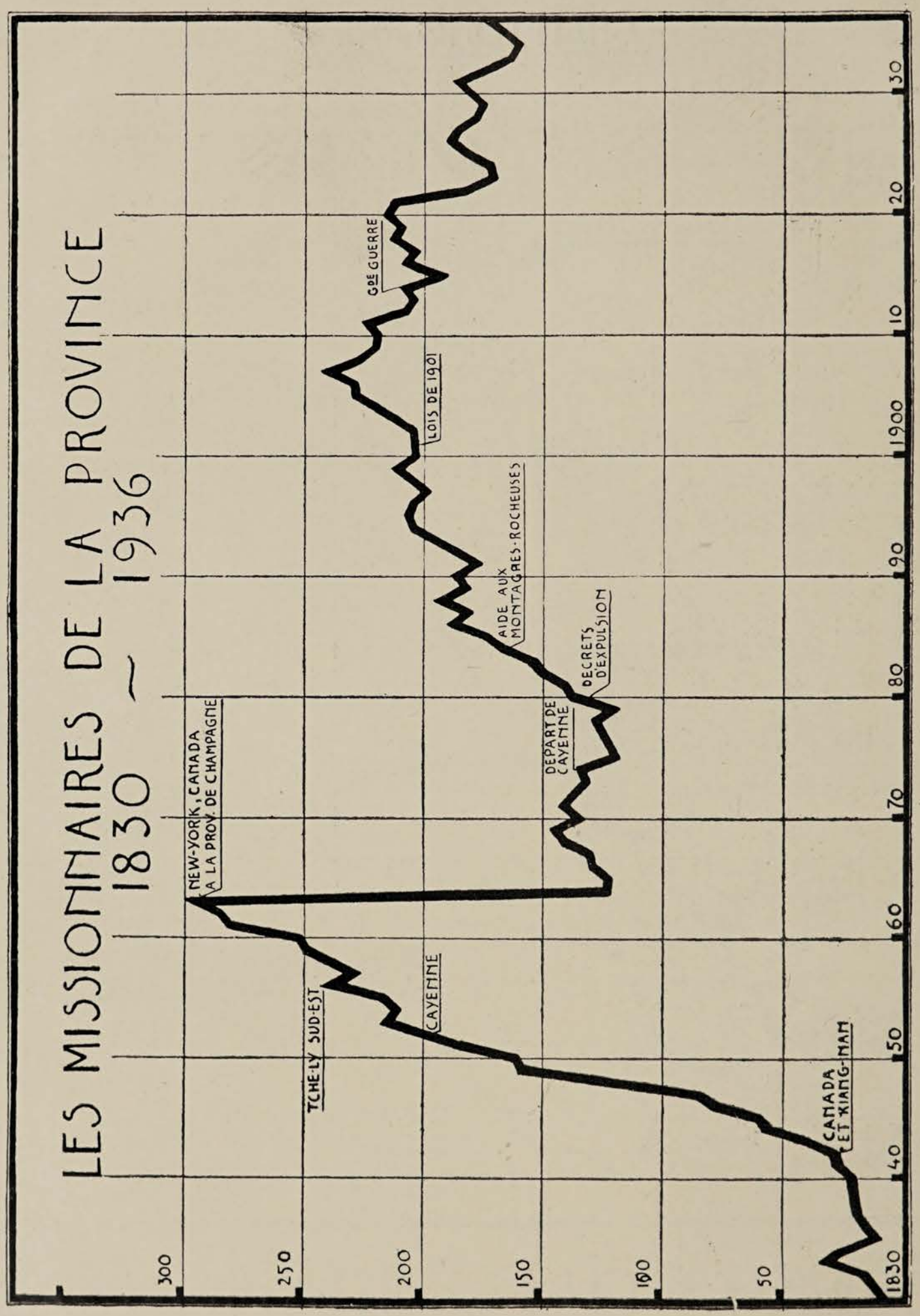
« Vous nous mettez en présence d'une vraie Jeunesse Catholique, d'une jeunesse parfaite, nous pouvons bien le dire. »

Et il ajoutait : « Votre présence nous dit ce que vous faites, elle est le gage de ce que vous ferez encore en développant votre histoire, tout ce que vous avez accompli déjà dans le domaine de la vie chrétienne et de l'apostolat... Nous vous félicitons, chers fils, de ce magnifique développement de votre Association ».



DIVISION DU KIANG-NAN 1921 - 1932.

mission actuelle de la Province de FRANCE


LES MISSIONNAIRES DE LA PROVINCE
1830 ~ 1936
300
250
200
150
100
50
1830
40
50
60
70
80
90
1900
10
20
30
NEW-YORK, CANADA
A LA PROV. DE CHAMPAGNE
TCHE-LY SUD-EST
CAYENNE
CANADA
ET KIANG-NAM
DEPART DE
CAYENNE
DECRETS
D'EXPULSION
AIDE AUX
MONTAGNES-ROCHEUSES
LOIS DE 1901
G.DE GUERRE

MISSIONS

LA MISSION DE CHINE

Nous ne referons pas ici l'exposé complet des œuvres de la Mission, déjà dressé en 1932 par le P. Hermand dans sa brochure : *Les Étapes de la Mission du Kiang-Nan* 1842-1922. Nous nous contenterons de retracer sommairement l'histoire de la Mission et de donner quelques aperçus sur l'apostolat de nos Pères.

Quelques pages d'histoire

I. — LE KIANG-NAN.

Les débuts : 1842-1852. — Évangélisé jusqu'à la suppression de la Compagnie par les Jésuites qui y avaient groupé 100.000 fidèles, le Kiang-Nan n'en comptait plus en 1841 que 41.000, péniblement administrés par une dizaine de prêtres. A la demande du vicaire apostolique et de la population, la Propagande adressa alors un appel à la Province de France : 3 Pères arrivèrent en 1842, 6 en 1844, 20 en 1847-48. L'Italie, la Province de Naples en particulier, envoya toujours de précieuses recrues.

Ils trouvaient une chrétienté presque abandonnée ; dépourvue de missionnaires, ne se maintenant depuis plus d'un siècle que par le dévouement des catéchistes et des vierges, bien des abus s'y étaient glissés. Le travail des premières années fut donc un travail de réorganisation. Dès 1853 le P. Brueyre ouvre un Séminaire, très admiré en Chine, cependant que ses compagnons, rayonnant autour d'une petite résidence construite, grâce aux traités de 1842, aux portes de la Concession française, s'efforcent de retrouver les chrétiens et de les reprendre en main : tournées en barque ou à pied, épuisantes pour cette poignée de missionnaires

débordés de travail, décimés par les fatigues et le climat. Le Père Estève mourut d'épuisement un soir de confirmation : et pendant 20 ans l'âge moyen des décès ne dépassa pas 40 ans.

Mais dès 1850, le chiffre des fidèles montait à 70.000. Confessions et communions se faisaient plus fréquentes, et les missionnaires étendaient leur action aux préfectures de Song-Kaong, Soutcheou, Haimen, Ousi et Nan-king, parfois même dans les préfectures du Nord. La terrible famine de 1850 leur donna l'occasion d'accomplir des prodiges de dévouement. Les Pères Massa et Pacelli y périrent du typhus, le premier après avoir distribué des vivres à 5.000 pauvres toute une journée sous une pluie battante, le deuxième saisi par le mal au chevet de ses chrétiens décimés par la famine et l'épidémie.

Pour assurer le baptême des petits païens abandonnés mourants, pour recueillir ceux qui survivaient, on fonda la Sainte-Enfance ; puis ce fut le collège Saint-Ignace, créé pour les enfants chrétiens de Zi-Ka-Wei, que leurs familles ne pouvaient nourrir.

La période 1852-1872. — C'est une période de troubles et de guerres. Dès 1850, les rebelles Taiping s'emparent de Nan-King et dispersent la chrétienté dont plusieurs fidèles sont assassinés ou brûlés dans leurs maisons ; en 1853, les rebelles Rouges prennent Chang-Hai, la ravagent puis y sont assiégés à leur tour par les Impériaux. Seuls furent épargnés les quartiers de Zi-Ka-Wei et Tongkadou, grâce aux œuvres de bienfaisance où les missionnaires soignaient les blessés des deux partis. Le croiseur français « Cassini » imposa de respecter ces quartiers comme zone neutre et grand fut l'afflux des familles chrétiennes qui vinrent s'y réfugier.

Le siège de Chang-Hai ne se termina qu'en 1855, grâce à l'énergique intervention de l'amiral français Laguerre qui força les Rouges à la retraite. Le prestige de la France devint considérable ; les Missionnaires, qui avaient d'ailleurs gagné l'admiration de tous dans les hôpitaux, (le Fr. Saguez y était mort de fatigue), virent leur œuvre facilitée. L'attribution complète de la Mission aux Jésuites en 1856, avec un vicaire apostolique jésuite, Mgr Borgniet, allait permettre plus de liberté et d'unité d'action.

Mais dès 1860, les Taiping rentraient en campagne et arrivaient jusqu'aux portes de Chang-Hai, défendue par une faible garnison anglo-française. A Zi-Ka-Wei, l'Orphelinat est saccagé et son directeur, le P. René Massa, massacré en protégeant ses orphelins : 26 périrent avec lui. A Zié-Ka, le P. Vuillaume, surpris par derrière, fut massacré à coups de lances.

Quand revint la paix, en 1864, la plupart des églises étaient en ruines, et près de 10. 000 chrétiens avaient péri dans les massacres, épidémies et famines. Mais la Mission sortait de l'épreuve plus unie et plus forte. Le chiffre des baptêmes croissait sans cesse et l'édit impérial de 1862, obtenu à la demande de la France, supprimait les dernières mesures légales hostiles à la religion chrétienne. A Chang-Hai, où les Filles de la Charité venaient d'ouvrir en 1864 l'Hôpital Général, se faisait un apostolat intense : les premiers prêtres indigènes, ordonnés en 1858, donnaient toute satisfaction : un noviciat de Jésuites chinois avait pu être ouvert, et un scolasticat en 1854.

Mgr Languillat, qui succéda en 1864 à Mgr André Borgniet releva énergiquement les ruines et poussa de l'avant. On aborda sérieusement l'évangélisation de Ngang-King, du Kienté et du Koang-Té ; on reprit les postes abandonnés du Ngan-hoei et on mit des Pères à demeure dans les îlots de chrétiens du Nord.

En 1869, arrivaient les Carmélites de Laval, qui fondaient à Tou-sé-wé le premier Carmel chinois ; les Auxiliatrices venaient prendre la direction des Vierges chinoises de la Présentation et en faisaient une congrégation missionnaire extrêmement active ; en 1868 elles ouvraient pour les chinoises chrétiennes le pensionnat de Zi -Ka-Wei.

La période 1872-1922. — Dès son retour du Concile du Vatican en 1871, Mgr Languillat tint à Zi-Ka-Wei 32 consultes avec les Pères les plus expérimentés de la Mission. Chang-Hai prenait en Chine une situation prépondérante ; les protestants, arrivés en 1869, préludaient à leur propagande par les hôpitaux et les universités ; l'expérience des années passées faisait voir dans l'ignorance et le mépris de la religion catholique le grand obstacle aux conversions : il devenait donc urgent de renforcer l'influence de l'Église ; il fut décidé de développer en particulier l'apostolat indirect.

Ce fut d'abord l'Observatoire de Zi-Ka-Wei, créé en 1873, vite célèbre par les travaux sur les typhons des Pères Dechevrens et Froc ; puis le Musée d'histoire naturelle, activement développé par le Père Heude. Le concours des Congrégations religieuses (Auxiliatrices, Petits Frères de Marie,Filles de la Charité) permit bientôt un développement considérable des œuvres d'éducation et d'hospitalité, qui assurait à la Mission en 1922, 4 hôpitaux et 9 collèges.

Sous l'épiscopat de Mgr Paris (1900-1931) qui succédait

à Mgr Garnier (1), l'évangélisation de la Mission fit de considérables progrès. Grâce à l'habile impulsion de ce religieux éminent qui fut un grand évêque, notre champ d'action ne cessa de s'étendre, même durant l'époque troublée des Boxers. Arrivé en Chine en 1883, le P. Paris, licencié en mathématiques, fit un court stage à l'Observatoire, puis fut dix ans missionnaire. Étant ministre de district, il reçut sa nomination de supérieur de la Mission (1893), puis en 1900, après de vives résistances, était élevé à l'épiscopat. C'est à lui que la Mission doit la fondation de l'Aurore, la première Université catholique en Chine, ouverte en 1903, au sortir de la guerre des Boxers. C'est lui également qui fonda le grand hôpital Sainte-Marie et c'est à lui que l'on doit la construction du grand et du petit Séminaire, l'école normale, Gonzaga College, les pensionnats pour jeunes filles, etc., etc. Sans parler de l'apostolat de la « brousse » qui reçut de lui une vive impulsion et grâce à lui sinon commença, du moins se développa largement au nord de la Mission. Durant son épiscopat, il a ordonné 151 prêtres, dont 103 indigènes et confirmé 135.000 chrétiens.

Grâce à quantité de crèches, dispensaires, patronages, cercles, congrégations, etc...., la vie catholique s'intensifiait à Chang-Hai qui devenait une chrétienté modèle. Une nouvelle paroisse se fondait à Hong-Keu et nombreuses étaient les vocations religieuses (Auxiliatrices, Filles de Charité, Présentandines, etc.).

Un effort parallèle se poursuivit dans les districts ; on releva les chrétientés saccagées ou abandonnées (Nanking, rives du Fleuve Bleu et du grand canal) et on poussa la conquête du Ngan-hoei sud-ouest, malgré les calomnies, les tracasseries et les persécutions qui s'abattaient sur la Mission. En 1876, à Lo-tsuen, le Père F. X. Hoang fut assassiné, 40 églises, écoles ou chapelles brûlées ; les chrétientés de pêcheurs furent ravagées et trois d'entre eux décapités après avoir héroïquement confessé leur foi. Malgré tous ces obstacles qui mirent en évidence la fidélité farouche des vieux chrétiens, on atteignit en 1882 le chiffre de 100.000 fidèles.

Les années suivantes marquèrent un progrès considérable ; malgré les émeutes, les expulsions, les brigands (2), on occu-

(1) En réalité, il succédait à Mgr Simon ; mais celui-ci mourut quelques semaines seulement après avoir reçu la consécration épiscopale.

(2) Le Père Rich fut assassiné par eux à Lou Ngan le 25 janvier 1914.

pa progressivement tout le Sud-Est du Ngan-hoei ; on réussit à prendre pied au Nord-Ouest (Siu-Tcheou-Fou et Ing-Tchéou-Fou) où les conversions se firent très nombreuses, et à entamer le Nord-Est (Hai-Tchéou). En même temps on multipliait les postes de missionnaires. Le nombre des chrétiens montait à 130.000 en 1902 ; 210.000 en 1912 ; 275.000 en 1922.

Les divisions de la Mission. — Ce développement nécessitait la division de la Mission. Décidée en 1921, elle se fit par étapes :

1°) En 1921, le Ngan-hoei fut détaché et forma trois missions nouvelles : Ou-Hou, aux Jésuites de la Province de Castille ; Ngan-King, aux Jésuites de la Province de Léon ; Peng-Pou, aux Jésuites Italiens de la province de Turin.

2°) En 1926, le Haimen et Tsong-Ming formèrent un vicariat indigène confié à Mgr Simon Tsu (S.J.).

3°) En 1931, le Siu-Tchéou-Fou est confié aux Jésuites canadiens avec le P. Georges Marin (S. J.) comme administrateur apostolique, auquel a succédé Mgr Coté comme vicaire apostolique.

4°) En 1933, le vicariat de Nang-King est confié au clergé chinois.

L'ancienne mission du Kiang-Nan a donc donné naissance à 7 vicariats apostoliques. A la Province de Paris reste confié le vicariat apostolique de Chang-Hai avec 25.000.000 d'habitants et 123.000 chrétiens administrés par Mgr Haouisée qui a succédé en 1931 à Mgr Paris.

La période 1922-1936. — Cette période ne fut pas sans difficultés pour la Mission. Les guerres de 1926-1927 entre sudistes et nordistes réveillèrent toutes les vieilles colères xénophobes, alimentées par la propagande soviétique. Les établissements chrétiens furent ravagés et incendiés, et sur les rives du Fleuve Bleu en particulier les désastres furent grands. Le 25 mars 1927 à Nang-King, les PP. Vanara et Dugout sont abattus à coups de révolver, les PP. Bureau et Verdier s'échappent à grand'peine. Les Soviets locaux complètent l'œuvre des bandes sudistes : 16 églises ou établissements sont détruits, 13 subissent des désastres ou des dégâts importants, 15 des dégâts sérieux. Aux soldats succèdent les brigands dont les bandes rançonnent les campagnes ; le Père Hugon reste prisonnier chez eux trois semaines : enterré vivant une journée entière, il mourra des fatigues de cette captivité.

Les établissements chrétiens de Chang-Hai, situés pour la plupart dans les Concessions, furent efficacement protégés

par les soldats, les marins et volontaires européens. Zi-Ka-Wei, menacé par 2.000 hommes, ne dut son salut qu'au sang-froid de l'enseigne de vaisseau et des trois marins français qui le gardèrent et tinrent tête sans répondre aux coups de feu. Le grand pensionnat des Auxiliatrices, la Sainte-Famille, se trouva pris dans le furieux combat de rues qui mit aux prises à Chapei Nordistes et Sudistes. 600 personnes s'y trouvèrent enfermées sous le tir des obus et des bombes ; ce n'est que le lendemain que le Père Jacquinot, au péril de sa vie, réussit à les dégager.

La situation se calma peu à peu lorsque Tsiang-Kiai-che eut rompu avec les communistes russes ; le gouvernement national constitué par lui à Nang-King devait adopter une politique de moins en moins méfiante pour l'Église, considérée peu à peu comme une force constructive précieuse dans l'effort de réorganisation nationale.

Aussi en octobre 1927, Zi-Ka-Wei et l'Aurore rouvraient-ils ; les missionnaires regagnaient tous les postes et l'apostolat reprenait de plus belle.

Le principal effort se porta au nord du Kiang-Sou, où le long de la côte, toute une région (5 sous-préfectures de 4 à 5.000 habitants chacune) était encore à peu près vide de chrétiens en 1921. Quelques missionnaires intrépides en entreprirent la conquête, à la suite du P. Bondon au Féouning, du P. Hermand au Hai-Tchéou. Malgré l'hostilité des habitants qui chassèrent les premiers défricheurs et faillirent plusieurs fois les massacrer, malgré les ravages des guerres civiles et des brigands, à travers mille déboires, de nombreuses chrétientés s'y constituèrent qui comptaient en 1935 plusieurs milliers de chrétiens ; toutes les sous-préfectures de la Mission étaient alors ouvertes au christianisme.

Dans Chang-Hai, devenue avec ses trois millions et demi d'habitants , la première ville de Chine et la 5e du monde, on ne faisait pas moins de progrès. Le nombre des chrétiens passait de 18.987 en 1922 à 43. 380 en 1935 ; il fallait bâtir de nouvelles églises : N. D. de la Paix (1928), Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus (1931), Saint-Pierre (1933), ce qui portait à dix le nombre des paroisses de Chang-Hai. La venue de nouvelles communautés religieuses (Salésiens, Franciscains, Missionnaires de Marie, Dames du Sacré-Cœur), l'accroissement continuel des communautés d'Auxiliatrices, Filles de la Charité, Présentandines, dû à leurs nombreuses vocations chinoises, enfin l'appui d'une Action Catholique exceptionnellement active, permettaient la création de multiples écoles, dispensaires, hôpitaux. Aux quatre hôpitaux existant en 1922 (Hôpital Général, Hôpital-Sainte Marie, Hôpital Saint-Antoine, Hospice des Petites Sœurs des Pauvres), s'ajou-

taient l'Hôpital du Sacré-Cœur, l'Hospice Saint-Joseph, l'Hospice des Aliénés.... etc. ; au dix collèges ou Universités déjà créées (Aurore, Saint-Ignace, Saint-François-Xavier, école municipale, Étoile du Matin, Institution Saint-Joseph, Pensionnat de Zi-Ka-Wei, Institution de la Sainte-Famille, École de la Providence, etc.) s'adjoignaient successivement deux collèges de garçons : École Jeanne d'Arc et Gonzaga College et trois de filles (Sacré-Cœur, Sainte-Thérèse, Hio-Ming).

Grâce à tous ces efforts, le chiffre des chrétiens s'accroît actuellement de 5.000 par an à Chang-Hai et le nombre des baptêmes *in articulo mortis* dépasse 24.000. En même temps le rayonnement de l'Aurore et de l'Observatoire assurent à l'Église catholique en Chine une influence et un prestige dont toutes les missions de Chine ressentent les précieux effets.

La vitalité de la communauté catholique de Chang-Hai trouva une occasion éclatante de se manifester pendant les combats sino-japonais de 1932. Pour soigner les blessés chinois qui passaient par pleins camions, des ambulances furent hâtivement établies à l'Aurore et dans les écoles et établissements de la Mission ; plus de 2.000 blessés y furent soignés. Le P. Jacquinot réussit à faire évacuer 2.000 malheureux des faubourgs écrasés par le bombardement ; à l'appel de Mgr Haouisée des quêtes et souscriptions se firent de toutes parts pour soulager les réfugiés ; 1200 trouvèrent asile au collège Saint-Ignace et dans les hôpitaux et les écoles de la Mission. Tant d'efforts conquirent l'admiration des païens et des protestants : « Je ne savais pas, disait un haut commissaire chinois, ancien pasteur, je ne savais pas que vous autres catholiques vous travailliez si bien et sans faire de bruit ».

Citons, pour terminer, les noms des Vicaires apostoliques jésuites qui eurent successivement la charge de la Mission depuis qu'elle fut confiée à la Province de France :

1859-1862. Mgr André Borgniet ;
1864-1878. Mgr Adrien Languillat ;
1879-1898. Mgr Valentin Garnier ;
1899-1899. Mgr Jean Baptiste Simon ;
1900-1931. Mgr Prosper Paris ;
1931 Mgr Auguste Haouisée.

Grâce à leurs efforts la Mission du Kiang-Nan, sortie des premières périodes d'organisation et de conquête, très fortement organisée, est aujourd'hui en plein développement ; elle ne manque que de bras.

II. — LE TCHE-LI. SUD-EST.

En 1856, la Propagande confiait à la Compagnie le Vicariat apostolique du Pe-Tche-Ly Sud-Est. Il fut attribué à la Province de Paris. Le P. Languillat, missionnaire au Kiang-Nan, nommé vicaire apostolique, vint en prendre la direction au début de 1857 ; il amenait avec lui 4 autres missionnaires jésuites.

Le vicariat, situé à 140 Kms au Sud-Est de Pékin, comprenait un territoire de 100 lieues de long sur 20 de large ; ces plaines basses et sablonneuses, éprouvées en hiver par un froid de 15 à 18 degrés, étaient soumises en été à une chaleur très forte, montant jusqu'à 42 ou 43°. Les Pères de la Compagnie y trouvaient 10 millions de païens, 9.745 chrétiens disséminés en 132 chrétientés, 62 catéchumènes et pas une école ; par dessus le marché les brigands, la famine, la misère et les conditions insalubres qui contraignirent deux des missionnaires à regagner le Kiang-Nan et en firent mourir deux autres. Les Pères se maintinrent cependant, et malgré tracasseries, vexations et pillages, la mission se développa peu à peu. Un séminaire fut établi qui compta bientôt une trentaine d'élèves, puis deux écoles pour la formation des catéchistes avec 30 élèves, deux orphelinats de garçons, trois orphelinats de filles furent fondés ; deux écoles établies pour former des « vierges » permirent d'atteindre la population féminine et d'ouvrir 21 écoles pour les filles, tandis que les catéchistes ouvraient 28 écoles de garçons.

Entretemps, après quelques années très dures et laborieuses, les missionnaires réussissaient à secouer l'apathie et l'ignorance des chrétiens et à ranimer leur ferveur ; le zèle du prosélytisme s'en suivit, et un mouvement de conversion se développa qui, l'impulsion une fois donnée, se propagea rapidement. En 1869, le chiffre des chrétiens était de plus de 20.000, cependant que l'on enregistrait bon an mal an 2.000 catéchumènes, 1400 baptêmes et 3.500 enfants païens baptisés en danger de mort.

La Mission était ainsi en plein développement lorsqu'elle fut, en 1869, confiée à la Province de Champagne, qui venait d'être créée.

L'Apostolat

I. — L'apostolat intellectuel.

La nécessité de l'apostolat intellectuel est apparue dès les débuts en Chine où les préjugés et les préventions contre l'Église, peu connue ou défigurée, ont été longtemps le grand obstacle aux conversions.

Les écoles primaires. — En face d'une ambiance de plus en plus contraire à la foi et aux mœurs, l'école demeure plus que jamais le grand moyen de consolider les chrétientés déjà formées et d'entamer les masses païennes.

Dans chaque chrétienté existe une école, « école de prières », où l'on enseigne la doctrine chrétienne, complétée le plus souvent par une « école de livres », où l'on initie de plus les enfants à la culture chinoise classique. Tenues par 654 maîtres et 840 maîtresses, sous le contrôle immédiat des missionnaires, ces écoles se sont fait apprécier de tous : le nombre des élèves y croît sans cesse, et les païens ne les fréquentent pas moins que les chrétiens : en 1935, les écoles de garçons comprenaient 19.649 élèves dont 10. 347 païens, et les écoles de filles 15.912 élèves dont 8.095 païennes.

Pour maintenir l'influence de cet enseignement dans un pays où l'instruction est devenue obligatoire, une école normale d'instituteurs a été fondée à Zi-Ka-Wei en 1921 ; en 1933 elle comprenait 116 élèves, venus de tous les vicariats de Chine, pour y faire quatre ans d'études.

L'enseignement secondaire et supérieur. — Il ne s'est pas moins développé ; depuis l'effervescence révolutionnaire de ces dernières années, beaucoup de Chinois ont cherché pour leurs enfants des établissements où l'on travaille, et ne les ont guère trouvés que chez nous. Aussi comptait-on à Chang-Hai en 1935, dans les cinq collèges catholiques, 3.215 élèves dont 1328 païens. Les Pères de la Province ont la charge du plus ancien d'entre eux, le collège *Saint-Ignace*, fondé en 1850. Les 100 élèves de 1880 y étaient devenus 450 en 1920 et 538 en 1935 (dont 274 païens). Au programme de solide culture chinoise qui y fut établie dès l'origine sont venues s'adjoindre peu à peu le français, l'anglais, le latin et les sciences.

Pour préparer aux examens d'entrée de l'Aurore, nos Pères ont fondé récemment trois autres collèges à Nankin

(collège Ricci), à Song-kang et à Yang-chow où l'on compte déjà 250 élèves.

Malgré la grande discrétion des Missionnaires, un mouvement de conversion très intense s'y développe parmi les païens. A Saint-Ignace, on comptait 50 catéchumènes en 1934 ; et la Congrégation formée parmi les chrétiens avait reçu depuis l'origine 1025 membres. Sur ce chiffre 262 s'étaient donnés à Dieu : 194 dans le clergé séculier, 68 en religion (63 jésuites, 2 trappistes, 3 disciples du Seigneur).

Cet enseignement est couronné par l' *Université* l'*Aurore*. Préparer l'étudiant chinois aux carrières administratives et libérales, lui offrir dans son propre pays l'enseignement supérieur qu'il devait jadis chercher à l'étranger, au prix de grands sacrifices, pour revenir trop souvent imbu de préjugés matérialistes, tel est son but. Son succès a été rapide : 200 élèves en 1917, 400 en 1922, 636 (dont 456 païens) en 1935. Reconnue en 1932 par le gouvernement chinois, elle rayonne aujourd'hui sur 18 provinces. Si elle permet aux chrétiens d'accéder à des positions où leur influence est grande, elle développe surtout parmi les classes cultivées païennes la connaissance et l'estime de l'Église, en face des 14 universités protestantes de Chine et d'un enseignement officiel trop souvent libre-penseur.

Le sérieux des études, le dévouement des maîtres qui suivent de près les étudiants, la sévérité des examens ont donné à l'Aurore un renom qui ne cesse de grandir. Elle comporte actuellement trois Facultés et un cours préparatoire permettant de parfaire les études secondaires chinoises et françaises.

La *Faculté de Médecine*, complétée par une école de dentisterie, forme des médecins auxquels six ans d'études et de nombreux stages cliniques à l'Hôpital Sainte-Marie assurent une formation exceptionnelle en Chine. Nombre d'entre eux sont professeurs, médecins chefs de cliniques ou de grands hôpitaux (Péping, Saïgon).

De la *Faculté des Sciences*, et de ses trois sections d'ingénieurs (chimistes, constructeurs, électriciens) sont sortis de nombreux directeurs ou ingénieurs en chef des compagnies minières, ferroviaires ou électriques de la Chine.

Enfin la *Faculté de Droit* et sa section des Sciences Politiques a formé des fonctionnaires et des hommes d'État éminents : deux d'entre eux ont été ministres, 70 sont conseillers ou secrétaires généraux dans les différents conseils gouvernementaux, nombre d'entre eux sont consuls ou ministres de Chine à l'étranger ; deux sont recteurs d'Universités et plusieurs occupent des chaires importantes dans les universités nationales.

La majorité de ces anciens Auroriens est païenne ; mais tous restent très dévoués aux Pères ; pendant leur passage à l'Aurore, ils ont appris à estimer la religion catholique et leur sympathie va parfois jusqu'à la conversion. Les témoignages abondent de missionnaires et vicaires apostoliques aidés dans leurs difficultés par les anciens de l'Aurore. « Je les ai rencontrés partout au cours de mes visites, disait en 1935, S. E. le Délégué Apostolique Mgr Zanin, ou plutôt ce sont eux qui venaient à ma rencontre. Partout, dès qu'ils apprenaient mon arrivée, ils venaient se présenter eux-mêmes, heureux et fiers de se dire anciens de l'Aurore, montrant non seulement la plus grande cordialité, mais s'offrant à rendre ces services dont tant de missionnaires ont bénéficié ».

A l'Aurore il faut rattacher le *Musée Heude,* institut de recherches renommé dans tout l'Extrême-Orient et dont les collections très complètes de faune et flore chinoises viennent d'être réorganisées complètement.

L'Observatoire de Zi-Ka-Wei. — Depuis sa fondation en 1873, cet observatoire si réputé pour les services qu'il a rendus à toutes les marines est devenu le centre de l'organisation météorologique privée la plus étendue du monde, basée sur un réseau qui va de la Sibérie à Manille et de l'Inde à Guam ou au milieu du Pacifique.

Depuis 50 ans, il a pu prévoir, signaler à l'avance et suivre plus de mille typhons, et grâce aux travaux des Pères Dechevrens et Froc rendre les mers de Chine aussi sûres que toutes les autres. Il assure actuellement trois services météorologiques pour le compte du gouvernement chinois : pêcherie, navigation à vapeur, lignes d'avions.

Aux deux annexes de Loh-ka-pang et de Zo-cé se poursuivent l'enregistrement des tremblements de terre, les recherches sur la physique de l'atmosphère, les études magnétiques, aérologiques et astronomiques. En 1936 Zi-Ka-Wei, choisi comme un des trois sommets absolus de référence, prenait part aux mesures internationales de longitude. Les campagnes gravimétriques entreprises dans toute l'Asie par le P. Lejay sont venues ajouter encore au renom de l'Observatoire.

C'est actuellement en Extrême-Orient l'établissement qui contribue le plus au prestige de la religion catholique : apostolat indirect, mais combien nécessaire dans un pays où le plus grand obstacle aux conversions a toujours été le respect humain dû au mépris dont était entourée l'Église.

La Formation du Clergé. — Depuis 1842, ce fut tou-

jours l'un des grands soucis de la Mission. La méthode qui s'est imposée depuis 1882 est celle d'une sélection rigoureuse et d'une formation longue et solide.

Le grand séminaire abrite à Zi-Ka-Wei une cinquantaine de séminaristes ; les classes supérieures du petit séminaire à Ton-ka-dou ont une trentaine d'élèves. Les classes inférieures ont été longtemps jointes au collège de Zi-ka-Wei où elles formèrent le groupe des latinistes. Depuis quelques années, leur règlement a été modifié : les futurs séminaristes forment un groupe à part, le Probatorium, avec règlement et exercices de piété particuliers. Profitant de la création des nouvelles écoles préparatoires à l'Aurore, des efforts ont été faits un peu partout pour augmenter le nombre des séminaristes qui est passé de 100 en 1922 à 269 en 1935.

Le séminaire de Zi-Ka-Wei a fourni à la mission plus de 180 prêtres indigènes pourvus d'une forte culture chinoise et ecclésiastique ; ils administrent surtout les pays de vieux chrétiens et ont la charge de cinq sections de la Mission sur huit. En 1932, ils étaient : à Chang-hai, 20 sur 87 missionnaires ; hors de Chang-hai, 52 sur 72.

Aux vocations sacerdotales, il faut ajouter celles, assez nombreuses, qui se portent vers la Compagnie. En 1935, nous trouvons dans la Mission 48 jésuites chinois dont 18 prêtres ; les novices y sont au nombre de 20. Ils poursuivent leurs études théologiques dans un scolasticat international qui groupe à Zi-Ka-Wei les scolastiques théologiens de toutes les missions jésuites de Chine. Les scolastiques philosophes sont réunis à Sien-shien depuis 1935.

Le Bureau sinologique. — Il ne suffit pas d'avoir des missionnaires ; il faut encore leur fournir l'outillage intellectuel nécessaire.

Documentation sur la législation ; renseignements apologétiques, scientifiques, sinologiques, manuels et revues chinoises ; publications de spiritualité, philosophie et théologie en chinois ; dictionnaires et bibliothèques d'initiation chinoise, etc..... C'est à ce travail indispensable dont bénéficient toutes les missions de Chine, que se consacrent le Bureau sinologique de Zi-Ka-Wei et ses six Pères avec le concours précieux de l'imprimerie franco-chinoise de l'orphelinat. En 1921-1922, 32.500 exemplaires d'ouvrages européens, 278.000 d'ouvrages chinois étaient sortis de ses presses. En 1935, sortirent 463.370 exemplaires d'ouvrages tant chinois qu'européens.

Un missiologue protestant, M. Latourette, appréciait ainsi

ces efforts : « Les protestants n'ont rien qui égale l'observatoire de météréologie et la bibliothèque de Zi-Ka-Wei, ni la longue liste de publications érudites sur la Chine qui continuent à sortir de ce centre d'études » (*Histoire des Missions de Chine*).

Le 12 septembre 1936 a été inauguré à l'Aurore une vaste bâtiment comprenant une bibliothèque prévue pour 300.000 volumes.

C'est au bureau sinologique que se rattachent les « Variétés sinologiques » qui font autorité par leurs 63 volumes parus en 1936.

II. — L'apostolat et les œuvres paroissiales à Chang-Hai.

Nos Pères ont la charge de quatre paroisses à Chang-Hai : Saint-Ignace, Saint-Joseph, N.-D. de la Paix, Saint-Pierre.

Les milieux qu'on y rencontre sont très divers : vieux chrétiens, néophytes gagnés par les œuvres de charité et les écoles, familles ouvrières agglomérées misérablement autour des filatures, chiffonniers, etc. Un trait leur est commun : la pratique intense de leur foi. Dans la seule année 1935, on a entendu à Chang-Hai 589.388 confessions et on y a distribué 2.160.814 communions : ce qui représente pour ces 43.000 chrétiens une communion tous les huit jours.

De tels résultats supposent des œuvres très actives et un ministère intense : administration des sacrements, prédications, catéchuménats, etc. Il faut aller voir les malades et les pauvres, venir en aide aux familles ouvrières qu'exploitent des intermédiaires sans scrupules ; secourir les masses misérables que les famines et les inondations font affluer à Chang-Hai ; visiter les hôpitaux où, avec le concours des Sœurs, le Père réconciliera avec Notre Seigneur chrétiens bons et mauvais, et baptisera les pauvres païens amenés là par la Providence (24.000 en 1935).

A cela s'ajoutent toutes les œuvres qui se groupent autour de la paroisse (écoles, dispensaires, congrégations, cercles, etc.) ou qui ont une vie indépendante : telle l'œuvre des Annamites, le cercle militaire Jeanne d'Arc, siège d'un apostolat militaire extraordinairement actif ; telle aussi l'Action Catholique dont les membres secondent activement les missionnaires, allant chercher dans les hôpitaux, les prisons et les taudis des malheureux à baptiser, catéchisant les villages païens des environs où ils ont fondé une mission tout entière avec église et écoles. Son président, M. Lo-Pa-Hong vient d'être nommé par le Souverain Pontife camérier de cape et d'épée. Cette

haute distinction conférée pour la première fois à un Chinois récompense une vie toute donnée aux œuvres de charité. C'est à M. Lo-Pa-Hong que l'on doit la construction de l'Hôpital du S. C. et de l'Hospice Saint Joseph où trouvent asile, des centaines de malades nécessiteux et 2.000 indigents ; M. Lo-Pa-Hong s'est acquis le titre d'aumônier des brigands par ses visites répétées aux malheureux et aux prisonniers dont il a baptisé un grand nombre à l'heure de la mort.

La Sainte-Enfance, toujours très active, et qui a permis depuis le début de la Mission le baptême de plus de 2 millions d'enfants païens, continue à en assurer de 20 à 30.000 par an ; elle recueille plusieurs milliers d'orphelins dans ses crèches et orphelinats. Les uns sont adoptés par des familles chrétiennes, les autres sont élevés dans les orphelinats de la Mission ; les filles apprennent au Seng-mou-Yeu, chez les Mères Auxiliatrices, couture et travaux d'art ; les garçons à Tou-Sé-Wé, sous la direction de nos Pères et Frères coadjuteurs, apprennent un métier dans de vastes ateliers de fonderie, menuiserie, peinture, sculpture, imprimerie, etc. (322 apprentis en 1935). Beaucoup de ces orphelins se marient plus tard et continuent à travailler à Zi-Ka-Wei, les hommes comme contre-maîtres, les femmes comme couturières dans les ateliers de la Mission.

La charge et la direction de toutes ces œuvres représentent un travail écrasant, auquel ne suffisent ni le temps ni les forces des Pères chargés des paroisses ni les loisirs des Pères de l'Aurore et de Zi-Ka-Wei. Mais les résultats sont grands : le nombre des chrétiens s'accroît de 5.000 tous les ans à Chang-Hai ; leur assiduité aux messes matinales, leurs oraisons vocales prolongées, leurs jeûnes rigoureux en Carême, étonneraient nos chrétiens d'Europe ; nombreuses sont ces ouvrières des filatures, qui, le matin, au sortir de l'usine où elles ont travaillé toute la nuit, s'en vont recevoir la sainte Communion avant d'aller prendre leur repas. Il leur a fallu pour cela se garder pures dans la promiscuité de l'usine, dompter leur soif dans l'atmosphère étouffante des ateliers et s'abstenir de ces multiples gorgées de thé qui coupent le sommeil et la fatigue des nuits de labeur. Combien d'autres exemples les missionnaires ne pourraient-ils citer de la foi profonde de ces chrétiens chinois !

III. — L'apostolat de la « Brousse ».

Deux régions assez différentes se partagent la Mission : le *Sud*, delta du fleuve Bleu, plat, fertile, sillonné de canaux ; la population, surtout agricole, cultive froment, riz,

et coton, mais ne dédaigne pas les petites industries et sur les canaux et les lacs vit tout un peuple de pêcheurs. C'est par excellence le pays des vieux chrétiens. — Le *Nord*, ancien bassin du fleuve Bleu, condamné alternativement à la sécheresse ou aux inondations. C'est le pays des famines ; la nourriture y est grossière, l'eau détestable, la population rude, pauvre, et un peu sauvage. Pays de nouveaux chrétiens, mais dont le nombre croît rapidement.

Dans cette « Brousse » très peuplée, il ne faut pas oublier aussi la présence de nombreuses villes, de plusieurs centaines de mille habitants parfois, et où la Religion est encore presque inconnue.

Dans les pays des vieux chrétiens les missionnaires mènent un peu la vie de curé de campagne, mais d'un curé de campagne chargé de plusieurs milliers de chrétiens, répartis entre 5, 10, 20 chrétientés parfois. Il faut les visiter régulièrement, et dans chacune d'elles tous les ans faire une « mission » de plusieurs jours. Le Père s'y rend en barque dans le sud, à dos de mule ou en char dans le nord, parfois en brouette ou en bicyclette quand les pistes le permettent ! Dès le lendemain de son arrivée, il retrouve à l'église, dès six heures, ses chrétiens qui y récitent déjà des prières. Messe, sermons, catéchismes aux enfants précèdent les longues heures au confessionnal où se satisfait la dévotion des vieux chrétiens. L'après-midi, chemin de Croix, nouvelles confessions, nouvelles instructions.

Entre temps il faut aller contrôler la gestion des catéchistes, des maîtres et maîtresses d'écoles, s'occuper des achats et des constructions à faire, rendre visite aux notables, arranger mille difficultés ; ou encore, partir brusquement, sous les pluies d'hiver ou dans la fièvre des torrides journées d'été, pour aller administrer les derniers sacrements à un chrétien qui se meurt à 10, 20 ou 40 kilom. de là.

Le soir venu ramène l'heure des longues conversations avec les chrétiens ; le Père doit se faire tour à tour juge de paix, médecin ,père spirituel. On connaît la stèle élevée au P. de Geloes par les chinois de Tan-Chan : la postérité saura que le bon Père s'est dévoué aux malades, qu'il pansait leurs plaies de ses mains, nettoyant le sang et le pus sans avoir peur de tacher ses manches ou le devant de sa robe....., qu'il avait des petits mots d'amitié pour tout le monde, qu'il ne se fâchait jamais, qu'il était pauvre, mais généreux pour les pauvres.....

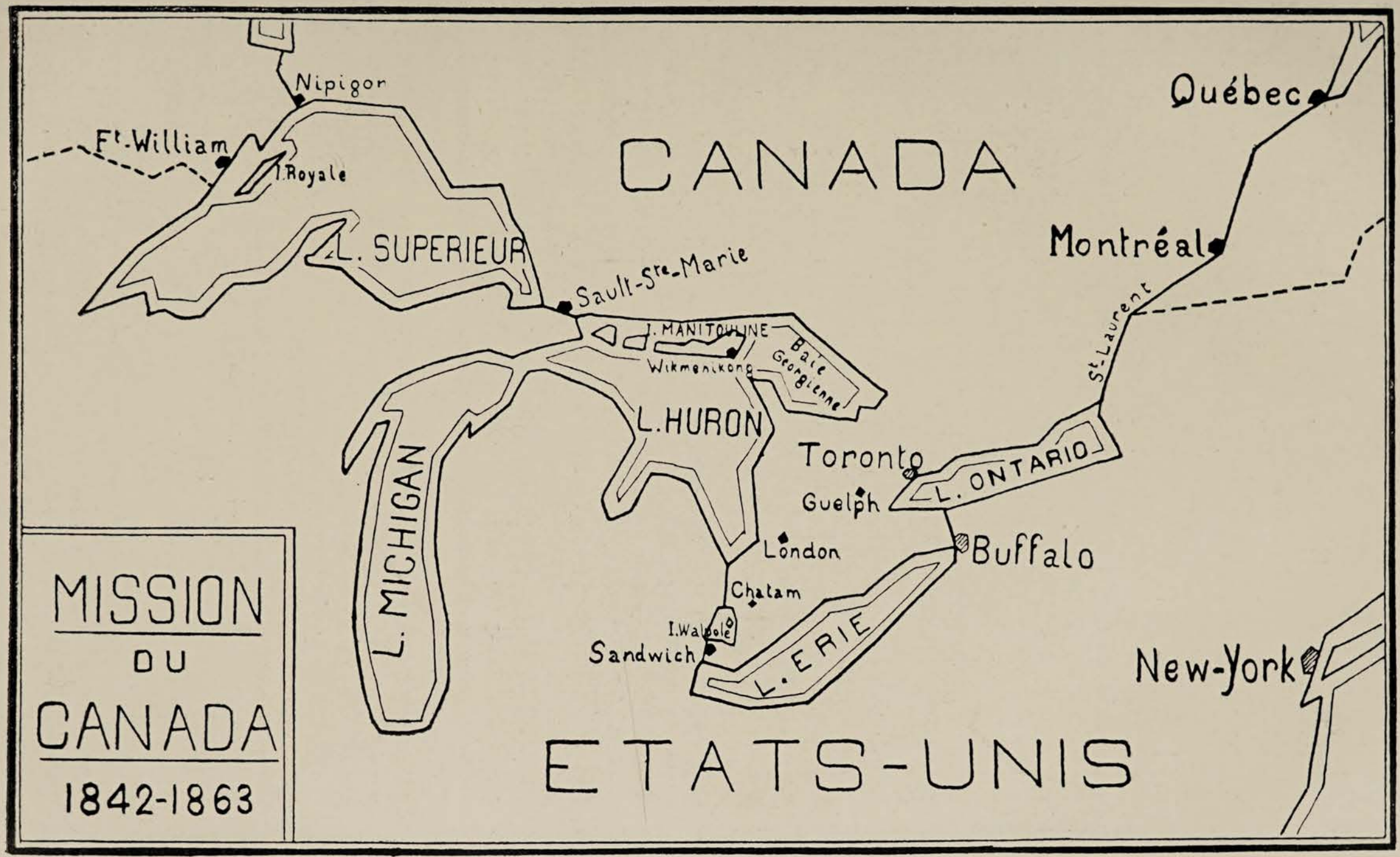
A ces occupations s'ajoute, dans le nord surtout, le travail de conquête parmi les païens, besogne qui n'est pas aisée : obligé de fuir parfois devant de véritables émeutes, en butte à la méfiance, à la calomnie, aux pamphlets et aux in-

jures, le missionnaire doit souvent patienter deux ou trois ans à travers mille déboires avant de pouvoir prendre pied dans un pays nouveau. Peu à peu, on se procure un terrain, on bâtit une paillote qui servira de catéchuménat et d'école. Des candidats au baptême se présentent : gagnés par l'école, par leurs amis chrétiens, ou par les services rendus. Après une première instruction, on les reçoit au catéchuménat pour deux ou trois semaines. Dès le matin, ce sont catéchisme, prières, récitations répétées devant le catéchiste ; puis tous défilent devant le Père, répondent aux interrogations, parlent de leurs affaires, entrent en confiance. Si les têtes sont souvent rebelles, si les mémoires sont parfois rouillées, les cœurs s'ouvrent vite, les visages s'illuminent, et la grâce agit puissamment sur ces âmes de bonne volonté pour qui le séjour au catéchuménat représente souvent bien des sacrifices et bien des répugnances surmontées.

Après deux ou trois séjours, au moins, on les admettra au baptême : leur instruction devra être solide, car ils vivront entourés de païens, parmi les rites et les superstitions intangibles et il faudra encore au missionnaire beaucoup d'attention, d'énergie et de persévérance pour maintenir leur foi intacte.

Tous ces efforts ne sont pas vains. La solidité des chrétientés chinoises est étonnante ; leur ferveur parfois très grande ; telle cette petite ville de Tsi-pao, où pour 4.000 fidèles seulement on compte par an 25.000 confessions et près de 42.000 communions, et qui a donné à l'Église en 50 ans : 18 prêtres séculiers, plusieurs jésuites, 4 séminaristes, 8 Auxiliatrices du Purgatoire, 4 Petites sœurs des Pauvres, 9 Filles de la Charité, 1 Carmélite, 12 Présentandines.

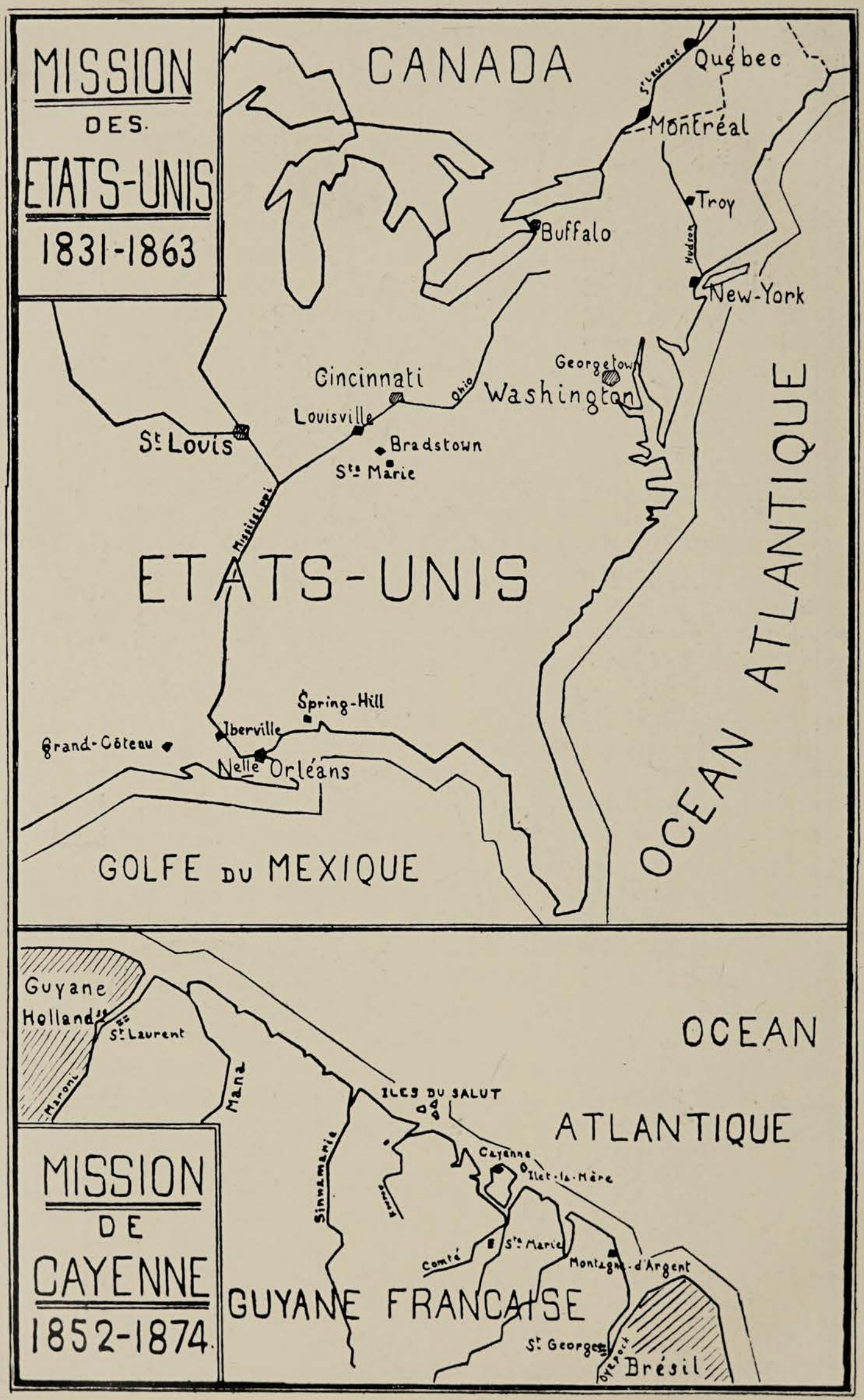
Et cet exemple n'est pas unique : en 1935 on a distribué dans la Mission 3.320.000 communions pour 128.500 chrétiens, ce qui représente une communion tous les 15 jours en moyenne. Ces résultats récompensent les missionnaires d'un travail acharné et d'un apostolat qui, suivant la parole du P. Hermand, « réserve beaucoup de consolations, mais aussi des tribulations dont saint Paul serait jaloux ».



MISSION DU CANADA

1842-1863

Pl. XXII.


MISSION
DES
ETATS-UNIS
1831-1863
CANADA
Québec
St Laurent
Montréal
Troy
Buffalo
Hudson
New-York
Georgetown
Washington
Cincinnati
Ohio
Louisville
St Louis
Bradstown
Ste Marie
Mississippi
ETATS-UNIS
OCEAN ATLANTIQUE
Spring-Hill
Iberville
Grand-Côteau
Nelle Orléans
GOLFE DU MEXIQUE
Guyane Hollandse
St Laurent
Maroni
Mana
ILES DU SALUT
OCEAN ATLANTIQUE
Sinnamarie
Cayenne
Ilet-la-Mère
Comté
Ste Marie
Montagne d'Argent
MISSION
DE
CAYENNE
1852-1874
GUYANE FRANCAISE
St Georges
Oyapock
Brésil

MISSIONS D'AMÉRIQUE

La Province de France a exercé son action missionnaire en Amérique du Nord de 1831 à 1863 et jusqu'en 1873 en Guyanne. Cette page de son histoire est un témoignage de la prédilection que la Compagnie a toujours marquée dans ses œuvres pour les humbles et les déshérités.

Sans doute, c'est pour leur réputation d'éducateurs et d'hommes de science, que les évêques des jeunes chrétientés d'Amérique ont appelé les Pères dans leurs diocèses. Les florissants collèges de Montréal, de Fordham et de New-York que la Province de Champagne reçut en dot lors de sa création en 1863, attestent que les jésuites de France n'ont pas failli à leur mission. Mais des œuvres pédagogiques qui ont plus de prestige aux yeux du monde ne les ont pas détournés de ministères plus obscurs.

Au Kentucky, ils eurent des paroisses et fondèrent des stations. A peine arrivés, ils laissent un des leurs en aide au clergé, à la Nouvelle-Orléans. Un peu plus tard, un autre se détache pour suivre le P. de Smet aux Montagnes Rocheuses. A New- York les Pères tiennent une paroisse, vont dans les prisons et les hôpitaux, visitent les asiles,orphelinats, pénitenciers et commencent l'apostolat des Nègres. Au Canada, l'échec d'un premier projet de collège les libère dès leur arrivée ; ils peuvent reprendre auprès des Indiens les travaux commencés par leurs devanciers du XVII^e siècle. A Cayenne leur présence n'a pas d'autre raison d'être que l'évangélisation des bagnards devenus les transportés (1).

---

(1) On excusera la disproportion entre les différentes parties de cet article. Il a paru utile de détailler un peu la partie concernant l'action des jésuites français aux États-Unis, cette étape de l'histoire de la Compagnie n'ayant jamais fait l'objet d'aucune étude en français, du moins à notre connaisance. Quant à la part prise par les jésuites français dans le développement de la Compagnie au Canada au XIX^e siècle, elle a été décrite par le P. LECOMPTE dans le tome 1^er de son ouvrage, *Les Jésuites au Canada au XIX^e siècle.* Il a paru suffisant d'en faire une esquisse. Il en va de même de la mission de Cayenne qui a fait l'objet de plusieurs publications.

I. États-Unis

I. — PREMIERS TRAVAUX AU KENTUCKY (1831-1847)

Grande fut la déconvenue des Jésuites français arrivant à la fin d'avril 1831 dans la petite ville de Bardstown au Kentucky.

Ils étaient quatre : trois Pères et un frère coadjuteur, envoyés par le P. Provincial de France pour prendre possession du collège Saint-Joseph, qu'avait offert à la Province de France l'évêque du lieu, Mgr Flaget.

Une première offre avait été faite en 1828. Faute de personnel elle avait été rejetée. Renouvelée en 1830, les Jésuites, que libérait en France la débâcle révolutionnaire, l'accueillent cette fois avec empressement. Au mois de novembre, les Pères Chazelle, Petit et Ladavière, et le frère Corne s'embarquent pour l'Amérique. Leur traversée fut longue. Pour comble de malheur, la fonte des glaces les retint deux mois à la Nouvelle-Orléans.

Bardstown n'est atteint qu'à la fin d'avril. Soit que le long retard des voyageurs ait fait désespérer l'évêque de leur venue, soit qu'une lettre ait été perdue, quand les Jésuites débarquent à Bardstown, ils trouvent le collège pourvu (1).

Mgr Flaget, navré de l'aventure, supplie les Pères de rester dans son diocèse. Les PP. Chazelle et Petit s'emploient aussitôt aux travaux du ministère, tout en apprenant l'anglais. Le P. Ladavière retourne à la Nouvelle-Orléans où son court passage lui avait fait entrevoir un champ d'apostolat plein de promesses.

En se fixant au Kentucky, les Pères venaient s'insérer entre deux groupes de jésuites américains, missions *sui juris* qui n'allaient pas tarder à acquérir une plus grande indé-

(1) Sur cette curieuse affaire, consulter la « Praefatio in catalogos sociorum Provinciae Galliae S. J. (1819-1896) » où sont commentés un passage d'une notice sur le P. Chazelle et différents extraits des Lettres Annuelles. WALSH (*American Jesuits*) se montre très affirmatif au sujet de la perte d'une lettre.

pendance : à l'ouest le groupe du Missouri, à l'est celui du Maryland dont un Français, le P. de Grivel, arrivé aux États-Unis presque en même temps que les missionnaires du Kentucky, mais par une autre voie, devait diriger le noviciat pendant plusieurs années. Il mourut à Georgetown en 1842 (1).

Avant la fin de l'année 1831, une occasion inespérée s'offre aux Jésuites de Bardstown de reprendre leur premier dessein, celui de diriger un établissement d'enseignement. Le prêtre irlandais, Guillaume Byrne, qui s'était d'abord montré hostile aux Jésuites, change soudain d'attitude. Il leur offre l'institut qu'il avait fondé à Sainte-Marie, à vingt milles au sud de Bardstown et dont il était à la fois le directeur, l'économe et tout le personnel enseignant. Les Pères reçoivent l'offre avec empressement et s'installent sans tarder au collège dont M. Byrne conserve la direction jusqu'à ce qu'ils sachent suffisamment parler l'anglais.

Tels sont les modestes débuts de ce que les catalogues appellent la Mission d'Amérique Septentrionale.

Collège Sainte-Marie.

Les premières années du collège sont difficiles. Des trois Pères arrivés en renfort, l'un d'eux, le P. Maguire, meurt, moins d'un an après son arrivée. A la mort de l'abbé Byrne en 1833, les Pères ont à soutenir un procès contre ses héritiers qui réclament la propriété de l'établissement ; après quoi survient le choléra, puis un incendie.

L'année 1836 se présente sous de meilleures auspices. Une nouvelle distribution des cours fait monter le nombre des élèves à une centaine d'internes. Il y a en outre une douzaine d'externes. L'effectif du collège ne dépassera jamais 130 élèves, catholiques et protestants mêlés. Ils sont répartis en trois sections, une section préparatoire commune aux plus jeunes ; une section classique où s'enseignent latin, grec, français, rhétorique, philosophie et sciences pour lesquelles la France jouissait alors d'une grande réputation ; enfin une section anglaise et commerciale où grec et latin sont remplacés par des leçons d'économie politique et d'arpentage.

En janvier 1837, date heureuse pour le collège, le gouvernement du Kentucky incorpore l'établissement au titre d'université. L'initiative de la demande n'était pas venue

(1) Cf. l'appendice placé à la fin de cette étude.

des Pères qui craignaient de voir restreindre leur liberté d'action par l'ingérence du corps académique, à l'administration duquel les soumettait la nouvelle disposition. Ils accueillirent cependant avec joie cette mesure qui ouvrait au collège des perspectives d'avenir, lui donnant du relief aux yeux des étrangers. Elle le mettait en outre à l'abri des convoitises et des injures des hérétiques : sauvegarde qui n'était pas à dédaigner, car certains ministres protestants rééditaient alors de vieux pamphlets dans les journaux locaux et fomentaient une campagne de calomnie contre les Pères. Le baptême d'un jeune homme fut l'occasion de violentes attaques. On accusait les Pères de débaucher les enfants et de manquer à l'engagement qu'ils avaient pris de respecter les croyances de leurs élèves.

Les critiques extérieures avaient leurs répercussions à l'intérieur même du collège. Les élèves se montraient très susceptibles et quand une remarque leur déplaisait,ils accusaient les Pères de sortir de leur rôle.Il se formait des clans où règnait le mauvais esprit. Les Pères, peu habitués à de pareilles exigences de liberté, gênés dans l'usage d'une langue qui n'était pas la leur, eurent souvent du mal à maintenir leur autorité. Chaque année il leur fallut renvoyer des élèves, ce qui n'allait pas sans grandes difficultés.

Les études elles-mêmes n'apportaient pas aux Pères que des consolations. Dans leurs relations ils gémissent sur le peu de progrès de leurs élèves, rétifs au latin et au grec, mieux doués à la vérité pour les sciences dont l'Amérique était alors très curieuse. L'installation d'un cabinet de physique fut pour le collège une excellente réclame. Le grand télescope installé en 1837 devint la merveille de la région.

Les efforts des Pères paternellement encouragés par Mgr Flaget eurent parfois de meilleures récompenses. Chaque année leur procurait la grande joie de ramener quelques hérétiques à la religion catholique. Des vocations à la Compagnie se manifestaient et dès 1835, s'ouvre un noviciat qui comptera constamment trois ou quatre novices scolastiques et coadjuteurs.

Tournées Apostoliques.

Le soin des élèves ne suffit pas d'ailleurs à absorber le zèle apostolique des Pères. Ils desservent la paroisse qui compte 1200 catholiques répartis sur toute l'étendue de la commune. L'unique église est à deux milles du collège. Pour la commodité des paroissiens, les jésuites en édifient une nouvelle qu'ils dédient à St François Xavier.

Nombreux sont les catholiques de souche allemande ou irlandaise disséminés dans la région. Les jésuites s'efforcent de leur apporter les secours de la religion. Ils érigent des stations qu'un prêtre visite chaque mois. De temps en temps, aux périodes de vacances notamment, ils s'éloignent davantage du collège. On les invite à prêcher à Louisville et à Bardstown. Une fois même sur la demande de l'évêque, ils vont jusqu'à Cincinnati donner une retraite au collège de la ville.

Mais l'expédition la plus fructueuse est le voyage que fait en 1839, au Canada, le P. Chazelle. Il prêche avec succès la retraite pastorale à une trentaine de prêtres et traverse les lieux qu'ont illustrés les anciens jésuites. Il est le premier membre de la nouvelle Compagnie à revenir au Canada. Cette visite, très bien accueillie de la part du clergé, eut une grosse influence sur la reprise de la mission canadienne par les jésuites français. Pour l'instant, elle amène à la Compagnie une recrue de choix, le P. Larkin, orateur éminent que le P. Chazelle conduit au noviciat de Sainte-Marie.

Collège à Louisville.

Les jésuites s'étaient installés à Sainte-Marie faute de mieux. Ils comprirent vite que la situation de ce bourg isolé au milieu des forêts, le petit nombre des catholiques et leur pauvreté ne seraient jamais favorables à un collège d'importance. Ils essaient d'intéresser l'ensemble du clergé américain au projet d'érection d'une université complète sur les rives de l'Ohio. La démarche n'aboutit pas. Les Pères se proposent alors, tout en continuant l'œuvre commencée à Sainte-Marie, d'ouvrir un établissement d'enseignement à Louisville, localité de 12.000 habitants environ, destinée à devenir la capitale du Kentucky.

En 1842, deux Pères, à la tête desquels se trouve le P. Larkin et deux frères coadjuteurs, dont l'un est apte à faire la classe, sont envoyés à Louisville. Ils ouvrent une école élémentaire pour externes, dont on augmente peu à peu le personnel. En 1845 dix membres de la Compagnie y trouvent un emploi.

Mais là non plus, le succès ne répond pas aux sacrifices. Les attaques des protestants, l'indifférence des catholiques, la pénurie d'élèves et les difficultés financières se mettent en travers de l'œuvre. Les évêques de Cincinnati et de Bardstown qui s'étaient montrés favorables au projet, semblent s'en désintéresser.

Les choses en étaient là quand fut envoyé de France, en

qualité de visiteur, le P. Boulanger, ex-provincial de Paris.

Depuis 1842 la mission du Canada avait été confiée aux jésuites français et l'une des préoccupations du visiteur était d'assurer entre le Canada et le Kentucky une liaison plus étroite. Ce qui n'était pas facile en raison de la très grande distance qui séparait les deux missions. D'autre part le P. Boulanger ne fut pas long à se rendre compte de la précarité de la situation des Pères au Kentucky. C'est alors qu'arriva de la part de Mgr Hughes, l'archevêque de New- York, une invitation à reprendre le collège St-Jean de Fordham. Le P. Boulanger se rend à New- York sur le champ. Le collège, installé dans les faubourgs d'une ville qu'enrichit sans cesse le passage des immigrants et qui, sur ses 500.000 habitants, compte déjà 100.000 catholiques, offre de larges perspectives d'avenir. New- York a de plus l'avantage d'être en communication rapide et facile avec le Canada.

En novembre l'affaire est conclue. Avec le collège, les Pères acceptent la direction du séminaire. Il y avait place pour une maison de formation. On décide de quitter complétement le Kentucky.

La fermeture du collège embryonnaire de Louisville se fait sans difficulté. Mais à Sainte-Marie le bruit du départ des Pères émeut les catholiques. Les non-catholiques qu'honorait malgré tout la présence d'un collège dans leur ville font des instances auprès des jésuites pour les garder. Devant l'inutilité de leurs efforts, les uns et les autres s'en prennent à l'évêque. Celui-ci demande au P. Boulanger le maintien des jésuites, au moins de ceux qui s'occupaient aux fonctions pastorales. On s'accorde à chercher des remplaçants qu'on a la chance de trouver presqu'immédiatement parmi les prêtres de Sainte-Croix. A la fin de l'année scolaire 1845-46, après une dernière distribution des prix que Mgr Flaget tint lui-même à présider pour montrer publiquement l'estime dans laquelle il tenait la Compagnie de Jésus et remercier les Pères de l'aide qu'ils lui avaient apportée, les Jésuites français se mettent en route pour New- York.

A partir de cette date la mission d'Amérique porte le titre officiel de Mission de New- York-Canada.

II. — NEW-YORK (1846-1863)

On ne peut s'exagérer l'importance du transfert de la Mission des Pères sur la côte atlantique.

A trois siècles de distance, ils trouvaient une chrétienté en plein essor, là où saint Isaac Jogues n'avait rencontré que deux catholiques pour assister à sa messe. En 1845 New-

York était devenu le grand port d'entrée de l'Amérique du Nord par où passait chaque année la majeure partie de l'émigration européenne, dont irlandais et allemands catholiques formaient les plus gros contingents. C'était donc un poste de choix pour l'apostolat.

Les jésuites français se renfermèrent d'abord à **Fordkam** où les retenait le collège, reconnu au titre d'université, le séminaire diocésain et une maison de formation pour les jeunes religieux. Ils étaient arrivés au nombre de 47 :16 prêtres, 18 scolastiques, et 13 frères coadjuteurs. Un noviciat s'ouvre aussitôt à neuf postulants scolastiques et coadjuteurs. Des cours de philosophie et de théologie communs aux 25 séminaristes et aux scolastiques sont organisés.

La rentrée de septembre amène au collège 120 élèves internes, tous catholiques. Tout ce peuple s'installe dans le vaste bâtiment à trois étages de Rose Hill, solide construction en pierre à bossages, un peu sévère d'aspect et que vient bientôt surmonter une coupole destinée à abriter des instruments d'astronomie les plus récents venus de France. La curiosité scientifique est alors très vive en Amérique et les Pères font dans leurs programmes une large part aux sciences : physique, chimie, travaux pratiques d'astronomie qui donnent aux jeunes gens la joie de longues veillées autour du télescope.

Là encore les élèves montrent moins d'empressement à l'étude du grec et du latin. Les Pères s'en plaignent dans leurs relations. Par contre ils ne tarissent pas d'éloges sur le goût et les aptitudes de leurs élèves pour l'éloquence. Académies et discussions publiques de toutes sortes n'ont jamais connu pareille faveur.

Les sports sont également bien vus. Les vastes terrains libres qui entourent les constructions les favorisent. La discipline ne paraît pas faire difficulté. Les élèves, surtout les grands, jouissent d'une plus grande liberté que leurs condisciples d'Europe à la même époque. Les maîtres leur font confiance. L'esprit est excellent et dès les premières années la réputation du collège sous sa nouvelle direction est établie. L'archevêque prodigue ses encouragements et ses faveurs. Il s'était adressé aux jésuites français et non aux Pères américains de Georgetown, parce qu'il craignait que ceux-ci ne surbordonnent l'établissement à leurs autres fondations. Or il voulait que le collège diocésain de New-York prît une des premières places parmi les œuvres d'éducation d'Amérique. Il n'espérait pas peu d'ailleurs pour cela de l'influence d'éducateurs français qui, bien que jésuites et formés à une méthode pédagogique commune avec les Pères Américaines, avaient leur manière à eux de la mettre en pratique.

Malgré tous les efforts, l'accroissement du nombre des élèves ne fut pas rapide. Parti de 120 la première année, l'effectif du collège n'atteint pas en 1860 200 pensionnaires venus de tous les États de l'Union, surtout de ceux du sud qui gardaient le souvenir du passage des Pères au Kentucky. Ceci surprend quand on le compare à l'énorme affluence des catholiques à New-York à cette époque. La raison en est simple cependant. L'accroissement du nombre des catholiques est dû surtout à l'afflux d'Irlandais que les vexations de l'Angleterre obligent à s'expatrier. Les familles sont généralement trop pauvres pour subvenir aux frais d'éducation de leurs enfants et soutenir les établissements catholiques.

En 1863, quand les Pères de la Province de Paris se retirent d'Amérique, le collège passe par un moment critique. La guerre de Sécession a coupé les relations avec le sud. Beaucup de jeunes gens sont mobilisés. Tout le monde souffre du marasme économique. Il faut attendre 1882 pour retrouver le chiffre déjà enregistré en 1860 de 200 élèves. A partir de ce moment l'université ne fait que croître et se développer en s'adjoignant progressivement des chaires nouvelles. De nos jours Fordham compte près de 20.000 étudiants. Elle n'a pas oublié ses modestes origines et en 1931, elle a tenu à célébrer comme le centenaire de sa fondation l'anniversaire du jour où les premiers jésuites français s'établissaient à Sainte-Marie du Kentucky.

Parmi les premiers artisans de l'œuvre il convient de garder au moins les noms de deux des premiers recteurs du collège : le P. Murphy dont les prédications très écoutées et l'autorité qu'il avait sur les jeunes gens ont consacré la réputation ; et le P. Auguste Thébaut. Humaniste distingué, très frappé de la pénurie de livres catholiques, il fit tous ses efforts pour combler cette lacune et passa la fin de sa vie à publier des livres sur *l'Église et la morale, l'Église et les païens, La race irlandaise.*

Externat Saint-François-Xavier.

Le jubilé de 1847 fut pour plusieurs Pères de Fordham une occasion d'exercer le saint ministère à New-York. Il permit aux catholiques de connaître leur nombre et leurs besoins. Un externat était nécessaire dans la ville même. Les jésuites projettent de le fonder. Mgr Hughes les encourage mais ne peut s'engager à les subventionner. Fordham de son côté ne peut soutenir les frais d'établissement d'une seconde maison.

L'idée n'est cependant pas rejetée et l'entreprise est

confiée au P. Larkin. Une église protestante était justement à vendre. L'arrivée providentielle d'un peintre français qui offre au Père tout son avoir, juste les 5.000 dollars nécessaires au premier versement, lui permet de se porter acquéreur. Le sous-sol est immédiatement aménagé pour des classes et en octobre, s'ouvre avec 120 élèves l'école du Saint-Nom de Jésus.

L'œuvre partait trop vite au gré de la Providence. Le 18 janvier 1848, un incendie détruit complétement l'église et il fallait l'énergie du P. Larkin pour que deux jours après les cours reprennent dans un local improvisé. Des quêtes sont organisées pour pouvoir relever les ruines. Mais le quartier convenait mal à l'érection d'un grand collège. D'accord avec l'archevêque on vend le terrain, on paie les dettes et on se met à la recherche d'un meilleur emplacement.

Le P. Larkin est alors obligé de fuir en Europe pour détourner de lui l'honneur de l'épiscopat auquel Rome le destinait. Au nouveau supérieur le P. Ryan, grâce aux subsides des catholiques du Mexique, revient le soin de construire le nouveau collège qui ouvre en novembre 1850. Il passait pour un des plus beaux édifices de New-York.

A la première rentrée il reçoit 130 élèves. Il en avait 250 en 1857. La guerre de Sécession ralentit la progression, mais l'externat de New-York eut moins à souffrir que les autres collèges.

En 1862, il compte 280 élèves, et l'on décide la construction d'une aile nouvelle. L'établissement avait le privilège d'université, mais il s'en tint toujours à l'enseignement secondaire. La section commerciale d'études pratiques fut pour beaucoup dans le succès de ses débuts. New-York était en pleine fièvre de construction et la seule ambition de ses habitants était de réussir dans les affaires. Quand en 1882 ce cours fut supprimé, le collège perdit de ce seul fait cent élèves.

Paroisse Saint-François-Xavier et apostolat des îles.

La détresse spirituelle était trop grande parmi les émigrés pour que l'attention des Pères ne fût pas attirée.

Comme au Kentucky où ils avaient ouvert des stations, tenu des paroisses, prêché des missions, ils apportent leur aide au clergé diocésain.

Attenant au collège Saint-François-Xavier, ils construisent une grande église publique que ne tardent pas à remplir les fidèles. L'affluence est telle chaque samedi autour des confessionnaux qu'il faut renvoyer de nombreux pénitents non confessés. De partout on veut se faire conseiller par les jésui-

tes. La progression du nombre des confessions est évocatrice : 15.000 absolutions sont données en 1850, 72.000 en 1857, et 95.000 en 1862 ; les communions augmentent dans une même proportion : elles passent de 12.000 à 52.000 et à 76.000. Pendant le jubilé de 1868, au cours duquel mourut le P. Larkin, l'affluence dépassa tout ce qu'on pouvait imaginer.

Dès les débuts, des œuvres paroissiales s'étaient organisées : rosaire vivant, congrégations, dames de charité, une œuvre destinée à la conversion des hérétiques qui, dans ses trois premières années, enregistre 29, 36, et 49 retours à la foi catholique. Au cours d'une mission prêchée à la paroisse en 1863, 53 protestants font leur abjuration, parmi lesquels 24 en un même jour.

Mais l'œuvre la plus remarquable est la création d'une école paroissiale qui, dès la première rentrée en 1853, reçoit 298 enfants, recueillis parmi les plus indigents du quartier.

L'activité des Pères ne peut s'en tenir là. A partir de 1859, ils visitent les prisons et les hôpitaux. Ils pénètrent non sans difficultés dans les îles où New-York relègue toute une population d'indésirables : vagabonds, mendiants, émigrés sans situation, malades pauvres, orphelins de 12 à 14 ans condamnés à des peines légères. Ces milliers de malheureux, catholiques pour la plupart, sont soumis à une administration protestante. Avant la venue des jésuites aucun prêtre catholique n'avait pu les visiter. Un Père Rédemptoriste qui avait essayé de pénétrer à Blackwell, la plus grande des îles, qui renfermait un grand pénitencier, un hôpital, un dépôt de mendicité et une maison d'assistance pour aliénés, fut chassé et son bagage jeté à la rivière. Le P. Jaffré, l'apôtre du Canada, fut plus heureux et fit admettre ses visites régulières à Blackwell. Mais cet apostolat est au-desus de ses forces. Il meurt au bout de quelques mois emporté par une fièvre typhoïde.

Les PP. Maréchal et Chapin lui succèdent et s'installent dans l'île. Ils gagnent peu à peu la sympathie des administrateurs et employés. Leur présence était loin d'être inutile. « Nous avons 5.000 paroissiens et peut-être la plus belle collection de misères qu'il y ait au monde », écrira plus tard le P. H. du Ranquet. Lui-même visite assidûment le pénitencier, promenant de celulle en cellule un haut pliant, qui lui permet de s'appuyer tout en conversant avec les détenus. Sur cinq à six cents pensionnaires du pénitencier, en perpétuel renouvellement, il découvre que les deux tiers sont catholiques, non que les catholiques aient à New-York le quasi monopole du crime, mais ils composent la classe besogneuse où s'exercent les rafles de police. Leur détention

est souvent une grâce précieuse pour leur salut. « Les autres missionnaires sont comme des chasseurs qui courent après le gibier ; la mission des îles est une chasse royale ; les officiers de police font des battues et amènent le gibier en masse aux missionnaires », écrit plaisamment le P. du Ranquet.

A Randell l'hostilité du personnel se manifesta plus encore qu'à Blackwell. Un Père était autorisé à visiter les orphelins chaque semaine, mais on lui refusait un local pour dire sa messe. Il distribue ses absolutions dans les encoignures des murs, les dessous d'escalier, au milieu des cours. Quinze mois d'efforts patients finissent par lui obtenir l'autorisation d'user d'un préau pour dire la messe et au mois de juin 1851, l'évêque peut donner 321 confirmations en présence d'une véritable cour des miracles.

Pour donner une idée de l'apostolat exercé par les jésuites aux îles, citons ces seuls chiffres de l'année 1861 : 9.000 communions — 253 baptêmes d'adultes — 279 baptêmes d'enfants — 1245 extrêmes-onctions.

Ces œuvres montrent la détresse morale dans laquelle le manque de prêtres laissait le bas-peuple de New-York. Des paroisses comme celle de Brooklyn n'avaient en 1853 que cinq ou six prêtres pour desservir 50.000 fidèles. Les banlieues n'étaient pas plus favorisées. A partir de 1862, les jésuites se mettent à prêcher des missions populaires dans tout le diocèse. Ils avaient déjà plusieurs résidences en dehors de New-York, l'une à Troy, sur la rivière de l'Hudson, où ils tiennent paroisse ; deux autres à Buffalo dont la population atteignait alors 80.000 habitants parmi lesquels 20.000 allemands et un bon nombre de Canadiens français catholiques. A New-York, l'infatigable P. du Ranquet commence à s'occuper des 20.000 nègres épars dans la ville.

La guerre de Sécession bat alors son plein. Les jésuites de New-York ont moins à souffrir de la guerre civile que leurs frères du Missouri et de Louisiane. C'est pour quelques uns d'entre eux l'occasion d'exercer un apostolat nouveau ; trois sont aux armées comme aumôniers. Chaque régiment a son chapelain, presque toujours protestant. Pourtant les troupes levées parmi les vagabonds, les gens sans profession et sans foyer, renferment beaucoup de catholiques. Sur un millier d'hommes, le P. Nash en trouve 50 qui ne sont pas catholiques. Les autres ont tous la foi, mais leur ignorance en matière de religion est aussi grande que leur manque de pratique.

III. — LOUISIANE ET MONTAGNES ROCHEUSES.

En 1831 on s'en souvient, le P. Ladavière, à peine arrivé, quittait Bardstown et se fixait à la Nouvelle-Orléans. Pendant quatre années il donne son aide au clergé diocésain. En 1836, il est en Europe quand Mgr Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans, profitant d'un voyage à Rome, renouvelle de vive voix la demande faite auparavant, mais demeurée sans réponse, de jésuites pour fonder un collège dans son diocèse.

Le P. Général reçoit sa requête. Ordre est donné au Provincial de Paris de choisir dans sa Province et dans celle de Lyon qui se créait alors, des missionnaires pour la Louisiane. Un accord passé avec l'évêque décide l'ouverture d'un collège à Yberville. De Lyon deux prêtres et un frère coadjuteur sont désignés, de Paris quatre prêtres, un novice scolastique et un frère coadjuteur. L'un d'eux, le P. Nicolas Point, était déjà depuis un an à Sainte-Marie.

Les autres s'embarquent au Hâvre le 14 novembre 1836 mais faute de vent, doivent attendre le 22 décembre pour prendre la mer.

Le P. Nicolas Point était arrivé au début de janvier à Yberville. Un mois de séjour solitaire lui permet de juger des difficultés de l'entreprise. Il reçoit ses nouveaux compagnons à leur débarquement et les met au courant de ses observations. L'état des lieux ne répondait pas aux clauses du contrat passé avec le P. Provincial. Les Jésuites refusent de se charger du collège dans ces conditions.

Après bien des pourparlers, qui durèrent plusieurs mois, une grande propriété attenant à l'église de Grand-Coteau est mise à leur disposition pour y construire un collège.

La première pierre de Saint-Charles est posée le 31 juillet, jour de la fête de St Ignace. Les bâtiments sont achevés au mois de juin de l'année suivante. Le 5 janvier dans les locaux en construction on avait déjà mis 24 élèves. A la rentrée d'octobre, ils sont 45. Et quels élèves ! Beaucoup savent à peine parler ; il faut leur apprendre à lire, faire des dictées, des exercices de grammaire élémentaire. Au bout de quelques mois on peut les répartir en deux sections : l'une classique, où l'on commence aussitôt, non sans peine, l'étude du latin ; l'autre commerciale où anglais et sciences prédominent. L'instruction religieuse n'est pas négligée. Beaucoup ignoraient jusqu'à leurs prières.

Pendant que cinq Pères s'occupent des élèves, deux autres

font du ministère : le P. de Vos fait fonction de curé à St-Charles, le P. Ladavière est à Donaldsonville.

Mais en Louisiane les jésuites français se trouvaient sur le territoire des Pères américains du Missouri. C'est de cette mission en passe de devenir vice-province qu'ils relèveront désormais (1838).

Ils n'en continuent pas moins avec zèle le travail qu'il ont commencé jusqu'en 1842, époque à laquelle le groupe va se disloquer. Seuls le P. Henri du Ranquet que nous avons vu à l'œuvre à New- York et le frère Arlsberg, seront encore à Grand-Coteau en 1847 pour recevoir les Pères de la Province de Lyon sur qui le P. Général décharge alors la vice-province du Missouri des collèges de Grand-Coteau et de Spring-Hill. Le P. Soller s'était établi à la Nouvelle-Orléans où il continuera son apostolat jusqu'à sa mort en 1852. Le P. Nicolas Point était parti en 1842 pour les Montagnes Rocheuses à la suite du P. de Smet. Le P. de Vos, après trois ans de rectorat dans une nouvelle maison de Louisiane, l'y rejoignit en 1847.

Des missions auprès des tribus indiennes que la civilisation refoulait dans les solitudes montagneuses de l'ouest, le légendaire P. de Smet est le pionnier. Appelé par les sauvages eux-mêmes, il fit un voyage de reconnaissance en 1840. Pour une seconde expédition, il demanda des compagnons. Parmi les deux prêtres et les trois frères coadjuteurs désignés pour cela, se trouvait le P. Point. Au mois d'avril 1841, les six jésuites se mettent en marche pour la Montagne. Le 15 août ils rencontrent l'avant-garde des Têtes-Plates et le 30 se font accueillir au camp de la tribu à grand renfort de démonstrations joyeuses.

Il s'agissait d'abord de fixer ces nomades. Après bien des recherches on se décide pour une vallée fertile au sud de la ville actuelle de Missoula. Une grande croix est plantée. La mission est placée sous le patronage de la Vierge. On reprenait l'idée des réductions qui s'était montrée si féconde au Paraguay aux siècles précédents. Le P. Point trace le plan du village : au centre, une église de cent pieds de long sur cinquante de large, avec école et presbytère ; tout autour, les habitations, avec ateliers, magasins et autres bâtiments d'utilité commune. Le 3 décembre, deux cents adultes sont baptisés.

Dans la réduction, la vie est réglée religieusement. Matin et soir, prières en commun ; instructions où le P. Point met à profit ses talents d'imagier.

De Noël à Pâques, une partie des habitants doit faire la chasse aux buffles. Pour ne pas les laisser dépourvus de

tout secours religieux, le P. Point partage leurs rudes marches dans la neige. Un jour de tempête, il s'en fallut de peu qu'il ne mourût au milieu de la plaine. Mais grâce à sa présence, Dieu n'est pas oublié. Le dimanche peut être sanctifié par l'offrande du Saint Sacrifice.

Le printemps se passe en fêtes comme la Montagne n'en a jamais connues : cérémonies liturgiques, mois du Sacré-Cœur, mois de Marie.

En 1846, le P. Point doit quitter ses onze cents néophytes pour se rendre au Canada : l'ordre de ses supérieurs avait mis trois ans à lui parvenir.

Avant cette date, d'autres missionnaires étaient venus, parmi lesquels le P. de Vos. Dix années d'efforts au sud de Vancouver sur les bords du Willamette, puis à Saint-Paul près du Fort Colville, sont couronnées de succès. Malheureusement l'attrait de l'or amène dans la région une foule d'aventuriers. Avec eux s'introduisent les pires vices. La vertu des Indiens était encore fragile. Ils se détournent des missionnaires. L'un après l'autre, ceux-ci doivent quitter leur poste.

Le P. de Vos a la douleur d'être le témoin de ces ruines. Il meurt en 1859 dans la nouvelle mission de Californie où l'afflux des émigrants appelait des missionnaires catholiques.

II. Canada

(1842-1863).

Les débuts. — Un premier contact avec le Canada avait été pris en 1839, nous l'avons vu, par le P. Chazelle, alors recteur de Sainte-Marie au Kentucky. Le fruit de ses exhortations au clergé avait été l'érection d'un grand séminaire ; bien plus, sa présence avait ravivé dans la population catholique le souvenir de ses premiers apôtres jésuites. Le grand désir de Mgr Bourget était d'avoir un collège de la Compagnie dans sa ville de Montréal.

En 1841, il déposait, à Rome, entre les mains du P. Général, son fameux « Appel aux Jésuites » où il invitait les Pères de manière très pressante, non seulement pour des œuvres d'enseignement, mais encore pour l'évangélisation des tribus indiennes, auxquelles les Pères Oblats commençaient à se dévouer cette année même.

Le P. Roothaan accepte l'offre et confie à la Province de France le soin de la réaliser. Lui-même nomme comme supérieur le P. Chazelle, alors encore de la Province de Lyon. Neuf jésuites, six prêtres et trois frères coadjuteurs, arrivent au Canada le 31 mai 1842. Le jubilé qui se prêchait à ce moment donne aux uns et aux autres de quoi s'occuper immédiatement dans les paroisses.

Il n'est pas temps encore de fonder un collège à Montréal qui n'a déjà que trop de cinq maisons d'éducation pour ses 45.000 habitants. Mgr Bourget pousse les Pères à reprendre le collège de Chambly situé à six lieues de la ville. Devant le déplorable état financier de l'établissement et son mauvais emplacement, les jésuites se récusent.

L'évêque les installe alors à La Prairie, paroisse de 4.000 fidèles dont le curé, le P. Mower, vient d'être promu au nouvel évêché de Toronto. Les jésuites y feront l'office de curé jusqu'en 1854. Ils y auront leur noviciat pendant un an, en attendant qu'un généreux bienfaiteur mette à leur disposition une maison à Montréal.

La première année se passe en prédications de retraites et de missions. Le P. Chazelle donne au clergé de Montréal, Québec, Toronto, des retraites très appréciées. Les PP. Martin et Hanipaux remportent d'importants succès apostoliques à la cathédrale où ils exercent leur ministère.

Progression vers l'Ouest. — La conquête des Indiens,

que la population repoussait de plus en plus vers l'ouest, hantait la pensée du P. Chazelle.

En 1843, il pose un premier jalon en installant deux Pères à Sandwich. L'année suivante le premier contact est pris avec les sauvages par le P. Dominique du Ranquet à Walpole et par le P. Choné à Wikwemikong dans l'île Manitouline, au nord du lac Huron. En 1845, le P. Chazelle meurt au-delà de Manitouline, au cours d'une reconnaissance. Il n'eut pas la consolation d'atteindre le Sault-Sainte-Marie, mais il montrait la voie. Deux Pères s'y fixent l'année suivante. 1847 marque la dernière étape de la progression avec l'installation d'un nouveau poste à Fort-William sur la rive occidentale du Lac Supérieur. Il ne restera plus qu'à créer un poste à Nipigon pour faire la jonction entre les Pères de Fort-William et ceux de Sainte-Marie : ce qui fut réalisé en 1852.

Les missionnaires ne rencontraient pas partout des conditions d'apostolat identiques. Parfois, comme à Manitouline, ils trouvaient une église prête et un pasteur pour leur céder son troupeau. Le plus souvent, tout était à créer. Un jour, on se heurtait à une obstination irréductible, et il fallait chercher ailleurs des cœurs mieux disposés. D'autres fois, on trouvait dès l'abord un accueil bienveillant, des restes de foi, un grand désir de l'Évangile : les Pères fondaient une station, bâtissaient une église et ouvraient une école.

Partout ils rencontraient les mêmes obstacles : vie nomade des tribus qu'il fallait fixer, puis convertir ; polygamie et licence des mœurs ; superstitions. La recherche de l'aventure poussait dans ces régions des Blancs qui se mêlaient aux sauvages, leur apportant l'eau de vie et l'hérésie. Les missionnaires avaient fort à faire pour prémunir la frêle vertu de leurs néophytes contre ces dangers. Ils durent parfois, comme ils le firent à Manitouline, hélas sans succès, prendre la défense des sauvages contre le gouvernement qui sanctionnait la spoliation d'une partie de leurs territoires. Des ébauches d'écoles industrielles que dirigèrent excellemment des frères coadjuteurs tels que les frères Jennesseaux, Lacoste, Pooter, leur permirent de tenir tête à la propagande protestante.

Durant les rigoureux hivers de six à sept mois, la vie des missionnaires atteignait souvent un rare degré d'héroïsme. Nous les commémorerons tous en ne citant qu'un seul nom, celui du P. Dominique Chardon du Ranquet qui exerça cet apostolat pendant 58 ans, jusqu'à sa mort survenue à Wikwemikong en 1900.

Sandwich ne fut pas seulement une base de départ pour la conquête des tribus indiennes. Ce fut aussi un foyer de

rayonnement de l'Évangile auprès des populations très mêlées de Canadiens français, d'émigrés allemands et irlandais qui affluaient dans la péninsule ontarienne. Kingston, Wilmot, New-Germany, Toronto, Chatam, Guelph ont tour à tour leur résidence, essais éphémères ou fondations plus durables. Les succès apostoliques les plus brillants sont ceux du P. Jaffré. En arrivant à Chatam en 1857, le P. Jaffré y trouvait 80 chrétiens. Quatre ans après sa mort, en 1864, son successeur avait 5.000 paroissiens.

Montréal et Québec. — L'âme de feu du P. Chazelle avait donné l'impulsion aux missions indiennes. L'expérience pédagogique du P. Félix Martin, enrichie par ses séjours dans plusieurs collèges de France, de Suisse, d'Espagne et de Belgique, le prédestinait à la réalisation du vœu de Mgr Bourget, l'érection d'un collège à Montréal.

La première pierre des constructions fut posée en 1848, en même temps que s'ouvrait le petit collège dans les maisons offertes par les prêtres de Saint-Sulpice. En 1851, l'établissement put recevoir 150 élèves. Il y en avait 249 en 1860. Comme aux États-Unis, les cours étaient répartis en deux sections, classique et commerciale.

Tout en assurant la direction du collège, le P. Martin poursuivait ses travaux d'histoire. Nous devons à ses *Recherches historiques sur l'ancien pays des Hurons*, à ses ouvrages sur les origines de la colonisation française au Canada, à ses vies des PP. Isaac Jogues et Jean de Brébeuf, de précieux documents sur les sauvages et leurs premiers missionnaires.

Le noviciat, qui en 1851 était venu s'abriter dans les bâtiments du collège, s'installait deux ans plus tard, sous la conduite du P. Saché, au Sault du Récollet. A la cession de la mission à la Province de Champagne, il comptait 17 novices, 13 scolastiques et 4 coadjuteurs.

Québec eut sa résidence en 1849. Son histoire est l'histoire commune de toutes les résidences de villes qui ont, comme elle avait alors, 37.000 habitants dont 30.000 catholiques. Prédications, directions, œuvres suffisent à occuper les quatre prêtres qui y sont installés.

III. Missions de Cayenne

(1852-1874)

Le 19 mai 1852, sur l'emplacement même d'une mission de l'ancienne Compagnie, trois Prêtres et un frère de la Province de France inauguraient un apostolat d'un nouveau genre : ils venaient en terre lointaine, évangéliser les forçats français qu'un décret du Prince Président, vidant tous les bagnes de la métropole, expédiait en bloc coloniser la Guyane. Au gouvernement en quête d'un aumônier, le R. P. Studer, Provincial de France, était venu spontanément offrir ses services.

L'histoire de cette mission qui ne dura que 22 ans et employa jusqu'à 85 missionnaires est intimement liée à celle de la déportation.

D'abord fixés à Cayenne et dans les îles du Salut, proches du continent, les condamnés avaient été répartis en différents points du territoire au fur et à mesure des arrivées. Ainsi s'étaient fixées les stations de la Montagne d'Argent à 30 lieues au sud-est de Cayenne, celle de Saint-Georges sur les rives du fleuve Oyapok, et sur les bords de l'Oyak les trois pénitenciers de la Comté qui totalisaient 1100 déportés.

Tel fut, avec les îles du Salut et les pontons de Cayenne, le premier champ d'apostolat de nos missionnaires. Partageant la vie des forçats, ils mirent tout en œuvre pour les gagner, prédications, offices solennels, confessions...

A l'île Royale (îles du Salut) le P. Louis Ringot crée, pour faciliter sa tâche, des associations de 25 membres où se groupe spontanément le meilleur de ses ouailles. Dès les premières années, le nombre des associés se monte à 400.

Ces débuts furent entravés maintes fois par la maladresse ou la malveillance de certains administrateurs, encore plus par l'aigrissement des esprits. Déçus par l'insalubrité d'un pays qu'ils avaient rêvé paradisiaque, les forçats avaient de fréquents accès de révolte ou de désespoir.

Le meilleur de l'apostolat des jésuites s'exerçait auprès des malades. Des fièvres terribles décimaient la colonie, transformant les pénitenciers en hôpitaux. En 1855-1856, une épidémie de fièvre jaune fit périr en 18 mois près de 2.000 déportés et enleva sept prêtres et trois frères, sans

compter ceux dont elle paralysa temporairement les forces.

Mais les leçons de la mort et la charité héroïque des missionnaires opéraient des miracles de conversion. Ces forçats mouraient en chrétiens. Dans l'île Royale 90 °/₀ d'entre eux, à l'Ilet de la Mer la totalité demandèrent les derniers sacrements.

Si ingrat qu'il fut, ce ministère avait donc ses consolations. De temps à autre, l'abondance des communions pascales, un assagissement des passions encourageaient les efforts des Pères. Le gouvernement de l'amiral Baudin, très favorable aux Pères, connut de beaux jours. Des églises longtemps attendues s'élevèrent. Les fêtes, Noël et la Fête-Dieu surtout, étaient célébrées avec pompe. Même aux heures les plus difficiles les Pères sentaient autour d'eux l'affection de ces malheureux. N'étaient-ils pas les seuls à leur parler le langage de la miséricorde et de l'amour?

Mission du Maroni. (1857-1874). — Dès l'année 1857, l'essai de colonisation qui avait échoué dans les camps du sud-est fut repris en terre plus salubre, sur les rives du fleuve Maroni, à la frontière de la Guyane Hollandaise. Les meilleurs forçats y étaient gratifiés de concessions de terrain. Ainsi se groupèrent autour du bourg central de Saint-Laurent jusqu'à sept villages. Les concessionnaires pouvant se marier, des familles furent fondées. La vie de paroisse était officiellement organisée ; des œuvres voyaient le jour : celle des Mères de famille, la Sainte-Enfance, une société de secours mutuels. Les enfants eurent leurs deux écoles dirigées, l'une, par les Frères de Ploërmel, l'autre par les sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Mais là aussi quelques succès furent payés de beaucoup de revers. Décimée par les épidémies de 1860 et de 1870, contaminée sans cesse par l'afflux de condamnés moins dociles, la colonie, qui aux premiers jours avait donné de grands espoirs, périclita à son tour. Les jours bénis du jubilé furent sans lendemain. Bientôt avec l'arrêt de la déportation vers Cayenne, les stations annexes étaient supprimées. Les concessionnaires, réduits finalement, par mesure de discipline, à vivre du maigre fruit de leur travail, tombèrent dans la misère. Ce fut la débâcle des mœurs et la ruée vers l'évasion.

Avec le changement du régime de la déportation dû à la création du bagne de Nouvelle-Calédonie, les conditions de l'apostolat se modifiaient. En 1874, les jésuites, rappelés par leurs supérieurs à des tâches plus fécondes, remettaient la mission entre les mains des Pères du Saint-Esprit. Mais la terre de Guyane gardait les corps de dix-sept de leurs frères, martyrs de la charité.

ÉPILOGUE.

En 1863, La Province de Champagne, en se constituant, recevait en dot la mission de New- York-Canada. Elle ne la garda que six ans : le 13 mars 1869, la mission était estimée pouvoir se passer de la Province-mère et devenait mission séparée.

C'était un premier pas vers la pleine autonomie qu'obtenait New- York en 1879 en s'incorporant à la Province de Maryland, l'ensemble prenant l'année suivante le titre de Province de Maryland-New- York. Le Canada fut rattaché à la Province d'Angleterre jusqu'en 1887, devint mission *sui juris* à partir de cette date, et province en 1907. Merveilleux couronnement des travaux des jésuites français qui en avaient posé les premiers fondements.

En cédant sa mission aux Pères de Champagne, la Province de France n'avait pas répudié toute participation aux œuvres apostoliques de l'Amérique du Nord. Elle laissait au Canada et aux États-Unis 23 de ses membres, 17 prêtres et six frères coadjuteurs, dont le nombre devait diminuer peu à peu, au fur et à mesure des décès.

Les expulsions du 1880 et 1901, en privant les jésuites de leurs œuvres en France, fut pour la Province de Paris une occasion d'apporter leur aide aux Pères de Turin à qui étaient confiées les missions des Montagnes Rocheuses et de Californie. En 1884 elle leur envoie sept Pères et scolastiques. Ils seront neuf prêtres et trois frères coadjuteurs en 1905.

Actuellement encore la Province de France a cinq de ses membres en Amérique ; deux frères coadjuteurs dans l'Orégon, un Père au Missouri et deux Pères au Canada : le P. Artus qui est à Manitouline et le P. Prud'homme qui est au Sault-Sainte-Marie.

APPENDICE

I. Chronologie donnant les principales dates de l'installation et du développement de la Compagnie aux États-Unis et au Canada.

12 **mars** 1804... Le P. Gruber ayant réadmis dans la Compagnie, sur la demande de Mgr Caroll, les anciens jésuites qui s'étaient regroupés et leur ayant donné permission d'ouvrir un noviciat, la Mission des États-Unis est constituée.

1831... Par décret du P. Roothaan, la Mission du Missouri est détachée de celle du Maryland.
La Mission d'Amérique septentrionale est confiée aux jésuites français.

2 **févr.** 1833... Création de la Province de Maryland.

26 **mars** 1836... La Mission du Missouri est attribuée à la Province de Belgique.

9 **mars** 1840... La Mission de Missouri est érigée en vice-province. La Mission de Louisiane, retirée aux jésuites français, est rattachée à la vice-province du Missouri.

20 **avril** 1842... La Mission du Canada est confiée aux jésuites français et rattachée à leur mission du Kentucky (Mission d'Amérique septentrionale).

26 **mars** 1846... Avec l'abandon du Kentucky, la mission des jésuites français devient la Mission de New-York-Canada.

1847... La Louisiane enlevée au Missouri devient mission confiée à la Province de Lyon.

1851... La Mission des Montagnes Rocheuses est mise sous la dépendance directe du P. Général.

1853... La Mission des Montagnes Rocheuses est confiée à la Province de Turin.

1858... Séparation des Missions de Californie et des Montagnes Rocheuses (Orégon), toutes deux sous la juridiction de Turin.

3 **déc.** 1863... Création de la Province de Missouri.
Attribution de la Mission de New-York-Canada à la Province de Champagne.

13 **mars** 1869... La Mission de New-York-Canada devient mission séparée.

16 **juin** 1879... Division de la Mission de New-York-Canada. Le Canada est rattaché à la Province d'Angleterre. New-York joint au Maryland devient la Province de New-York.

28 **avril** 1880.. La Mission de La Nouvelle-Orléans devient *sui juris*.

19 **août** 1880... La Province de New-York prend le titre de Province de Maryland-New-York.

9 **nov.** 1887... La Mission du Canada devient *sui juris*.

7 **juil.** 1907... Création de la Province du Canada.
Création de la Province de la Nouvelle-Orléans.
Réunion des Missions de Californie et des Montagnes Rocheuses attribuées à Turin, sous le titre de Mission de Californie et des Montagnes Rocheuses.
La Mission de Buffalo est enlevée à la Province de Germanie et répartie entre Maryland-New-York, Missouri et Californie.

31 **juil.** 1909... Création de la Province de Californie.

24 **mai** 1913... L'Alaska boréal est attribué à la Province de Cali-

fornie, les Missions de South Dakota et de Wyoming à la Province de Missouri.

15 **août** 1919... La Mission du Colorado, confiée à la Province de Naples en 1867, lui est retirée et donnée au Missouri. Le Nouveau-Mexique et le Texas sont donnés à La Nouvelle-Orléans.

24 **juin** 1921... Division de la Province de Maryland-New-York en Province de Maryland-New-York et vice-province de Nouvelle-Angleterre.

8 **juin** 1924... Division du Canada en Province du Canada inférieur et Vice-province du Canada supérieur.

8 **sept.** 1925... Division de la Province de Missouri en Province de Missouri et Vice-province de Chicago.

2 **juil.** 1926... Création de la Province de Nouvelle-Angleterre.

2 **juil.** 1928... Création de la Province de Chicago.

8 **déc.** 1931... Division de la Province de Californie en Province de Californie et Province d'Orégon.

II. Ouvrages consultés.

1) *Litterae Annuae provinciae Franciae* (1820-1863).
2) *Lettres de Laval.*
3) *Lettres de Jersey* (cf. tables 1881-1931).
4) *Lettres du Canada.* (2 tomes).
5) Piolet, *Les missions catholiques Françaises au XIX^e siècle.* (Tome VI : Les missions d'Amérique.)
6) Burnichon, *Histoire d'un siècle,* Tome III.
7) Walsh, *American jesuits.* New-York, 1934.
8) *The college of St. Fr-Xavier. A memorial and a retrospect* 1874-1897 (plaquette éditée par l'association des anciens élèves à l'occasion du cinquantenaire).
9) *Études,* 1868. Lettres du P. H. du Ranquet sur les œuvres de New-York.
10) Laveille, S. J. *Le Père de Smet.*
11) *Mémorial de la Province de Champagne* 1863-1913.
12) Lecompte, S. J. *Les Jésuites du Canada au XIX^e siècle,* (tome I^er, 1842-1872.)
13) Lecompte, *Les missions modernes de la Compagnie de Jésus au Canada,* 1842-1924.
14) *Études,* 1864. Sur l'éviction des Sauvages de Manitouline.
15) *Notice sur le collège Sainte-Marie et l'église du Gèsu à Montréal.*
16) P. Mury, S. J., *Les Jésuites à Cayenne,* Strasbourg, 1895.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction p. 5. — *Liste des Provinciaux*. p. 8.

Histoire générale. *Une seule province française*, p. 9. — *Un siècle d'histoire*. — Jusqu'à la loi Falloux, p. 11. — Jusqu'en 1863, p. 13. — Jusqu'aux Décrets, p. 14. — Entre les deux expulsions, p. 15 — Jusqu'à la grande guerre, p. 16. — La grande guerre, p. 17. — L'Après-guerre, p. 18.

Le Personnel. — Conditions de vie des premiers Pères, p. 20. — Notes bio-bibliographiques sur les PP. entrés au noviciat avant 1836, p. 23. — Tableau par départements et pays des jésuites morts dans la Province de 1814 à 1936, p. 28. — Quelques figures de jésuites, p. 31. — Témoignages, p. 34. — *Nos frères coadjuteurs*, p. 64.

Œuvres spirituelles. — *Exercices spirituels* —, Maisons de retraites p. 39. — Retraites et Récollections, p. 41. — Retraites pastorales, p. 42. — Retraites fermées de prêtres, p. 44. — Récollections sacerdotales, Semaine des Exercices, p. 45. — *Missions populaires*, p. 46. — *Missions bretonnes*, p. 52. — *Missions dans les prisons*, p. 56. — *Prédication*, p. 59. — Centres de prédicateurs, p. 63.

Dévotions. — *Dévotion à N. S.* — Dévotion au Sacré-Cœur, p. 75. — Dévotion Eucharistique, p. 77. — *Dévotion à Notre-Dame.* — Propagation de son culte ,p. 81. — Congrégations, p. 82. — Congrégations dans les collèges, p. 88. — *Dévotion à Saint Joseph*, p. 91.

Œuvres diverses. — Mission Saint Joseph des Allemands, p. 92. — Œuvre des Campagnes, p. 94. — Mariniers p. 95. — Soldats, p. 96. — Prisons et Hôpitaux p. 97. — Œuvres des Bons Livres, p. 99. — Bretons de Paris, p. 99. — Directeurs d'âmes, p. 101. — La rue de Dantzig, p. 104.

Apostolat Intellectuel. — *Les Ecrits.* — Les Revues, p. 108. — Les Livres, p. 111. — Les Bibliothèques, p. 118. — *Enseignement supérieur clérical.* — Séminaire et Universités, p. 120.— Scolasticats, p. 122. — *Enseignement supérieur scientifique.* — École Sainte Geneviève, p. 125. — École de la Marine, Bon-Secours, p. 131. — École Supérieure d'Agriculture d'Angers, p. 130.

Enseignement secondaire. — *Un siècle d'histoire.* — Petits Séminaires et Brugelette, p. 141. — 1850-1870, p. 144. — 1870-1880, p. 145. — 1880-1900, p. 147. — Dispersion et exil, Bon-Secours et Marneffe, p. 148. — *La vie de nos collèges.* — Formation spirituelle et apostolique, p. 152. — Vie intellec-

tuelle, p. 156. — Vie de famille, p. 158. — L'*Ecole Apostolique*, p. 162. — Bibliographie, p. 163. — *Institut professionnel de Nantes*, p. 165.

Œuvres sociales. — *Œuvres de jeunesse dans les milieux populaires*, Patronages, p. 170. — Les œuvres de jeunesse ouvrière, p. 172. — Villa des Otages, p. 174. — *Education sociale des classes supérieures.* — Lycéens et étudiants, p. 176. — Conférences Olivaint et Laënnec, p. 178. — Œuvres connexes de Laënnec, p. 183. — *Le Temporel pour le Spirituel.* — Œuvres d'assistance, p. 184. — Œuvres sociales, p. 186. — Les cercles ouvriers d'Albert de Mun, p. 188. — Centre U. S. I. C., p. 191. — Les œuvres féminines, p. 193. — *Les ligues d'Action Catholique.* — Action Catholique des hommes, p. 194. — Action Catholique de la Jeunesse, p. 198. — Action catholique féminine, p. 203.

Missions. — *La Mission de Chine.* Quelques pages d'histoire, p. 209. L'Apostolat. — L'apostolat intellectuel, p. 217. — L'apostolat et les œuvres paroissiales à Chang-Hai, p. 221. — L'apostolat de la « Brousse », p. 222. — *Missions d'Amérique.*—États-Unis, Kentucky, p. 226. — New- York p. 230. — Louisiane et Montagnes Rocheuses, p. 236.— Canada, p. 239.— Cayenne, p. 242.

Un index onomastique sera joint au prochain numéro.

BOSTON COLLEGE
3 9031 032 44121 4